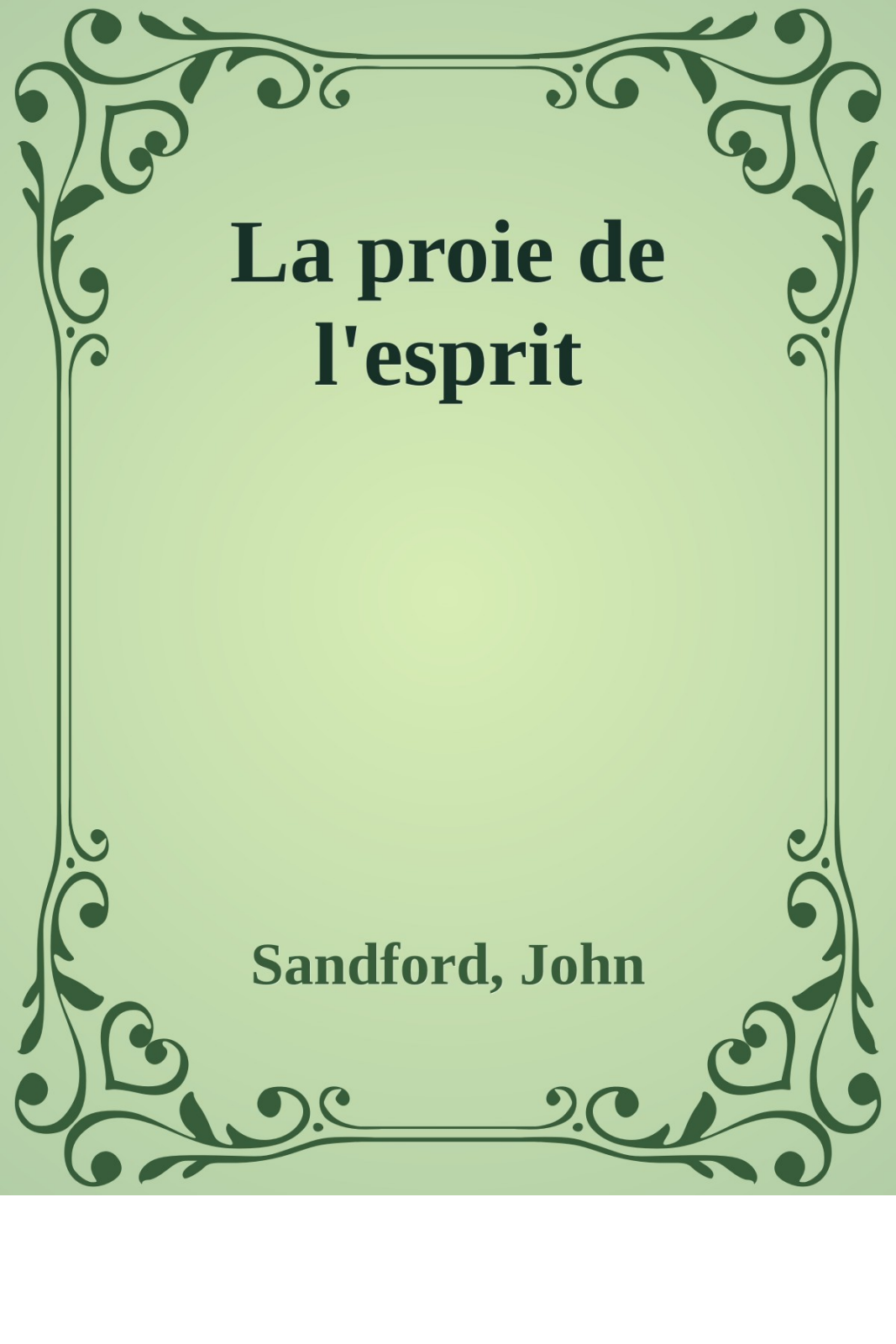


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

La proie de l'esprit

Sandford, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

John Sandford

La proie de l'esprit



L'orage éclata tard dans l'après-midi,
POCKET d'épais nuages gris se bousculant au-
dessus du lac comme des chaussettes
sales roulées en boule qui se déversent

JOHN SANDFORD

LA PROIE DE L'ESPRIT

BELFOND

1

L'orage éclata tard dans l'après-midi, d'épais nuages gris se bousculant au-dessus du lac comme des chaussettes sales roulées en boule qui se déversent d'un panier. Un vent froid arrachait les feuilles des hêtres, des chênes et des érables de la rive. Les phlox blancs et les rudbeckias courbaient la tête sur son passage.

La fin de l'été, déjà. Trop tôt.

John Mail descendit le ponton flottant d'Irv's Boat Works, à travers les senteurs de gazole, de vairons en décomposition et de mousse desséchée; le vieil homme le suivait d'un pas traînant, mains dans les poches de son pantalon de toile élimée. John Mail ignorait tout des moteurs à l'ancienne — démarreur, amorçage de la pompe, carburateur et compagnie. Il connaissait les diodes et les résistances, la force de certaines microplaquettes et la faiblesse de certaines autres. Mais, dans le Minnesota, on estime que le maniement des bateaux fait partie du patrimoine génétique : il n'eut aucun mal à louer un Lund de quatre mètres et demi équipé d'un moteur hors-bord Johnson 9.9. Un permis de conduire et un dépôt de vingt dollars, c'est tout ce qu'on vous demandait chez Irv.

Mail descendit dans le bateau et, du plat de la main, balaya avant de s'asseoir la pellicule d'eau qui recouvrait le banc. Irv s'accroupit à côté du bateau pour lui montrer comment lancer le moteur et l'éteindre, tenir le gouvernail et accélérer. La leçon prit en tout quinze secondes. Puis John Mail, muni de sa canne Zebco et de son moulinet bon marché, ainsi que d'une boîte à matériel de pêche en plastique rouge qui ne contenait rien, s'élança sur le lac Minnetonka.

« Rentrez avant la nuit », lui cria Irv. Debout sur le ponton, le vieil homme chenu regardait John Mail s'éloigner d'un train de sénateur.

Lorsque Mail quitta le ponton d'Irv, le ciel était dégagé, l'air limpide et estival hormis une légère agitation à l'ouest. Quelque chose se préparait, songea-t-il. Quelque chose se cachait derrière la cime des arbres. Mais ça n'avait pas d'importance, il ne faisait que passer.

Il suivit la côte, vers l'est puis vers le nord, pendant trois kilomètres. De grandes maisons s'alignaient au coude à coude, représentant des millions de dollars de pierre et de brique avec des pelouses tondues de près qui descendaient jusqu'à l'eau. Des massifs de

fleurs cultivés par des jardiniers étaient piqués au milieu de l'herbe comme des timbres de collection, séparés par la ligne sinueuse des sentiers de similigravier. Cygnes en pierre et canards en plastique barbotaient sur le gazon.

Vu de l'eau, tout était différent. Mail crut qu'il était allé trop loin et, pourtant, il n'avait pas encore repéré la maison. Il s'arrêta, revint en arrière, dessina de grands cercles. Enfin, beaucoup plus au nord qu'il ne l'aurait cru, il aperçut la drôle de tour, point de repère bien précis dans le paysage. Et, au bord de l'eau, un-deux-trois, oui, elle était bien là, en pierre, verre, bois de cèdre et bardeaux rouges, avec, affleurant tout juste la ligne du toit, les cimes des épicéas du Colorado qui bordaient la rue de l'autre côté. Un massif de pétunias, de larges bandes rouges, blanches, bleues, resplendissait d'un éclat patriotique du haut d'un mur de pierres plates fiché dans la pente de la pelouse. Une vedette attendait sur une plateforme mobile à côté du dock flottant.

Mail coupa le moteur et laissa le bateau stopper naturellement. L'orage était toujours tapi derrière les arbres, et le vent tombait. Il ramassa sa canne à pêche, tira sur le fil enroulé autour du moulinet, le fit passer par le guide-fil, puis ressortir par le scion. Ensuite, il empoigna une longueur de fil qu'il lança par-dessus bord, sans hameçon ni plomb. La pelote de nylon flotta à la surface, mais ça faisait l'affaire : il *avait l'air* de quelqu'un en train de pêcher.

Mail s'installa sur le banc, épaules voûtées, et entreprit de surveiller la maison. Rien ne semblait bouger. Au bout de quelques minutes, il se mit à inventer des histoires.

Il y excellait, sa spécialité en quelque sorte. Chaque fois qu'on l'avait mis au trou pour le punir, sans livres ni jeux ni télévision — et ils savaient qu'il était claustrophobe, cela faisait partie du châtiment —, il s'était réfugié dans des histoires imaginaires pour ne pas devenir fou, assis sur son bat-flanc, tourné vers le mur nu, et s'était passé des films issus de son imagination, des rêves échevelés de sexe et de feu.

Andi Manette figurait dans les premiers, un peu moins dans les suivants, et pour ainsi dire pas du tout dans ceux des deux dernières années. Il l'avait presque oubliée. Puis les appels commencèrent, et elle fut de retour.

Andi Manette. Elle avait un parfum capable de réveiller les morts. Un corps long et mince, une taille fine, de lourds seins pâles et un cou qui dessinait une ligne gracieuse, vu de dos, quand elle relevait ses cheveux bruns au-dessus de ses petites oreilles.

Mail fixait l'eau, tenant la canne à pêche au-dessus du plat-bord, mais, dans son esprit, c'est elle qu'il observait tandis qu'elle traversait

une chambre obscure et avançait vers lui en laissant glisser, le long de son corps, un déshabillé de soie. Il sourit. Sa peau, quand il la touchait, était chaude et douce, immaculée. Il la sentait encore au bout de ses doigts. « Fais ça, lui dit-il tout haut. Et, aussitôt, il se mit à glousser. Là, ici... »

Il resta assis dans cette position pendant une, deux heures, parlant de temps en temps, puis il poussa un soupir, frissonna et sortit de son rêve éveillé. Le monde avait changé.

Le ciel était gris et furieux, avec des nuages bas qui déferlaient. Le vent encercla le bateau comme une lanière de fouet, promenant la pelote de nylon sur l'eau, telle une amarante. Au loin, dans la partie la plus large du lac, il vit des moutons sur la crête des vaguelettes.

C'était l'heure de partir.

Au moment où il tendait le bras pour lancer le moteur, il la vit. Debout derrière une baie vitrée, vêtue d'une robe blanche — elle avait beau se trouver à trois cents mètres de lui, il reconnut sa silhouette et la concentration unique de son immobilité. Il sentit son regard se poser sur lui. Andi Manette était une voyante. Elle pouvait regarder au fond de votre cerveau et prononcer les mots que vous essayiez de cacher.

John Mail détourna les yeux pour se protéger. Ainsi, elle ne saurait pas qu'il allait venir.

Debout à la fenêtre, Andi Manette regardait la pluie balayant le lac en direction de la maison, et l'obscurité arrivant juste derrière. À l'endroit où la pelouse descendait brutalement vers l'eau, les hautes têtes blanches des phlox tressautaient sous l'assaut du vent. Elles auraient disparu d'ici à la fin du week-end. Au-delà, un pêcheur solitaire était assis dans un de ces bateaux à museau orange que louait Irv. Il était là depuis cinq heures de l'après-midi et, à première vue, n'avait encore rien pris. Elle aurait pu lui dire que le fond était constitué de boue stérile, qu'elle n'avait jamais rien pêché depuis le ponton.

Alors qu'elle le regardait, il se tourna pour faire démarrer le moteur. Andi avait passé sa vie parmi les bateaux, et quelque chose dans le geste de cet homme suggérait qu'il n'y entendait rien en matière de moteurs hors-bord, qu'il ignorait comment s'asseoir et tirer sur le cordon en même temps.

Quand il lui fit de nouveau face, elle sentit ses yeux et pensa un instant, c'était ridicule, qu'elle le connaissait peut-être. Il était tellement loin qu'elle ne pouvait pas voir ses traits, pourtant,

l'ensemble — la tête, les yeux, les épaules, la façon de bouger — lui semblait familier...

Il tira derechef sur le cordon du starter et, quelques secondes plus tard, elle le vit repartir en longeant la rive, plaquant d'une main son chapeau sur sa tête, tenant le gouvernail de l'autre. Il ne l'avait pas vue, songea-t-elle. La pluie fouettait l'eau derrière lui.

Ensuite, elle pensa : les nuages arrivent, les feuilles tombent.

La fin de l'été.

Trop tôt.

Andi s'écarta de la fenêtre et fit le tour du salon pour allumer les lampes. La pièce était meublée confortablement, avec un goût très sûr : gros canapés et fauteuils rustiques, tables, lampes et tapis de fabrication artisanale. Un soupçon de style Shaker dans un coin, beaucoup de bois naturel et de textiles bruts dans des teintes neutres, d'où ressortait, de-ci, de-là, une touche de couleur subtile, parfois audacieuse — un éclat rouge dans le motif du tapis, assorti à la table ancienne en érable, une traînée de bleu qui rappelait le ciel, derrière les baies vitrées.

La maison, qui avait toujours été si chaleureuse, semblait froide maintenant que George n'était plus là.

George n'était que mouvement, intensité et discussion, mais en même temps il paraissait rassurant, avec sa forte carrure, son agressivité, son visage de dur, ses yeux intelligents. Et à présent... ceci.

Andi était une grande femme mince, brune, inconsciemment altièrè. Elle donnait souvent l'impression de poser, sans le savoir. Ses membres trouvaient tout naturellement des attitudes, sa tête s'inclinait, prête pour le portrait. Sa coiffure et ses boucles d'oreilles évoquaient chevaux, voiliers et vacances en Grèce.

Elle n'y était pour rien. Et en aurait-elle eu le pouvoir qu'elle n'y aurait rien changé.

Plusieurs sources de lumière découpaient l'obscurité qui gagnait le salon lorsque Andi s'engagea dans l'escalier pour préparer les filles : la veille de la rentrée scolaire, les vêtements à choisir, se coucher tôt.

Arrivée à l'étage, elle prit à droite, vers leur chambre, puis entendit la musique métallique d'un mauvais film qui venait de la direction opposée.

Elles regardaient la télévision dans la grande chambre conjugale. En longeant le couloir, elle perçut la rupture de ton d'un changement

de chaîne. Le temps d'arriver à la porte, les filles étaient absorbées par le bulletin d'informations de CNN, avec deux spécialistes qui péroraient sur l'indice des prix à la consommation.

« Salut, m'man, dit Geneviève d'un ton enjoué, tandis que Grace lui souriait, l'air absolument ravi de la voir, un peu trop tout de même.

— Salut », répondit Andi. Elle passa la pièce en revue. « Où est la télécommande ?

— Là-bas sur le lit », fit Grace comme si de rien n'était.

La télécommande se trouvait hors de portée des filles, au centre de la pièce, au milieu du dessus-de-lit. Lancée en hâte, pensa Andi. Elle la récupéra, dit « Excusez-moi » et appuya sur les touches une à une. Sur l'une des chaînes payantes, elle trouva une scène porno, des corps nus en pleine action.

« Vous exagérez, dit-elle, mécontente.

— C'est bon pour nous, s'insurgea la cadette sans prendre la peine de nier. Il faut qu'on sache comment les choses se passent.

— Ce n'est pas la bonne façon de procéder, remarqua Andi en appuyant sur la touche arrêt. Tu n'as qu'à venir me parler. » Elle regarda Grace, mais sa fille aînée détourna les yeux, légèrement irritée peut-être, et probablement gênée. « Allons, reprit Andi. C'est l'heure de préparer ses affaires pour l'école et de prendre son bain.

— Tu recommences à parler comme un médecin, m'man, dit Grace.

— Pardon. »

En repartant vers sa chambre, Geneviève laissa échapper : « Ma parole, ce type bandait comme un âne. »

Un silence choqué régna une seconde puis Grace se mit à glousser, imitée par Andi aussitôt après.

Cinq secondes plus tard, toutes trois se roulaient par terre de rire sur la moquette du couloir, les larmes aux yeux.

La pluie tomba sans cesse toute la nuit, s'arrêta quelques heures au petit matin et reprit de plus belle.

Andi mit ses filles dans le car, arriva à son travail avec dix minutes d'avance et s'occupa avec diligence de tous ses patients, écoutant attentivement, prodiguant des sourires d'encouragement, prenant de temps en temps la parole avec conviction. Une femme qui ne parvenait pas à se défaire de pensées suicidaires; une autre qui croyait être un homme piégé dans un corps de femme; un homme obsédé par le besoin de contrôler les plus infimes détails de la vie familiale — il

savait qu'il avait tort mais ne pouvait s'en empêcher.

À midi, elle marcha jusqu'au Deli, deux rues plus loin, et acheta des plats à emporter pour elle et son associée. Elles déjeunèrent en parlant Sécurité sociale et fiscalité des indemnités de retraite avec la comptable.

Dans l'après-midi, il y eut un rayon de soleil : un officier de police profondément entravé par les mille et une chaînes de la dépression chronique semblait bien réagir à un nouveau médicament. C'était un homme maussade au visage blafard qui empestait la nicotine, mais, ce jour-là, il lui sourit en disant : « Juste ciel, ça a été ma meilleure semaine depuis cinq ans : j'ai recommencé à regarder les femmes. »

Andi quitta le bureau assez tôt et roula sous une bruine désagréable qui produisait de la boue, jusqu'à la partie ouest du boulevard périphérique, où des cottages blancs un peu délabrés, dans le plus pur style

Nouvelle-Angleterre, côtoyaient les pelouses des terrains de sport de la Birches School. Des érables encadraient l'aire de stationnement de l'école; des flammes d'un rouge automnal suturaient leurs frondaisons verdoyantes. Près de l'entrée du bâtiment, une plantation de bouleaux était parée d'un or estival, glorieux message d'accueil par une journée sinistre.

Andi laissa sa voiture sur le parking et se précipita vers l'entrée. L'odeur de la pluie pénétrante planait comme du brouillard au-dessus du bitume mouillé.

Les réunions entre parents d'élèves et enseignants étaient une routine — Andi y assistait chaque année le jour de la rentrée : rencontrer les professeurs, sourire à chacun, accepter de collaborer au spectacle de Thanksgiving, signer un chèque au profit du concert d'instruments à cordes. *Nous nous réjouissons de travailler avec Grace, c'est une enfant extrêmement douée, tellement active, un vrai chef de file, bla-bla-bla.* Elle était contente d'y assister. Et toujours si contente que ça prenne fin.

Quand ce fut terminé, elle constata, en sortant avec les filles, que la pluie avait redoublé d'intensité, se déversant en hallesbardes sibilantes du ciel démoniaque. « Tu sais quoi, m'man ? » dit Grace alors qu'elles attendaient sur le perron couvert de l'école, observant une femme qui se hâtait le long du trottoir sous un parapluie endommagé. Grace s'adressait souvent aux adultes en adoptant un ton sentencieux. « Ma robe est vraiment très belle et à peine chiffonnée. Je

pourrais facilement la porter une deuxième fois. Si tu allais chercher la voiture, tu viendrais me prendre ici ?

— D'accord. » Qu'elles se fassent toutes tremper ne présentait aucun intérêt.

« La pluie ne me fait pas peur, déclara Geneviève d'une voix déterminée. Allons-y.

— Pourquoi n'attends-tu pas avec Grace? demanda Andi.

— Non. Grace a peur d'être mouillée parce qu'elle va fondre, cette vieille sorcière. »

Grace accrocha le regard de sa sœur et lui fit le signe du pinçon tournant, entre pouce et index.

« M'man..., couina Geneviève.

— Grace ! dit Andi, sur l'air de la réprimande.

— Tu verras ce soir, quand tu seras presque endormie », susurra Grace. Elle savait s'y prendre avec sa sœur.

Âgée de douze ans, Grace était l'aînée, et de loin la plus grande des deux, dégingandée mais présentant les premières courbes de l'adolescence. C'était une jeune personne sérieuse, à la limite de la gravité, comme si elle pressentait quelque malheur imminent. Un jour, elle serait médecin.

Geneviève, en revanche, était combative, frivole, extravertie. Presque trop jolie. Chacun s'accordait à dire qu'à neuf ans déjà on voyait qu'elle ferait souffrir les garçons. Des flopées de garçons. Mais c'était pour plus tard. En cet instant, assise sur le ciment, elle s'amusait à frotter la semelle de sa chaussure de tennis pour en arracher la pellicule de caoutchouc.

« Genny, dit Andi.

— Ça finira par lâcher de toute manière, répondit Geneviève sans lever les yeux. Je t'ai pourtant dit que j'avais besoin de chaussures neuves. »

Un homme vêtu d'un imperméable remonta le trottoir en courant, tête nue penchée sous la pluie. David Girdler, qui s'autoproclamait psychothérapeute et jouait un rôle actif dans la coopération parents-enseignants. C'était un homme barbant, porté sur les déclarations genre « chacun a un rôle à jouer dans la vie » et « il ne faut rien laisser passer ». Le bruit courait qu'il utilisait des cartes de tarot dans son travail. Il faisait la cour à Andi. « Docteur Manette, dit-il en ralentissant l'allure et en inclinant la tête pour la saluer. Quelle affreuse journée.

— Oui », répondit Andi. Mais elle était trop bien élevée pour s'en tenir à une réponse aussi abrupte, même avec un homme qui lui déplaissait. « Il paraît qu'il va encore pleuvoir toute la nuit.

— C'est aussi ce que j'ai entendu. Dites-moi, vous avez vu le *Therapodist* de ce mois-ci ? Il y a un article sur la structure de la mémoire retrouvée... »

Et il poursuivit, bla-bla-bla, tandis qu'Andi souriait machinalement, jusqu'au moment où Geneviève intervint d'une voix forte : « Maman, on est hyper en retard. » Andi s'excusa : « Il faut vraiment qu'on y aille, David. » La bonne éducation la poussa à ajouter : « Mais je vais certainement le lire.

— Très bien. C'était un plaisir de bavarder avec vous », conclut Girdler.

Dès qu'il fut entré dans le bâtiment, Geneviève le suivit du regard et grommela sans bouger les lèvres, comme Bogart : « Et qu'est-ce qu'on dit, maman?

— Merci, Genny, concéda Andi avec un sourire.

— Il n'y a pas de quoi, maman. »

« Bon d'accord, j'y vais », dit Andi. Elle jeta un coup d'œil au parking. Une camionnette rouge était garée à gauche de sa voiture et elle allait devoir la contourner par-derrière.

« Je viens avec toi, dit Geneviève.

— C'est moi qui monte devant, annonça Grace.

— Non, c'est moi...

— Tu étais devant à l'aller, espèce de cloporte, dit Grace.

— Maman, elle m'a traitée de... »

Grace refit le signe du pinçon tournant, et Andi décréta : « Tu iras derrière, Genny. Tu étais devant à l'aller.

— Sinon, je te pince », ajouta Grace.

Elles coururent de leur mieux sous la pluie en se tenant par la main, Andi en talons plats, Geneviève pas bien haute sur ses jambes de fillette. Andi lâcha Geneviève quand elles furent derrière la camionnette Econoline. Elle pointa sa clé vers la voiture et appuya sur la touche d'ouverture électronique, entendit les serrures se débloquent malgré le sifflement de la pluie.

Tête baissée, elle se glissa en hâte entre la camionnette et sa voiture, suivie de Geneviève, et tendit la main vers la poignée de la

portière.

Andi entendit les portes de la camionnette coulisser dans son dos ; devina la présence de l'homme, un mouvement. Afficha automatiquement un sourire en pivotant.

Elle entendit Geneviève émettre un grognement, se retourna complètement et vit la drôle de tête toute ronde qui s'approchait d'elle, couronnée d'une tignasse de cheveux blond pisseux.

Elle vit les profonds sillons tracés dans un visage beaucoup trop jeune pour être si marqué.

Elle vit les dents, et la salive, et les mains comme des battoirs.

Elle hurla : « Sauve-toi ! »

L'homme la frappa en pleine face.

Elle vit le coup arriver, mais fut incapable de l'esquiver. Projetée en arrière, elle percuta la portière de sa voiture, le long de laquelle elle s'affala, ses genoux cédant sous elle.

Elle ne perçut pas la douleur mais l'impact du coup, le poing contre son visage, la voiture contre son dos. Elle sentit l'homme qui se détournait, le sang sur sa peau, une odeur de vers de terre sur le macadam quand elle le heurta. Le revêtement rugueux entra brutalement en contact avec la paume de ses mains et, l'espace d'un fragment de seconde, elle pensa, quelle folie, qu'elle allait abîmer son tailleur. Puis elle comprit que l'homme reculait.

À nouveau elle voulut crier « Sauve-toi ! » mais les mots sortirent sous forme de grognements. Elle sentit — à moins qu'elle ne vît — l'homme qui fondait sur Geneviève, et elle voulut encore crier, pour dire quelque chose, n'importe quoi, et le sang jaillit de son nez en même temps que la douleur la frappait, une douleur aveuglante, crispante, telles des flammes déferlant sur son visage.

En entendant le hurlement de Geneviève dans le lointain, elle s'efforça de se relever. Une main tira sur sa veste, la souleva... et elle décolla pour aller s'écraser violemment contre une surface métallique. Elle roula et retomba face contre terre, tenta de ramener ses genoux sous elle, et une portière de voiture claqua.

À moitié étourdie, Andi se retourna et, hagarde, vit Geneviève recroquevillée, couverte de sang des pieds à la tête. Elle voulut toucher sa fille, qui s'assit, les yeux brillants. Andi essaya de l'arrêter et comprit soudain que ce n'était pas du sang qui la recouvrait, c'était autre chose. Alors, à quelques centimètres d'elle, Geneviève cria : « Maman, tu saignes !... »

La camionnette, pensa-t-elle.

Elles étaient à l'intérieur de la camionnette. Elle en prit conscience, parvint à se mettre à genoux, mais fut projetée en arrière quand le véhicule démarra en faisant crisser les pneus.

Grace va nous voir, se dit-elle.

Elle tâcha encore une fois de se redresser et fut déséquilibrée quand la camionnette fit une embardée à gauche avant de freiner brusquement. La portière du conducteur s'ouvrit, la lumière envahit l'habitacle, elle entendit un cri, la porte coulissante glissa sur le flanc du véhicule, et Grace déboula tête la première par l'ouverture, sa robe blanche tachée de la même couleur rouille que la carrosserie.

Nouveau claquement de portes, et la camionnette sortit en vrombissant du parking.

Andi se remit à genoux en battant les bras, essayant de comprendre ce qui se passait : Grace qui hurlait, Geneviève qui se lamentait, et ce rouge partout.

Au goût et à l'odeur, elle savait qu'elle saignait. Elle tourna la tête et vit la forme massive de l'homme sur le siège du conducteur, derrière un grillage de séparation. Elle hurla à son intention : « Arrêtez ! Arrêtez ! », mais il fit comme si de rien n'était et tourna à un croisement, puis à un autre.

« Maman, je suis blessée », dit Geneviève. Andi reporta son attention sur ses filles accroupies — Grace avait l'air d'un chien battu. Elle avait su qu'un jour ou l'autre cet homme s'en prendrait à elle.

Andi examina les portes de la camionnette, cherchant un moyen d'en sortir, des plaques de métal occultaient l'emplacement où il y avait eu des poignées. Elle roula sur le dos et flanqua un grand coup de pied dans la porte, de toutes ses forces. La porte ne bougea pas d'un millimètre. Elle frappa encore, encore, cisailant l'air de ses longues jambes. Puis Grace en fit autant, et Geneviève aussi, sans plus de résultat, avant de se mettre à hurler. Andi poursuivit son effort jusqu'à épuisement et, à trois ou quatre reprises, dit en haletant à Grace : « Il faut qu'on sorte de là, il faut qu'on sorte de là... »

L'homme assis à l'avant commença alors à rire, un rire tonitruant et grotesque qui recouvrit les cris de Geneviève. Le rire finit par les réduire au silence. Elles virent ses yeux dans le rétroviseur, et il leur lança : « Vous ne pourrez pas sortir. J'ai fait ce qu'il fallait pour ça. Je sais tout sur les portes sans poignées. »

C'était la première fois qu'elles entendaient le son de sa voix. Les filles se recroquevillèrent. Andi se releva tant bien que mal, se courba sous le plafond bas de la camionnette et constata qu'elle avait perdu chaussures et sac à main. Mais le sac était devant, sur le siège du

passager. Comment avait-il atterri là? Elle essaya de garder son équilibre en se tenant au grillage et donna un coup de pied dans la fenêtre latérale. Son talon toucha la cible et le verre se brisa.

La camionnette fit une embardée, s'arrêta, l'homme se retourna, disant d'une voix blanche de colère, tout en brandissant un .45 noir : « Si tu casses ma putain de fenêtre, moi, je tue tes putains de gamines. »

Elle ne le voyait que de profil, pourtant elle pensa soudain : Je le connais. Mais il a l'air différent. Où était-ce? Où? Andi se laissa retomber sur le sol, et l'homme reprit son volant, redémarrant en marmottant : « Casser ma putain de vitre ? Casser ma putain de vitre?

— Qui êtes-vous ? » demanda Andi.

Cela parut augmenter encore sa colère; *Qui était-il ?* « John », dit-il brutalement.

« John *comment* ? Que voulez-vous ? »

John comment ? John comment, bordel ? « Vous savez très bien John comment, bordel. »

Grace saignait du nez, les yeux écarquillés de terreur. Geneviève était pelotonnée dans un coin. Andi répéta, désespérée : « John comment ? »

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, un regard allumé de haine, et il arracha sa perruque-blonde. Une demi-seconde après, Andi soupira : « Oh, non. Non. Pas John Mail. »

2

La pluie était froide, mais c'était plus agaçant que dangereux. Si cela s'était produit deux mois plus tard, ça aurait donné une tempête mortelle, et on se serait retrouvés à patauger jusqu'à mi-jambes dans la neige et la glace. Marcy Sherrill avait dû affronter cette situation plus qu'à son tour et elle n'aimait pas ça. On rencontrait alors de drôles de phénomènes, comme du sang congelé, ou pire. La pluie, aussi froide fût-elle, avait tendance à laver les choses. Sherrill leva les yeux vers le ciel nocturne et pensa : Une petite bénédiction.

Mains dans les poches de son imperméable, plantée devant les phares allumés du fourgon de police sur la scène du crime, Sherrill regardait les pieds de l'homme au sol. Ils dépassaient, à hauteur de la porte arrière, d'une Lexus de couleur crème à sièges en cuir véritable. Toutes les trois ou quatre secondes, les pieds étaient animés d'une secousse convulsive.

« Qu'est-ce que tu fabriques, Hendrix? » demanda-t-elle.

L'homme qui se trouvait sous la voiture prononça des mots inintelligibles.

L'équipier de Sherrill se pencha en avant pour se faire entendre de son collègue. « Je crois qu'il a dit : "Je tords le cou du poulet." » Une goutte de pluie tomba du bord de son chapeau et passa à un millimètre de l'extrémité de sa cigarette parfaitement sèche. Il attendit la réaction du type qui était toujours par terre, un chrétien évangéliste. En vain. « Quel emmerdeur, grommela-t-il en se redressant.

— J'aimerais bien que ça s'arrête de pleuvoir », dit Sherrill. Elle leva les yeux vers le ciel. Ça plairait bien au *National Enquirer*, songea-t-elle. Le visage de Satan pouvait s'inscrire dans un ciel de ce genre. Sous les lumières du périphérique, les nuages déchiquetés s'agitaient comme de la crème barattée, se teintant par intermittence du vilain rouge qu'émettaient les rampes lumineuses sur le toit des voitures de police.

Au bout de la rue, derrière la barrière que formaient celles-ci, des camions de télé attendaient patiemment sous la pluie et, à proximité, les journalistes qui battaient la semelle sur le trottoir ne quittaient pas du regard Sherrill et les flics postés autour de la Lexus. Ces gars-là

n'étaient que les opérateurs et les plumitifs. Les vrais talents étaient assis à l'intérieur, où l'on rectifiait leur maquillage.

Sherrill frissonna et, baissant la tête, chassa l'eau accumulée sur ses sourcils. Elle avait possédé un chapeau de pluie dans le temps, qu'elle avait perdu sur le lieu d'un autre crime, sous la bruine ou la grêle, ou la neige, ou la neige fondue ou... Tout finissait tôt ou tard par lui tomber dessus.

« Tu aurais dû t'acheter un chapeau », lui dit son équipier. Il s'appelait Tom Black et n'était pas ouvertement gay. « Ou un parapluie. »

Ils avaient eu un parapluie, jadis, mais ils l'avaient perdu. Ou, plus probablement, un autre flic, qui savait reconnaître un bon parapluie quand il en voyait un, le leur avait volé. Toujours est-il qu'en cet instant la pluie glacée s'infiltrait dans le cou de Sherrill, et elle était de fort méchante humeur parce qu'à six heures et demie elle se trouvait encore au travail alors que son mari devait être en train d'étourdir la serveuse du bar d'Applebee avec ses traits d'esprit acérés.

Et d'autant plus furieuse de constater que Black était au sec, bien confortable, alors qu'elle-même était trempée et qu'il n'avait pas eu l'idée de lui proposer un chapeau, à elle, une femme.

Et plus furieuse encore de savoir que, même s'il le lui avait proposé, elle aurait dû décliner son offre parce qu'elle était l'une des deux seules femmes de la brigade criminelle et qu'elle éprouvait toujours le besoin de leur montrer qu'elle pouvait se débrouiller, même si ça faisait douze ans qu'elle se débrouillait, en civil et en uniforme, à jouer les appâts, à se taper des histoires de drogue et de mœurs et, maintenant, la crim.

« Hendrix, dit-elle, j'aimerais bien ne pas rester éternellement sous cette putain de pluie, mec... »

Au bout de la rue, une voiture rétrograda dans un vacarme assourdissant, et Sherrill, regardant pardessus l'épaule de Black, lança un « Oh, oh ! ». Une Porsche 911 noire s'arrêta au bord du trottoir où les policiers avaient installé leur barrage. Deux caméras de télé s'allumèrent pour filmer le véhicule, et l'un des flics désigna la fourgonnette sur la scène du crime. La Porsche bondit jusqu'à l'aire de parking, vive comme un furet ou un élastique.

Black se retourna : « Davenport. » Black n'était ni grand ni mince, et portait une petite moustache en brosse sous un nez bulbeux. Il était d'un calme exceptionnel en toute circonstance, sauf lorsqu'il parlait du président des États-Unis, qu'il appelait, selon son humeur, « ce connard de socialiste » ou « cet enfoiré de fasciste ».

« Mauvais signe », dit Sherrill. Un petit filet d'eau s'échappa de ses cheveux et descendit implacablement le long de sa colonne vertébrale. Elle se redressa et frissonna. C'était une femme élancée, avec un long nez, des cheveux noirs frisés, des seins tendres, secrètement consciente de faire l'objet de pas mal de convoitises dans le service, ce qui lui procurait une grande satisfaction.

« Mmmm, fit Black. Tu te l'es déjà tapé, Davenport ?

— Bien sûr que non. » Black lui prêtait une vie sexuelle torride. « Je n'ai jamais essayé.

— Si tu en as l'intention, ne tarde pas trop, dit Black d'un air détaché. Il paraît qu'il va se marier.

— Ah bon? »

La Porsche se gara en biais, respectant un emplacement soigneusement délimité par des lignes peintes, et la portière s'ouvrit brusquement au moment où les phares s'éteignaient.

« C'est ce que j'ai entendu raconter, reprit Black en expédiant son mégot de cigarette dans le talus d'herbe qui bordait le parking.

— Ça doit être un chemin méchamment accidenté, dit Sherrill.

— Tandis que Mike est une vraie autoroute, hein ? »

Mike était le mari de Sherrill.

« Je me débrouille très bien avec Mike, répondit-elle. Mais je me demande ce que Davenport... »

Un vif éclair de lumière scintilla, et les pieds qui dépassaient de la voiture eurent une convulsion. « Merde ! » s'exclama Hendrix. Sherrill baissa les yeux. « Qu'est-ce qu'il y a, Hendrix?

— J'ai failli m'électrocuter, répondit l'homme couché sous le bas de caisse. Cette pluie me fait chier.

— D'accord, mais tu pourrais surveiller ton langage, dit Black. Il y a une dame parmi nous.

— Excusez-moi. » Le ton était sincère, quoique assourdi.

« Allez, sors de là et donne-nous cette putain de chaussure, s'impatients Sherrill en tapant du pied.

— Bon sang, ne fais pas ça. J'essaie de prendre une photo. »

Sherrill regarda du côté du parking. Davenport s'avavançait vers eux à longues enjambées fluides, tel un athlète professionnel, mains enfoncées dans les poches de son manteau dont les pans lui battaient les jambes. Il avait l'air d'un gangster, grand et baraqué, un type de la Mafia avec costume en cachemire et cicatrices de balles. Comme dans

un film new-yorkais, songea-t-elle.

À moins qu'il ne fût indien, ou espagnol. Et puis on voyait ses yeux d'un bleu délavé et son sourire dangereux. Elle frissonna encore. « Il dégage une certaine... » Elle chercha le mot juste «... vitalité.

— Comme tu dis », répondit calmement Black.

Soudain, Sherrill eut une vision de Black et Davenport au lit, épaules velues et commentaires scabreux. Elle ébaucha un sourire. Black, lisant dans ses pensées, lui dit : « Va te faire foutre, ma belle. »

L'imperméable du directeur adjoint Lucas Davenport avait une capuche incorporée, comme une parka. Il la tira sur sa tête, tel un moine, pour traverser le parking, l'air aussi confortable et au sec que Black. Sherrill allait dire quelque chose, mais il lui tendit un chapeau de toile kaki. « Mettez ça, grommela-t-il. Où en est-on ?

— Il y a une chaussure sous la voiture », répondit Sherrill en coiffant le chapeau. Sans pluie sur le visage, elle se sentit immédiatement mieux. « Il y en avait une autre sur le parking. La femme a dû être frappée drôlement fort pour être éjectée de ses chaussures.

— Drôlement fort », confirma Black.

Lucas était un homme de haute taille avec des épaules larges et des mains de boxeur, grandes, carrées, malmenées. Son visage était à l'avenant : la tête d'un homme habitué à se battre, avec des yeux bleus saisissants. Une cicatrice blanche, fine comme une coupure de rasoir, barrait son front et son arcade droite, très visible sur sa peau brune. Une autre cicatrice, ronde celle-là, et fripée, était plantée au milieu de sa gorge comme un vieux chewing-gum écrasé — le trou percé par une balle et la trace blanchissante de la trachéotomie pratiquée au couteau de poche. Il s'accroupit près des pieds qui dépassaient de la voiture et dit : « Sortez de là, Hendrix.

— Ouais, ouais, tout de suite. Mais je vous préviens, vous ne pouvez pas avoir la chaussure. Il y a du sang dessus.

— Eh bien, dépêchez-vous, dit Lucas en se relevant.

— Vous avez parlé à Girdler? demanda Sherrill.

— Qui ça?

— Un témoin. » Elle portait un parfum agréable, *Obsession*, ce dont elle prit conscience avec une pointe de plaisir.

Lucas secoua la tête. « Je dînais dehors, à Stillwater. Les gens n'ont pas arrêté de m'appeler, sur le chemin, pour me parler de politique. Je

ne suis au courant de rien... je ne sais pas ce que vous avez.

— La femme..., commença Black.

— Manette, compléta Lucas.

— Oui, Mme Manette et ses filles, Grace et Geneviève, ont quitté l'école après une réunion parents-enseignants. La mère et une des gamines ont été enlevées dans une camionnette rouge. Nous ne savons pas comment c'est arrivé au juste, si elles ont été chloroformées, immobilisées ou abattues. Nous ne savons rien. Quelle que soit la méthode employée, cela a dû se produire quelques secondes avant l'enlèvement de la seconde fille, qui se tenait sur le perron, là-bas, dit Black en désignant l'école dans le fond. À notre avis, ça s'est passé ainsi : la mère et Geneviève ont couru sous la pluie jusqu'à leur voiture, où elles ont été agressées. La fille aînée attendait devant la porte qu'elles viennent la chercher, et elle a été chopée à son tour.

— Pourquoi ne s'est-elle pas enfuie? demanda Lucas.

— Nous l'ignorons, répondit Sherrill. C'était peut-être quelqu'un qu'elle connaissait.

— Où se trouvaient les témoins?

— À l'intérieur de l'école. L'un d'eux est un adulte, un genre de psy, l'autre une gamine. Une élève. Ils n'ont vu que la dernière partie de la scène, quand Grace Manette s'est fait embarquer. Mais ils disent que la mère était encore en vie, à quatre pattes dans la camionnette, le visage couvert de sang. La plus jeune était allongée, le visage contre le sol et, apparemment, elle aussi était couverte de sang. Personne n'a entendu de coups de feu. Personne n'a vu d'arme. Un seul type a été vu, mais il pouvait y en avoir un autre à l'intérieur. Nous concevons mal comment un seul homme aurait pu les attraper toutes les trois sans aide. À moins de les avoir vraiment amochées.

— Hum. Quoi d'autre?

— Le type était de race blanche, poursuivit Sherrill. Et la camionnette avait un capot, un moteur avant, sans doute. Nous pensons à une Econoline ou à une Chevy G 10, peut-être une Dodge B 150, quelque chose comme ça. Personne n'a vu la plaque.

— On a été alertés au bout de combien de temps ? demanda Lucas.

— Quelqu'un a appelé le 911, dit Sherrill. Il y a eu un moment de confusion, et trois ou quatre minutes ont dû s'écouler entre l'enlèvement et le coup de téléphone. Plus trois ou quatre minutes le temps que notre voiture arrive ici. L'appel n'était pas très clair, comme si on n'était pas sûr qu'il soit vraiment arrivé quelque chose. Puis cinq minutes ont passé avant que nous n'envoyions la fourgonnette.

— Si bien que le type était déjà à quinze bornes d'ici quand on a commencé à examiner la situation, conclut Lucas.

— C'est à peu près ça. Il s'est évaporé en plein jour », dit Black. Ils restèrent quelques instants à méditer cette évidence, écoutant le chuintement de la pluie sur leur chapeau, puis Sherrill demanda : « Pourquoi êtes-vous là, au fait ? »

Lucas sortit la main gauche de sa poche et fit un drôle de geste. Sherrill réalisa qu'il tournait quelque chose entre ses doigts. « Ça pourrait se révéler... difficile », dit-il. Puis, regardant du côté de l'école : « Où sont les témoins ? »

— Le psy est là-bas, à la cafétéria, répondit Sherrill. La gosse, je ne sais pas. C'est Greave qui les interroge. Pourquoi serait-ce difficile ?

— Parce qu'il s'agit de gens riches, expliqua Lucas en la fixant du regard. Mme Manette est la fille de Tower Manette.

— J'ai appris ça », dit Sherrill. Elle leva les yeux vers Lucas en plissant le front. « Black et moi sommes chargés de cette affaire et nous n'avions vraiment pas besoin de soucis supplémentaires. On n'a pas encore résolu cette histoire de suicide avec assistance...

— Celle-là, vous devriez faire une croix dessus, rétorqua Lucas. Vous ne le coïncerez jamais.

— Ça me met hors de moi. Avant de rencontrer sa petite dulcinée, il n'avait jamais envisagé que sa vieille ait besoin de se tuer. Je suis sûre qu'il l'a poussée à le faire...

— Dulcinée ? répéta Lucas avec un sourire, jetant un coup d'œil interrogateur à Black.

— Elle a du vocabulaire, remarqua ce dernier.

— Ça me fout hors de moi. Et alors, que fait Tower Manette ? Il tire toutes les ficelles de la vie politique ?

— Précisément, confirma Lucas. Et le mari de Mme Manette, père des deux filles, se trouve être George Dunn. Ça, je l'ignorais. Le Réseau d'électricité du secteur nord. Parti républicain. Des tonnes de fric.

— Et Manette, c'est les démocrates, observa Black d'un air effondré. Bonté divine, on est cernés.

— Je parierais que le chef en pisse dans son froc, ironisa Sherrill.

— Tout à fait, dit Lucas en hochant la tête. Est-ce que le psy peut nous raconter à quoi ressemble ce type ?

— Greave m'a dit que le témoin n'avait pas vu grand-chose, juste la fin de la scène, répondit Sherrill d'un air marri. Je ne lui ai pas beaucoup parlé, mais il me paraît un peu... prétentiard.

— Génial. Et c'est Greave qui mène les interrogatoires ?

— Oui. » Il y eut un silence. Personne ne fit de commentaire, mais chacun savait que les interrogatoires de Greave ne comptaient pas parmi les meilleurs. À dire vrai, ils n'étaient pas bons du tout. Lucas fit un pas en direction de l'école, et Sherrill lança dans son dos : « C'est Dunn le coupable. »

En général, elle avait raison dans quatre-vingt-dix pour cent des cas. Mais Lucas se retourna et secoua la tête : « Ne dites pas ça, Marcy, parce que ça pourrait aussi bien être lui. » Ses doigts continuaient à jouer avec l'objet non identifié, le triturant, le retournant. « Je ne veux pas qu'on puisse dire que nous l'avons accusé sans preuves.

— Nous n'en avons aucune? demanda Black.

— Personne n'a abordé le sujet, lui répondit Lucas, mais Dunn et Andi Manette viennent de se séparer. Je crois qu'il y a une autre femme. N'empêche...

— Il faut rester poli, dit Sherrill.

— Oui. Avec tout le monde. Leur coller au cul mais en prenant des gants, reprit Lucas. Et puis», je ne sais pas. Si c'est Dunn, il y a forcément quelqu'un dans le coup avec lui. »

Sherrill acquiesça de la tête.

« Quelqu'un pour les surveiller pendant qu'il parle aux flics.

— Sauf s'il les a enlevées et a simplement balancé les corps quelque part », suggéra Black.

Personne ne voulait penser à ça. Ils levèrent tous la tête au même moment et furent inondés. Hendrix sortit alors de sous la Lexus en faisant cliqueter des roues métalliques et chacun baissa les yeux vers lui. Il était à plat ventre sur une plate-forme roulante, vêtu d'une combinaison blanche de mécanicien et équipé de grosses lunettes à verres épais : on aurait dit une taupe albinos.

« Il y a une tache de sang sur la chaussure. Enfin, je pense qu'il s'agit de sang. N'y touchez pas », dit-il à Sherrill en lui tendant un sac de plastique transparent.

Sherrill examina l'escarpin noir à talon plat et remarqua : « C'est une femme de goût. »

Lucas promena l'objet non identifié entre son majeur et son annulaire, le tripota maladroitement et le glissa inconsciemment au bout de son index. « C'est peut-être le sang de ce connard.

— Une chance sur mille », dit Black.

Il aida la taupe à se remettre sur ses pieds. Lucas fronça les sourcils

et dit : « Qu'est-ce que c'est que ça? » en désignant une des jambes de la combinaison blanche. À la lumière des phares de la fourgonnette, elle apparut tachée de rose, comme si Hendrix était blessé à la cuisse.

« Nom de Dieu ! s'exclama Black, s'accroupissant en relevant les revers de son pantalon. C'est du sang. »

La taupe s'agenouilla, sortit une serviette en papier de sa poche et l'étala sur le macadam humide. Quand elle fut imprégnée d'eau, il la ramassa et la brandit devant les phares. La serviette était rose.

« Ils ont dû la saigner à blanc », fit remarquer Sherrill.

La taupe secoua la tête. « Ce n'est pas du sang », dit-il, examinant plus attentivement la serviette à la lumière des phares.

« Mais alors, qu'est-ce que c'est? »

Il haussa les épaules. « De la peinture. Peut-être du produit chimique pour gazon. Pas du sang, en tout cas.

— C'est déjà ça », fit Sherrill, blême sous le faisceau de lumière. Elle baissa les yeux vers ses chaussures. « Je déteste patauger là-dedans. Si on le nettoie pas tout de suite, ça pue éternellement.

— Mais sur la chaussure, c'est bien du sang, reprit Lucas.

— À mon avis, c'en est », confirma la taupe.

Sherrill avait longuement observé Lucas pendant qu'il tournait l'objet non identifié entre ses doigts et maintenant elle pensait savoir ce que c'était. Une bague.

« C'est une bague? » demanda-t-elle.

D'un geste vif, Lucas mit sa main dans sa poche. Tout juste s'il n'avait pas rougi. « Oui, je crois.

— Vous croyez? Vous n'en êtes pas sûr? » Elle rendit la chaussure à Black. « Une bague de fiançailles ?

— Oui.

— Je peux la voir? » Elle avança d'un pas et cligna délibérément de l'œil.

« Pour quoi faire? » dit-il en reculant d'un pas. Il ne pouvait se cacher nulle part.

« Pour piquer la putain de pierre », répliqua Sherrill d'un ton agacé. Puis, recommençant à minauder : « Parce que j'aimerais bien la regarder, qu'allez-vous imaginer?

— Vous feriez mieux de la lui montrer, dit Black. Sinon, elle va pleurnicher toute la soirée...

— La ferme », rétorqua Sherrill. Black la ferma, et la taupe recula. S'adressant de nouveau à Lucas, elle insista : « Allez, laissez-moi la voir. S'il vous plaît. »

À contrecœur, Lucas ressortit sa main de sa poche et posa la bague dans la paume ouverte de Sherrill. Elle se détourna légèrement pour examiner la pierre à la lumière des phares. « Nom d'un pétard ! » s'exclama-t-elle avec admiration. Et, regardant Black : « Ce diamant est plus gros que ta queue.

— Mais sûrement pas aussi dur », répliqua Black.

La taupe hocha la tête d'un air attristé. Que des gens qui n'étaient pas mariés ensemble puissent avoir ce genre de conversation prouvait une fois de plus que le monde courait à sa perte. La fin était proche.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers l'école sous une pluie persistante. La taupe levant les yeux au ciel dans l'attente d'un signe de Dieu ou de Lucifer,

Black tenant la chaussure sanglante, Lucas tête baissée et Sherrill admirant le diamant de trois carats taillé en poire qui brillait de tous ses feux à la lueur dansante des gyrophares de la police.

La cafétéria de l'école était décorée de personnages de dessins animés peints à la main, mais elle n'était pas plus joyeuse pour autant. Cet endroit avait des allures de bunker, bloc de béton et fenêtres étroites percées trop haut pour permettre de voir dehors.

Assis sur une chaise trop petite devant une table trop petite, Bob Greave buvait un Coca Light en prenant des notes sur un bloc sténo. B portait un costume de coupe italienne et de couleur rouille sous un imperméable léger en nylon beige. Un homme mince en gabardine était assis à côté de lui sur une autre chaise trop petite, et ses genoux osseux dépassaient du plateau de la table. Il semblait au bord de la convulsion.

Lucas franchit la porte à double battant, emmenant dans son sillage Black, Sherrill et la taupe, semblables à des canetons mouillés.

« Salut, Bob, dit Lucas.

— C'est sa chaussure ? demanda Greave en regardant la pochette que tenait Black.

— Non, c'est celle de Tom », répondit Lucas juste avant de réaliser que Black était là, et il dut contenir un rire nerveux. Apparemment, Black ne s'en rendit pas compte. L'homme au bord de la convulsion demanda : « Êtes-vous le directeur adjoint Davenport?

— Oui, répondit Lucas en inclinant la tête.

— M. Greave, reprit-il en désignant le détective, a dit que je devais rester jusqu'à votre arrivée. Mais je n'ai plus rien à ajouter, alors, je peux partir?

— Je veux entendre votre déposition. »

Girdler fit un récit succinct. Il était venu à l'école

pour parler au directeur des études du calendrier annuel de l'association des parents et enseignants, et avait rencontré Mme Manette accompagnée de ses filles juste devant la porte, sur le perron. Mme Manette avait sollicité son avis sur un problème particulier — il était, comme elle, psychothérapeute —, ils avaient bavardé un moment et il était entré.

Au bout de quelques pas, juste après un coude que dessinait le couloir, il s'était rappelé une phrase citée dans un article de revue professionnelle, qui lui était sortie de la tête quand Mme Manette la lui avait demandée. Il avait rebroussé chemin et, à l'endroit où le couloir fait ce coude, à quinze ou vingt mètres de la porte, il avait vu un homme lutter avec la fille de Mme Manette.

« Il l'a poussée dans la camionnette, a fait le tour pour regagner sa place et s'est éloigné.

— Et vous avez vu les enfants à l'intérieur?

— Mmmm... Oui », dit-il en détournant les yeux, et Lucas se dit : Il ment. « Elles étaient toutes les deux par terre. Mme Manette était assise, mais elle avait du sang sur le visage.

— Et qu'avez-vous fait?

— J'ai couru jusqu'aux portes. Je me suis dit que j'allais peut-être pouvoir les arrêter, répondit Girdler, et ses yeux prirent de nouveau la tangente. Je suis arrivé trop tard. Il quittait déjà l'allée. Je suis sûr qu'il avait une plaque du Minnesota, remarquez. Camionnette rouge, portes coulissantes. Un type assez jeune et costaud. Pas gros, mais très musclé. Il portait un jean et un T-shirt.

— Vous n'avez pas vu son visage.

— Pas du tout. Mais il était blond, avec des cheveux longs, comme un musicien de rock and roll. Des cheveux jusqu'aux épaules.

— Hum. Et c'est tout? »

Girdler se vexe. « J'avais l'impression que ce n'était déjà pas mal. Je veux dire, je lui ai couru après, mais il était loin. Ensuite, je suis rentré dans l'école en vitesse et j'ai demandé aux femmes du secrétariat d'appeler le 911. Si vous ne l'avez pas rattrapé, ce n'est pas

ma faute. »

Lucas sourit : « Il paraît qu'il y avait une élève sur les lieux. Une toute jeune fille, qui a vu une partie de la scène. »

Girdler haussa les épaules. « Ça m'étonnerait qu'elle ait vu grand-chose. Elle avait l'air en pleine confusion. Pas très maligne, peut-être. »

Lucas se tourna vers Greave, qui déclara : « J'ai obtenu d'elle ce que j'ai pu. À peu près la même chose que pour M. Girdler. La mère de la petite était complètement bouleversée.

— Super ! » s'exclama Lucas.

Il traîna dans les parages une dizaine de minutes de plus, finissant d'interroger Girdler, parlant à Greave et aux autres policiers. « Ça ne fait pas lourd, hein ?

— Juste le sang, dit Sherrill. On savait déjà qu'il y en avait, grâce à Girdler et à la petite.

— Et aussi la substance rouge sur le parking, dit la taupe en regardant la serviette qui l'avait absorbée. Je parierais pour une espèce de peinture à l'eau, il s'en sera servi pour camoufler la camionnette.

— Vous croyez ?

— Tout le monde dit qu'elle était rouge, et cette substance est également rouge. Je pense que c'est une possibilité. Ce que je ne vois pas, en revanche...

— Quoi ? »

La taupe se gratta la tête. « Pourquoi a-t-il procédé de cette façon ? Pourquoi en plein milieu de la journée, et seul contre trois ? Je me demandais si ça pouvait être un accident, ou une impulsion, comme il peut en venir à un type qui a pris de la drogue ? Mais si c'était juste une impulsion, comment a-t-il deviné qu'il fallait prendre Mme Manette ? Il devait savoir qui elle était... À moins qu'il ne soit venu ici simplement parce que c'est une école de riches, dans l'idée d'embarquer n'importe qui, et il a vu la Lexus.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'il ne s'est pas contenté de kidnapper une des gosses ? On n'a pas intérêt à prendre les parents si on veut une rançon. Il faut qu'ils restent derrière pour réunir le fric, dit Black.

— Ça m'a l'air foutrement tordu, commenta Sherrill, et ils approuvèrent tous de la tête.

— Voilà une réponse possible : elle est psy et le type est un ancien

patient. Un dingo, dit Black.

— En tout cas, j'espère que c'était préparé à l'avance et qu'il a fait ça pour de l'argent, continua Lucas.

— Ah oui? demanda la taupe, l'air intéressé. Pourquoi ?

— Parce que si c'est un drogué ou un type qui a agi pour s'amuser, sur l'impulsion du moment, et qu'il ne les a pas relâchées à l'heure qu'il est...

— C'est qu'elles sont mortes, conclut Sherrill.

— Exactement. » Lucas regarda le petit groupe de policiers qui l'entourait. « Si le coup n'a pas été préparé, Andi Manette et ses filles ne sont plus de ce monde. »

3

Le chef habitait une maison de brique brune à un étage datant des années vingt, dans un quartier boisé de Minneapolis à l'est du lac Harriet, tout comme la moitié des autres politiciens chics de la ville. Une maison qu'on ne pouvait s'acheter, en 1978, que si l'on avait un certain âge.

Le brouhaha d'un *match* de *football* s'entendait de l'autre côté de la porte d'entrée. Un instant après que Lucas eut sonné, le mari du chef ouvrit et inspecta le seuil de son regard de myope : ses lunettes étaient perchées sur son front. « Entrez donc, dit-il en ouvrant largement le battant. Rose Marie est dans le bureau.

— Comment est-elle?

— Malheureuse. » C'était un avocat de haute taille, à la calvitie naissante, qui portait un gilet boutonné et sentait vaguement le tabac. Il lui rappelait Adlai Stevenson. Lucas le suivit à l'intérieur, accumulation de canapés confortables et de fauteuils recouverts de tissu au milieu de meubles en chêne du début du siècle, probablement hérités de parents fermiers et prospères.

Rose Marie Roux, chef de la police de Minneapolis, se trouvait dans une petite pièce intime, assise dans un fauteuil inclinable La-Z-Boy, les pieds en l'air. Elle portait un tailleur-pantalon bleu strict et des chaussettes de sport blanches. Elle fumait.

« Dites-moi que vous les avez retrouvées, déclara-t-elle en agitant ses doigts de pieds à l'intention de Lucas.

— Oui, elles faisaient leurs courses au Mail of America. » Lucas se laissa tomber dans le La-Z-Boy en face du chef. « Tout le monde va bien, et Tower Manette parle de vous envoyer au Sénat.

— Bon, bon », répondit-elle d'un ton amer. Son mari hocha la tête. « Allez, racontez-moi.

— Elle a été frappée avec une telle force qu'elle a été éjectée de ses chaussures. Il y a du sang sur l'une d'elles. Nous avons un témoin oculaire qui raconte qu'Andi Manette et sa plus jeune fille étaient couvertes de sang, mais il se peut que ce soit en réalité de la peinture. Et nous avons le signalement du type qui a fait ça...

— L'auteur du crime », dit le mari.

Les deux autres le regardèrent. Il n'avait pas mis les pieds dans une salle d'audience depuis l'âge de vingt-cinq ans. Son vocabulaire criminel venait directement des séries télévisées. « Oui, l'auteur, reprit Lucas, qui ajouta à l'intention de Rose Marie : La description est plutôt vague. Grand, costaud, les cheveux blond crasseux.

— Merde. » Roux tira une bouffée, expédia la fumée au plafond et annonça : « Le FBI se met sur l'affaire demain...

— Je sais. L'agent en charge du bureau de Minneapolis a contacté Lester, dit Lucas. Il voulait savoir si nous allions qualifier ça d'enlèvement. Lester a répondu que oui, probablement. Nous surveillons les lignes téléphoniques de Tower Manette chez lui et au bureau. Pareil pour Dunn et Andi Manette, domicile et bureau.

— C'est forcément un enlèvement, affirma le mari, qui commençait à s'intégrer à la conversation. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre? »

Lucas le regarda : « Ça pourrait être un cinglé. Manette est psy. Ça pourrait aussi être un meurtre. Un meurtre conjugal, ou bien lié à la famille. Il y a énormément d'argent dans le décor. Un tas de mobiles possibles.

— Je ne veux pas envisager cet aspect-là, déclara Rose Marie Roux. Et du côté de Dunn ?

— Shaffer lui a parlé. Il n'a pas d'alibi, pas vraiment. Mais nous savons qu'il n'est pas l'homme de la camionnette. Il affirme qu'il était dans sa voiture, où il a un téléphone, mais il ne s'en est pas servi pendant la demi-heure qui a suivi l'enlèvement.

— Vous ne le connaissez pas, Dunn? demanda Rose Marie.

— Non. Je vais aller le voir ce soir.

— C'est un dur, mais il n'est pas cinglé. À moins que quelque chose ne se soit produit depuis notre dernière rencontre.

— Des problèmes conjugaux, suggéra Lucas pour la deuxième fois.

— C'est en effet le genre de type à en avoir, reconnu-elle, mais capable de les résoudre. Il ne perdrait pas la tête. » Elle s'extirpa du fauteuil avec un grognement. « Allons-y, nous avons un rendez-vous. »

Lucas consulta sa montre. Huit heures. « Où ça ? J'avais l'intention de passer voir Dunn.

— Il faut que nous parlions d'abord à Tower Manette. Chez lui, lac des îles.

— Ma présence est nécessaire?

— Oui. Il m'a appelée et m'a demandé si j'allais vous mettre sur l'affaire. J'ai répondu que c'était fait. Il veut vous rencontrer. »

Le chef troqua ses chaussettes de sport contre un collant et des escarpins à petits talons, et ils partirent en Porsche pour le lac des îles, à cinq minutes au nord de chez elle.

« Votre mari a utilisé l'expression "auteur du crime", lui dit Lucas.

— Je l'aime quand même », répondit-elle.

La maison de Tower Manette était un monument repérable de loin, de style Prairie, posé sur la rive ouest du lac et précédé d'une allée carrossable en lacet. L'allée était bordée d'un mur de pierres plates, et Lucas perçut les teintes préautomnales d'un jardin de plantes vivaces dans la lumière de ses phares. La maison, bâtie avec la même brique brune que celle de Roux, comportait trois étages en surplomb, chacun brillamment éclairé. Des taches de lumière traversaient les feuillages persistants, au pied des fenêtres, mouchetant l'allée.

« Tout le monde est sur le pont, dit Lucas.

— C'est sa fille unique.

— Quel âge a-t-il, maintenant?

— Soixante-dix, je crois. Il a été malade, récemment.

— Le cœur?

— Il a fait une rupture d'anévrisme en... au printemps dernier. Et quelques jours après qu'ils eurent réglé le problème, il a eu une petite attaque. Il est censé s'être complètement rétabli mais, depuis, il n'a plus jamais été le même. Il est fragile, enfin, il y a quelque chose.

— Vous le connaissez bien, apparemment.

— Je le connais depuis des années. Il a dirigé le Parti avec Humphrey dans les années soixante et soixante-dix. »

Lucas se gara à côté d'une Mazda Miata verte.

Roux sortit de son siège avec quelque difficulté, récupéra son sac, claqua la portière et dit : « C'est un peu petit pour moi, comme voiture.

— Les Porsche sont une fâcheuse manie », admit Lucas alors qu'ils traversaient la véranda.

Un homme en costume gris strict, arborant l'expression professionnellement soucieuse d'un entrepreneur de pompes funèbres, se tenait derrière la porte d'entrée vitrée. Il ouvrit dès qu'il vit Roux tendre la main vers la sonnette. Il se présenta : « Ralph Enright, chef, nous nous sommes parlé au bal des œuvres de la police.

— Bien sûr. Comment allez-vous? Je ne savais pas que vous étiez

un ami de Tower.

— Hum... Il m'a demandé de l'assister de mes conseils », dit Enright. Il avait l'air encaustiqué de frais.

« Très bien, acquiesça Roux avec un signe de tête indiquant que l'entretien était terminé. Tower est dans le coin ?

— À l'intérieur», dit Enright. Puis, se tournant vers Lucas : « Et vous êtes...

— Lucas Davenport.

— Bien sûr. Par ici, je vous prie.

— Avocat », chuchota Roux quand Enright s'engagea dans les profondeurs de la maison. Lucas remarqua les reflets dans ses cheveux. « Garçon de course. »

La maison donnait à fond dans le style Prairie canadienne, avec d'épais tapis d'Orient servant d'écrin à un mobilier artisanal à prétention artistique. Une touche d'art déco ajoutait de l'éclat à l'ensemble, et cette tendance était nettement soulignée par les tableaux des années trente. Lucas n'y connaissait rien en art et en décoration, mais un fort parfum d'argent suintait des murs, et ça, il savait le reconnaître.

Enright les conduisit dans une vaste pièce centrale, où deux ensembles de chaises et de canapés s'imbriquaient. Trois hommes en costume conversaient debout. Deux femmes très élégantes étaient assises face à face. Tous avaient cet air d'expectative d'un groupe attendant d'être pris en photo.

« Rose Marie... » Tower Manette vint à leur rencontre. C'était un homme de grande taille, aux pommettes hautes, coiffé d'une singulière crinière blanche qui descendait sur de gros sourcils floconneux. En l'un des autres hommes, solide, bronzé, les mâchoires carrées, Lucas reconnut un agent du bureau du FBI à Minneapolis. Il inclina la tête, et Lucas le salua en retour. Le troisième était Danny Kupicek, un enquêteur qui avait travaillé pour Lucas sur des affaires particulières. Il leva la main à leur approche.

Les deux femmes ne lui évoquaient rien.

« Merci d'être venus », dit Manette. Il était plus mince que le souvenir qu'en gardait Lucas pour l'avoir vu à la télévision, et plus pâle, mais il y avait une lueur vive et agressive dans son regard. Son costume, soulignant sa taille mince, était de coupe française et classique. Sa cravate aurait pu être celle d'un président français : il avait tout du tombeur de femmes.

Mais la commissure de ses lèvres trembla au moment où il tendit la main à Roux. Quand ce fut le tour de Lucas, celui-ci la trouva froide et fragile et remarqua la chair fripée et les veines apparentes. « Ah, Lucas Davenport. J'entends parler de vous depuis des années. Est-ce qu'il y a du nouveau? Venez, nous allons passer dans la bibliothèque. Je reviens tout de suite, vous autres. »

La bibliothèque était une petite pièce rectangulaire garnie de livres à reliures de cuir, brun, sang de bœuf, vert, avec des lettres dorées à la feuille. Ils étaient rangés par catégories : grands classiques, grands penseurs, grandes théories, grandes batailles, grands hommes.

« C'est une grande bibliothèque, remarqua Lucas.

— Merci, dit Tower. Y a-t-il du nouveau?

— Nous avons quelques éléments... perturbants », répondit Roux.

Tower détourna le visage comme s'il craignait de recevoir une gifle.

«C'est-à-dire?»

Roux fit un signe de tête à Lucas, qui prit la parole : « Je reviens de l'école. Nous avons retrouvé une des chaussures de votre fille sur le parking, sous sa voiture, à l'abri de la pluie. Il y avait du sang dessus. Nous avons obtenu son groupe sanguin par la fac de médecine, aussi saurons-nous assez rapidement s'il s'agit de son sang. Si c'est bien le sien, il est probable qu'elle a saigné assez abondamment — mais cela peut très bien provenir d'un coup sur le nez ou d'une coupure à la lèvre, ou même d'une petite blessure au cuir chevelu. Ce sont des zones qui saignent énormément. En tout cas, il y avait du sang. Des témoins suggèrent également que votre fille et sa cadette, Geneviève...

— Oui, Genny, dit Manette d'une voix blanche.

— ... ont dû saigner après l'agression, quand elles ont été vues à l'arrière de la camionnette du ravisseur. Mais nous avons aussi découvert que celui-ci avait sans doute essayé de camoufler son véhicule en le peignant avec une espèce de peinture rouge soluble à l'eau, et il est possible que ce soit ça qu'on ait vu sur votre fille. Sur ce point, nous sommes dans l'incertitude.

— Oh, Seigneur ! » Manette émit une sorte de coassement. Son émotion était sincère.

« Cela pourrait tourner mal, dit Roux. Nous espérons qu'il n'en sera rien, mais il faut vous y préparer.

— Il y a certainement quelque chose que je peux faire, suggéra Manette. Une récompense, à votre avis? Une déclaration publique?

— On pourrait envisager une récompense, dit Roux, mais il faut attendre un peu, au cas où quelqu'un réclamerait une rançon.

— Avez-vous la moindre idée, n'importe quoi, de ce qui a pu se passer? demanda Lucas. Pensez-vous à quelqu'un qui aurait eu une raison de vous en vouloir, à vous ou à votre fille ?

— Non... » Il prononça le mot avec lenteur, comme s'il avait dû y réfléchir à deux fois. « Pourquoi ?

— Il se peut qu'elle ait été traquée. Ça n'a pas l'air d'être une agression impulsive, reconnut Lucas, mais il y a tout de même un élément de démente. Un tas de choses auraient pu ne pas marcher. Il a tout de même enlevé trois personnes en plein jour !

— Je vais vous dire une chose, monsieur Davenport. » Manette gagna d'un pas vacillant un vaste fauteuil capitonné et s'assit. « J'ai plus d'ennemis que la plupart des gens. Il doit y avoir plusieurs dizaines de personnes qui me haïssent dans cet État — des gens qui me reprochent d'avoir détruit leur carrière, leur avenir et probablement leur famille. C'est ça, la politique. C'est regrettable, mais c'est ainsi que cela se passe lorsque votre parti perd dans une lutte électorale. Vous perdez aussi. Il y a donc des individus...

— Ça n'a pas l'air d'être un truc politique », dit Roux. Lucas remarqua qu'elle avait sorti une cigarette de sa poche et qu'elle la triturait, non allumée, dans sa main gauche.

Manette hocha la tête. « Je suis d'accord. Certains d'entre eux sont complètement fêlés, pourtant je ne pense tout de même pas qu'une chose pareille leur viendrait à l'idée.

— Reste la possibilité... » intervint Lucas.

Roux le regarda. « Les politiciens se ménagent toujours une issue de secours. Dans ce cas-ci, il n'y en a aucune. Même s'il les a relâchées au premier carrefour, il risque plusieurs années de prison pour le seul fait de les avoir enlevées. Un esprit politique ne ferait pas une chose pareille.

— Sauf s'il est fou », fit observer Lucas.

Roux acquiesça et regarda Manette : « Il reste cette possibilité.

— Ce qui nous amène à la profession de psychiatre qu'exerce votre fille, fit Lucas à Manette. Nous avons besoin de consulter ses fichiers.

— La femme sur le canapé, dit Manette, inclinant la tête en direction du salon, la plus jeune, est Nancy Wolfe, l'associée d'Andi. Je lui en parlerai.

— Nous aimerions démarrer le plus tôt possible, insista Lucas.

Demain matin.

— J'espère que c'est un enlèvement, reprit Manette. J'espère qu'il a fait ça pour de l'argent — je ne veux pas envisager qu'un cinglé se soit emparé d'elles.

— Que pensez-vous de George Dunn? demanda Lucas. Il a dit qu'il se trouvait dans sa voiture au moment de l'agression. Sans témoins.

— Ce salopard », dit Manette. Il s'extirpa du fauteuil, fit rapidement le tour de la pièce et poussa un grognement qui aurait pu être celui d'un chien. « Il est complètement psychotique. Avant ce soir, je ne le pensais pas capable de nuire à Andi ou aux filles, mais maintenant... je ne sais plus.

— Vous croyez qu'il en serait capable?

— C'est un salaud qui n'a pas une once de sensibilité. Il est capable de n'importe quoi. »

Ils poursuivirent leur conversation pendant quelques minutes, jusqu'au moment où les deux femmes apparurent sur le seuil.

« Tower, ça va?

— Je vais bien. »

Elles entrèrent dans la pièce. La plus jeune des deux, Nancy Wolfe, était mince et très bronzée. Elle portait une robe en lainage moelleux, ni bijoux ni maquillage, et ses cheveux auburn étaient striés de quelques fils gris. Elle s'adressa à Manette : « Vous avez besoin de repos. Je vous parle en médecin, pas en psychiatre. »

L'autre femme était plus âgée, plus pâle, et son visage relâché, aux bajoues affaissées, était fardé de rouge avec art. Elle hocha la tête d'un air entendu, s'approcha de Manette et le prit par le bras. « Allons, Tower, viens là-haut. Même si tu n'arrives pas à dormir, tu pourras en tout cas t'allonger.

— Je ne me couche jamais avant deux heures du matin, rétorqua Manette. Ça ne sert à rien de monter maintenant.

— Mais cela a été épuisant. » Elle semblait parler en son nom personnel, et Lucas comprit que ce devait être son épouse. Elle poursuivit à l'intention de Roux : « Tower a été soumis à une très forte pression et, en plus, il a eu des problèmes de santé.

— Nous voulions lui montrer que nous faisons tout notre possible », affirma Roux. Elle se tourna vers Manette. « J'ai chargé Lucas de superviser l'enquête.

— Merci », dit Manette. Puis, se tournant vers Lucas : « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, s'il y a quelqu'un de ma connaissance

à qui vous voulez parler, appelez-moi. Et tenez-moi au courant pour cette récompense, si vous pensez que cela peut servir à quelque chose.

— George Dunn, fit Lucas.

— Appelle-le, veux-tu, Helen ? demanda Manette à sa femme. Je vais lui parler.

— Et après ça, Tower, je tiens à ce que vous vous allongiez et fermiez les yeux, même si ce n'est qu'une demi-heure, reprit Wolfe en lui touchant la main. Prenez un peu le temps de réfléchir. »

Lucas déposa le chef chez elle en promettant de lui téléphoner à minuit, ou avant s'il se produisait du nouveau.

« Lester mène l'enquête de routine, annonça-t-elle quand la voiture s'engagea dans son allée. Je veux que vous alliez me chercher cette aiguille dans la botte de foin, si l'on peut dire.

— J'ai l'impression qu'il s'agit plutôt d'une pelote d'aiguilles. Ce qui se passe est plus compliqué qu'il n'y paraît.

— Si vous n'y arrivez pas, c'est nous qui allons nous faire piquer au sang, affirma Roux. Vous voulez un petit cours de politique en quinze secondes ?

— Bien sûr.

— C'est une de ces affaires dont les gens parlent encore à la génération suivante. Si nous retrouvons la fille Manette et ses enfants, nous décrochons la médaille d'or. Nous serons intouchables. Mais si on se plante... » Sa voix resta en suspens.

« D'accord, je vais plonger dans le foin. » La maison de George Dunn était un modeste ranch blanc, isolé sur un terrain couvert de grands arbres dans une rue sans issue d'Edina. Lucas laissa la Porsche dans l'allée, gravit le chemin dallé qui menait à la porte d'entrée et appuya sur la sonnette.

Un flic au visage épais, qui se présentait d'habitude en tenue mais était vêtu ce soir-là d'un pantalon et d'une chemisette de golf, lui ouvrit la porte.

« Davenport...

— Salut, Rick, dit Lucas. On t'a mis à la surveillance du téléphone ?

— Ouais. » Puis baissant le ton : « Et de Dunn.

— Où est-il ?

— Derrière, dans son bureau — là où c'est allumé », dit le flic en tournant la tête vers la gauche.

La maison était remplie de cartons de déménagement, une douzaine dans la pièce principale, davantage dans la cuisine et le coin petit déjeuner. Il n'y avait pas beaucoup de mobilier — un canapé et un fauteuil dans le salon, une table ronde en chêne dans l'alcôve réservée au petit déjeuner. Lucas longea un couloir en direction de la lumière et trouva Dunn assis à une table rectangulaire dans ce qui aurait dû être une salle de séjour familiale. Un grand écran de télévision était adossé à l'un des murs. Des images défilaient, mais il n'y avait pas de son. Une chaîne stéréo était remise sur une colonne de trois cartons.

Dunn était penché sur une pile de documents éclairés par une lampe de bureau, et la moitié de son visage échappait au faisceau de lumière. A sa gauche, une demi-douzaine de classeurs s'alignaient le long du mur. Les casiers de la moitié d'entre eux étaient ouverts. Un autre tas de cartons était empilé par terre à côté des classeurs. Dans le fond, trois fauteuils se faisaient face de part et d'autre d'une table basse à plateau de verre.

Lucas entra dans la pièce. « Monsieur Dunn. » Dunn leva les yeux : « Davenport. » Il posa son stylo et se leva pour lui serrer la main. Dunn était un arrière de foot qui n'avait pas mis les pieds sur un terrain depuis une bonne dizaine d'années : baraqué, la tête comme un boulet de canon, et le visage d'un bagarreur. Sa denture était si régulière, si blanche et si irréfutable qu'il avait forcément un bridge. Il portait un jean, un chandail en cachemire beige dont les manches retroussées révélaient à son poignet une Rolex en or, et ses pieds nus étaient chaussés de mocassins. Q serra longuement la main de Lucas, inclina la tête, désigna un fauteuil, s'assit et dit : « Posez vos questions.

— Vous voulez un avocat? demanda Lucas.

— J'en ai eu un. De l'argent jeté par les fenêtres. »

Lucas s'assit et se pencha en avant, le coude en appui sur la cuisse.

« Vous dites que vous étiez dans votre voiture quand votre femme a été enlevée. Mais vous n'avez pas de témoins et vous n'avez passé aucun coup de téléphone qui pourrait confirmer votre déclaration.

— Je l'ai appelée, elle, quand elle était en route pour l'école. Je l'ai dit à vos agents...

— Mais c'était une heure avant l'enlèvement. Un procureur

pourrait arguer que cet appel vous a renseigné sur sa destination et que ça vous laissait le temps de vous y rendre aussi. Ou d'y envoyer quelqu'un. Et, après avoir passé ce coup de fil, vous avez quitté votre bureau et plus personne ne vous a vu.

— Je sais. Mais si j'avais fait... cette chose... j'aurais un meilleur alibi. » Il balaya l'air de sa main. « Je serais allé n'importe où sauf dans ma voiture. Seulement voilà, j'ai passé la moitié de ma journée de travail au volant. J'ai une demi-douzaine de chantiers en cours entre les deux Villes jumelles, de l'ouest du Minnetonka à Sainte Croix. Je visite chacun d'entre eux tous les jours.

— Et vous utilisez votre téléphone de voiture à longueur de journée ? souligna Lucas.

— Pas en dehors des heures de travail, répondit Dunn en secouant la tête. J'ai appelé le bureau quand j'étais à Yorkville — c'est le chantier de Woodbury

— et après ça j'ai parlé à Andi. Puis je suis rentré ici. À mon arrivée, les flics m'attendaient.

— À votre avis, qui l'a enlevée ? »

Dunn secoua la tête. « Ça doit être un de ces cinglés qu'elle soigne. Elle récolte ce qu'il y a de pire. Maniaques sexuels, pyromanes, meurtriers. Personne n'est assez tordu pour elle. »

Lucas le considéra longuement. La lampe de bureau projetait une flaque de lumière autour de ses mains, mais sa tête de pugiliste était à moitié dans l'ombre. Dans un vieux film en noir et blanc, il aurait pu incarner le diable.

« À quel point la détestez-vous ? demanda Lucas. Votre femme.

— Je ne la déteste pas, répondit Dunn en sursautant dans son fauteuil. Je l'aime.

— Ce n'est pas ce qu'on raconte en ville.

— Oui, oui, je sais. » Il se massa le front du bout des doigts. « J'ai sauté une fille du bureau. Une fois. » Lucas laissa le silence s'éterniser, et Dunn finit par se lever de son fauteuil. Il se dirigea vers un carton, l'ouvrit et en sortit une bouteille de scotch.

« Un whisky ?

— Non merci. » Le silence s'installa à nouveau. « Elle était roulée comme une Chrysler, cette fille, et je l'avais sous le nez cinq jours par semaine. » Il mima des deux mains une silhouette tout en courbes avantageuses. « Andi et moi avions quelques petits désaccords, rien de très grave, mais nous avons beaucoup de poids sur les épaules. Notre

carrière, toujours occupés, pas assez de temps ensemble, ce genre de choses. Donc, j'ai cette bombe, là, dans le bureau

— c'était ma directrice de la communication — et finalement, un beau jour, je me la tape. Directement sur sa table, au milieu des crayons et des Bic, avec les Post-it qui lui collent aux fesses. Et qu'est-ce qu'elle a fait, aussitôt après ? Elle a pris son petit sac à main, passé son tailleur chicos et elle s'est pointée dans le bureau d'Andi pour lui annoncer qu'elle m'aimait et que je l'aimais aussi. » Il se passa la main dans les cheveux et rit, une manière d'aboiement bref, à demi comique. « Seigneur, ça a dû être un vrai cauchemar.

— Sans doute pas la meilleure journée de votre vie », reconnut Lucas. Lui aussi avait quelques souvenirs de journées de ce genre.

« Écoutez, je donnerais n'importe quoi pour ne pas l'avoir fait. » Il porta la bouteille de whisky à ses lèvres. « J'ai perdu le même jour ma femme et une excellente directrice de la communication. »

Lucas l'observa un long moment. Ce type-là ne jouait pas la comédie.

« Est-ce que vous auriez pu tuer votre femme par intérêt ? » Dunn le regarda, vaguement dérouté : « Bon sang, vous n'y allez pas par quatre chemins, dites-moi. »

Lucas secoua la tête.

« Est-ce que vous auriez eu une raison de faire une chose pareille ?

— Non. Entre nous... il n'y a pas tant d'argent que ça en jeu.

— Ben...

— Je sais, Tower Manette et ses millions, la société en fidéicommis Manette, la fondation Manette, toutes ces conneries. » Il agita la main comme pour écarter une toile d'araignée, puis il traversa la pièce et s'approcha de la porte où il actionna un interrupteur. Il ouvrit un réfrigérateur, laissa tomber quelques glaçons dans son verre et revint dans la pièce.

« Les revenus de la société en fidéicommis rapportent à Andi plus ou moins cent mille dollars par an. À dix-huit ans, les gamines en recevront une part. Et une part encore plus grosse à vingt-cinq, puis à quarante ans. Si elles venaient à... mourir..., je n'en verrais pas la couleur. Je ne récolterais que la maison et ce qu'il y a dedans. Franchement, je n'en ai pas besoin.

— Et Manette ? Vous disiez...

— Tower pesait sans doute une dizaine de millions de dollars dans les années cinquante, plus les revenus de la société et ses jetons

d'administrateur de la fondation. Mais il sillonnait le monde sans arrêt, achetant des yachts, une maison à Palm Beach, baisant tout ce qui portait une jupe. Et il avait le nez dans la poudre — il y est allé fort sur la cocaïne dès les années soixante-dix. Bref, quelque temps plus tard, les intérêts des dix millions ne suffisaient plus. Il a commencé à taper dans le capital. Puis il s'est mis à la politique — il a payé ce qu'il fallait pour y entrer, plus exactement — et il a dû entamer le capital un peu plus sérieusement. Cela devait faire le même effet que de vider l'océan avec une tasse à thé mais, à la longue, ça a commencé à chiffrer. Puis vers la fin des années soixante-dix et pendant les années quatre-vingt, il a tout fait de travers — trop d'argent bloqué dans des obligations au moment de la grande inflation, dont il s'est finalement débarrassé en réalisant une énorme perte. C'est environ à ce moment-là qu'il a rencontré Helen...

— Helen est sa seconde femme, c'est ça? demanda Lucas. Elle a l'air un peu plus jeune que lui, ou je me trompe ?

— Elle doit avoir... quoi? Cinquante-trois, cinquante-quatre? Pas si jeune que ça. La première femme de Tower, Bernie — la mère d'Andi —, est morte il y a une dizaine d'années. Il fréquentait déjà Helen à l'époque. C'était une belle femme, un superbe visage et des seins de star. Tower a toujours eu un faible pour les jolis seins. Bref, Helen était dans l'immobilier et elle l'a embarqué à fond dans la Simi pour le remplumer après l'histoire des obligations.

— Qu'est-ce que c'est qu'une Simi?

— Société d'investissement sur le marché immobilier. Toujours est-il que ça se passait juste avant que l'immobilier ne se casse la figure, et il a replongé de plus belle. Après ça, le krach de 87... Seigneur, ce type était le mauvais œil incarné. Personne ne voulait s'asseoir à côté de lui.

— Donc, il n'a plus un sou? »

Dunn contempla le plafond comme s'il avait une calculatrice dans la tête. Un instant plus tard, il répondit : « Au jour d'aujourd'hui, si Tower ratissait ses fonds de tiroir, il arriverait à aligner, disons, un million. Bien sûr, la maison est à lui et elle vaut plus d'un bâton, mais il ne peut pas vraiment y toucher. Il faut bien qu'il vive quelque part et dans un endroit digne de son standing, qui plus est... Donc, admettons que son million placé lui rapporte soixante mille par an et qu'il touche une centaine de mille de la société en fidéicommiss. Et il siège encore au conseil d'administration de la fondation, mais ça ne doit pas faire plus de vingt ou trente mille. Bon, ça donne quoi? Pas même deux cent mille?

— Bon sang, il doit se nourrir de boîtes pour chiens », dit Lucas

avec une infime trace de sarcasme dans la voix.

Dunn pointa l'index vers lui. « Mais c'est exactement l'impression qu'il a. *Exactement*. Il dépensait un demi-million par an à l'époque où une Cadillac coûtait six mille dollars et où un bâton représentait vraiment quelque chose. Aujourd'hui, il essaie de tenir avec, disons, un quart de million, et une Cad vaut quarante mille.

— Pauvre type.

— Écoutez, un million, ce n'est plus grand-chose de nos jours, remarqua George Dunn avec une ironie désabusée. Le type qui possède deux bonnes stations-service Exxon pèse certainement un million, sinon plus. Deux stations-service. On est loin des yachts et du polo.

— Donc, si vous aviez enlevé votre femme, ce n'aurait pas été pour de l'argent.

— Ciel, celui qu'il fallait enlever, c'est moi. Je pèse quinze ou vingt fois plus lourd que Tower. Bien sûr, ce n'est pas le même genre d'argent.

— Comment ça ? demanda Lucas.

— Parce que je l'ai gagné. Comme vous avec votre société de jeux vidéo. J'ai lu un article sur vous dans *Cities'Biz*. Ils disent que vous valez sans doute cinq bâtons, et vous êtes en pleine croissance. Vous devez bien le sentir que votre argent est contaminé.

— Je n'en ai jamais vu la couleur, fit Lucas. Ce n'est que du papier, à ce niveau. » Après une pause. « Au fait, et l'assurance ? Est-ce qu'Andi a souscrit une assurance vie ?

— Euh, oui. » Le front de Dunn se plissa, et il se gratta le menton. « Assez importante, il se trouve.

— Qui toucherait l'indemnité ? »

Dunn haussa les épaules. « Les enfants... à moins... Ah, mon Dieu ! Si les petites mouraient, ce serait moi le bénéficiaire.

— L'unique bénéficiaire ?

— Oui... Sinon que Nancy Wolfe, vous savez, toucherait un demi-million. Leur association marche très fort, et elles ont souscrit une assurance couplée pour pouvoir continuer à rembourser l'emprunt et le reste en cas de décès de l'une ou l'autre.

— Est-ce qu'un demi-million représente beaucoup d'argent pour Nancy Wolfe ? »

Dunn réfléchit un instant. « Ce serait une belle somme. Elle doit se faire entre cent cinquante et cent soixante-quinze mille dollars par an

et elle ne peut rien épargner, les impôts la dévorent vivante, donc un demi-million en plus serait bienvenu.

— Pouvez-vous me signer une décharge déclarant que nous sommes autorisés à consulter les dossiers de votre femme ? demanda Lucas.

— Bien sûr. Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Parce que beaucoup de membres du corps médical estiment que les dossiers psychiatriques devraient être protégés. Que les malades ont besoin de soins, pas de la police.

— Foutaises. Je vais signer. Vous avez le document sur vous ?

— Je vous en ferai porter un ce soir. »

Dunn, qui observait la main de Lucas, finit par demander : « Avec quoi jouez-vous ? »

Lucas baissa les yeux et vit la bague dans sa main.

« Une bague.

— Oh, oh ! Ça commence ou ça se termine ?

— J'ai des projets, dit Lucas.

— Le mariage est une chose merveilleuse, affirma Dunn en écartant les bras. Regardez autour de vous. Un carton pour chaque chose et chaque chose dans son carton.

— Vous me paraissez assez *désinvolte*, vu les circonstances. »

Dunn se pencha soudain en avant, les mâchoires serrées. « Écoutez, Davenport, j'ai une telle putain de trouille que j'en ai la bouche sèche. Et je prends Dieu à témoin que jusqu'ici j'ignorais ce que cela signifiait, une peur qui vous assèche la bouche. Je croyais que c'était une formule, eh bien, non... Il faut absolument que vous me les retrouviez. »

Lucas grogna et se leva « Restez dans les parages. » Ce n'était pas une question.

« Bien sûr. » Dunn se leva à son tour et lui fit face. « Vous êtes drôlement costaud, hein ?

— Ça se peut, fit Lucas.

— Football, je suppose.

— Hockey.

— C'est vrai, vous avez les cicatrices... Vous pensez que vous pourriez m'arrêter ? » Dunn était de nouveau détendu, il avait même l'air légèrement amusé.

Lucas acquiesça de la tête. « Oui.

— Hum», dit Dunn comme s'il n'en était pas aussi sûr. Puis, sans une trace de sourire : « À votre avis, vous allez retrouver ma femme et mes filles ?

— Je les trouverai.

— Mais vous ne garantissez pas dans quel état. » Lucas détourna le regard, fixa les ténèbres de la maison. Il avait l'impression que quelque chose lui maintenait le visage dans cette direction. « Non », répondit-il, s'adressant à l'obscurité.

4

Les locaux de la brigade criminelle ressemblaient à la salle de rédaction d'un quotidien de province un peu minable. Les bureaux réservés aux détectives étaient séparés par des cloisons à hauteur d'épaule. Certaines tables offraient une surface nette, d'autres, un marécage de papiers et de souvenirs personnels. Trois sortes de classeurs métalliques, de couleur grise ou mastic, étaient casés un peu partout, là où il y avait de la place. Aide-mémoire périmés, notes de service, dessins humoristiques et lettres administratives étaient scotchés ou punaisés sur les murs et les tableaux d'affichage. Une radio en plastique marron de la taille d'un grille-pain, le modèle années soixante avec un gros bouton rond pour chercher les stations, trônait au sommet d'un classeur, un cintre métallique tordu planté dans son dos en guise d'antenne. Une voix altérée par une angine cancanait à travers le haut-parleur primitif.

« ... est un des crimes les plus marquants de l'histoire, depuis l'enlèvement des Sabines jusqu'au rapt du bébé Lindbergh, plus près de nous... »

Lucas, qui s'apprêtait à boire du bouillon de poule au vermicelle — une ration-minute dans un gobelet en carton —, s'arrêta dans l'embrasure de la porte, le gobelet à trois centimètres des lèvres. Cette voix lui était familière, mais il ne l'identifia qu'au moment où le maître de cérémonie intervint :

« Vous écoutez Blackjack Billy Walker, à vous, Edina, posez votre question au Dr David Girdler...

— Docteur Girdler, vous disiez à l'instant que les victimes d'enlèvements s'identifient à leur ravisseur. Ce que je pense, moi, c'est que nous avons là un parfait exemple de ce qui arrive lorsqu'un système scolaire libéral gave les enfants comme des oies avec des conneries politiquement correctes, leur enseignant des choses que les gosses savent fausses mais qu'ils sont obligés de croire parce qu'un individu investi de je ne sais quelle autorité a dit qu'il le fallait. Ces suppôts des syndicats qui se prétendent professeurs, par exemple... »

La voix de Girdler était délibérément onctueuse, feutrée,

artificiellement grave dans un registre théâtral.

« Je comprends ce que vous ressentez — hum, hum — à ce sujet, bien que je ne sois pas tout à fait de votre avis : il y a quantité de bons professeurs. Cela mis à part, oui, ce processus d'identification intervient souvent dans les quelques heures qui suivent l'enlèvement; il arrive même que les victimes suggèrent à leur ravisseur des moyens pour empêcher la police de parvenir à ses fins... »

Lucas considéra le poste d'un air ébahi, n'en croyant pas ses oreilles. Greave était assis à son bureau, grignotant une barre de chocolat. « On dirait un putain de politicien, non? Il crevait d'envie de parler à la radio. À peine sorti de l'école, il a foncé à la station.

— Ça fait combien de temps qu'il parle? » Lucas termina sa soupe-minute et jeta le gobelet dans la corbeille.

« Une heure, dit Greave. Au fait, il y a un paquet de journalistes qui cherchent à vous joindre...

— Envoyez-les se faire foutre, répondit Lucas. Pour le moment, en tout cas. »

Une douzaine de détectives s'affairaient dans la salle — ceux de la division homicides/crimes violents, et d'autres des mœurs et du renseignement. Certains assis à une table, d'autres perchés sur des chaises pivotantes, d'autres encore adossés à des classeurs. Un homme très grand discutait golf avec un autre, très petit. Un type des mœurs jouait des coudes, chargé d'un plateau de la cafétéria rempli de tasses de café et de boîtes de Coca. Presque tous étaient en train de boire ou de manger quelque chose. Le bureau dégageait une odeur de café, de pop-corn éclaté au micro-ondes et de pizza réchauffée.

Harmon Anderson se dirigea vers le bureau de Greave en mâchonnant un sandwich poulet-salade. Une goutte de mayonnaise maculait sa lèvre supérieure. « Ferait n'importe quoi pour pérorer », dit-il entre deux bouchées. Anderson était un rustaud des montagnes, expert en informatique. « Girdler n'est pas médecin. Il a juste une licence de psychologie de je ne sais quelle fac de bouseux en Caroline du Nord. »

Sherrill, encore trempée, déboula à son tour. Elle ôta le chapeau de toile, l'égoutta en le secouant contre son manteau qu'elle enleva ensuite et alla accrocher à une patère. Elle fit un signe de tête à Lucas et, désignant la radio du menton, demanda : « Vous l'avez entendu?

— À la minute seulement », répondit Lucas, qui ajouta, s'adressant

à Greave : « Vous lui avez demandé de ne pas faire ça ? »

Greave acquiesça de la tête. « Le topo habituel. Je lui ai dit que nous devons la boucler afin que les auteurs du crime ignorent ce que nous savions au juste, et pour paraître sous notre meilleur jour si ça se terminait devant le tribunal.

— Vous avez bien dit auteurs du crime ? demanda Lucas.

— Ouais. Vous avez le droit de me punir.

— À mon avis, il s'en fout complètement, fit remarquer Sherrill en faisant bouffer ses cheveux. J'ai écouté en route. Tous les trucs qu'il ne nous a pas dits lui reviennent en mémoire...

— Il se rattrape, dit Lucas.

— Tout le monde veut devenir vedette de cinéma », ajouta Greave. Ils se turent un instant pour écouter :

« Docteur Girdler, vous savez que la police n'empêche pas le crime, elle se contente de le consigner dans ses registres. Quelquefois, elle attrape le criminel, mais alors il est trop tard. Cet enlèvement en est un parfait exemple. Si Mme Manette avait eu une arme sur elle, ou si vous en aviez eu une, vous auriez pu immobiliser ce type. Au lieu de quoi, vous vous êtes retrouvé dans ce couloir, debout, incapable d'intervenir. Je vais vous dire une chose : les criminels sont armés. Il est grand temps que nous autres ^ citoyens tirions parti des droits que nous confère le 2^e Amendement... »

« Bon sang, dit Sherrill, ça va se transformer en cirque.

— C'est déjà fait. » Tous regardèrent du côté de la porte. Frank Lester, directeur adjoint pour les enquêtes criminelles, entra, les mains chargées de paperasse. Il était fatigué, ses traits tirés en témoignaient. Trop d'années sur le pont. « Vous avez du nouveau ? »

Lucas acquiesça. « J'ai parié à Dunn. Je ne pense pas qu'il soit dans le coup.

— N'empêche, c'est un candidat, dit Greave.

— Oui, c'est un candidat », reconnut Lucas. Puis s'adressant à Lester : « Les fédés sont entrés dans la danse ? »

— D'un instant à l'autre, confirma Lester. Ils sont bien obligés. »

Lucas fit tourner la bague de fiançailles autour de l'extrémité de son annulaire, vit que Lester l'observait et la remit dans sa poche. Lester poursuivit : « Même si les fédéraux s'y mettent, Manette veut

que nous continuions. Le chef est d'accord.

— Bon Dieu, j'aimerais vraiment que cette saloperie s'arrête, dit Greave en se frottant le front.

— Ça existe depuis que Caïn et Abel ont commencé, répliqua Anderson.

— Je ne parlais pas des crimes, expliqua Greave en interrompant son geste. Je parlais de la politique. S'il n'y avait plus de crimes, je me retrouverais sans boulot.

— T'en obtiendrais certainement un à cette putain de radio, avec un costard pareil », ironisa Sherrill.

Lester leva la main pour leur intimer le silence et agita le bloc-notes sur lequel il avait gribouillé.

« Écoutez bien, vous tous. »

Les bavardages s'éteignirent, et les policiers firent cercle autour de Lester. « Harmon Anderson vous distribuera vos instructions, mais, auparavant, je veux préciser ce que nous recherchons et que vous me communiquiez vos idées, au cas où nous aurions négligé quelque chose.

— Où en est-on, pour les heures supplémentaires? demanda quelqu'un dans le fond.

— Nous avons carte blanche, nous prendrons le temps qu'il faudra », dit Lester. Il consulta une des feuilles qu'il tenait à la main. « Bon, la plupart d'entre vous vont devoir faire du porte-à-porte... »

Lester baissa la tête sous l'avalanche de grognements — dehors, il pleuvait toujours à verse — et continua : « Il y a une quantité de petits détails que nous devons régler rapidement. D'ici à demain matin nous avons besoin d'identifier la peinture relevée sur le parking. Il faut donc passer l'école au peigne fin pour voir si on y trouve ce genre de peinture, ou la même couleur. Jim Hill ici présent — il désigna l'un des détectives — fait remarquer que l'on trouve rarement de la peinture à l'eau ailleurs que dans les écoles, ce qui veut dire que l'établissement est peut être impliqué d'une manière ou d'une autre.

— C'est son vieux qui a fait ça, lança une voix.

— Nous contrôlons également cette hypothèse, dit Lester. En attendant, nous avons le sang sur la chaussure. L'un de vous devra emporter les échantillons au laboratoire, parce qu'il faut savoir très vite si c'est le sang de la mère ou d'une des filles. S'il s'agit du sang de quelqu'un d'autre, nous le comparerons aux échantillons d'ADN du fichier criminel de l'État. Et il faut contacter la fac de médecine pour obtenir le groupe sanguin de Mme Manette. Il paraît qu'elle se portait

de temps en temps volontaire pour des travaux pratiques, il se peut donc qu'ils aient son empreinte ADN, et si le sang de la chaussure appartient à une de ses filles, une ADN pourrait nous permettre d'établir...

— Ça prend du temps, une analyse d'ADN, fit observer un petit flic tout rose coiffé d'un chapeau à bord relevé dont la bande s'ornait d'une plume.

— Pas celle-là», répondit Lester. Il consulta sa liste. « Il faut retrouver toutes les Ford Econoline qui peuvent appartenir aux patients de Mme Manette, à des membres de sa famille, au personnel de l'école et aux divers criminels fichés dans les archives du Minnesota et du Wisconsin, si nous pouvons y avoir accès. Il faut voir s'il y a des Econoline dans une des sociétés ayant un lien avec Tower Manette ou Dunn. Allez chez Ford, essayez d'obtenir une liste des Econoline vendues en épluchant leur fichier garanties — il paraît que c'est un modèle ancien, alors remontez aussi loin que vous pourrez. Il faut comparer la liste des Econoline immatriculées à la liste de ses patients, que nous essayons d'obtenir... »

Anderson l'interrompt. « Je suis en train de dresser la liste de ses patients. Chaque fois qu'un nom émergera au cours de l'enquête, nous pourrons vérifier s'il figure sur l'autre liste, alors rapportez le plus de noms possible. Tous les profs de l'école, les relevés de téléphone de Mme Manette, n'importe quoi. »

Lester acquiesça et poursuivit : « Nous devons vérifier les comptes en banque de Mme Manette et de George Dunn, voir si quelqu'un avait des problèmes d'argent. Jeter un coup d'œil aux polices d'assurance. Quoi d'autre ?

— Manette est en train de recenser ses ennemis, intervint Lucas.

— Vérifiez aussi ça, dit Lester à Anderson. Que sommes-nous en train d'oublier ?

— Un appel au public, suggéra un flic noir vêtu d'un costume gris perle. En distribuant des photos de Mme Manette et de ses filles.

— Tous les organes de presse ont déjà des photos, mais nous allons sortir des clichés de meilleure qualité d'ici quelques heures, dit Lester. On parle d'une récompense pour quiconque fournirait des renseignements. On vous tiendra au courant. Ce qui doit être bien clair dès maintenant, c'est que toutes les communications avec l'extérieur doivent passer par le département des relations publiques. Je ne veux pas que quiconque parle aux journalistes. Tout le monde a bien compris ? »

Tout le monde avait bien compris. Lester se tourna vers Sherrill.

« Qu'a donné le porte-à-porte, jusqu'ici ? »

— Nous avons approché toutes les maisons dont les habitants pouvaient voir l'école, sauf deux où il n'y avait personne. Nous recherchons les occupants, au cas où ils auraient été là au moment de l'enlèvement, répondit Sherrill. La seule chose que nous ayons jusqu'ici est une femme qui a vu la camionnette et qui a reconnu les feux de position d'une Econoline au moment où elle s'éloignait. Nous pensons donc que l'identification de la camionnette tient le coup. Nous allons nous retaper la tournée une deuxième fois, pour faire raconter aux gens ce qu'ils peuvent avoir vu ces jours derniers, et nous opérons de même dans le voisinage de Tower Manette. Si cet enlèvement a été prémédité, le type a dû suivre sa victime. Pour l'instant, c'est tout.

— Parfait », dit Lester. Il parcourut la salle du regard. « Vous avez tous une vue d'ensemble de la situation. Prenez vos instructions auprès d'Anderson, et en route. Je veux que chacun de vous se crève la paillasse sur ce coup-ci. Ça va être particulièrement rude, et il faut que nous fassions bonne impression. »

Pendant que les détectives se pressaient autour d'Anderson, Lucas se pencha vers Greave et demanda : « La gamine, *notre* autre témoin, est-ce qu'elle a vu quelque chose que Girdler ne nous aurait pas communiqué ? »

Greave se gratta la nuque et son regard se fit vague.

« Ah, la gamine... Je ne sais pas. Je n'ai pas obtenu grand-chose d'elle. Elle était un peu larguée. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle pouvait vraiment nous aider.

— Vous avez son numéro de téléphone ?

— Bien sûr. Vous le voulez ?

— Elle n'habite pas à Saint Paul ? Highland Park ?

— Quelque part par là, si. »

Lester intercepta Lucas à la porte de son bureau au moment où il donnait un tour de clé.

« Tu as une idée sur la question ? demanda-t-il.

— La même que tout le monde : le fric ou un cinglé, répondit Lucas. Si nous ne recevons pas de demande de rançon, nous le trouverons dans les dossiers de ses patients, ou alors parmi les membres de la famille.

— Il risque d'y avoir un problème avec les fichiers, dit Lester. Manette a parlé à la dénommée Wolfe, et elle a sauté au plafond. Je crois qu'ils ont eu un drôle d'accrochage. Elle invoque le secret

médical.

— Ça n'existe pas, Frank, affirma Lucas. Fais signer un ordre de soit-communiqué pour les dossiers. N'en dis mot à personne. Si tu en parles, ça va faire toute une histoire, et les médias vont se déchaîner. Sors un juge du lit et arrache-lui le document. J'irai le présenter moi-même, si tu y tiens.

— Ça serait parfait, mais pas ce soir. Nous avons déjà trop de pain sur la planche. Je le tiendrai à ta disposition demain matin à sept heures.

— Je viendrai le chercher dès que j'arriverai à me sortir du lit, fit Lucas, qui n'était pas un lève-tôt. Je vais aussi m'arrêter en chemin pour dire un mot à la petite. Ce soir.

— Bob lui a déjà parlé, remarqua Lester, l'air gêné.

— Oui, c'est vrai », admit Lucas. Une pause, et il ajouta : « C'est ton problème.

— Bob est un gentil garçon, plaida Lester.

— Il ne réussirait même pas à attraper une chaude-pisse au bordel, Frank.

— Ouais, ouais... Tu as parlé aux parents de la petite?

— Il n'y a pas deux minutes. Je leur ai annoncé mon arrivée. »

Clarice Bernet portait un tailleur et une cravate. Son mari, Thomas, un cardigan de cachemire et une cravate. « Nous ne voulons pas l'effrayer davantage », déclara la mère. Elle sifflait comme un serpent. C'était une femme osseuse, avec des cheveux blonds et raides, et un nez pointu. Ses dents évoquaient celles d'un rongeur, et elle se dressait de toute sa hauteur face à Lucas.

« Je ne suis pas ici pour l'effrayer.

— Vous n'avez pas intérêt, dit la femme en agitant un index sous son nez. Nous avons déjà eu assez d'ennuis avec tout ça. Le premier policier l'a interrogée sans nous laisser le temps d'arriver sur les lieux.

— Nous espérions pouvoir intercepter la camionnette du ravisseur », expliqua Lucas en gardant son calme, mais il sentait la colère monter en lui.

Thomas Bernet agita ses bajoues. « Nous en sommes conscients, mais vous devez comprendre que cette histoire a été traumatisante pour notre fille. »

Ils se tenaient dans l'entrée pavée de tommettes de la maison des

Bernet, un placard d'un côté, une affiche encadrée de l'autre, souvenir de la rétrospective Rembrandt de 1992 au Rijksmuseum d'Amsterdam. Rembrandt, âgé d'une cinquantaine d'années et l'air triste, dévisageait Lucas. « Vous devez comprendre qu'il s'agit d'une enquête concernant un enlèvement qui pourrait devenir une enquête concernant un meurtre, aboya-t-il d'un ton nettement plus tranchant. D'une manière ou d'une autre, nous parlerons à votre fille et obtiendrons d'elle des réponses. Nous pouvons le faire agréablement, ici, ou moins agréablement, dans les locaux de la brigade criminelle, en vertu d'une convocation pour déposition. » Il marqua une pause d'une demi-seconde. « Je préférerais ne pas avoir à utiliser la convocation.

— Il est inutile de nous menacer », dit Thomas Bernet. Il était directeur d'un département de General Mills et savait très bien quand il était confronté à une menace.

« Je ne vous menace pas. Je vous expose les réalités prévues par la loi. La vie de trois personnes est en danger, et si votre fille doit passer une mauvaise nuit, voire deux, à cause de ça, c'est regrettable. Je dois penser aux victimes et à ce qu'elles endurent. Maintenant, est-ce que je peux parler à Mercedes, ou dois-je aller quérir une convocation ? »

Mercedes Bernet était une très jeune fille au menton pointu, avec une coupe de cheveux à cent dollars et un regard qui accusait cinq années de trop. Vêtue d'un kimono de soie rose, elle était assise, chevilles croisées, sur le canapé du salon, à portée d'un piano de concert Yamaha. Elle commençait à avoir de la poitrine, songea Lucas, car elle se tenait cambrée avec une sorte de fausse modestie, tirant le plus grand parti de ce qui n'était pas encore très conséquent. Sa mère assise juste à côté d'elle et son père rôdant derrière le canapé, elle raconta à Lucas ce qu'elle avait vu.

« Grace se tenait là, regardant à droite et à gauche, comme si elle ne comprenait pas ce qui se passait. Elle est même revenue vers la porte un instant et puis elle est ressortie. Après, la camionnette s'est arrêtée juste devant, elle allait dans cette direction, dit-elle en désignant la gauche. Et puis ce type en est descendu supervite, il a couru vers elle, et elle a essayé de reculer, mais il l'a attrapée par la manche et par les cheveux et il l'a jetée directement depuis ce porche-machin...

— Le portique, corrigea Clarice Bernet.

— Bon, d'accord, comme tu veux, dit Mercedes en levant les yeux au ciel. Bref il l'a tirée jusqu'à la camionnette, il a fait coulisser la portière et il l'a balancée à l'intérieur. Je veux dire qu'il était vraiment *énorme* ce type. Il l'a simplement jetée dedans. Et avant qu'il referme la

porte, j'ai vu deux personnes à l'intérieur. Mme Dunn...

— Mme Manette, précisa la mère.

— Oui, peu importe, et elle avait du sang plein le visage. On aurait dit qu'elle était en train de *ramper*. Il y avait une autre fille à l'intérieur, j'ai pensé que c'était Geneviève, mais je n'ai pas vu sa tête. Elle était comme couchée par terre. Et puis le type a refermé la porte.

— Où était M. Girdler pendant tout ce temps ?

— Je ne l'ai vu qu'après. Il était derrière moi quelque part. Je lui ai dit d'appeler le 911 mais il était, je ne sais pas, *boh...* » Elle leva derechef les yeux au ciel, et Lucas sourit.

« Réfléchissez bien, insista-t-il. Dites-moi exactement à quoi ressemblait le ravisseur. »

Mercedes s'appuya contre le dossier, ferma les yeux et, une minute plus tard, sans les rouvrir, dit : « Très baraqué. Les cheveux blonds mais ils avaient l'air bizarres, comme oxygénés ou quelque chose de ce genre. Parce qu'il avait la peau vraiment foncée, pas comme un Noir, mais vous savez, foncée, quoi. » Elle rouvrit les yeux et examina le visage de Lucas. « Un peu comme vous, si on peut dire. Son visage ne ressemblait pas du tout au vôtre, il était même spécialement étroit, mais il avait le même teint que vous et il était aussi costaud.

— Que portait-il ? Il y a un détail qui vous a frappée ? »

Elle referma les yeux et revécut toute la scène derrière ses paupières baissées, puis elle les rouvrit de nouveau, l'air surpris, et lança : « Oh, merde !

— Mercedes ! » s'exclama sa mère, scandalisée.

Lucas l'encouragea d'un signe de tête et

demanda : « Quoi ?

— Il portait un T-shirt GenCon. Je me disais bien qu'il y avait quelque chose.

— Un GenCon ? répéta Lucas. Vous êtes sûre ? Vous avez pu noter l'année ?

— Vous savez ce que c'est ? demanda-t-elle d'un air étonné.

— Bien sûr. Je conçois des jeux de rôles...

— Vraiment ? Mon petit ami...

— Mercedes ! » Là, le ton de la mère se fit menaçant, et Mercedes regagna un territoire moins dangereux.

« Un de mes amis à l'école en avait un. Je l'ai immédiatement

reconnu — ce n'était pas le même que celui de mon ami mais c'était un GenCon. Il y avait GenCon inscrit en gros juste devant, et un de ces drôles de dés. Entièrement noir et blanc, assez bon marché...

— Qu'est-ce que c'est que ça, GenCon ? demanda Thomas Bernet, regardant Lucas, puis sa fille, d'un air soupçonneux comme si GenCon, dans son esprit, avait un rapport quelconque avec Condom.

— C'est une convention d'amateurs de jeux de rôles qui se réunit sur les bords du lac de Genève. » Puis, s'adressant à Mercedes : « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à l'autre policier ? »

— J'avais du mal à capter son attention. Et puis ce connard de Girdler...

— Mercedes ! » Sa mère se jeta sur le mot comme un loup sur l'agneau.

« Eh bien quoi, c'est vrai, il est con, dit la jeune fille, se défendant à peine. Il n'arrêtait pas de me couper la parole, alors qu'à mon avis il n'a presque rien vu. Il s'est planqué dans le couloir quasiment tout le temps.

— Parfait, dit Lucas. Et pour la camionnette ? Vous avez remarqué quelque chose de particulier ? »

— Oui, répondit-elle en opinant. Il y avait un truc, je l'ai dit à l'autre policier. On avait recouvert l'inscription sur la carrosserie avec de la peinture. Je ne sais pas ce que ça disait, mais il y avait des lettres sur la porte, et on avait peint par-dessus.

— Quelles lettres ? »

Elle haussa les épaules.

« Je ne sais pas. C'est juste un truc que j'ai remarqué en m'approchant de la fenêtre, quand il s'est éloigné. C'était drôlement mal peint, vous savez ? Comme si on avait balancé un pot de peinture sur les vieilles lettres, c'est tout. »

Lucas utilisa le téléphone des Bernet pour appeler le bureau et transmettre à Anderson les renseignements concernant le T-shirt et la camionnette.

« Tu rentres chez toi ? demanda Anderson.

— Il n'y a plus grand-chose à faire ce soir, à moins qu'on ne reçoive un appel. Est-ce que le porte-à-porte continue ? »

— Oui, ils sont du côté de chez Manette, maintenant. À questionner les gens sur d'éventuels comportements étranges. Jusqu'ici, on ne m'a rien signalé.

— Tenez-moi au courant.

— Ouais, je préparerai un dossier sur la question... Tu as fait ta demande à Weather?

— Nom d'un chien ! s'exclama Lucas en riant.

— Eh, c'est du ragot de première main.

— Je te tiendrai au courant. »

Lucas palpa la bague de fiançailles au fond de sa poche. Il allait peut-être le faire, se dit-il.

« J'ai comme un pressentiment à ce sujet.

— Au sujet de Weather?

— Non, des femmes Manette. Il se passe quelque chose de particulier. Je ne pense pas qu'elles soient mortes. Elles sont quelque part en train de nous attendre. »

Weather Karkinnen était couchée du côté gauche du lit, près de la fenêtre, qu'elle avait laissée entrebâillée pour profiter de l'air frais de la nuit.

« Des problèmes? demanda-t-elle d'une voix endormie.

— Oui. » Il se glissa à côté d'elle, se rapprocha et l'embrassa dans le cou, juste derrière l'oreille.

« Raconte, dit-elle en roulant sur le dos.

— Il est tard. » Elle était chirurgienne et opérait presque tous les jours, en général à partir de sept heures du matin.

« Ça va très bien. Je commence plus tard, demain.

— Il s'agit de la fille de Tower Manette et de ses deux enfants. Ses filles. » Il lui raconta l'enlèvement dans les grandes lignes, lui parla du sang sur la chaussure.

« C'est atroce quand il y a des enfants impliqués.

— Je sais. »

Weather était chirurgienne, mais elle avait l'air d'une athlète, une lutteuse plus précisément, qui aurait livré quelques combats de trop. Elle avait de larges épaules et tenait souvent ses mains devant elle, poings serrés, comme un boxeur qui vient de se faire sonner. Son nez, un peu trop grand, était légèrement dévié vers la gauche. Ses cheveux d'un brun clair parsemé de stries blanches étaient coupés court. Ses hautes pommettes slaves lui conféraient un air de Finlandaise pur sang, et ses yeux étaient bleu foncé. Une sportive, et pourtant légère.

Lucas pouvait la soulever comme un paquet et la porter dans toute la maison. Ce qu'il lui était arrivé de faire, mais pas avec tous ses vêtements.

Weather n'était pas jolie, mais elle le touchait avec une force qu'il n'avait jamais connue auparavant. L'attraction qu'il éprouvait pour elle avait acquis une telle intensité qu'il en était parfois effrayé. Certaines nuits, éveillé à son côté, il la regardait dormir et inventait des cauchemars où elle le quittait.

Ils s'étaient rencontrés dans le nord du Wisconsin, où Weather opérait dans un hôpital local. Lucas avait démantelé un réseau de prostitution infantile et coincé le tueur qui était le cerveau de l'affaire. Lors du dénouement, une poursuite à travers bois, il avait été blessé à la gorge par une jeune fille. Weather lui avait sauvé la vie en lui ouvrant la gorge avec un couteau de poche.

Une drôle de façon de faire connaissance.

Lucas la prit par la taille.

«Jusqu'à quelle heure peux-tu tenir? murmura-t-il.

— Les hommes sont tous des bêtes », dit-elle en se rapprochant de lui.

Quand elle s'endormit, Lucas, détendu et réchauffé, se lova contre elle. Elle enfouit profondément la tête dans un oreiller et tendit les fesses vers lui. Le meilleur moment pour la demander en mariage serait maintenant, songea-t-il. Il était éveillé, il avait l'esprit clair et il se sentait d'humeur romantique... et elle dormait comme un enfant. Il sourit à part soi, lui tapota la hanche et se laissa retomber sur son oreiller.

Il gardait la bague au fond de son tiroir à chaussettes, dans l'attente du moment propice. Devinant sa présence, il se demanda si elle projetait des étincelles noires dans l'obscurité.

5

La pièce était un trou de pierre et de ciment qui sentait la pomme de terre pourrie. Quatre ouvertures grosses comme le poing étaient percées dans un mur mais trop hautes pour voir l'extérieur. Elles rappelaient à Andi les trous qu'un enfant percerait au sommet d'une vitrine en plastique pour donner de l'air à sa collection d'insectes.

Un matelas double, constellé de taches, gisait dans un coin. Les filles dormaient dessus. Cela faisait trois heures que John Mail était parti, selon la montre d'Andi. Quand il était sorti de la pièce en claquant violemment la porte métallique derrière lui, elles s'étaient toutes les trois réfugiées sur le matelas, attendant son retour les yeux écarquillés.

Il n'était pas revenu. Épuisées par la peur, les filles avaient fini par se pelotonner et s'endormir comme des chatons dans un panier, n'ayant plus assez de force pour rester éveillées. Grace s'agitait dans un sommeil léger entrecoupé de couinements et de grognements, Geneviève dormait comme une souche, bouche ouverte, en ronflant de temps en temps.

Assise sur le sol froid, adossée au mur plein d'aspérités, Andi résuma la situation pour la quinzième fois dans sa tête, essayant de trouver quelque chose, n'importe quoi, qui fût susceptible de les sortir de là.

Une douille pendait du plafond, équipée d'une ampoule de soixante watts et d'un cordon. Andi n'avait pas encore eu le courage d'éteindre. Une cuvette Porta-Potti était installée dans un autre coin, dégageant une vague odeur de désinfectant chimique. Ces toilettes mobiles en plastique étaient conçues pour de petits bateaux ou des caravanes. Elle ne voyait pas comment l'utiliser en guise d'arme, ni de quoi que ce soit d'autre, sinon comme toilettes. Une glacière Coleman était posée près de la porte, à demi remplie de glace qui commençait à fondre et de soda à la fraise synthétique. Juste à côté, sur une table basse en plastique, une console de jeux et un écran étaient branchés sur une barrette électrique à quatre prises femelles, raccordée à une prise au-dessus de l'ampoule.

Et c'était tout.

Une arme? Elle pourrait peut-être se servir d'une des boîtes de soda

comme matraque... Serait-il possible sinon de l'étrangler avec le fil électrique?

Non. C'était absurde. Mail était trop puissant, trop violent.

Y avait-il moyen d'électrifier la poignée de la porte ? En dégageant les fils du cordon de l'ordinateur et en les connectant à la poignée ?

Andi n'y connaissait rien en électricité. Si Mail recevait juste une décharge, il couperait tout bonnement le courant, puis il descendrait et alors... quoi ?

C'était cela, justement, qu'elle ne parvenait pas à se figurer : que voulait-il? Qu'avait-il l'intention de faire?

Il avait manifestement tout prévu.

Leur cellule avait dû servir autrefois de resserre à pommes de terre dans une ferme, un trou profond, hors d'atteinte du gel, avec des murs en moellons de granit et en ciment. Mail avait abattu une partie du mur et l'avait reconstruit en coulant du ciment autour d'une porte coupe-feu en acier. L'électricité était d'installation récente, se limitant à une ligne arrivant de l'extérieur.

Les murs avaient beau être anciens, à l'exception de la partie reconstruite par Mail, ils étaient solides : Andi avait poussé chaque pierre de toutes ses forces, donné des coups de pied dedans, exploré tous ses interstices avec ses ongles. Elle s'était râpé la peau des mains et n'avait trouvé aucune faille.

Au-dessus de leurs têtes, entre deux solives de cinq centimètres sur vingt, courait un plancher. Elles pouvaient le toucher en montant sur le Porta-Potti mais, quand elles tapaient dessus, cela rendait un bruit sourd, sans résonance, qui la terrorisait : elle craignait, si elles réussissaient à détacher une planche, de se retrouver ensevelie sous terre avec ses filles.

La porte, n'en parlons pas : tout en acier, fermée de l'extérieur par un simple verrou à glissière. Même munie d'une épingle à cheveux et armée d'une patience infinie, elle n'aurait pas réussi à crocheter la serrure — si tant est qu'elle ait su s'y prendre, ce qui n'était pas le cas.

Elle reprit son inventaire, cherchant de toutes ses forces un moyen de sortir. Le produit chimique des toilettes de camping? S'il était assez corrosif, elle pourrait essayer de le lui lancer dans les yeux, puis de se faufiler jusqu'à l'escalier?

Il les tuerait...

Andi ferma les yeux et reconstitua leur parcours à la sortie de

Minneapolis-Saint Paul, les Villes jumelles.

Elles avaient rebondi d'un coin à l'autre de la camionnette comme des dés dans un gobelet — l'espace réservé aux chargements avait été vidé, et il n'en restait qu'un habitacle de métal, sans poignées ni sièges. Mail semblait avoir fixé les plaques d'acier et supprimé les poignées en prévision de l'enlèvement.

En quittant l'école, Mail avait louvoyé entre les rues sans cesser de regarder dans le rétroviseur, puis engagé la camionnette sur la 1-35, en direction du sud d'après les estimations d'Andi. Ils étaient demeurés plusieurs minutes sur l'autoroute, puis l'avaient quittée pour une route à deux voies qu'elle ne connaissait pas, étaient passés devant les panneaux publicitaires vantant des marques de whisky et étaient entrés dans la banlieue aux couleurs pâles du sud des Villes jumelles. Pendant tout ce temps, les enfants avaient hurlé, martelé de coups de pied les parois du véhicule et sombré dans des crises de larmes spasmodiques.

L'intérieur de la bouche d'Andi saignait encore à l'endroit où ses dents avaient entamé sa lèvre. Le goût de sang et l'odeur de gaz d'échappement lui donnaient la nausée. S'efforçant de se mettre à quatre pattes pendant que Mail serpentait entre les petites rues, elle avait fini par se réfugier dans un coin où elle avait vomi. La puanteur avait réveillé Geneviève, qui avait éructé, tandis que Grace commençait à pleurer, prise de tremblements incontrôlables. Andi, tout en étant consciente de la situation, se sentait incapable de se concentrer et de réagir. Finalement, sans rien dire, elle avait pris ses filles dans ses bras et les avait serrées contre elle en les laissant crier.

Mail ne leur prêtait aucune attention.

Un peu plus tard, se mettant toutes les trois à genoux, elles avaient regardé les banlieues disparaître progressivement derrière la fenêtre, jusqu'à ce que la camionnette pénètre dans l'océan verdoyant de maïs, de soja et de luzerne qui s'étend à la sortie des Villes jumelles.

À l'avant, Mail appuyait sur les touches de la radio, au hasard semblait-il. Aerosmith, Toad the Wet Sprocket, Haydn, George Strait et trois, quatre, cinq tables rondes s'étaient succédé.

Écoutez, la plupart de ces criminels sont des débiles; ils n'existent que quand ils ont une arme. Retirez-leur les flingues et ils regagneront en rampant les caniveaux d'où ils sortent..

Ils avaient suivi durant cinq minutes une autoroute de campagne, sursautant au gré des raccords de goudron sur le bitume craquelé, puis Mail avait emprunté une route gravillonnée, dégageant un tourbillon de poussière grise dans leur sillage. Granges rouges et fermes blanches

avaient défilé derrière les fenêtres, ainsi qu'une boîte aux lettres noire au milieu d'un buisson de lis orangés, blanchis par la poussière de la route.

Grace s'était levée en titubant, avait agrippé le grillage qui les séparait de Mail et hurlé : « Laissez-moi sortir de là, espèce de salaud, laissez-moi sortir, laissez-moi sortir... »

Geneviève avait paniqué en entendant les cris de sa sœur et s'était mise à hululer, une mélodie stridente comme une sirène, en roulant des yeux. Elle était retombée en arrière et, l'espace d'une seconde, Andi avait cru à un malaise. Elle avait rampé jusqu'à elle, mais les yeux de Geneviève s'étaient remis d'aplomb et son hululement avait repris de plus belle. Andi s'était couvert les oreilles des deux mains, et Grace avait hurlé « Laissez-moi sortir de là... ».

Mail s'était bouché l'oreille la plus proche de Grace et, sans la regarder, avait crié « La ferme, la ferme, la ferme », crachant avec violence sur le pare-brise.

Andi avait empoigné sa fille et l'avait tirée vers le sol, avait secoué la tête en enfouissant le visage de la petite contre elle et lui avait dit : « Ne le mets pas en colère », puis elle avait récupéré Geneviève et l'avait serrée fort, jusqu'à ce que le hululement s'éteigne.

Il y avait alors eu un moment, juste un moment, où Andi avait pensé pouvoir changer le cours des événements : un espoir qui traversa comme un éclair son esprit ensanglanté. Ils avaient quitté la route gravillonnée pour s'engager sur un chemin de terre qui montait.

Ambrosies et rudbeckias poussaient au milieu et de chaque côté du chemin. Plus loin sur la droite, de très vieux pommiers à l'écorce grisonnante écartaient leurs branches recroquevillées comme des doigts d'épouvantail.

Une ferme délabrée les attendait au bout du chemin : une construction en ruine, rongée par la pourriture, dont la peinture s'écaillait sur les bardeaux de la façade et dont la galerie, à l'avant, s'effondrait d'un côté. Derrière, au pied de la colline, les fondations d'une grange étaient tapies dans un creux. La grange en tant que telle avait disparu, mais le sous-sol existait encore, coiffé de ce qui avait dû être le plancher de la bâtisse d'origine et d'une bâche en plastique bleu attachée aux angles par de la corde en nylon jaune. Une porte béait sur l'intérieur sombre, telle une entrée de cave. Autour de ce qui restait de la grange, deux ou trois autres dépendances branlantes s'enfonçaient dans le sol.

Lorsque la camionnette s'était arrêtée, Andi avait pensé dans un coin de son esprit qu'elles seraient trois, alors que lui, il était seul.

Elle pourrait l'assaillir, le retenir pendant que les petites s'enfuiraient. Un champ de maïs bordait la ferme. Il n'y avait pas de clôture. Grace était rapide et maligne et, une fois dans le champ, aussi dense qu'une forêt tropicale, il lui serait possible de s'échapper.

John Mail avait stoppé la camionnette, et elles avaient été ballottées en avant, puis en arrière. Grace s'était agenouillée et avait regardé par la fenêtre sale. . Mail s'était retourné sur son siège. De sa voix curieusement haut perchée, presque enfantine, il avait dit à Andi : « Si vous essayez de filer en courant, je tirerai d'abord sur la plus petite, puis sur la grande, et en dernier sur vous. »

Et la lueur d'espoir s'était évanouie.

La génétique avait fait de John Mail un psychopathe. Ses parents avaient fait de lui un sociopathe.

C'était un tueur fou et il se moquait des étiquettes.

Andi l'avait rencontré dans le cadre d'un stage après avoir obtenu son doctorat à l'université du Minnesota, quand elle était une psychiatre débutante chargée d'examiner les cas bizarres enfermés à la prison de Hennepin County. Elle avait détecté une intelligence puissante et rapide dans le tréfonds de l'esprit de John Mail. Il était suffisamment malin, et costaud, pour dominer ses pairs et se tenir un bout de temps à l'écart des flics, mais il ne pouvait lutter contre une psychiatre diplômée.

Andi l'avait épluché comme une orange.

Le père de Mail n'avait jamais épousé sa mère, n'avait jamais vécu avec eux. La dernière fois qu'on avait entendu parler de lui, il était au Panamá avec l'armée de l'air. Mail ne l'avait jamais vu.

Lorsqu'il était bébé, sa mère le laissait des heures, la journée entière parfois et la nuit qui suivait, couché dans un couffin, seul au milieu d'une pièce vide. Lorsqu'il avait trois ans — et alors qu'il était toujours incapable de parler —, elle s'était mariée avec un homme qui ne faisait pas très attention à elle et encore moins à Mail, sinon quand il l'agaçait. Quand il était énervé ou ivre, il frappait le garçon avec sa ceinture de cuir. Plus tard, il eut recours aux cravaches, et finalement aux manches à balai et aux baguettes de bois qu'on utilise en menuiserie.

Enfant, Mail éprouva un plaisir intense à torturer les animaux, dépiauter les chats et brûler les chiens. L'étape suivante consista à s'attaquer aux autres enfants, garçons et filles indifféremment : la brute de la classe. En CE2, les agressions de filles prirent un caractère

sexuel. Il aimait leur arracher leur culotte pour les pénétrer avec ses doigts. Il ne savait pas encore ce qu'il cherchait, mais il n'était pas loin.

En CM1, très grand pour son âge, il commença les expéditions dans des centres commerciaux, Rosedale, Ridgedale, surprenant les gamins des banlieues résidentielles à la sortie des salles de jeux pour les dévaliser.

Au début, il portait une batte de base-ball. Ensuite, un couteau. En sixième, un prof de sciences, qui assurait également l'entraînement de football, le plaqua contre un mur après l'avoir entendu traiter une fille de salope. Une semaine plus tard, la maison du prof était incendiée.

Mettre le feu était devenu une drogue. Cinq autres maisons y passèrent, appartenant toutes aux parents d'enfants qui l'avaient contrarié.

En juin, à la fin de sa sixième, il incendia la maison d'un couple âgé qui tenait la dernière épicerie familiale du quartier est de Saint Paul. Les petits vieux dormaient gentiment quand la fumée s'insinua sous leur porte. Ils moururent ensemble, près du palier, asphyxiés.

Un flic plus malin que les autres, spécialiste des crimes de pyromanes, tira certaines conclusions, et Mail fut arrêté.

Il nia tout en bloc — il a toujours nié —, mais ils savaient que c'était lui. Ils firent appel à Andi, pour essayer de comprendre à qui ils avaient affaire, et Mail raconta sa vie d'une voix calme et neutre, comme si de rien n'était, sans cesser de balader ses yeux d'enfant sur le corps de la jeune femme, insistant sur les seins et descendant jusqu'aux hanches. Il l'effrayait, et elle n'aimait pas ça. Il était trop jeune pour l'effrayer...

À douze ans, Mail avait quasiment atteint sa taille d'adulte. Il avait le visage et le corps tendus par les muscles et des yeux sans expression. Il lui parla de son beau-père.

« Quand vous me dites qu'il vous battait, vous voulez dire avec ses poings ? » demanda Andi.

Mail poussa un grognement et sourit de sa naïveté. « Avec ses poings, vous voulez rire ? Cette enflure sortait la baguette de son placard, vous voyez, une tringle à vêtements ? Et il me fouettait avec. Il tapait ma vieille, aussi. Il la coinçait dans la cuisine et la battait comme plâtre, et elle se mettait à hurler et à vociférer, et lui, il cognait jusqu'à ce qu'il en ait marre. Seigneur, il y avait du sang partout, on aurait dit du ketchup.

— Personne n'a appelé la police?

— Oh si, mais ils n'ont jamais rien fait. Ma vieille disait toujours que ça ne regardait pas les voisins.

— Et quand il est mort, ça s'est arrangé ?

— Je ne sais pas. Je n'habitais plus beaucoup là.

— Où viviez-vous ? »

Il haussa les épaules. « Ben, vous savez, en dessous de l'autoroute, pendant l'été. Et il y a quelques grottes à Saint Paul, du côté de la voie ferrée, pas mal de types zonent par là-bas...

— Vous n'êtes jamais retourné chez vous ?

— Si, j'y suis retourné. Quand j'ai vraiment eu faim et que je me suis senti complètement paumé, je me suis dit qu'elle avait peut-être un peu de fric, mais elle a appelé les flics. Si je n'y étais pas retourné, je serais encore libre. Elle a dit : "Tiens, mange des Cheerios, je vais te chercher du gâteau", et puis elle est passée dans le salon et elle a téléphoné aux flics. En tout cas, j'ai pigé la leçon. Je lui ferai la peau dès qu'on me laissera sortir. Si je peux la retrouver.

— Où est-elle maintenant ?

— Elle a filé avec un mec. »

Au bout de deux mois de thérapie, Andi avait recommandé que John Mail fût admis dans un hôpital psychiatrique. C'était plus qu'un gamin délinquant. Pire qu'un déséquilibré. C'était un malade mental. Un enfant habité par le diable.

Les filles avaient cessé de pleurer quand John Mail avait ouvert la porte de la camionnette. Il les avait fait sortir en file indienne, les avait poussées à l'intérieur de la vieille ferme par la porte latérale et les avait conduites directement au sous-sol. Ça sentait l'humidité, la terre fraîche et le désinfectant. Mail avait dû nettoyer un peu avant, se dit-elle. Une petite étincelle d'espoir l'avait traversée : il n'allait pas les tuer. Pas tout de suite. Si elles disposaient d'un peu de temps, juste un peu de temps, elle pourrait essayer de l'influencer.

Ensuite, il les avait enfermées. Elles restèrent là, aux aguets, pleines d'appréhension, s'attendant à le voir revenir à tout moment. Geneviève répétait inlassablement : « Maman, qu'est-ce qu'il va faire ? Maman, qu'est-ce qu'il va faire ? »

Une minute en devint dix, qui devinrent une heure, et les filles avaient fini par s'endormir, tandis qu'Andi, adossée au mur, essayait de réfléchir.

Mail vint la chercher à trois heures du matin. Il -était ivre et excité.

« Sortez de là », grogna-t-il à son intention. Il tenait une boîte de bière dans sa main gauche. Les filles furent réveillées par le bruit du verrou et rampèrent sur le matelas pour aller se coller contre le mur, recroquevillées comme de petits animaux dans une tanière.

« Que voulez-vous ? » demanda Andi, les yeux fixés sur sa montre comme s'il s'agissait d'une conversation normale et qu'elle avait un rendez-vous quelque part. Mais, en dépit de tous ses efforts pour la contrôler, sa voix trembla sous l'empire de la peur.

« Vous ne pouvez pas nous garder ici, John, ce n'est pas bien.

— Arrêtez vos conneries. Et maintenant, sortez de là, bon sang. »

Il fit un pas vers elle, le regard sombre et furieux, et elle sentit l'odeur de la bière.

« Très bien, mais ne nous faites pas de mal. Ne nous faites pas de mal, c'est tout. Allons, les filles...

— Pas elles, dit Mail. Vous seulement.

— Moi seulement ? » Elle sentit son estomac se nouer.

« C'est ça. » Il sourit et s'appuya de sa main libre au chambranle de la porte comme s'il avait besoin de soutien pour tenir debout. Ou bien il essayait d'avoir l'air décontracté ? Il avait crêpé ses cheveux pour former une sorte de frange, et elle prit conscience qu'en plus de la bière il dégageait une odeur de lotion après-rasage ou d'eau de Cologne.

Andi regarda ses filles, puis Mail et de nouveau ses filles. « Je reviens tout de suite, leur dit-elle. John ne me fera pas de mal. »

Ni l'une ni l'autre ne proféra un seul mot. Et aucune ne la crut.

Andi passa devant lui en mettant le plus de distance possible entre eux. Dans cette partie du sous-sol, l'air était plus frais et moins confiné, mais la première chose qu'elle remarqua fut le matelas qu'il avait descendu jusque-là. Elle se dirigeait vers l'escalier quand la porte métallique claqua dans son dos. Mail lui intima de ne plus bouger.

Elle s'arrêta net, effrayée, et il la contourna pour venir se placer entre la porte et elle. Il la dévisagea un long moment, et elle eut l'impression qu'il avait du mal à garder l'équilibre. Il était sérieusement ivre, ses paupières étaient lourdes et ses lèvres retroussées en un vilain sourire méprisant.

« Ils n'ont aucune idée de l'endroit où vous êtes ni de qui vous a enlevée », dit-il. Il riait presque, mais quelque part, sous la surface, il

n'était pas complètement sûr de lui, pensa-t-elle. « Ils ont parlé de ça toute la soirée à la radio. Ils courent dans tous les sens comme des poulets décapités.

— John, ils vont finir tôt ou tard par arriver. À mon avis, la meilleure solution pour vous... » Elle avait machinalement adopté sa voix de prof, le ton docte un peu sec qu'elle utilisait pour traiter un point délicat avec ses patients. Un ton à la fois aristocratique et distingué qui souvent suffisait à imposer son point de vue.

Pas cette fois.

Mail réagit très vite, comme un boxeur de catégorie mi-lourds, si vite que ce fut un choc : il la gifla avec une telle violence qu'elle faillit s'écrouler. L'instant précédent, elle était un docteur en médecine pratiquant la psychologie. Maintenant, elle n'était plus qu'un animal blessé qui essaie de tenir debout avant d'être réduit à l'état de simple viande.

Mail se rapprocha d'elle, assez pour qu'elle puisse le sentir, voir de près la texture de son jean. il ricana : « Je vous interdis de parler comme ça. Et ils ne nous retrouveront jamais. Pas dans ce monde. Maintenant, relevez-vous. Allez, debout, bordel ! »

Elle se tenait le visage, la tête vide : ses pensées étaient comme des pièces de Scrabble étalées en vrac sur la table. Elle entendit un bruit, quelque chose qu'on écrase, et leva les yeux vers Mail qui l'observait, toujours en colère.

Il avait pressé la boîte de bière dans sa paume, après quoi il la jeta dans un coin, où elle alla s'aplatir contre le mur avant de rebondir vers eux.

« Maintenant, montrez-les-moi.

— Quoi?

— Montrez-les-moi, répéta-t-il.

— Quoi ? » Elle secouait la tête sans comprendre, comme une idiote.

« Vos seins, montrez-moi vos seins. »

Elle voulut reculer, un pas, deux pas, mais il n'y avait pas de place. Juste derrière elle se trouvait une vieille chaudière à charbon qui ressemblait à une souche de chêne; le battant ouvert penchait vers la gauche. Et derrière ça, un espace obscur où elle n'avait pas vraiment envie de se réfugier.

« John, vous ne voulez pas vraiment me faire de mal, supplia-t-elle. Je me suis occupée de vous. »

Il brandit un index vers elle.

« Ne vous avisez pas de reparler de ça. Jamais. Vous vous êtes occupée de moi, pour ça, oui ! Vous m'avez envoyé dans ce foutu hôpital. Pour vous occuper de moi, vous vous êtes occupée de moi ! »

Il promena un regard dément autour de lui et vit la boîte de bière par terre. Il avait oublié qu'il l'avait terminée. Il reporta son attention sur Andi. « Allons, montrez-les-moi. »

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

« John, je ne peux pas... »

Avec la même brusquerie que précédemment, il la frappa du plat de la main, mais moins fort. Quand elle leva les bras pour se protéger, il frappa de nouveau, et encore. Elle ne pouvait l'arrêter, elle ne pouvait parer les coups, elle ne les voyait même pas arriver.

Puis il se jeta sur elle, lui plaquant violemment le dos au mur de pierre, lui arrachant sa veste, déchirant son chemisier. Elle cria : « Non, John, ne faites pas ça... »

Mais il cogna de plus belle, et elle finit par s'écrouler. Ensuite, il la tira par les cheveux jusqu'au matelas et atterrit sur elle, lui bloquant la taille. Elle se débattit en vain. Il lui prit les mains, les réunit et les maintint dans l'une des siennes. Ne parvenant pas à le voir clairement, elle comprit qu'elle saignait, qu'il y avait du sang dans un de ses yeux.

« John... » Elle se mit à pleurer, refusant de croire qu'il allait poursuivre.

Pourtant, il le fit.

Quand il eut terminé, il était encore plus furieux qu'avant.

Il la força à se rhabiller, du mieux qu'elle put — son chemisier était déchiré en deux et il lui prit son soutien-gorge des mains —, puis il la jeta dans la cellule.

Les deux filles, même la petite Geneviève, savaient ce qui s'était passé. Quand Andi s'effondra sur le matelas, elles vinrent spontanément se blottir contre elle en lui tenant la tête, et la porte de métal se referma en claquant.

Andi ne pouvait pas pleurer.

Ses yeux étaient secs. En pensant à Mail — pas à son visage ou à sa voix mais à son odeur —, elle eut envie de vomir et y parvint presque, un spasme réflexe de la gorge et de l'estomac.

Elle était cependant incapable de pleurer.

Et elle avait mal. Elle était meurtrie et sentait des tiraillements, des déchirures dans certains de ses muscles, parce qu'elle s'était débattue contre sa force. Mais il n'y avait pas de sang : elle s'en assura. Ça la brûlait, mais il ne l'avait pas déchirée.

Elle gisait là, comme assommée, les yeux toujours secs, quand Mail revint.

Elles perçurent quelque chose, une modification du silence, des vibrations provenant du plancher au-dessus de leurs têtes, et surent qu'il allait revenir. Elles étaient assises sur le matelas, face à la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit. Andi rajusta sa jupe sous ses cuisses.

Mail portait un jean, une chemise de lainage à carreaux et des lunettes de soleil, et il tenait un pistolet. Il resta un instant planté à l'entrée avant de déclarer : « Je ne peux pas vous garder toutes les trois. » Il montra Geneviève du doigt. « Allez, viens, je t'emmène.

— Oh ! Non, non ! » hurla Andi. Elle saisit le bras de Geneviève, et la petite fille se pelotonna contre elle. « Non, John, par pitié, ne l'emmenez pas. Je m'occuperai d'elle, elle ne posera aucun problème, John... »

Mail détourna les yeux.

« Je vais la conduire au supermarché et la laisser là-bas. Elle est assez dégourdie pour appeler les flics et se faire ramener à la maison. »

Andi se redressa, implorante.

« John, je vais m'occuper d'elle. Dieu m'est témoin, elle ne posera pas de problème.

— Si, justement, elle en pose. Plus je pense à elle, plus elle en pose un. » Il pointa son arme vers Grace, qui tressaillit et se recroquevilla. « Elle, je dois la garder parce qu'elle est trop grande et qu'elle serait capable de ramener les flics ici. Mais cette petite-ci, je vais la coiffer d'un sac, l'emmener dans la camionnette et la laisser au supermarché.

— John, je vous en supplie..., insista Andi.

— Sors de là, petite, glapit Mail à l'adresse de Geneviève, en découvrant ses dents. Sinon, je te cogne dessus et je te fais sortir de force. »

Andi se mit à genoux, puis debout, tendit les mains vers lui : « John... »

Il recula d'un pas et la saisit à la gorge. Pendant une seconde, elle se crut morte : il serra un instant et la repoussa. « Foutez-moi la paix. » Puis, à Geneviève : « Allez, dehors.

— Attendez, attendez, s'écria Andi, Genny, prends ton manteau, il fait froid dehors... »

Geneviève avait roulé son manteau en boule pour en faire un oreiller. Andi le récupéra sur le matelas, le déplia, le posa sur les épaules de la petite fille et le boutonna, toujours agenouillée, en la regardant droit dans les yeux : « Sois sage, Genny. Il ne te fera pas de mal. »

Geneviève s'éloigna en traînant les pieds et Andi lui cria : « Geneviève, mon petit chat, demande à parler à un policier. Quand vous arriverez au supermarché, demande un policier et dis-lui qui tu es. Ils t'emmèneront chez papa. »

La porte lui claqua au visage. Elle perçut, à peine audibles, les pas qui s'éloignaient dans le sous-sol, mais rien de plus derrière l'écran de la porte métallique.

« Ça va aller », lui dit Grace. Mais elle se mit à pleurer et les mots eurent du mal à franchir la barrière des larmes : « Elle est déjà allée plusieurs fois au supermarché. Elle trouvera un policier sans problème et elle rentrera à la maison. Papa va s'occuper d'elle. »

— Oui. » Andi se laissa tomber sur le matelas, la tête entre les mains. « Oh, mon Dieu, mon Dieu, Grace. »

6

« Je déteste les riches », grommela Sherrill. Elle portait le même imperméable que la veille, mais elle avait pensé à prendre sa casquette de base-ball verte avec une inscription bleu clair. Ses cheveux étaient ramassés à l'intérieur. Des tennis bleu clair également complétaient sa tenue. Ça lui donnait l'air d'un garçon manqué qui aurait de jolis seins. Avec ses joues roses et son sourire avenant, elle était mignonne à croquer, se dit Black.

Ils avaient laissé la voiture banalisée sur le parking au pied de l'immeuble où Andi Manette avait son bureau. Sherrill se dit que le bâtiment avait été conçu par un architecte drôlement branché : fenêtres noires, briques roses et barres de cuivre étincelantes, niché au bord d'un étang bordé de roseaux, avec un morceau d'acier rouillé tordu mis en évidence devant la façade. Black s'arrêta devant la sculpture : *Ray-Tracing Wrigley*, indiquait la plaque.

« Tu as une idée de ce que ça peut représenter? demanda-t-il en examinant la chose de près.

— On dirait une barre de chewing-gum en acier rouillé que quelqu'un aurait tordue entre ses doigts, dit Sherrill.

— Seigneur, quel critique d'art tu fais ! s'exclama Black. Enfin, ça doit être ça. »

Sherrill le précéda sur un pont qui enjambait une extension de l'étang dessinant une sorte de douve. Quelqu'un avait jeté un demi-seau de maïs dans l'eau, et un attroupement de malards ainsi que deux oies du Canada plongeaient le bec dans les herbes aquatiques pour attraper les grains. Une demi-douzaine de carpes évoluaient lentement parmi eux, leurs corps dorés affleurant presque à la surface. La pluie avait cessé, et un soleil timide, fragmenté par les branches jaunes des saules pleureurs, mouchetait l'étang.

« Voici Davenport », fit Black, et Sherrill regarda du côté du parking. Lucas sortait de sa Porsche. L'aire de stationnement était parsemée de BMW 700, de Mercedes S, plus quelques Lexus et Cadillac ainsi qu'une ou deux Jaguar, sur fond habituel de Chevrolet et de Ford. Lucas contourna une Acura NSX soigneusement garée à l'écart des autres voitures et s'arrêta pour jeter un coup d'oeil par la vitre du conducteur.

« En fait de riches... » dit Sherrill.

Ils attendirent. Une seconde plus tard, Lucas s'écarta de l'Acura et remonta l'allée, adressa un signe de tête à Black et un sourire à Sherrill. Elle eut un léger pincement au cœur. « Si je devais piquer des voitures, dit-il, ce serait ici. Il faut de l'argent pour se faire soigner la tête.

— Ou s'arranger pour que l'État règle la facture, remarqua Black.

— Vous lui avez demandé? s'enquit Sherrill.

— Pas encore », répondit Lucas.

Ils examinèrent le tableau des occupants de l'immeuble, un rectangle sophistiqué orné d'un oiseau bleu. Le bureau d'Andi se trouvait à l'arrière, une suite de plusieurs pièces avec une épaisse moquette grise et des meubles de style Scandinave. Une réceptionniste également Scandinave, entre deux âges, se tenait derrière une table de chêne clair, occupée à taper sur le clavier d'un ordinateur. Elle releva la tête à l'entrée de Lucas, Black et Sherrill, se détourna de l'écran et demanda : « Que puis-je...

— Police de Minneapolis. Je suis le directeur adjoint Lucas Davenport. Nous avons un ordre de soit-communicé pour les dossiers du Dr Manette et un mandat pour perquisitionner son bureau. Pouvez-vous nous montrer où il se trouve ?

— Je vais chercher Mme Carney et le Dr Wolfe...

— Non. Montrez-nous ce bureau. Vous pourrez aller chercher qui vous voulez ensuite, dit Lucas d'un ton courtois. Qui est Mme Carney ?

— La directrice, répondit la femme. Je vais...

— Non. Montrez-nous le bureau du Dr Manette. »

C'était une grande pièce peu conventionnelle,

avec un divan confortable et un petit canapé disposés à angle droit devant une table basse en verre. Deux sculptures en céramique de Kirk Lyttle, posées au milieu de la table, ressemblaient à des oiseaux blessés s'efforçant de décoller pour rejoindre le ciel.

« Où sont ses dossiers ?

— Dans..., hum, par ici. » La réceptionniste était au bord de la panique, mais elle parvint à désigner du doigt une rangée de portes en bois. Sherrill traversa la pièce et les ouvrit. Une demi-douzaine de classeurs à quatre tiroirs étaient alignés dans une alcôve avec une petite table qui abritait une cafetière électrique et un miniréfrigérateur.

« Merci », dit Lucas en inclinant la tête vers la réceptionniste. La

femme gagna la porte du bureau à reculons, fit volte-face et partit en courant. « Ça va faire du raffut, dit Lucas.

— Ça va chier, oui ! » s'exclama Sherrill.

Lucas enleva son manteau et le jeta sur une chaise, se dirigea vers le premier classeur et ouvrit un tiroir.

« Sortez d'ici immédiatement », cria Nancy Wolfe d'une voix forte. Elle franchit la porte en fumant de rage, les mains en avant, prête à l'empoigner, le pousser ou le frapper. Lucas se campa solidement sur ses talons et quand, effectivement, elle l'empoigna et le poussa, il ne bougea pas d'un millimètre. Wolfe recula en sursautant.

« Si vous me touchez encore une fois, je vous arrête et vous expédie au commissariat menottes aux poignets, l'avertit Lucas d'un ton calme. Agresser un officier de police est passible de prison. »

Les yeux noirs de Wolfe lançaient des éclairs de colère. « Ce sont mes dossiers ! Vous n'avez pas le droit...

— J'ai un ordre de soit-communiqué, un mandat de perquisition et l'autorisation écrite du parent le plus proche du Dr Manette, affirma Lucas. Nous allons examiner ces dossiers. »

Elle revint sur lui, les mains en avant. Lucas pivota d'un pouce, rentra le menton d'un demi-centimètre et vit la femme ciller.

Elle pensait qu'il allait la frapper. S'arrêtant net, elle fit un pas de côté et croisa les bras.

« Je suppose que vous parlez de George Dunn ?

— Oui.

— George Dunn n'est pas vraiment proche d'Andi. Enfin, il ne l'est plus », dit-elle. Son visage blanc de colère vira au rouge sous le coup d'une excitation nouvelle. C'était une femme assez attirante, dans le genre sévère : mince, cheveux poivre et sel, un soupçon de maquillage style pensionnat de jeunes filles. Mais son visage écarlate détonnait avec la tonalité fraîche de son tailleur vert menthe et le carré Hermès autour de son cou. « Je ne pense pas...

— M. Dunn est son mari, déclara Sherrill. Andi Manette et ses filles ont été enlevées, et même si personne ne l'a dit ouvertement, il se peut qu'elles soient déjà mortes.

— Si elles ne le sont pas encore, elle risquent de l'être bientôt, ajouta Lucas. Si vous essayez de nous emmerder avec ces dossiers, vous finirez par perdre. Mais le retard peut tuer votre associée et ses enfants. »

Lucas avait délibérément dit « emmerder » pour durcir sa position,

pour la choquer et la mettre sur la défensive. Wolfe réagit comme prévu : « Je veux parler à mon avocat.

— Appelez-le », dit Lucas.

Elle le regarda, pivota sur ses talons et ressortit comme une furie.

Dès qu'elle fut dehors, Sherrill demanda :

« Est-ce qu'on est solides sur ce coup-là ?

— Tout à fait, mais ils peuvent dénicher un juge de bonne composition et ralentir notre action. » Sherrill acquiesça et ouvrit un autre classeur. « Passez chaque dossier en revue, relevez tous les noms et adresses — dictez-les au magnétophone, vous les recopierez plus tard. Il faut agir vite. Si ça se gâte, nous aurons au moins ça. Et en cas de problème, prévenez Tyler au bureau du procureur du comté et continuez votre travail. Quand vous aurez enregistré tous les noms, écrémez de nouveau les dossiers pour voir s'il y a quelque chose qui corresponde à l'affaire. Concernant la violence, des menaces, des troubles sexuels. Limitez-vous aux patients de sexe masculin, pour commencer.

— Où allez-vous ? demanda Sherrill.

— Voir des types pour des jeux. »

Nancy Wolfe le croisa dans le couloir à l'instant où il sortait. « Mon avocat est en route. Il a dit que vous ne deviez toucher à rien tant qu'il ne serait pas là.

— C'est ça. Eh bien, dès que votre avocat aura été promu magistrat au tribunal de district, je suivrai ses instructions. » Puis, adoucissant le ton : « Écoutez, nous n'avons pas l'intention de persécuter vos patients — nous n'allons même pas nous occuper d'eux, pour la plupart. Mais nous devons agir au plus vite. Il le faut absolument.

— Vous allez nous faire reculer de plusieurs années avec beaucoup d'entre eux. Vous allez détruire la relation de confiance que nous avons établie avec eux — certains n'ont confiance en personne d'autre que nous. Et les gens qui sont suivis pour troubles sexuels, ou d'autres comportements criminels, ne reviendront jamais. Pas quand ils apprendront ce que vous avez fait.

— Pourquoi devraient-ils l'apprendre ? demanda Lucas. Si vous n'en faites pas tout un foin, personne ne sera au courant en dehors des deux ou trois personnes à qui nous en parlerons. Et vis-à-vis de celles-là, nous pouvons prétendre que nous avons obtenu les renseignements ailleurs, pas dans vos dossiers. »

Elle secoua la tête avec véhémence. « Si vous consultez ces dossiers, j'estime qu'il sera de mon devoir d'en informer mes patients.

»

Lucas se raidit, sa voix baissa d'un ton, se fît plus rauque. « Vous ne leur direz rien tant qu'on n'aura pas regardé. Si vous le faites, nom de Dieu, et que l'un d'eux se révèle être le ravisseur, je vous ferai coffrer pour complicité d'enlèvement. »

Wolfe porta la main à son carré Hermès.

« C'est grotesque.

— Est-il vrai que vous toucheriez un demi-million de dollars si Andi Manette mourait ? »

Les lèvres de Nancy Wolfe se serrèrent, dessinant une ligne qui pouvait fort bien exprimer du dégoût. « Disparaissez de ma vue, fit-elle en l'écartant d'une main et en se dirigeant vers le bureau d'Andi Manette. Sortez d'ici. »

Mais, au moment où il franchissait la porte principale, il l'entendit crier du bout du couloir : « Qui vous a dit ça ? George ? C'est George qui vous a raconté ça ? »

Lucas visita un magasin de jeux à Dinkytown, près du campus de l'université du Minnesota, un autre dans Snelling Avenue à Saint Paul, puis descendit vers South Minneapolis.

Erewhon était tenu par Marcus Paloma, un transfuge de l'époque du LSD et des tisanes au peyotl. Le magasin se trouvait tout près de Chicago Avenue, quelques rues au-dessus du lac, entouré de petites maisons aux façades en crépi peintes dans des teintes pastel d'après guerre, toutes délabrées au milieu de leurs pelouses de millet.

Lucas se gara et marcha d'un pas nonchalant jusqu'au magasin. L'air frais, lavé par la pluie, lui parut vivace, et les rues libérées de leur poussière habituelle. Les feuilles des arbres brillaient comme des néons.

Le magasin était tout le contraire : plongé dans la pénombre, sentant le renfermé, pas très propre. Des bacs de bandes dessinées protégées par une jaquette en cellophane côtoyaient des cartons de jeux de rôles de guerre qui avaient fait leur temps. Des présentoirs en plastique remplis de figurines miniatures — trolls, magiciens, voleurs, lutteurs, prêtres et lutins — gardaient le comptoir de la caisse.

Marcus Paloma était un individu émacié, avec barbichette et lunettes noires. Il crêpait ses rares cheveux gris et portait un survêtement gris avec des baskets Nike spécial cross. Il avait terminé huitième dans une édition du marathon de Saint Paul. Dès qu'il vit Lucas, il s'écria du fond du magasin, derrière les bacs de bandes

dessinées : « Je tiens un concept! Je vais me faire une brique. »

John Mail, assis sur un siège pliant, était en train d'examiner un carton de modules Donjons & Dragons d'occasion. Il jeta un coup d'œil à Lucas et poursuivit ses recherches. Deux autres clients, un homme et une femme, levèrent les yeux en entendant Paloma interpellé Lucas.

« Un jeu de rôles féministe, calqué sur D & D, poursuivit Paloma en baissant le ton tandis qu'il s'avançait vers Lucas. Situé à l'ère préhistorique, mais centré sur des problèmes d'accouplement hétérosexuel et de naissance dans un cadre essentiellement lesbien. Je vais l'appeler *Le Nid*. »

Lucas se mit à rire.

« Marcus, ta connaissance du féminisme tiendrait entièrement au verso d'un putain de timbre-poste, écrit avec un feutre. »

La cliente intervint : « Le blasphème est révélateur d'ignorance », et lui fit face, prête à en découdre.

Marcus, atteignant l'avant du magasin, déclara : « C'était une grossièreté, mon chou, pas un blasphème. Sois précise quand tu dis des conneries. Ça, c'est vulgaire, au fait. Conneries, je veux dire. » Puis, s'adressant à Lucas : « Comment ça va? Tu as descendu quelqu'un, récemment?

— Pas ces jours derniers. » Ils se serrèrent la main, et Lucas ajouta : « Tu as l'air en forme.

— Merci. » Marcus était, comme d'habitude, d'un gris de cendre. « Je fais gaffe à mon régime. J'ai éliminé toutes les graisses à l'exception d'une cuiller d'huile d'olive extra-vierge sur ma salade, à midi.

— Sans blague?

— Sans blague. Tu peux me signer des pochettes, pendant que tu es là?

— Bien sûr.

— Hé, c'est vous, Davenport? » s'enquit la cliente. C'était une lycéenne de terminale, cheveux bruns, animée de tremblements dus à une consommation abusive de caféine.

« Oui.

— J'ai *Blades* à la maison. J'adorerais que vous me le signiez.

— Tu as encore la plaquette chez toi? demanda Marcus à la fille.

— Évidemment, répondit-elle.

— Je vais lui en faire signer une d'occase, tu me rapporteras la tienne et on fera l'échange, proposa Marcus.

— Super, dit la fille.

— Marcus, il faut qu'on aille dans ton bureau. J'ai besoin de te parler une minute.

— D'accord, laisse-moi juste prendre ces jeux. » Il s'approcha du comptoir de la caisse, récupéra une demi-douzaine de boîtes sur une étagère, alla en pêcher deux autres dans le bac des occasions et précéda Lucas dans l'allée jusqu'au fond du magasin. Avant de disparaître derrière le rideau gris qui masquait l'entrée de son bureau, il cria à la fille : « Tu peux surveiller le comptoir, Carol, s'il te plaît? »

La pièce était remplie de cartons d'expédition. Niché dans un coin, un bureau à cylindre croulait sous des tonnes de courrier sans intérêt, pas encore ouvert. Il y avait trois fauteuils, dont un tapissé et confortable, et les deux autres pliants et recouverts de vinyle vert. L'endroit sentait les vieux journaux et la pâtée pour chat un peu rance. Un gros matou tigré à pelage roux était couché sur le rebord du bureau. Il regarda longuement Lucas et son costume de soie grise, et sembla nourrir quelque projet.

« Assieds-toi, dit Paloma en tendant généreusement le bras. Ce putain de chat est couché sur mes bons de commande. Sors de là, Bennie. »

Ils parlèrent boutique pendant une ou deux minutes — qui gagnait, qui perdait, ce qui se vendait le mieux. « Écoute, Marcus, il se passe quelque chose, dit Lucas, se penchant vers lui et lui donnant une tape sur le genou.

— Je vois. Ça concerne ton boulot ? » Paloma servait parfois d'indic à Lucas.

« Oui. Tu as entendu parler de cette psy qui s'est fait enlever? Avec ses gamines? Ça faisait les gros titres du *Star-Tribune* de ce matin.

— Ouais, je suis au courant, fit Paloma, consterné. Il l'a embarquée en plein parking.

— Il se pourrait que le type qui a fait ça soit un amateur de jeux de rôles.

— Un amateur de jeux? » s'exclama Paloma, peu convaincu. Un autre chat surgit du fond, une femelle grise à l'allure solennelle. Marcus la prit sur ses genoux et, pendant qu'il lui grattait les oreilles, elle dévisagea Lucas de «es yeux jaunes.

« Oui. Très grand, portant un T-shirt GenCon, dans les vingt-cinq ans. Probablement costaud, comme s'il faisait de la musculation. Tempérament violent. Blond, cheveux à hauteur d'épaules.

— Gentille petite Dexie », murmura Marcus à la chatte. Puis il

hochait lentement la tête, pensif. « Je ne vois pas. Grand, costaud et bagarreur, hein? Ce n'est pas le profil habituel des rôlistes, dit-il en se grattant le nez, continuant à réfléchir. À moins que...

— Qui?

— Le type qui est dans le magasin en ce moment, lui, il est vraiment grand. » Paloma inclina la tête vers le rideau. « Il a l'air d'un dur. Et je crois bien l'avoir vu avec un T-shirt GenCon.

— Où ça? Assis? Il n'avait pas l'air tellement grand. » Lucas regarda vers le rideau qui séparait le bureau du magasin.

« Il était assis sur un vieux siège pliant. Il doit mesurer un mètre quatre-vingt-dix et avoir dans les vingt-deux ans. Costaud comme un buffle. »

Lucas fit un pas vers la porte. « Comment s'appelle-t-il?

— Aucune idée. Je ne l'ai aperçu que deux ou trois fois. Il ne m'a jamais dit grand-chose.

— Tu as déjà vu sa voiture?

— Non, pas que je sache.

— Hum. »

Lucas se précipita dans le magasin, mais l'homme aux cheveux bruns n'était plus assis sur le pliant. Il s'adressa à la fille : « Où est passé le type qui était là? Le type qui était assis là-bas? »

Elle secoua la tête. « Il est parti. Vous allez me signer la plaquette ?

— Qui est-ce? Vous le connaissez?» Lucas se hâta vers la porte qui donnait sur la rue.

« Non, c'est la première fois que je le voyais. Pourquoi ?

— Et vous ? demanda Lucas à l'autre client. Vous le connaissez?

— Non. Je suis avec elle. »

Dehors, Lucas courut jusqu'au coin de la rue et regarda dans les quatre directions du croisement. Pas la moindre camionnette en vue. Juste une Mazda verte, conduite par une rousse en robe verte qui semblait s'être perdue.

Combien de temps étaient-ils restés à bavarder dans l'arrière-boutique? Quatre ou cinq minutes tout au plus.

Pendant ce temps, le type s'était volatilisé.

Lucas resta planté au carrefour, perplexe.

Le parking couvert qui se trouvait jadis en face de l'entrée de secours de l'hôtel de ville avait été rasé. Lucas laissa sa Porsche dans la rue. Paloma, qui le suivait au volant d'une Studebaker Golden Hawk, trouva une place moins d'un pâté de maisons plus loin. Alors qu'ils revenaient à pied vers l'hôtel de ville, le carillonneur du beffroi se mit à jouer *You are my Sunshine*, et l'air résonna au-dessus du commissariat central de la police.

Un homme mince leur emboîta le pas. Quand Lucas se tourna vers lui, Sloan leva les yeux vers le beffroi : « J'espère qu'il n'y a pas de connards en plein trip à l'acide par ici. »

Lucas sourit.

« C'est un truc que tu aurais du mal à t'expliquer, *You are my Sunshine* en train de résonner dans ta tête.

— Moi, ça me donne envie de me jeter du haut de la tour, dit Paloma. Et pourtant, je n'ai rien pris. »

Sherrill vint à leur rencontre dans le couloir devant le bureau de Lucas. Elle tenait une chemise en carton : « On a un problème. » Elle jeta un coup d'œil à Paloma et se tourna vers Lucas. « Il faut qu'on parle. Tout de suite.

— Quoi ! Ils ont déjà une ordonnance du tribunal? demanda Lucas.

— Non, mais ça ne va pas vous plaire. » Lucas se tourna vers Sloan. « Marcus est venu voir le portrait-robot du ravisseur. Il aura peut-être quelque chose à y ajouter. Tu peux l'accompagner en bas?

— Bien sûr. » S'adressant à Marcus : « Allons-y. »

Lucas ouvrit la porte de son bureau, fit signe à

Sherrill de s'asseoir et alla accrocher son manteau et sa veste à une patère en chêne à l'ancienne. « Racontez-moi ça », lui dit-il. Il décida que son air de garçon manqué à jolie poitrine lui plaisait. Il n'avait jamais dragué Sherrill et maintenant il se demandait comment il avait pu passer à côté.

« Il y a un dénommé Darrell Aldhus, vice-président de Jodrell National. Il a chatouillé des petits garçons de sa meute de louveteaux. »

Lucas fronça les sourcils. « Est-ce que ça a un rapport...

— Non. Rien à voir avec Andi Manette, sinon qu'elle n'a pas dénoncé le type. Et c'est un délit. Il se trouve que tout le monde avait peur de ce qui risquait de se passer. Aldhus a avoué là-dedans, dit-elle en tapotant le dossier, qu'il s'est livré à plusieurs attouchements

sexuels sur des garçons et qu'il essaie de se faire soigner. Si nous le poursuivons, son avocat va lui dire d'arrêter sa putain d'analyse et de nier en bloc. Vu qu'on n'a rien d'autre que les notes de la psy, rien d'enregistré, nous ne tenons pas grand-chose de solide contre lui, sauf si elle confirme ce qu'elle a écrit. Nous pourrions lui lâcher les types des mœurs aux fesses, leur demander d'interroger les gosses...

— On a des noms?

— Pas pour l'instant mais, en s'y mettant sérieusement, je suis sûre qu'on en trouvera.

— Nom de Dieu ! » Lucas ouvrit un tiroir de son bureau et posa les pieds dessus. « Je ne voulais surtout pas de truc dans ce genre.

— La presse va nous tomber dessus comme la vérole sur le bas clergé, poursuivit Sherrill. Ce type

est suffisamment important pour faire la une des journaux si nous l'arrêtons.

— Dans ce cas, nous devrions faire ce qu'il y a lieu de faire.

— Ah oui ? Et ce serait... ?

— Mais ça me fait chier.

— À vous de voir, dit-elle en lui tendant le dossier. Je retourne là-bas pour regarder ce qui reste. Je ne serais pas étonnée si Black en avait trouvé d'autres du même tabac. Celui-ci était le quatrième que je regardais...

— Toujours rien sur Manette ?

— Jusqu'ici, non. Mais Nancy Wolfe...

— Oui?

— Elle dit que vous êtes une brute. »

Lucas se déchargea du dossier Aldhus sur le chef, qui le traita comme s'il s'agissait d'un serpent à sonnette vivant.

« Que feriez-vous, à ma place ? demanda Roux.

— Je mettrais mon mouchoir par-dessus.

— Pendant que ce type continue à tripoter des petits garçons?

— Il n'a rien fait ces derniers temps. Et je ne veux pas lancer une putain de guérilla au beau milieu de l'affaire Manette.

— D'accord. » Elle regarda le dossier, ferma à moitié les yeux. « Je vais en parler à Frank Lester afin qu'il charge l'officier adéquat d'établir au préalable la véracité des faits.

— Parfait, dit Lucas. Sous le manteau, du moins pour l'instant. Comment ça se passe, du côté des politiques ?

— J'ai donné des consignes à la famille, j'étais avec Lester, dans la soirée. Tower Manette avait la tête de quelqu'un qui a reçu le baiser de la mort. »

Sloan arrêta Lucas dans le couloir.

« Ton pote le camé a regardé le portrait-robot. Il dit que son client pourrait tout à fait être notre homme.

— Putain d'enfoiré ! » s'écria Lucas. Il se couvrit les yeux des deux mains, comme pour se protéger d'une lumière trop vive. « Il était à deux pas de nous. Je n'ai même pas vu son visage. »

Greave avait passé un costume propre, dans les bleus. Les yeux de Lester étaient rouges, par manque de sommeil.

« Ils vous donnent du fil à retordre ? demanda Lucas en entrant dans le local de la criminelle.

— Ouais, répondit Lester en se redressant. Et toi, du nouveau ? »

Lucas lui résuma la situation : « Ça pourrait être lui.

— Ça pourrait aussi bien être Lawrence de l'Iowa », dit Greave.

Lucas leur montra le portrait-robot établi d'après les témoignages de Girdler et de la jeune fille. « On a eu un mal de chien à les mettre d'accord sur chaque détail, remarqua Lester. J'ai comme l'impression que nos témoins oculaires... Humm, quel est le mot que je cherche, déjà?

— Cafouillent, dit Greave.

— C'est ça, nos témoins cafouillent, confirma Lester.

— Peut-être que mon gars pourrait ajouter quelque chose », fit Lucas. Le visage dessiné présentait une extrême dureté et une absence d'expression qui pouvait aussi bien être le reflet de l'insuffisance des renseignements fournis que d'une démente totale du sujet. « Anderson vous a dit, pour le T-shirt GenCon?

— Oui. » Lester hocha la tête, s'étira, bâilla et ajouta : « Nous essayons de dresser la liste des gens qui se sont inscrits à la convention ces dernières années, et celle des réservations d'hôtel... Tu as lu le *Star-Tribune* ce matin ?

— Oui, mais j'ai raté les nouvelles télévisées hier soir. Il paraît qu'ils étaient pas mal remontés?

— Ils étaient hystériques, tu veux dire, ricana Lester.

— C'est une femme de race blanche, de profession libérale, issue de la haute bourgeoisie et dont la famille a de l'argent, dit Lucas en haussant les épaules. Voilà pour les facteurs d'hystérie. Si c'était une Noire, la presse se réduirait à un gratte-papier muni d'une pointe Bic. »

Un téléphone sonna dans le bureau inoccupé du lieutenant. Greave se leva et alla nonchalamment décrocher à la quatrième sonnerie. Il se tourna vers Lucas :

« Eh, Lucas, c'est pour vous. Le type dit que c'est urgent. Un certain Dr Morton. »

Intrigué, Lucas secoua la tête : « Jamais entendu parler de lui. »

Greave haussa les épaules et agita l'écouteur : « Alors, que fait-on ?

— Seigneur! Weather? s'exclama Lucas en prenant l'appareil des mains de Greave. Ici, Davenport.

— Lucas Davenport ? » Une voix d'homme, jeune mais avec un arrière-fond râpeux, comme s'il fumait régulièrement de l'herbe.

« Oui ? » Silence. Lucas insista : « Docteur Morton?

— Non, pas exactement. J'ai donné ce nom pour que vous répondiez au téléphone. » L'homme s'interrompit, attendant une question.

Lucas sentit un léger picotement dans sa gorge.

« Eh bien ?

— Eh bien, c'est moi qui les ai, Andi Manette et ses filles, et j'ai lu dans le journal que c'est vous qui enquêtiez, alors je me suis dit qu'il fallait que je vous appelle parce que je suis un de vos fans. En fait, je joue à tous vos jeux.

— C'est vous qui les avez enlevées? Mme Manette et ses filles ? Qui êtes-vous, enfin ? » Lucas s'efforçait de contenir sa voix tout en agitant frénétiquement le bras à l'intention des deux autres. Lester saisit un téléphone. Greave regarda à droite et à gauche, indécis, puis courut jusqu'à son bureau, d'où il revint une seconde plus tard muni d'un magnétophone avec un micro monté sur une ventouse. Lucas acquiesça de la tête, et, tandis que Mail continuait à parler, Greave humecta la ventouse, la fit adhérer à l'écouteur du combiné et déclencha l'enregistrement.

« Je suis un peu le Maître du Donjon dans ce petit jeu, disait John Mail. J'ai pensé que vous aimeriez peut-être lancer les dés et commencer la partie.

— Foutaises », rétorqua Lucas, essayant de gagner du temps

pendant que Lester, de son côté, parlait de manière pressante sur un autre poste. « Nous tombons sur des connards comme vous chaque fois qu'un truc de ce genre paraît dans le journal. Alors, écoutez-moi, mon vieux, si vous voulez passer à la télé, il va falloir vous débrouiller tout seul. Ce n'est pas moi qui vous aiderai.

— Vous ne me croyez pas? demanda Mail, surpris.

— Je vous croirai si vous me dites quelque chose concernant les Manette dont on n'a parlé ni dans le journal ni à la télévision.

— Andi a une cicatrice en forme de missile.

— De missile?

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit. Un vieux V-2 allemand avec des flammes qui lui sortent du cul. Vous pouvez demander à son paternel où elle est située. »

Lucas ferma les yeux.

« Elles vont bien toutes les trois ?

— Il y a eu un petit accident, répondit John Mail d'un ton détaché. Bon, dites, il faut que je raccroche avant que vous ne localisiez mon appel, histoire de m'envoyer une voiture de flics. Mais je vous rappellerai pour voir où vous en êtes. Vous avez un portable?

— Oui.

— Donnez-moi le numéro. »

Lucas obtempéra, Mail le répéta. « Vous avez intérêt à le porter en permanence, dit-il. Cette histoire commence vraiment à m'exciter, Davenport. Bon, lancez un D20.

— Quoi?

— Avec votre dé Zen.

— Euh, d'accord, juste une minute. » Dans la pièce, Lester était de plus en plus véhément au téléphone. Lucas reprit : « Ça y est, je le lance. J'ai fait quatre.

— Ah, excellent. Voici l'indice : rendez-vous aux Netinims et payez pour les faire sortir. Compris?

— Non.

— Merde alors, pas de pot. Je pensais que vous seriez meilleur que ça.

— On se débrouille pas mal. Nous savions que vous aimiez les jeux de rôles, dit Lucas. Nous sommes déjà sur votre piste depuis hier soir.

»

Mail émit un soupir agacé : « Vous avez eu de la chance, c'est tout.

— Ce n'était pas de la chance, vous déconnez complètement, mon vieux. Vous vous porteriez beaucoup mieux...

— Ne me dites pas comment je dois me porter. Il n'y a pas un mec sur un million qui serait capable d'identifier ce T-shirt. C'était un pur coup de pot. »

Et il coupa. Lucas se tourna vers Lester, qui parlait sur deux lignes en même temps. Au bout d'un moment, il posa un combiné, puis l'autre, regarda Lucas et secoua la tête : « On n'a pas eu assez de temps.

— Bon Dieu, la moitié des habitants de cette ville ont un système d'identification de leurs correspondants, et nous, nous en sommes encore à appeler la compagnie du téléphone pour savoir à qui nous avons affaire..., s'exclama Lucas. Pourquoi n'avons-nous pas droit aux mêmes prestations que la moitié des citoyens de cet État?

— Ben... » hésita Lester. Il haussa les épaules : il n'en savait rien. « C'était lui ?

— J'en suis quasiment sûr. » Lucas raconta à Lester le détail de la cicatrice en forme de missile.

«Tu crois que c'est sur la fesse ou un endroit comme ça?

— C'est exactement ce que je pense. On ferait mieux de s'en assurer auprès de Dunn. Mais vu la manière dont il me l'a dit, j'en suis persuadé. Et il a aussi dit qu'il y avait eu un accident. Je crois que quelqu'un est mort.

— Oh, merde ! » fit Lester.

Ils écoutèrent ensemble l'enregistrement de Greave, avec trois ou quatre autres flics qui s'étaient joints à eux. Ils le repassèrent une fois sans interruption, puis revinrent en arrière et réécoutèrent certaines parties. On entendait des bruits de voitures à l'arrière-plan. « Cabine téléphonique à un carrefour animé. Ça nous aide vachement! dit Lester. Et

qu'est-ce que c'est qu'un D20? Et qui sont les Netinims?

— Les D20 sont des dés à vingt faces, expliqua Lucas. On s'en sert dans certains jeux de rôles. En revanche, j'ignore qui sont les Netimachinchouettes.

— On dirait un gang de rue, mais je n'en ai jamais entendu parler, dit Greave. Repassez-la encore une fois. »

Pendant qu'ils rembobinaient, Lucas demanda : « Il était au

courant pour le T-shirt. À qui en avons-nous parlé?

— Personne. Enfin, la famille, peut-être. Et la gamine sait...

— Et probablement ce connard de Girdler. On ferait mieux de se procurer une copie de cette émission de radio, pour voir ce qu'il a été raconter...

— La gamine a peut-être parlé aux journalistes — tout le monde bavasse dans cette affaire. »

Greave appuya sur la touche « marche » et ils écoutèrent une nouvelle fois la bande. Greave confirma : « Oui, il a bien dit Netinims. N. E. T. I. N.-I. M. S. ou N. E. T. A. N. I. M. S. »

Lucas regarda dans l'annuaire, Lester demanda aux Renseignements. « Rien. »

Lucas fit les cent pas en contemplant le plafond et revint vers Lester.

« Est-ce qu'on a parlé de moi aux informations ? C'était dans le journal, que j'étais sur l'affaire? »

Lester sourit en coin. Lucas avait fini par s'attirer pas mal de publicité, au cours des ans. Parfois, c'était irritant. « Non.

— Le type a prétendu savoir que j'étais sur l'enquête pour l'avoir lu dans le journal...

— Ben, on a le *Pioneer Press* quelque part, et un tas de *Star-Tribune*, tu peux vérifier mais je ne crois pas. J'ai lu tous les articles.

— La télé ou la radio, alors ? »

Lester haussa les épaules.

« Je ne sais pas. C'est possible. Ils te connaissent de vue, ils connaissent ta voiture. Il y avait un tas de journalistes autour de l'école. Ou alors quelqu'un a interviewé Dunn ou Manette, et ils ont mentionné ton nom. Ça peut aussi être ce mec à la radio, la nuit dernière...

— Hum. » Et il pensa au jeune type qu'il avait vu le matin même, assis dans le magasin de Marcus. Celui qui était parti tellement vite, et qui devait être leur client.

« Vous voulez que je vérifie ces créatures, les Netinims ? » demanda Greave.

Lucas se tourna vers lui et acquiesça. Greave savait s'y prendre avec les livres. « Oui. Si vous demandez autour de vous et que personne n'a l'air au courant, interrogez deux ou trois magasins spécialisés dans les jeux et vérifiez si ce n'est pas un nouveau

personnage ou un décor. Et puis, vérifiez aussi du côté de Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*, ces trucs-là. Q y a deux ou trois librairies de science-fiction en ville. Appelez-les et bavardez avec le vendeur, demandez aux gens si ça ne leur rappelle pas un personnage de série, une série fantastique probablement.

— Ce mec m'a l'air d'être un drôle de petit malin, fit remarquer Lester.

— Ouais, reconnut Lucas. Et il ne peut pas s'empêcher de le prouver. Il tiendra cinq jours, voire une semaine. J'espère seulement qu'il en restera une de vivante quand nous lui mettrons la main dessus. »

Le viol lui avait fait quelque chose, plus encore qu'elle ne l'avait cru. Il l'avait profondément meurtrie.

Quand Mail en eut terminé avec elle, elle était affolée, blessée, et elle souffrait — mais dans l'ensemble, elle restait lucide. Lorsqu'il avait emmené Geneviève, elle avait essayé de l'en dissuader, elle l'avait supplié.

Une heure plus tard, elle commença à dériver.

Pelotonnée sur le matelas, elle cessa de parler à Grace, ferma les yeux, fut prise de tremblements et de frissons, se recroquevilla sur elle-même. Elle perdit le sens élémentaire de ce qui l'entourait — le temps qui passait, la provenance des bruits, qui était avec elle dans la cellule.

Grace s'approcha d'elle plusieurs fois, lui apporta un soda à la fraise, tenta de la faire manger, se dépouilla de son manteau pour le lui donner. Cela, le manteau, fit plaisir à Andi. Elle se blottit dessous, à l'abri de l'ampoule nue, du Porta-Potti, des murs rugueux et gris. En tirant le manteau sur sa tête, elle pouvait presque se croire chez elle et rêver...

Elle crut s'éveiller à plusieurs reprises, et s'adressa aux deux filles, Grace et Geneviève, et même à George. À certains moments, elle avait l'impression que son esprit flottait au-dessus d'elle comme un nuage. Elle regardait son corps replié sur le matelas et se demandait: Pourquoi? Mais, à d'autres moments, elle était d'une lucidité totale : elle ouvrait les yeux et contemplait ses genoux remontés sous son menton, et elle se félicitait de ne pas quitter l'abri du manteau.

Pourtant, elle savait que sa tête ne fonctionnait pas normalement. Et ça, songea-t-elle dans un éclair de conscience, c'était la folie. Elle l'avait observée de l'extérieur pendant des années. C'était la première fois qu'elle se trouvait de l'autre côté.

À un moment, elle fit un rêve, ou eut une vision : plusieurs hommes, amicaux mais affairés, vêtus de blouses de technicien ou de savant, la déposaient dans un cylindre d'acier grand comme une cabine téléphonique. Quand elle fut à l'intérieur, on abaissa sur l'ouverture du cylindre un couvercle d'acier avec des clapets entrecroisés, pour le sceller. L'un des techniciens, un homme

intelligent à la voix douce et aux cheveux blancs, qui portait des lunettes et parlait avec un léger accent allemand, lui dit : « Il suffit que vous résistiez à la chaleur. Si vous passez ce cap, tout ira bien. »

Un rêve qui exprimait son besoin de protection, se dit-elle dans un de ses accès de lucidité. Elle avait vu cet homme blond, pensa-t-elle, dans une publicité pour Mercedes ou BMW. Mais ce n'était pas l'homme qui comptait, c'était le cylindre : personne, personne au monde ne pouvait l'atteindre quand elle se trouvait à l'intérieur.

Après une longue période où elle erra entre les limites de la conscience et de l'inconscience, elle se concentra sur elle-même. Puis elle découvrit une lueur de pensée rationnelle, s'y cramponna jusqu'à une sorte d'étincelle, se redressa. Grace était assise sur le sol de ciment, devant l'écran d'ordinateur. L'écran était vide.

« Grace, ça va ? »

Andi avait chuchoté. Par réflexe, Grace regarda au plafond, comme si ce murmure pouvait venir d'ailleurs, de Dieu. Puis elle se retourna et vit Andi. « Maman ?

— Oui. » Andi roula sur le côté et réussit à s'asseoir.

« Maman, est-ce que tu...

— Je me sens mieux », répondit Andi avec un frisson.

Grace la rejoignit en rampant. Sa fille, pourtant mince, semblait avoir encore maigri, tel un renard affamé par l'hiver.

« Seigneur, maman, tu étais en train de te disputer avec papa.

— John Mail m'a battue. Il m'a violée », dit Andi. Elle prononça le mot tout simplement. Grace devait savoir ce qui se passait, son aide lui était indispensable.

« Je sais », murmura Grace en détournant les yeux. Des larmes coulaient le long de ses joues. « Mais tu te sens mieux, maintenant?

— Je crois. » Andi se mit à genoux avec difficulté et descendit du matelas en tremblant, une main appuyée au mur. Ses jambes lui semblaient en coton, épaisses, molles, peu fiables ; jusqu'au moment où la circulation se rétablissait dans ses veines. Elle tira sur sa jupe, rajusta son chemisier. Il lui avait pris son soutien-gorge, ça, elle se le rappelait. Le souvenir de l'agression lui revenait progressivement.

Elle tourna le dos à sa fille, releva sa jupe, baissa son slip et regarda : juste une goutte de sang. Elle n'était pas gravement déchirée.

« Tu vas bien? chuchota Grace.

— Je crois que oui.

— Qu'est-ce qu'on va faire? Qu'est-il arrivé à Geneviève ?

— Geneviève? » *Mon Dieu, Geneviève!* « Il faut qu'on réfléchisse », dit Andi en se retournant vers Grace. Elle s'agenouilla sur le matelas, attira la tête de sa fille contre elle et lui murmura à l'oreille : « D'abord, il faut qu'on sache s'il nous écoute ou si nous pouvons parler librement. Nous allons continuer à parler, mais tu vas monter sur mes épaules et je vais essayer de tenir debout. Ensuite, je veux que tu observes bien le plafond pour voir s'il y a quelque chose qui ressemble à un micro. Ça ne peut pas être très sophistiqué, il aura juste fixé un micro de magnétophone dans une prise d'air, ou quelque chose de ce genre. »

Grace opina, et Andi poursuivit à voix haute : « Je ne pense pas être gravement blessée mais j'ai besoin de sommeil.

— Allonge-toi un peu. » Andi s'accroupit, et Grace monta sur ses épaules. Elle devait peser une quarantaine de kilos, pensa Andi. Elle dut prendre appui contre le mur pour se relever mais elle y parvint, et elles arpentèrent la cellule. Grace, la tête touchant presque le plafond, promena ses doigts le long des solives, explora les prises d'air dans les murs.

Finalement, elle susurra : « Ça va. » Andi s'accroupit, Grace sauta à terre, secoua silencieusement la tête. Elle n'avait rien trouvé.

Lui parlant de nouveau dans le creux de l'oreille, Andi expliqua : « Je vais dire certaines choses sur John Mail. Et la prochaine fois qu'il descendra, il faudra voir s'il fait allusion à des choses que j'ai dites. Pose-moi une question. Demande-moi pourquoi il fait tout ça. »

Grace acquiesça.

« Maman, pourquoi est-ce que John Mail fait ça ? Pourquoi te blesse-t-il ? » La question sonnait faux, le ton était artificiel, mais sur un mauvais enregistrement cela passerait peut-être.

Andi observa délibérément une longue pause, comme si elle réfléchissait. « Je crois que c'est pour compenser des problèmes sexuels qu'il a eus lorsqu'il était enfant. Ses parents ne l'ont pas aidé, son beau-père le battait avec une tringle...

— Tu veux dire que c'est un maniaque sexuel. »

Andi secoua la tête pour l'avertir : *Ne va pas trop loin...*

« On peut envisager qu'il a un simple problème médical, un déséquilibre hormonal que nous ne comprenons pas. Quand nous avons pratiqué des tests, il avait l'air tout à fait normal, mais à l'époque nous n'avions pas le même matériel qu'aujourd'hui. »

Grace lui adressa un signe de connivence et reprit : « J'espère qu'il ne nous fera plus de mal.

— Moi aussi. Maintenant, essayons de dormir. »

Elles devinèrent sa présence, elles perçurent un impact, le déplacement d'un corps massif. Puis elles l'entendirent descendre les marches de la cave, des pas assourdis et éloignés. Grace se blottit contre Andi, qui sentit son esprit repartir à la dérive. Non. Elle devait absolument tenir le coup.

Puis la porte s'ouvrit : gratement du verrou que l'on pousse, grincement des gonds. Grace implora sa mère : « Ne le laisse pas m'emmener seule comme Geneviève. »

L'œil de Mail apparut dans l'entrebâillement de la porte et les observa. Ensuite, il la referma et il y eut un nouveau bruit métallique. Une chaîne. Elle ne l'avait pas entendue auparavant, pas plus qu'elle ne l'avait vue lorsqu'il l'avait fait sortir de la pièce. Il donna deux tours de clé de l'intérieur, afin qu'elles ne cherchent pas à s'échapper.

« Ne bougez pas », dit-il. Il portait un jean et une chemise olivâtre avec un col, c'était la première fois qu'elles le voyaient vêtu autrement qu'avec un T-shirt. Il apportait deux repas réchauffés au micro-ondes, assiettes et cuillers en plastique. Il les posa par terre et recula.

« Où est Geneviève ? » demanda Andi en se redressant. De la main gauche, elle avait serré les deux pans de son chemisier sans s'en rendre compte. Elle n'en prit conscience qu'en voyant Mail réagir.

« Je l'ai laissée au Hudson Mail. Lui ai dit de chercher un policier.

— Je ne vous crois pas.

— Pourtant, c'est ce que j'ai fait », affirma-t-il, mais ses yeux se dérobèrent, et une folle angoisse étreignit le cœur d'Andi. « Ils ont mis Davenport sur nos traces, ajouta-t-il.

— Davenport?

— C'est un flic important de Minneapolis, fit Mail, apparemment impressionné. Il invente des jeux.

— Des jeux ? » Elle ne suivait pas.

« Ben oui, vous savez. Des jeux de guerre et de rôles, et quelques jeux vidéo. Il est vraiment riche, maintenant. Et en plus, il est flic.

— Oh ! » Elle posa deux doigts sur sa lèvre inférieure, l'air pensif. « Effectivement, j'ai entendu parler de lui. Vous le connaissez ?

— Je l'ai appelé, je lui ai parlé.

— Vous voulez dire, aujourd'hui ?

— Il y a deux heures environ, répondit Mail, qui semblait très fier de lui.

— Et vous lui avez parlé de Geneviève ? »

Pour la deuxième fois, il détourna les yeux. « Non.

Je lui ai téléphoné du supermarché juste après l'avoir déposée. Il ne devait pas être encore au courant, pour elle. »

Andi n'était pas complètement remise du viol et n'avait pas l'esprit aussi vif que d'habitude, mais elle fit de son mieux pour essayer de comprendre le discours de cet homme. Et elle crut y déceler de la peur, ou du moins de l'incertitude.

« Ce Davenport, il vous fait peur ?

— Bordel, non. J'en ferai ce que je voudrai. Et il ne nous retrouvera pas.

— Mais on dit que c'est un vrai dur, non ? Est-ce qu'il n'a pas été suspendu pour brutalité ou quelque chose comme ça ? Parce qu'il avait tabassé un suspect ?

— Un maquereau. Il a passé un mac à tabac pour avoir tué un de ses indics.

— Sûrement pas le genre d'homme que vous voudriez affronter, suggéra Andi. Je penserais plutôt que vous avez envie de jouer avec lui — si vous n'êtes pas déjà en train de le faire.

— Oui, c'est un peu ce que je fais », avoua Mail. Il rit, cette perspective avait l'air de le réjouir. Puis : « Je reviendrai tout à l'heure. Mangez votre repas, c'est bon. »

Et il partit.

Peu après, Grace rampa jusqu'à l'une des assiettes et goûta une bouchée.

« Ce n'est pas très chaud.

— Peut-être, mais ça nous fera du bien. Nous allons tout manger.

— Et s'il a mis du poison ?

— Il n'a pas besoin d'y mettre du poison », répondit Andi froidement.

Sa fille la regarda et baissa la tête. Elles prirent les assiettes, regagnèrent le matelas et se jetèrent sur la nourriture. Grace s'interrompit pour aller chercher deux boîtes de soda à la fraise, en passa une à sa mère et jeta un coup d'œil au Porta-Potti.

« Mon Dieu, quelle horreur! Il va falloir... »

Andi cessa de manger, regarda les toilettes chimiques, puis sa fille. Une enfant gâtée, qui bénéficiait d'une salle de bains privée depuis qu'elle était en âge d'avoir sa propre chambre.

« Grace, dit-elle, nous sommes dans une situation désespérée. Nous essayons de survivre en attendant que la police nous trouve. Par conséquent, nous mangeons ce qu'il nous donne, et il ne doit pas y avoir de gêne entre nous. Nous essayons simplement de tenir du mieux que nous pouvons.

— C'est vrai, reconnut Grace. Mais j'aimerais tant que Geneviève soit avec nous... »

Andi hoqueta, se força à avaler. Geneviève, elle le savait, était peut-être déjà morte, mais il n'était pas question de le dire à Grace. Elle devait la protéger. « Écoute, mon petit...

— Elle est peut-être morte, dit Grace, les yeux écarquillés comme une chouette. Oh, mon Dieu, j'espère que non... » Elle posa sa cuiller et se mit à pleurer. Andi commença à la consoler, mais finit par lâcher son assiette et sanglota à son tour. Quelques secondes plus tard, Grace rejoignit sa mère, et elles pleurèrent ensemble, blotties l'une contre l'autre. Andi eut une vision de cette nuit où elles s'étaient roulées toutes les trois sur la moquette, au premier étage, riant à perdre haleine de la réflexion de Geneviève : « Ma parole, ce type bandait comme un âne. »

Longtemps après, Grace murmura : « Il n'a rien dit sur le fait qu'il était un maniaque sexuel...

— Il ne nous écoute pas, il n'a rien entendu.

— Alors, qu'allons-nous faire?

— Nous devons le juger, dit Andi. Si nous estimons qu'il a l'intention de nous tuer, on l'attaquera. Il faut réfléchir aux meilleures façons de nous y prendre.

— Il est trop fort.

— Nous devons quand même essayer. Et si ça se trouve... je ne sais pas. Écoute, John Mail est très intelligent, mais nous pouvons peut-être le manipuler.

— Comment ça ?

— J'y ai pensé. S'il parle à ce dénommé Davenport, on peut tenter de faire passer un message.

— Comment ? » Andi soupira. « Je ne sais pas. Pas encore. »

John Mail revint une heure plus tard. De nouveau, elles sentirent sa présence avant même de l'entendre, elles perçurent la vibration de son corps dans l'escalier. Il ouvrit la porte de la même façon, avec précaution. Andi et Grace étaient sur le matelas. Il les regarda toutes les deux, s'attardant longuement sur Grace jusqu'à ce qu'elle détourne les yeux. Puis il dit à Andi : « Dehors. »

8

Lucas passa le début de l'après-midi à lire les journaux, puis à zapper d'une chaîne de télévision à l'autre. Quand il eut fait le tour, il appela la criminelle et demanda que Sloan le rejoigne au bureau de Nancy Wolfe.

En arrivant devant l'immeuble, Lucas trouva Sloan penché sur l'Acura NSX que lui-même avait examinée le matin.

« C'est de la tôle épaisse, dit Sloan en traînant les pieds jusqu'à lui. À côté, la Porsche a l'air d'une putain de Packard. »

Sloan était un homme maigre, un homme qui regardait le monde en coin, avec un sourire sceptique. Il aimait les costumes marron et en possédait plusieurs de tonalités différentes : en été, il affectionnait les ocre clair et les blanc cassé, les cravates rayées et les chapeaux de paille ; en hiver, il penchait pour les tons plus sombres et les chapeaux de feutre. Il venait de passer à la ligne hivernale et formait une tache sombre sur le parking.

« Si tu la reluques de trop près, elle va finir par te mordre », dit Lucas en désignant la NSX. Il lança la bague de fiançailles en l'air, la rattrapa et la glissa à l'extrémité de son pouce. La pierre étincelait comme un incendie de forêt.

« Qu'est-ce qu'on fait? demanda Sloan.

— On va jouer à méchant flic-gentil flic avec Nancy Wolfe, l'associée de Mme Manette. Toi, tu fais le gentil.

— Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans?

— Tu es au courant, pour le coup de téléphone de ce salopard ? demanda Lucas.

— Oui, Lester m'a fait écouter la cassette.

— Je me suis renseigné un peu partout. Personne, aucun journal, aucune station de radio, aucune chaîne de télévision n'a parlé du T-shirt GenCon. Personne n'a révélé que j'étais sur l'affaire. Les seuls au courant, en dehors de notre service, étaient la famille et quelques proches. Wolfe. Un avocat.

— Bon Dieu! s'exclama Sloan en se grattant la tête. Tu crois que quelqu'un lui raconte des trucs? Au salopard?

— Ça se pourrait. Je veux bien admettre qu'il ait entendu parler de moi. Mais je ne peux expliquer comment il sait, pour le T-shirt, à moins d'être doué d'une intuition surnaturelle.

— Hum. » Ils passèrent devant la sculpture-chewing-gum.

Sloan la regarda et demanda :

« On applique Miranda^[1] ?

— Tout à fait. On lui sort le grand jeu. Si elle veut un avocat, on lui dit : Parfait. Je ne vais pas la lâcher. Il faut la pousser dans ses retranchements. Pareil pour le reste de la famille, quand nous y serons. »

« Lucas, hé, Lucas ! » Ils venaient de s'engager sur le pont, s'étaient arrêtés un instant pour regarder les carpes, quand ils entendirent une voix féminine. Ils se retournèrent et virent Jan Reed qui courait de l'autre côté de la rue. Une camionnette de la télévision effectuait un demi-tour interdit pour entrer dans le parking.

« Celle-là me fait vraiment bander », avoua Sloan entre ses dents.

Reed avait de grands yeux bruns, des cheveux auburn qui lui tombaient sur les épaules et de longues jambes bronzées. Elle portait un tailleur couleur prune et des chaussures assorties, un sac Gucci pendait à son épaule. Elle avait des incisives légèrement saillantes, et un discret zézaïement ajoutait à son charme.

« Vous êtes sur ce coup-là? demanda Lucas quand Reed arriva à leur hauteur. Voici...

— L'inspecteur Sloan, bien entendu », dit Reed. Elle serra la main de Sloan et lui décocha un sourire à deux cents watts, se tourna vers Lucas et expliqua : « J'essaie d'interviewer Nancy Wolfe. J'ai cru comprendre que ses fichiers avaient été mis sous séquestre ce matin par les nazis locaux.

— C'était moi », fit Lucas.

Le sourire de Reed s'élargit imperceptiblement : elle s'en était doutée.

« Vraiment ? Et pourquoi avez-vous fait ça ? »

Lucas jeta un coup d'oeil au camion et répondit : « Jan, Jan, Jan. Vous avez un affreux micro, pas du tout éthique, dans ce camion, n'est-ce pas? Je veux dire, nom d'un chien, que c'est un procédé des plus vulgaires, voire répugnant, une intrusion sournoise dans ma vie privée. De fait, c'est même à la limite du délictueux. Si ce n'est pas carrément délictueux. » Reed poussa un soupir. « Lucas... »

Il se pencha à son oreille et murmura : « Allez vous branler. »

Elle se pencha vers la sienne et répondit sur le même ton : « Je ne suis pas contre le principe, mais il se trouve que je préfère travailler en équipe. »

Lucas recula, toucha la bague au fond de sa poche et dit : « Allez, Sloan, on va voir si nous pouvons parler à Mme Wolfe avant les médias...

— Bon sang, Lucas ! » s'exclama Reed en tapant du pied.

«Tu crois vraiment qu'ils avaient un micro? demanda Sloan quand ils furent à l'intérieur du bâtiment.

— J'en suis convaincu.

— Et tu penses qu'ils ont entendu ce que je disais? Comme quoi elle me faisait bander?

— Sans aucun doute, dit Lucas en réprimant un sourire. Et ils se serviront aussi de ça, ces infâmes planqués.

— Tu me racontes des bobards, mon vieux. Arrête, j'ai besoin de savoir. »

La réceptionniste eut l'air de vouloir rentrer sous terre lorsqu'elle vit Lucas et Sloan pénétrer dans le hall. Lucas demanda à voir Wolfe.

«Le Dr Wolfe est avec un patient. Elle devrait avoir terminé dans... » Elle jeta un coup d'œil à la pendule de bureau. « Cinq minutes environ. Je ne voudrais pas l'interrompre...

— Nous la verrons quand elle sera prête, répliqua Lucas. Nous l'attendrons dans le bureau du Dr Manette. »

Sherrill et Black étaient assis par terre, occupés à éplucher une pile de chemises en carton.

« Du nouveau? s'enquit Lucas.

— Salut, Sloan, dit Sherrill.

— Ceux-ci sont complètement fêlés, indiqua Black en tapotant un petit tas de dossiers. Ceux-là sont névrosés, poursuivit-il en désignant un autre tas, plus épais, et la grosse pile, ce sont les légèrement dérangés. Certains cinglés sont en prison ou à l'hôpital. Il y en a d'autres, mais nous ignorons où ils sont. Quand nous en repérons un, nous appelons le commissariat.

— Où en est-on, pour le banquier? demanda Sherrill.

— J'en ai fait cadeau au chef, dit Lucas. Vous en avez trouvé

d'autres dans le même genre?

— Possible. Il y en a deux ou trois auxquels elle a ajouté de charmants petits commentaires... cryptiques. Des références à d'autres dossiers que nous n'avons pas trouvés. Il y a des fichiers informatiques quelque part, mais nous n'avons pas les disquettes. Anderson va venir explorer son disque dur. » Elle tourna la tête vers un ordinateur IBM qui trônait sur une tablette à côté du bureau de Manette.

Wolfe entra alors, le visage crispé, contenant à peine sa rage, et se planta devant Lucas, les bras le long du corps, poings serrés.

« Que voulez-vous ?

— Nous avons des questions à vous poser.

— Dois-je appeler mon avocat?

— Comme vous voulez, fit Lucas en haussant les épaules. Et il est de mon devoir de vous prévenir : vous avez le droit de demander un avocat. »

Wolfe blêmit lorsque Lucas lui énonça la règle Miranda.

« Vous êtes sérieux.

— Oui, dit-il en opinant. Nous sommes très sérieux, docteur Wolfe. »

Sloan intervint d'un ton plus amène, apaisant.

« Nous n'avons que des questions de routine à vous poser. Entendez par là, c'est à vous de décider, m'dame Wolfe, mais nous ne voulons pas vous importuner. On ne va pas vous braquer de projecteur en pleine face. Nous essayons simplement de dégager quelques hypothèses. Si ce n'est pas un de ses patients qui l'a enlevée, pourquoi a-t-on fait ça? A l'évidence, le coup a été préparé, donc ce n'est pas l'œuvre d'un maniaque qui enlève des gens au hasard. Nous avons besoin de savoir qui aurait intérêt...

— Cet homme, dit Wolfe, s'adressant à Sloan mais braquant son index sur Lucas, a suggéré ce matin que je bénéficierais de la mort d'Andi. Cela me déplaît fortement. Andi est ma plus chère amie, une amie de longue date. Elle est ma meilleure amie depuis l'université et, s'il devait lui arriver quelque chose, ce serait pour moi un désastre, pas un profit. Et je déplore... »

Sloan jeta un coup d'œil à Lucas, secoua la tête et reporta son attention sur Wolfe : « Il arrive que Lucas et moi ne soyons pas en phase sur ce genre de choses...

— Sloan... » commença Lucas, sur le ton de la mise en garde. Mais Sloan leva la main.

« Ce n'est pas un méchant homme, expliqua Sloan à Wolfe, mais il n'a pas de manières. Je suis sûr qu'il ne voulait pas vous offenser mais, voyez-vous, quelquefois, il... comment dire, il est un peu trop direct. »

Lucas laissa paraître son irritation.

« Dites-moi, Sloan... »

Sloan l'arrêta de la main. « Nous cherchons des faits. Nous ne voulons pas vous contraindre. Nous essayons simplement de voir à qui profiterait la mort ou la disparition d'Andi Manette, nous ne disons pas que c'est vous. Moi pas, en tout cas. »

Nancy Wolfe secoua la tête. « Je ne vois pas comment cela pourrait profiter à qui que ce soit. Si Andi mourait, je toucherais une indemnité de la compagnie d'assurances en tant qu'associée, mais cela ne compenserait pas sa perte, ni sur le plan financier ni sur le plan affectif. Je peux imaginer que George Dunn récupérerait un paquet — vous savez, elle a démarré avec l'argent de sa famille. George serait encore menuisier s'il n'avait pas épousé Andi.

— On ne pourrait pas en parler dans votre bureau ? Nous serions mieux dans un endroit un peu plus discret, non ? » demanda Sloan, triomphant.

Sur le chemin du bureau de Wolfe, qui avait quelques pas d'avance sur eux, Sloan se pencha vers Lucas et chuchota : « Tu sais, cette Sherrill... eh bien, elle me fait bander aussi. Je me demande si je n'ai pas un problème de ce côté-là...

— On ne peut pas dire que ça soit une nouveauté », dit Lucas. Il lança la bague en l'air et la rattrapa. Sherrill... Sherrill était attirante. Jan Reed aussi. S'il n'y avait eu Weather, il aurait certainement ramené Jan Reed chez lui. Lucas aimait les femmes, beaucoup. Trop, peut-être. C'était un argument de plus sur la longue liste des problèmes que lui posait le mariage.

Il était toujours choqué quand un de ses amis mariés draguait une autre femme. Cela ne lui paraissait pas bien. Tant qu'on ne s'est pas engagé, d'accord, on peut faire ce qu'on veut. Maintenant que la perspective du mariage se profilait, il se demandait : la chasse allait-elle lui manquer? Suffisamment pour qu'il trompe Weather? Allait-il prendre cette question en compte s'il lui demandait de l'épouser? D'un autre côté, il n'avait pas vraiment envie de Reed. Ni de Sherrill. Il avait seulement envie de Weather.

« Qu'est-ce qui ne va pas? demanda doucement Sloan.

— Pardon?

— Tu avais la tête de quelqu'un qui a eu une attaque ou je ne sais

quoi. » Ils étaient devant la porte de Wolfe, et Sloan le regardait d'un air intrigué.

« Oh rien. Il se passe beaucoup de choses. »

Sloan sourit « Je vois. »

Le bureau de Nancy Wolfe était le reflet de celui d'Andi Manette, même genre de mobilier, même alcôve remplie de dossiers plus la machine à café. Sloan, usant de tout son charme, réussit à la faire parler.

Elle n'aimait pas George Dunn. Il était confronté à un divorce imminent. Si Andi mourait, non seulement il allait hériter et toucher le montant de l'assurance, mais il sauverait la moitié de sa fortune. « C'est ce qu'elle récupérerait après la séparation. Quand ils se sont mariés, il ne possédait que sa chemise, c'est tout; son argent, il l'a gagné après leur mariage. Vous connaissez la législation du Minnesota en matière de divorce... »

Tower Manette ne toucherait rien à la mort de sa fille, expliqua Wolfe, à moins d'un concours de circonstances fort compliqué et improbable. Il faudrait qu'Andi meure, ainsi que ses deux filles, et que George Dunn soit reconnu coupable du crime.

« Ça ne vous rapporterait que l'indemnité que la compagnie d'assurances prévoit pour l'associée demeurée seule ? demanda Lucas.

— Exactement.

— Qui reprendrait les patients du Dr Manette? »

Wolfe eut l'air exaspérée. « Moi, monsieur Davenport. Et je gagnerais un peu d'argent avec eux. Mais, aussi rapidement que possible, je trouverais quelqu'un pour s'en occuper. J'ai un carnet de rendez-vous entièrement bouclé, actuellement. Je ne pourrais pas me charger de sa clientèle, pas toute seule.

— Donc, ça vous ferait l'assurance et la clientèle.

— Bon sang ! s'exclama Wolfe. Ces insinuations sont intolérables.

— Ce ne sont pas des insinuations. Nous parlons de gros sous, et vous n'êtes pas très coopérative, rétorqua Lucas d'un ton sec.

— Allons, allons, intervint Sloan. Calme-toi, Lucas. »

Ils poursuivirent l'entretien pendant une demi-heure mais ne glanèrent pas grand-chose de plus. Comme ils allaient partir, Wolfe lança à Lucas : « Je pense que vous êtes au courant, pour la plainte.

— Non.

— Nous nous sommes adressés au tribunal pour rentrer en possession de nos fichiers », expliqua-t-elle.

Lucas haussa les épaules.

« Ça ne me concerne pas. Les avocats s'en occuperont.

— Ce que vous faites est scandaleux.

— Racontez ça à Andi Manette et à ses filles, si nous les récupérons.

— Je suis sûre qu'Andi nous soutiendrait, dit Wolfe. C'est nous qui devrions examiner les fichiers et vous communiquer ce qui peut être important.

— Vous n'êtes pas de la police, répondit Lucas d'un ton cassant. Ce qui est important pour des policiers ne l'est pas forcément pour des pys.

— Vous n'avancez pas bien vite, aboya Wolfe. Autant que je sache, vous n'avez rien trouvé jusqu'ici. »

Lucas sortit le portrait-robot de sa poche : les souvenirs accumulés de deux témoins oculaires et de Marcus Paloma, le propriétaire du magasin de jeux. « Vous connaissez cet homme ? » Wolfe prit la photo, fronça les sourcils, secoua la tête.

« Non, je ne pense pas. Mais il a l'air... générique. Qui est-ce ?

— Le ravisseur, dit Lucas. Voilà le rien que nous avons trouvé jusqu'ici. »

« Ça fait au moins une femme qui ne te trouve pas irrésistible, ironisa Sloan tandis qu'ils longeaient le couloir vers la sortie.

— Ouais, sur combien ? » Lucas supportait assez bien qu'on ne l'aime pas, mais parfois le goût était amer. « Sur les six mille que nous connaissons ?

— Je crois que c'est huit mille.

— Est-ce qu'elle te fait bander, celle-là ?

— Non... non. » Sloan poussa la porte donnant sur la rue. « Ça serait plutôt elle qui bande, et ce n'est pas pour moi. » Quelques secondes plus tard, il ajouta : « Où va-t-on, maintenant ? Chez Tower Manette ?

— Oui. Oh, bon sang, le temps passe. » Lucas s'arrêta pour contempler les carpes qui patrouillaient dans l'eau, leurs ouïes s'ouvrant et se refermant avec lenteur. Insouciantes, les carpes : et il eut le sentiment que quelqu'un lui ajoutait un poids sur la poitrine. «

Manette et les petites... Seigneur. »

Tower Manette répéta que Dunn hériterait de tout, sauf si l'on établissait qu'il avait participé au crime.

« Vous l'en croyez capable ? demanda Sloan.

— Pour les filles, je ne sais pas. » Tower commença à marcher autour du tapis en se mordillant un ongle. « Il s'est toujours comporté comme s'il les aimait mais, au fond, George Dunn est capable de tout. Supposons qu'il ait payé un imbécile pour... enlever Andi. Au lieu de quoi, le type embarque les deux petites aussi parce qu'elles sont témoins de cet enlèvement qui tourne mal. George pourrait difficilement aller vous expliquer ça.

— Je ne suis pas d'accord », intervint Helen Manette. Son visage était marqué par l'inquiétude, son regard flou. « J'ai toujours bien aimé George. Plus que Tower, en tout cas. À mon avis, s'il était impliqué dans cette histoire, il veillerait à ce qu'il ne soit fait aucun mal aux petites. »

Manette s'immobilisa, fit volte-face et tendit l'index vers Lucas : « Sincèrement, je crois que vous faites fausse route. Vous devriez vous lancer sur la piste des cinglés au lieu de chercher à qui le crime profite.

— Nous suivons toutes les pistes possibles, affirma Lucas. Nous essayons tout.

— Avez-vous obtenu quelque chose? N'importe quoi?

— Quelque chose, oui : nous avons un portrait du ravisseur.

— Quoi? Je peux le voir? »

Lucas sortit le portrait-robot de sa poche. Le couple Manette le regarda et hocha la tête en même temps.

« Jamais vu, dit Tower Manette. Et sa mort ne profiterait à personne, sauf à George Dunn.

— C'est-à-dire..., commença Helen Manette avec hésitation. Je déteste...

— Qu'entendez-vous par là? demanda Sloan. La moindre chose a son importance.

— Eh bien, Nancy Wolfe. L'indemnité de La compagnie d'assurances n'est pas la seule chose qu'elle toucherait. Elles ont fondé cette affaire et elles ont six associés. Si Andi disparaissait, Nancy récupérerait l'affaire, en plus de l'argent de l'assurance.

— C'est ridicule ! s'exclama Tower Manette. Nancy est une vieille amie de la famille. Et c'est la plus ancienne amie d'Andi...

— Qui sortait avec George Dunn avant qu'Andi ne le lui prenne, précisa Helen. Quant à l'affaire, cela marche très bien...

— Mais le Dr Wolfe disait que si Andi venait à disparaître elle aurait à embaucher une autre associée.

— Bien sûr, approuva Helen. Mais ce ne serait plus une société en nom collectif. Elle serait l'unique actionnaire et toucherait un pourcentage sur ce que chacun rapporte. » Le mot *rapporte* était sorti tout naturellement de la bouche de Helen Manette. Cela détonnait, de la part d'une femme habitant cette maison. Cela sentait trop la rue. « Nancy Wolfe s'en... tirerait fort bien. »

« Voilà encore un heureux couple, constata Sloan alors qu'ils se dirigeaient vers la voiture. Helen est une tarentule déguisée en brave bourgeoise. Et Tower avait l'air du type qui se fait retirer une ligne d'hameçons du cul.

— Ouais... mais cette histoire de société en nom collectif... Wolfe ne nous a pas tout dit, ou je me trompe ? »

George Dunn avait deux bureaux. L'un était meublé en merisier de style contemporain, fauteuils de cuir, tapis bordeaux et estampes originales sur les murs. Rien sur la table en dehors d'un carnet de rendez-vous et d'une grande boîte à cigares en bois sombre.

L'autre, au fond du bâtiment, avait de la moquette synthétique au sol, des éclairages au néon, une douzaine de bureaux et de tables à dessin avec des terminaux d'ordinateur, deux femmes et deux hommes en manches de chemise. Dunn, installé derrière une table en U couverte de paperasse, était en pleine conversation téléphonique. Voyant Lucas et Sloan, il l'abrégea en quelques mots et reposa le combiné.

« Bon, tout le monde sait ce qu'il a à faire ? Tom prend les rênes, Clarice gère les affaires courantes. Je reviendrai quand nous aurons retrouvé Andi et les filles. »

Il conduisit Lucas et Sloan dans le premier bureau, où ils pouvaient parler tranquillement. « J'ai tout confié à l'équipe en attendant que ceci soit terminé, dit-il. Vous avez du nouveau ?

— Il s'est produit deux ou trois incidents troublants. Nous pensons avoir le portrait du ravisseur mais nous ignorons son nom. »

Lucas montra le portrait-robot à Dunn, qui l'étudia, se gratta le front. « Il y avait un type, un menuisier. Bon Dieu, il ressemblait un

peu à ça. Les mêmes lèvres.

— Son nom? Vous avez une raison de penser... ?

— Dick... Dick, Dick... » Dunn recommença à se gratter le menton. « Seddle ! Dick Seddle. Il estimait qu'il devait devenir contremaître, et comme aucun emploi ne lui a été proposé il a pris la mouche et il est parti. Il était furieux — mais c'était l'hiver dernier. Il s'est promené partout en répétant qu'il allait me faire la peau, mais rien ne s'est produit.

— Vous avez une idée de l'endroit où on pourrait le trouver?

— Ils doivent avoir son adresse à la comptabilité.

Il est marié, il habite quelque part dans le sud de Saint Paul. Mais je ne sais pas. Il est plus âgé que le type dont vous me parlez. Trente-cinq ans, peut-être quarante.

— Où est la comptabilité?

— Au bout du couloir sur la gauche.

— J'y vais », dit Sloan à Lucas.

Comme Sloan quittait la pièce, Dunn décrocha son téléphone et appuya sur une touche : « Un policier est en route. Donnez-lui tout ce qu'il demande sur Dick Seddle. C'est un menuisier, il a travaillé sur le site Woodbury jusqu'à l'hiver dernier, janvier je crois. Oui, oui. »

Quand il eut raccroché, Lucas reprit : « Nous parlons à tout le monde, on recommence à zéro. Nous demandons qui toucherait le gros lot si Andi Manette mourait. Votre nom revient régulièrement.

— Qu'ils aillent se faire foutre ! » s'exclama Dunn avec hargne. Il donna un grand coup de son large poing en plein milieu du carnet de rendez-vous relié en cuir. « Se faire foutre.

— On raconte qu'Andi demandait le divorce, poursuivit Lucas.

— Un tissu de conneries. Nous avons résolu ça.

— ... Et que si vous divorciez, vous perdriez au moins la moitié de vos biens. On prétend que vous avez démarré votre société avec son argent et que lui verser la moitié de ce qu'elle vaut vous poserait des problèmes.

— C'est vrai, ça m'en poserait, répondit Dunn en opinant. Mais il n'y a pas un sou à elle ici. Pas un putain de sou. Cela faisait partie de notre accord, au moment de nous marier : pas question que j'aie la moindre dette à son égard. Et seul un putain de fou furieux oserait suggérer que je suis capable de faire du mal à Andi et aux enfants. Un fou furieux.

— Dans ce cas, nous avons affaire à une bande de fous furieux, car tous ceux à qui nous avons parlé l'ont suggéré, répliqua Lucas.

— Ah, eh bien...

— Je sais, qu'ils aillent se faire foutre, dit Lucas. Donc : à qui d'autre cela pourrait-il profiter?

— Personne, admit Dunn.

— Helen Manette a glissé que Nancy Wolfe récupérerait une affaire drôlement rentable. »

Dunn réfléchit un instant avant de dire : « Je pense que c'est vrai, mais elle ne s'est jamais intéressée tant que ça au cabinet... ni à l'argent. Andi a toujours été la meneuse, la femme d'affaires. Nancy était l'intellectuelle. Elle publie dans les revues spécialisées, ce genre de choses. Elle a gardé des liens avec l'université et est reconnue comme une grosse pointure par la communauté psychiatrique. C'est pour ça que leur association marchait bien, Andi s'occupe de l'aspect matériel, Nancy assoit leur réputation dans leur branche.

— À votre avis, Nancy n'est pas une coupable possible ?

— Non, je ne pense pas.

— J'ai cru comprendre que vous étiez sortis ensemble.

— Non ! Ils ne vous ont pas fait gober ça, tout de même ! J'ai invité Nancy deux fois dans ma vie. Ni elle ni moi n'avons eu envie d'aller plus loin. Même, lors de notre second rendez-vous, le dernier, elle m'a dit : "Tu sais, je connais quelqu'un qui serait parfait pour toi." Et elle avait raison. J'ai appelé Andi et nous nous sommes mariés un an plus tard. »

Lucas hésita, puis se lança : « Est-ce que votre femme a des marques particulières sur le corps ? Une cicatrice ? »

Dunn se figea. « Vous avez trouvé un corps ?

— Non, non. Mais si nous entrons en contact avec ceux qui la séquestrent et que nous voulons poser une question... »

Dunn ne fut pas dupe.

« Que se passe-t-il ?

— Nous avons reçu un appel d'un type.

— Et il a affirmé qu'elle avait une cicatrice ?

— Oui.

— De quel genre ?

— Il prétend qu'elle a la forme d'un missile...

— Oh, non, gémit Dunn. Non... »

Sloan entra, vit les deux hommes face à face et demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— On vous tient au courant », dit Lucas à Dunn.

Celui-ci abattit son énorme main de travailleur sur le bureau de merisier, envoyant valser la boîte à cigares. Les bâtons de chaise cubains voltigèrent comme un shrapnel. « Eh bien, bordel, trouvez quelque chose, cria Dunn. C'est vous, le putain de Sherlock Holmes. Lâchez-moi les baskets et sortez d'ici, faites quelque chose. »

Dans le couloir, Sloan demanda : « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Je lui ai demandé pour le missile.

— Oh, oh !

— Je ne sais pas qui est le type mais, en tout cas, il la viole. »

Alors qu'ils poursuivaient leur conversation dans le parking, Greave les appela de la bibliothèque municipale de Minneapolis. « C'est dans la Bible, dit-il. Les Netinims sont mentionnés un paquet de fois, mais ils n'ont pas l'air très importants. »

— Faites une photocopie des références et apportez-moi ça au bureau. Je serai là dans dix minutes », dit Lucas. Il coupa la communication avec Greave et appela le bureau d'Andi Manette, où il tomba sur Black.

« Pouvez-vous apporter un lot des meilleurs dossiers au central ? »

— Oui. On est en route. Et il y a un autre cas problématique. Un type qui possède une chaîne de bornes d'arcade. »

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sloan.

— Tu veux t'occuper de ça ? » dit Lucas.

Sloan haussa les épaules. « Je n'ai pas grand-chose d'autre sur le feu. Il y a bien cette affaire avec les Turcs mais, comme on a du mal à trouver quelqu'un qui parle turc correctement, ça n'avance pas beaucoup. »

— Je n'ai jamais rencontré de Turcs qui ne parlaient pas couramment l'anglais.

— Ouais, eh bien, tu devrais essayer d'enquêter sur un meurtre turc, pour voir. Ils se mettent à hurler "On parle pas anglais" dès que je débarque. Le type qui a été tué venait de Détroit, il dealait de la dope,

il devait en avoir pour trois briques en circulation, et personne n'a regretté sa mort.

— Parles-en à Lester, proposa Lucas. Nous avons besoin de quelqu'un pour continuer à creuser du côté de la famille Manette, de Wolfe, Dunn et de toute personne qui pourrait profiter de la mort d'Andi Manette... » Il lança la bague de fiançailles en l'air, la rattrapa et la roula entre ses paumes.

« Tu vas finir par perdre cette putain de pierre, dit Sloan. Tu vas la laisser tomber, et elle va rouler dans une bouche d'égout. »

Lucas baissa les yeux, vit la bague : il n'avait même pas eu conscience de son geste. « Il faut que je fasse quelque chose en ce qui concerne Weather.

— Tout le monde est d'accord sur ce point. Ma bonne femme en mouille sa culotte, d'attendre que tu fasses ta demande. Elle veut connaître tous les détails. Si je n'ai rien à lui raconter, elle me fera la peau. »

Greave les attendait avec une liasse de sorties d'imprimante qu'il tendit à Lucas. « Il n'y a pas grand-chose. La plupart du temps, les Netinims sont juste mentionnés au passage. S'il y a quelque chose d'intéressant, c'est probablement dans Néhémie. Là, 3.26. »

Lucas lut le passage. *Les servants (Netinims) habitaient l'Ofel, vis-à-vis de la porte des Eaux à l'Est, et de la tour en saillie.*

« Hum. » Il passa la feuille à Sloan et traversa la pièce jusqu'à une carte murale de la zone métropolitaine, où il suivit du doigt le tracé du Mississippi. « L'une des choses que l'on voit du fleuve, ce sont tous ces châteaux d'eau verts. Ils jaillissent comme des champignons du sommet des plus hautes collines. La porte des Eaux pourrait être n'importe lequel des barrages.

— Vous voulez que je vérifie ? »

Lucas sourit. « Vous en auriez pour deux jours. Appelez simplement les communes du secteur. Hastings, Cottage Grave, Saint Paul Park, Newport, Inver Grove, South Saint Paul, tout ça, dit-il en frappant la carte de l'index. Dites-leur que vous enquêtez sur l'affaire Manette et demandez-leur d'envoyer une voiture de patrouille du côté des châteaux d'eau. Pour voir s'il y a quelque chose de particulier. »

Black arriva dix minutes plus tard, la mine morose, et tendit à Lucas un dossier et une bande magnétique. « Un mec qui fait des saloperies avec des gosses. Quelqu'un devrait lui couper ses putains de

couilles.

— C'est assez explicite?

— Tout est là-dedans, et je me fous pas mal de ce que dira le psy. Le type *adore* faire ce genre de choses. Et il aime en parler — il aime l'attention que lui porte Manette. Il ne s'arrêtera jamais.

— Oh si, il faudra bien, dit Lucas en feuilletant le dossier. Et pendant plusieurs années... Je porte ça au chef. Mais pour agir, il faut attendre que Manette soit sortie d'affaire. »

Black acquiesça. « On a des spécimens peu ordinaires, là-dedans. » Il s'assit en face de Lucas, étala cinq dossiers sur la table comme une donne de poker, en poussa un vers Lucas. « Regardez-moi ce type. Il doit avoir violé une demi-douzaine de femmes, mais il a réussi à les convaincre de ne pas se plaindre. Il s'en vante, même. Il fond en larmes, et ensuite il éclate de rire. Il dit qu'il est accro au sexe, et il a des Vues sur Manette... ici même, là, regardez, elle l'a noté, elle dit qu'elle envisage de modifier l'orientation de sa thérapie. »

Une heure plus tard, ils étaient toujours plongés dans les dossiers quand Greave entra brusquement. « Ils ont quelque chose à Cottage Grove. » Lucas se leva d'un bond. « Qu'est-ce que c'est?

— Selon eux, on dirait un bidon de pétrole, en dessous d'un des châteaux d'eau.

— Comment le savent-ils ?

— Votre nom est peint dessus.

— *Mon* nom? »

Greave haussa les épaules. « C'est ce qu'ils disent. Ils sont dans tous leurs états, ils veulent que vous rappliquiez tout de suite. »

Sur la route de Cottage Grove, le téléphone cellulaire de Lucas grésilla. Il le mit en marche : « Oui ?

— Alors, Davenport, vous avez trouvé ? » roucoula Mail.

Lucas avait reconnu la voix avant même d'entendre le troisième mot.

« Écoutez, je... »

Mais l'autre avait coupé.

[1] Règle appliquée à partir de l'arrêt *Miranda v. Arizona* (1966),

qui prévoit que le suspect, au moment de son arrestation, a le droit de garder le silence et de téléphoner à un avocat, mais que tout ce qu'il dira de son plein gré pourra être utilisé contre lui. (N.d.T.)

À six rues du château d'eau, Lucas tomba sur un barrage de police, deux véhicules plantés en V en travers de la chaussée. Les voitures, contraintes de faire demi-tour, bloquaient complètement la voie. Il engagea la Porsche sur la bande d'urgence jaune et accéléra pour doubler les automobilistes en colère, jusqu'au moment où deux policiers se précipitèrent vers lui en agitant les bras pour le faire reculer.

Un agent de la circulation, visage écarlate, main sur son arme, se pencha vers la fenêtre. « Hé, dites-moi, qu'est-ce que vous croyez... » Lucas sortit son insigne et déclara : « Davenport, police de Minneapolis. Laissez-moi passer. »

Le flic repartit en courant vers une des voitures du barrage, cria quelque chose par une fenêtre ouverte, et celui qui était au volant recula un peu. Davenport se faufila dans la brèche et monta vers le château d'eau. Sur le chemin, il repéra un grand nombre de policiers dans les rues, revêtus de deux sortes d'uniforme. Ils évacuaient les maisons de chaque côté, et des femmes s'éloignaient en hâte des parages du château d'eau dans leurs breaks remplis d'enfants. Une bombe ? Un produit toxique ? Quoi ?

Le château d'eau ressemblait à un extraterrestre couleur d'aigues-marine sorti de *La Guerre des mondes*, avec son gros corps ovoïde soutenu par des jambes courtes et trapues. Trois fourgons de sapeurs-pompiers, un groupe de voitures de police, une camionnette pour le désamorçage des bombes, deux ambulances et une civière étaient postés à une centaine de mètres. Lucas s'arrêta au milieu des voitures de police.

« Davenport ? » Un gros type rubicond, boudiné dans son uniforme, lui fit signe d'approcher. « Don Carpenter, Cottage Grove. » Il s'essuya le visage sur sa manche. Il transpirait abondamment bien que la journée fût fraîche. « Il se peut qu'on ait un vrai problème.

— Une bombe ? »

Carpenter leva les yeux vers le sommet de la colline. « On ne sait pas. Mais c'est un baril de pétrole et il y a quelque chose de lourd à l'intérieur. Nous n'avons pas essayé de le déplacer, mais ça pèse.

— On m'a signalé que mon nom était écrit dessus.

— Exact. *Lucas Davenport, police de Minneapolis*. Tagage artistique ordinaire peint au pistolet. Nous étions sur le point de l'ouvrir quand quelqu'un a dit : "Seigneur, si ce type en a après Davenport, qu'est-ce qui l'empêche de fourrer quelques bâtons de dynamite ou je ne sais quelle saloperie à l'intérieur? Une bombe au phosphore, un truc comme ça?" Alors, on s'est abstenus.

— Hum », fit Lucas, regardant le château d'eau. Deux hommes bavardaient là-haut « Qui sont ces types?

— Brigade antibombes. Vu qu'on s'est promenés partout avant que quelqu'un ne lance l'hypothèse de la bombe, on a pensé que ça ne devait pas être dangereux de rester à côté. Une bombe à retardement n'aurait pas de sens, puisqu'il ignorait quand cm arriverait.

— Allons jeter un coup d'œil », proposa Lucas.

La base du château était ceinte d'une clôture

métallique anticyclones, percée à une extrémité d'une grille assez large pour laisser passer un camion. « Il a brisé la chaîne et y est allé en voiture », dit Carpenter.

Ils se trouvaient maintenant au sommet de la colline et apercevaient, en contrebas, le flot régulier de voitures qui quittaient le secteur.

« Mais personne ne l'a vu.

— Nous ne savons pas. On envisageait d'interroger tout le voisinage, mais l'hypothèse de la bombe a été émise et on n'a pas mené le projet à terme.

— On verra ça plus tard », fit Lucas.

Deux flics de la brigade antibombes s'avancèrent, et Lucas reconnut l'un d'eux. « Comment ça va? lui demanda-t-il. Vous étiez sur l'affaire du lac Elmo.

— Oui, Bill Path, et voici Jésus Martinez, annonça l'homme en désignant son équipier du pouce.

— Eh bien, qu'avons-nous là?

— Rien, si ça se trouve », répondit Path en se retournant vers le château d'eau. Lucas aperçut le baril noir à travers la clôture. Il était posé juste en dessous du réservoir perché sur ses quatre pattes. « Mais nous ne voulons pas prendre le risque de le bouger. Nous allons soulever le couvercle à distance et voir...

— Nous avons vidé le réservoir, dit Carpenter en essuyant son front sur sa manche. On ne sait jamais.

— Je peux ? demanda Lucas en regardant le bail.

— Bien sûr, répliqua Path. Mais ne donnez pas de coup de pied dedans. »

Lucas s'approcha du baril qui reposait à l'ombre du château d'eau et en fit le tour : un modèle standard, un peu rouillé, avec un couvercle qui avait l'air scellé d'une main professionnelle.

« L'un des premiers gars à se pointer ici a tapé dessus, et il ne s'est rien passé. Alors, on a fait pareil quand on est arrivés à notre tour, dit Martinez en souriant à Lucas. Il est plein de quelque chose, mais quoi ? »

— Ça pourrait être de l'eau, suggéra Path. S'il est plein d'eau, il doit peser dans les deux cents kilos.

— Mais comment l'a-t-il amené ici ? interrogea Lucas. Il n'a pas pu se servir d'un levier.

— Je pense qu'il l'a fait rouler, dit Path. Regardez. »

Il s'éloigna du baril, regarda alentour et tendit le doigt. Il y avait une entaille profonde dans le sol meuble, puis une série de cercles entrecroisés le long d'une ligne ondulante. « Selon moi, il l'a fait rouler jusqu'ici, puis il l'a basculé et l'a ramené au milieu en le faisant pivoter sur sa base. »

Lucas acquiesça en voyant le motif inscrit sur la terre.

« Hé, Bill, regarde donc ça, dit Martinez à Path en désignant le bord intérieur du baril. C'est de la condensation, ou il y a une petite fuite ? »

On aurait dit qu'une goutte d'un liquide non identifié perlait du fût. Path s'agenouilla, l'examina et grommela : « Ça ressemble à un trou d'épingle. » Il cueillit une feuille de pissenlit, s'en servit pour récupérer la goutte, qu'il renifla avant de passer le tout à Martinez.

« Eh bien ? s'enquit Lucas.

— Rien. Probablement de l'eau, répondit Martinez.

— Dans ce cas, faisons sauter le couvercle. » •

Path fixa un palan à l'échelle qui permettait d'accéder au château d'eau, tandis que Martinez ajustait un harnais autour du couvercle. Puis il attacha une corde de rappel au harnais, la fit passer dans la poulie et redescendre jusqu'au camion de dépannage. Le camion lâcha toute sa longueur de câble et, quand ce fut terminé, ils se retrouvèrent à cent cinquante mètres du baril.

« Prêt pour le gros boum ? demanda Path à Carpenter.

— Ne parlez pas comme ça, tonna le chef. Vous y songez vraiment ? Vous êtes sûr ? »

Ils allèrent tous s'accroupir derrière les voitures, la dépanneuse embraya, et le couvercle sauta comme une capsule de bière. Rien. Lucas entendit le ronronnement d'un moteur d'avion du côté de la rivière.

« Et ben, merde », fit Martinez au bout d'un moment. Il se releva. « Allons voir. »

Ils s'avancèrent prudemment. À dix mètres, Lucas s'aperçut que le baril était rempli d'eau. Quand ils furent tout près, ils scrutèrent attentivement l'intérieur. Il y avait un petit corps au fond, un visage ovale, très pâle, tourné vers eux. L'eau était troublée par un dépôt quelconque, et le corps miroitait, un peu flou, avec une robe blanche qui flottait autour comme de la mousseline et des cheveux noirs qui dessinaient une couronne autour de la tête.

Martinez regarda à l'intérieur. « Non. Ça, je ne peux pas. » Et il s'éloigna.

« Oh, merde! Qui est-ce? » demanda C arpenter, bouche bée.

Le corps était petit. Lucas dit : « Probablement Geneviève Dunn. On est vraiment sûr que c'est de l'eau? »

Path approcha son visage de la surface, examina le contenu et confirma : « Oui, c'en est. Il aurait pu placer un gros bloc de phosphore blanc là-dedans, et attendre qu'on évacue la flotte. »

Lucas secoua la tête. « Non. Il voulait que je voie ça. Une boîte avec un diable à ressort. Ce salopard joue un petit jeu... C'est le médecin légiste que j'aperçois là-bas? »

Carpenter acquiesça. « Je vais le chercher. »

Lucas fit quelques pas et attendit un peu plus loin en contemplant le pied de la colline. Il allait forcément y avoir autre chose — ou alors Mail rappellerait, pour exprimer sa jubilation. Carpenter l'avait rejoint : « Un type comme ça, je tirerais dessus. Comment peut-on tuer un enfant? »

— Comment peut-on... » répondit Lucas. Une réflexion d'un vétéran du Vietnam, un gars de la rue, lui revint à l'esprit. Comment peut-on tuer un enfant? En tirant un peu moins de balles...

Le médecin légiste était un homme jeune au visage étroit, à la pomme d'Adam proéminente et au nez chaussé de fines lunettes. Il s'avança, jeta un coup d'oeil à l'intérieur du baril et demanda : « Qu'est-ce que c'est que cette saloperie dans l'eau? »

Personne ne le savait.

« Eh bien, donnez-moi quelque chose pour aller à la plonge, vous

voulez ? » Il était jovial sans le vouloir, plus qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme de sa profession. « Passez-moi une de ces haches de sapeur-pompier. Je ne veux pas mettre la main là-dedans si on ne sait pas ce que c'est.

— Allez-y doucement avec la hache, conseilla Carpenter.

— Ne vous inquiétez pas. » Le médecin légiste regarda de nouveau à l'intérieur du baril. « Ce n'est pas un enfant.

— Quoi ? s'exclama Lucas en reculant.

— Sauf si elle a des mains déformées et une trop grosse tête », fit l'autre d'un air assuré.

Lucas regarda à son tour. N'empêche, ça ressemblait à un corps d'enfant.

« À mon avis, c'est une grande poupée en plastique », expliqua le légiste. Un pompier s'approcha avec un long instrument courbe pareil à un tisonnier surdimensionné : « Tenez. »

Le légiste le prit, accrocha le corps, mais ça dérapa. « Il l'a fixée avec quelque chose, grommela-t-il. Dites, si c'est de l'eau, on peut vider le truc ? »

Ce qu'ils firent. L'eau se répandit sur l'herbe, et le médecin légiste plongea à l'intérieur. Il en ressortit une poupée d'un mètre vingt, chair en plastique, cheveux noirs, yeux bleu clair en peinture écaillée. Les pieds étaient attachés à une brique, pour l'empêcher de flotter.

« Il a un sacré sens de l'humour, dites-moi ? » fit le médecin légiste. Une étiquette en plastique blanc pendait au cou de la poupée. Il la retourna. Le mot « indice » était inscrit au feutre noir.

« Je ne pense pas qu'il ait le sens de l'humour, dit Lucas. Vraiment, je ne crois pas.

— Dans ce cas, pourquoi avoir fait ça ?

— Je l'ignore », avoua Lucas.

Lucas resta encore un moment puis il reprit le chemin de Minneapolis. Il passait devant la raffinerie, le long de la route 61, quand Mail l'appela.

« Nom d'une pipe, vous avez été drôlement rapide, Lucas. Je peux vous appeler Lucas ? Ça vous a plu, toutes ces voitures de pompiers ? Je roulais dans le coin quand vous étiez tous là-haut. Qu'est-ce que vous faisiez ? Quelqu'un a dit qu'ils croyaient avoir affaire à une bombe ou un truc comme ça. C'est vrai ? Vous avez fait monter une brigade antibombes ?

— Écoutez, nous pensons que vous avez peut-être un problème,

vous savez, besoin de redresser le monde. Et nous pensons que vous en êtes conscient. Nous pourrions vous aider...

— Vous voulez dire que je suis complètement cinglé? C'est ça, votre idée?

— Écoutez, j'ai fait une sale dépression il y a quelques années, je sais ce que c'est. Il y a un truc qui cloche dans votre tête et ce n'est pas votre faute...

— Arrêtez vos conneries, Davenport, il n'y a rien qui cloche dans ma putain de tête. Allumez votre télé un de ces jours, enfoiré. Il n'y a rien qui cloche chez moi. »

Et il raccrocha.

La compagnie du téléphone repérait systématiquement tous les appels destinés au portable de Lucas et alertait le standard de la coordination en même temps. Le responsable était prêt à envoyer des voitures vers le lieu de l'appel. Mais Lester lui téléphona, deux minutes après que Mail eut raccroché : « Il a été trop rapide. Il se trouvait sur la route qui longe l'aéroport. Nos voitures sont arrivées deux minutes et quarante-cinq secondes après le début de la communication, mais il avait disparu. Nous avons arrêté sept camionnettes. Sans résultat.

— Merde. Ses appels ne durent jamais plus d'une dizaine de secondes.

— Il sait comment s'y prendre.

— Très bien. Je rentre.

— Sherrill a dégotté une autre histoire délicate, un type qui s'amuse avec des enfants. Il se tapait des gamines de dix ans sur un terrain de jeux. Je ne sais pas comment ça va se terminer, mais si on retrouve Manette, elle risque la prison. »

Lucas secoua la tête et regarda son téléphone. « Frank, ce n'est pas prudent de parler sur cette ligne. Ce téléphone est pire qu'une putain de radio. »

Lester attendait le retour de Lucas.

« Cette histoire d'Andi Manette, avec ses maniaques sexuels...

— Eh bien?

— Il y a plein de gens qui sont au courant Les gars des mœurs notamment, et ils sont furieux de ne pas pouvoir intervenir. Ça va finir par éclater au grand jour, et dans pas longtemps.

— Nous avons les noms de tous ces types?

— Tous.

— Et les victimes? Est-ce que quelqu'un pourrait essayer de se venger de Manette? »

Lucas haussa les épaules.

« On a enquêté sur toutes les victimes et on a obtenu d'autres noms, mais il n'en sort rien. Qu'est-ce que vous déduisez de cet incident, au château d'eau ?

— Je ne sais pas, dit Lucas. Il prétend que c'est un indice, mais quel genre d'indice? Pourquoi était-ce plein d'eau? Une tombe aquatique? Était-ce une référence au baril? »

Anderson entra et tendit à chacun un gros classeur de plastique contenant au moins trois cents pages.

« C'est tout ce qu'on a, à l'exception de ce que le labo trouvera en examinant la poupée. Et les fédés ne nous ont rien apporté.

— Vous parlez d'une surprise ! s'exclama Lucas en feuilletant la liasse.

— Tu as une idée? demanda Lester.

— Une tombe aquatique. C'est à peu près tout. »

Il ne se passa rien. Personne n'appela.

Finalement, Lucas téléphona à Anderson : « Il y a un interrogatoire dans votre dossier, un des voisins de Mme Manette.

— Ouais?

— Il dit qu'il y avait quelqu'un dans un bateau, un type qui péchait à un endroit où il n'y a pas de poisson. On devrait peut-être comparer les détenteurs d'un permis bateau aux autres *listes*.

— Bon Dieu, Lucas! On a déjà plusieurs centaines de noms. »

Un peu plus tard, Lucas appela le collègue Sainte Anne et demanda le service de psychologie. « Sœur Marie-Josèphe, s'il vous plaît.

— C'est Lucas? interrogea une voix essoufflée.

— Oui.

— On se demandait si vous alliez appeler, dit la sœur standardiste. Je vais la chercher. »

Ella Kruger — sœur Marie-Josèphe — fut en ligne dans la seconde. « Eh bien, elles sont dans tous leurs états, ici, dit-elle d'une voix sèche.

Sœur Marple va devoir résoudre une nouvelle énigme, semble-t-il. Et il paraît que celui-ci est un fan de jeux.

— Oui. Et c'est sordide. Je crois qu'une des gamines est morte.

— Oh, non ! » Le ton désabusé avait disparu. « Tu es sûr ?

— Le type qui les a enlevées a laissé un indice, une poupée dans un baril d'essence rempli d'eau. J'imagine que la poupée est censée incarner une des filles.

— Je vois. Tu veux venir en parier ?

— Weather devrait rentrer vers six heures. Si ça ne t'ennuie pas de te déplacer, je ferai griller des steaks.

— Six heures et demie. A tout à l'heure. »

Sur le chemin du retour, Lucas prit University Avenue en direction de Saint Paul et s'arrêta à la lisière de la ville. La société Davenport Simulations occupait une suite de bureaux au premier étage d'un immeuble quelconque, mais bien entretenu. Les autres bureaux étaient fermés : seuls ceux de Davenport Simulations étaient entièrement éclairés. La plupart des programmeurs commençaient à travailler en début d'après-midi et continuaient jusqu'à minuit, voire au-delà.

Lucas sourit à la standardiste en passant. Elle lui rendit son sourire, agita la main et poursuivit sa conversation téléphonique. Barry Hunt était dans son bureau avec un des techniciens, penché sur une sortie d'imprimante. Lucas frappa à la porte et il répondit amicalement : « Salut, entre donc », en essayant d'adopter une expression appropriée.

Hunt terminait son MBA à Saint Thomas à l'époque où Lucas cherchait quelqu'un pour diriger la boîte. Pendant dix ans, Lucas avait tout fait à domicile, concevant des jeux de guerre et de rôles, les vendant à trois sociétés différentes. Presque contre son gré, il s'était laissé entraîner dans la vogue des jeux vidéo. À la même époque, la police l'avait suspendu. S'était alors mis à travailler à plein temps à ses jeux, écrivant des scénarios de situations d'urgence qui se transformèrent ensuite en collection de logiciels pour la formation des effectifs de police. Les logiciels se vendirent bien et les choses prirent une ampleur inattendue : il n'y connaissait rien en feuilles de paie, impôts, Sécurité sociale, droits d'auteur, fonds de retraite des employés, formation des opérateurs.

Ella avait rencontré Hunt dans un de ses cours de psy et l'avait recommandé à Lucas. Hunt avait pris la direction de la société et s'en était bien sorti, pour leur profit commun. Mais les deux hommes ne

s'entendaient pas vraiment, et Lucas n'était pas certain que son associé apprécie de le voir débarquer.

« Barry, j'ai besoin de parler une minute aux gars des logiciels. J'ai un problème. C'est au sujet de cette affaire Manette. »

Hunt haussa les épaules. « Bien sûr, vas-y. Je pense que tout le monde est là.

— Juste une minute, c'est promis.

— Épatant... »

Dans le fond, les deux tiers de la suite de bureaux consistaient en une seule salle vitrée, découpée en petits habitacles que séparaient des cloisons à hauteur d'épaules, exactement le même schéma qu'à la brigade criminelle. Sept hommes et deux femmes, tous jeunes, étaient au travail : six devant des écrans individuels, trois réunis face à un écran grand format, en train d'opérer une simulation de fouille. Un autre homme et une jeune femme massive, portant tous les deux des lunettes à verres épais, buvaient un café devant la fenêtre. Quand Lucas entra en compagnie de Hunt, le silence s'installa dans la pièce.

« Bonjour, tout le monde ! s'exclama Lucas.

— Salut, Lucas », fit quelqu'un. Tous les visages se tournèrent vers lui.

« Vous avez probablement entendu parler de l'enlèvement Manette. Le type qui a fait ça est un fana de nos jeux. J'ai un portrait-robot, et je voudrais que chacun le regarde au cas où l'un de vous le reconnaîtrait. Et j'aimerais que vous l'envoyiez par fax ou par courrier aux gens qui vous semblent appropriés, ici, dans les Villes jumelles. Nous avons vraiment besoin de votre aide. »

Il fit circuler les copies du portrait-robot. Le visage ne disait rien à personne.

« Est-ce qu'il est grand ? demanda une des programmeuses, une femme nommée Ice.

— Oui. Très grand, musclé, mince. Cinglé, apparemment Peut-être même fou au sens clinique.

— On dirait mon dernier petit ami, répondit-elle.

— Vous pouvez le mettre sur Internet ? proposa Lucas.

— Pas de problème. » Elle évoquait les années punk avec ses cheveux taillés ras, son rouge éclatant qui débordait un peu le contour des lèvres et ses anneaux dans le nez. D'après Hunt, elle codait mieux que quiconque. Une idée effleura Lucas, mais il l'écarta momentanément.

« Bien, dit-il. Alors au travail. »

En sortant, Hunt s'adressa à Lucas : « Il faut que je te voie.

— Des ennuis ? » Lucas redoutait le jour où l'inspection des impôts frapperait à sa porte en demandant ses livres de comptes. *Des livres de comptes ? Mais je n'ai pas de livres de comptes.*

« On a besoin d'un prêt. J'ai parlé à la Norwest, ils affirment que ça ne pose aucun problème. Mais il faut que tu approuves.

— Un prêt? Mais je nous croyais...

— Il faut qu'on achète Probleco. Ils ont une demi-douzaine de produits qui s'ajustent aux nôtres comme les dernières pièces d'un puzzle. Et ils sont à vendre. Jim Duncan a décidé de redevenir ingénieur.

— Combien as-tu besoin d'emprunter? Je pourrais peut-être...

— Huit millions », dit Hunt. Lucas sursauta. « Seigneur, Barry, huit millions de dollars ?

— Huit millions nous permettraient de dominer le secteur, Lucas. Personne ne nous arriverait à la cheville. Personne ne pourrait s'approcher de nous.

— Mais, bon sang, c'est beaucoup d'argent, déclara Lucas, agité. Et si on se casse la figure ?

— Tu m'as engagé pour qu'on ne se casse pas la figure, ça a marché. Et ça continuera. Mais c'est pour ça qu'on doit se voir, pour que je t'explique.

— D'accord, mais on attendra que cette histoire d'enlèvement soit réglée. Et j'aimerais aussi que tu penses à me proposer une ou deux autres solutions.

— Il y en a une qui me vient tout de suite à l'esprit.

— Quoi?

— Introduire la société en Bourse. C'est encore un peu tôt, mais si tu voulais te dégager, eh bien... On pourrait l'introduire et te ramasser, je ne sais pas, dans les huit à dix millions.

— Nom de Dieu ! » s'exclama Lucas.

Il ne le disait jamais, ni en public ni en privé, mais c'était sorti, et Hunt eut un sourire fugitif. « Si nous empruntons les huit briques et tenons encore cinq ans, ça fera trente. Je le promets.

— D'accord, on va en parler, fit Lucas en s'engageant dans le couloir. Donne-moi une semaine. Trente briques. Nom de Dieu !

— Salue Weather de ma part », dit Hunt. Il parut sur le point d'ajouter quelque chose mais ne le fit pas. Lucas était déjà à la porte quand il réalisa ce que c'était. Il rebroussa chemin. Hunt venait juste de s'asseoir derrière sa table. Lucas passa la tête dans l'embrasure. « Cette affaire Manette ne va pas durer plus d'une quinzaine, alors prends déjà rendez-vous avec la banque. Et prépare le plan pour cette histoire d'introduction en Bourse. »

Hunt acquiesça. « J'avais bien l'intention de mettre ça sur le tapis.

— C'est maintenant le bon moment. Je t'avais dit que si notre affaire marchait, tu en aurais un morceau. Il semble que ça marche. »

WEATHER.

Lucas jouait avec la bague de fiançailles : il fallait vraiment qu'il fasse sa demande. Il sentait bien qu'elle n'attendait que ça. Mais, de toutes parts, des gens à qui il ne demandait pas leur avis ne cessaient de l'inciter à agir et, d'une certaine manière, ça le freinait.

Les femmes suggéraient une demande en mariage sur le mode romantique : une petite introduction pour lui dire à quel point il l'aimait, avec une description plus ou moins élaborée de ce que serait leur vie commune, avant d'amener la proposition : Si on se mariait? Les hommes, eux, suggéraient une question toute simple, sans détour : Eh bien, mon bijou, si on franchissait le pas? Quelques-uns trouvaient que c'était de la folie de s'engager avec une femme. Un agent affecté au stationnement lui affirma que le golf remplaçait parfaitement le mariage, et c'était plus économique.

« Rien à foutre du golf, lui répondit Lucas. J'aime les femmes.

— Il est vrai que c'est l'autre moitié de l'équation, admit le type. Les femmes peuvent également remplacer parfaitement le golf. »

« Du nouveau? » s'enquit Weather dès qu'il franchit le seuil. Il sentait la bague au fond de sa poche, contre sa cuisse. « Avec les Manette ?

— Un truc affreux et vraiment bizarre. » Et il lui raconta l'épisode du baril de pétrole. « Ella vient à six heures et demie. J'ai promis de lui griller un steak.

— Parfait. Je m'occupe de la salade. »

Lucas alla préparer la braise et toucha la bague dans sa poche. Et si elle répondait *non, pas tout de suite* ? Est-ce que ça changerait tout? Se sentirait-elle obligée de partir?

Weather s'affairait dans la cuisine. Elle le heurta alors qu'il sortait la sauce barbecue du réfrigérateur. Du ton le plus détaché, genre conversation anodine, elle lui demanda : « Tu penses que vous vous seriez mariés, Ella et toi, si...

— Si elle n'était pas devenue religieuse? dit Lucas en riant. Non. Nous avons grandi ensemble. Nous étions trop proches, trop jeunes. Lui faire la cour n'aurait pas été... bien. Ça aurait ressemblé à de l'inceste.

— Pense-t-elle la même chose? »

Lucas haussa les épaules. « Je ne sais pas. Je ne sais jamais ce que pensent les femmes.

— Ce n'est pas exclu, donc.

— Weather?

— Quoi?

— Ferme-la, veux-tu ? »

Sœur Marie-Josèphe — Ella Kruger — portait encore l'habit traditionnel noir avec un long rosaire ballottant sur le côté. Lucas lui avait demandé pourquoi et elle avait répondu : « Je préfère. L'autre tenue fait... godiche. Je ne me sens pas godiche.

— Est-ce que tu as l'impression d'être un pingouin?

— Pas le moins du monde. »

Enfant, Ella avait été d'une grande beauté. Lucas rêvait encore de la petite fille blonde de onze ans, gracieuse et joyeuse, dont le visage avait ensuite été marqué par des cicatrices d'acné si catastrophiques qu'elle s'était retirée du monde, pour réapparaître dix ans plus tard en sœur Marie-Josèphe. Elle lui avait dit que son choix n'avait pas été dicté par son visage, qu'elle avait la vocation. Il n'en était pas convaincu. En fait, il ne l'avait jamais vraiment crue.

Elle arriva au volant d'une Chevrolet noire au moment où Lucas déposait le premier steak sur le gril. Weather lui offrit une bière.

« Où en est-on ? demanda Ella.

— L'une est sans doute morte. Les deux autres, pas encore. Mais la fêlure du type est en train de s'ouvrir toute grande, et l'ignoble magma qui est à l'intérieur de son crâne commence à suinter. Il va les tuer d'ici peu.

— Je connais Andi Manette. Elle n'a pas une intelligence exceptionnelle mais elle a le don de... toucher les gens », dit Ella en

buvant une gorgée de bière. L'odeur du steak qui cuisait dehors flotta jusqu'à eux. « Elle vous touche et vous lui parlez. Je crois que c'est quelque chose de spécifique aux aristocrates. Un contact.

— Peut-elle rester en vie ?

— Un certain temps, oui, plus longtemps que d'autres femmes. Elle va essayer de le manipuler. S'il a déjà suivi une thérapie, il est difficile de dire dans quel sens il va réagir. Il peut identifier la manipulation, mais il y a aussi des gens qui s'habituent tellement à la thérapie qu'ils en deviennent dépendants, comme d'une drogue. Elle pourrait le tenir en haleine.

— Comme Shéhérazade, suggéra Weather.

— Exactement, confirma Ella.

— Il faut que je continue à le faire parler, dit Lucas. Il me téléphone de temps en temps, et nous essayons de le localiser.

— Tu crois qu'il était en thérapie avec elle, que c'est un de ses patients?

— Nous n'en savons rien. Nous cherchons dans cette direction mais, jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé grand-chose.

— Si c'est le cas, tu devrais parler de son problème. Ne l'accuse pas d'être malade.

— C'est ce que j'ai fait cet après-midi, reconnut Lucas, peu fier. Il s'est mis en colère... je suis désolé.

— Demande-lui comment il prend soin d'elles, suggéra Ella. Essaie de voir si tu peux lui faire éprouver un sentiment de responsabilité ou, en tout cas, s'il veut se dérober à une responsabilité. Demande-lui si tu peux faire quelque chose qui leur permettrait de sortir de là. Une base de négociation. Dis-lui que tu n'as pas besoin d'une réponse immédiate, qu'il peut y réfléchir. De quoi a-t-il envie? Pose des questions dans ce sens. »

Plus tard, alors qu'ils mangeaient les steaks, Lucas dit : « Nous avons un autre problème. Nous sommes en train d'examiner les dossiers d'Andi Manette. Elle traitait des gens pour sévices sexuels sur des enfants — et elle n'a pas prévenu les autorités. »

Elle posa sa fourchette.

« Oh, non ! Vous n'allez pas la poursuivre !

— Il en est pourtant question. »

Ella n'était pas contente. « C'est la loi la plus primitive que cet État ait jamais votée. Nous savons que les gens sont malades, mais nous insistons pour les mettre dans des situations où ils ne peuvent pas

obtenir d'aide, si bien qu'ils vont continuer...

— Sauf si on leur boucle le cul en prison.

— Et que fais-tu de ceux dont vous ignorez l'existence ? Ceux qui aimeraient recevoir un traitement mais ne peuvent pas, puisque une minute après avoir parlé ils auront les flics sur le dos, pires que des loups?

— Je sais que tu as ton idée sur la question, dit Lucas en essayant d'arrêter la discussion.

— Que leur arrive-t-il ? » demanda Weather.

Ella se tourna vers elle. « Dans cet État, quand quelqu'un, ayant molesté un enfant, comprend qu'il est malade et essaie de se faire soigner, il doit être dénoncé par son psychothérapeute. Si le psy le fait, ses dossiers sont saisis par l'État et utilisés comme preuve contre le patient. Dès que l'État agit, le patient prend évidemment un avocat, qui lui conseille d'interrompre sa thérapie et de ne plus ouvrir la bouche. Si l'homme est acquitté — et cela arrive souvent, vu qu'ils admettent leur maladie mentale, que cela jette un doute sur les dossiers et que les psychothérapeutes sont dans l'ensemble des témoins peu coopératifs —, eh bien, il est remis en liberté, et la seule chose dont il soit sûr, c'est qu'il ne doit surtout pas retourner voir un psy, parce qu'il risquerait de se retrouver en prison. »

Weather la regarda d'un air effaré pendant quelques secondes et se tourna vers Lucas : « Ce n'est pas possible !

— C'est un peu *Catch-22*, reconnut Lucas.

— C'est surtout barbare, voilà ce que c'est, répliqua Weather d'un ton acerbe.

— Molester des enfants *est* barbare, rétorqua Lucas aussi sec.

— Mais si quelqu'un demande de l'aide, que vas-tu faire ? Le jeter au trou ?

— Écoute, je ne veux pas discuter de ça.

— Lucas...

— Bon, les nanas, vous me lâchez les baskets et vous me laissez terminer mon steak, d'accord? Nom d... d'un chien.

— Ça me contrarie beaucoup, dit Ella. Vraiment. »

Plus tard dans la nuit, Weather se tourna vers lui et dit : « Barbare.

— Je ne voulais pas discuter de ça ici avec Ella. Mais tu veux savoir ce que je pense vraiment? La psychothérapie ne marche pas

avec les maniaques pédophiles. Les psys se font des illusions. La seule chose à faire, avec les types qui violent des gosses, c'est de les jeter en prison. Tous sans exception, chaque fois qu'on en trouve un.

— Et tu te crois libéral, dit Weather dans l'obscurité.

— Libertin, pas libéral, répondit Lucas en s'approchant d'elle.

— Reste de ton côté du lit.

— Mais je peux quand même avancer juste un doigt?

— Non. » Et un moment plus tard : « Ça, ce n'est pas un doigt... »

10

John Mail regarda le journal de la nuit avec un sentiment de bien-être. Il était seul avec son grand écran de télévision et ses ordinateurs. Connecté à Internet, il pouvait naviguer sur vingt-quatre groupes d'informations spécialisés dans le sexe ou les ordinateurs, ou les deux. Il avait deux lignes téléphoniques et trois ordinateurs branchés simultanément. Tout en regardant les infos, il se promenait dans *aut. sex. blondes* sur le réseau et, de temps à autre, y puisait un élément qu'il expédiait sur un deuxième ordinateur.

Mail était un peu endormi et un peu crevé, avec une douleur plaisante dans le bas-ventre et les genoux râpés. Andi Manette était un sacré coup, il l'avait su la première fois qu'il avait posé les yeux sur elle, dix ans plus tôt. Elle était tout ce qu'il souhaitait : bien roulée, et combative. Il aimait leurs luttes et il aimait prendre le dessus. Chaque fois qu'il la baisait, il en retirait un sentiment de victoire.

Et voilà qu'il passait à la télévision, la vedette des actualités. Tout le monde était à sa recherche — et ils arriveraient peut-être à le trouver, se disait-il, d'ici à quelques semaines ou quelques mois. Il faudrait qu'il s'occupe de ça, un de ces jours.

Il écarta cette pensée et se concentra sur son sujet favori : Davenport. Davenport se planquait. On ne parlait pas de lui. Pas du tout.

Mail surfa entre les forums d'Internet tout en continuant à regarder la télévision, classant les messages par sujets. Il était tenté d'envoyer quelque chose à propos de Manette et de ce qu'il lui faisait. Il pourrait se le permettre s'il avait accès au matériel de l'université. Certains amateurs du groupe *aux. sex.* apprécieraient sûrement ce qu'il avait à dire.

Peut-être un bref message tout de suite, une simple suggestion? Non. Il existait une voie par laquelle il leur serait possible de remonter jusqu'à lui, de retrouver sa trace : sa liaison Internet avait son vrai numéro de téléphone.

Mais pas son vrai nom.

Sur l'Internet, il était Tab Post et Pete Rate, des noms qu'il avait sortis de son clavier d'ordinateur. En bas, à l'entrepôt, et avec la camionnette de l'entrepôt, il était Larry F. Roses. Le vrai Larry F. Roses

vivait quelque part dans le Sud, en Ronde ou en Louisiane. Il lui avait cédé la camionnette et les papiers contre un paiement en espèces, pour éviter d'avoir à partager avec son ex-femme. Pour l'établissement du crédit hypothécaire, il était Martin LaDoux. Il avait les papiers de Marty — permis de conduire avec sa propre photo, carte de Sécurité sociale et même un passeport. Il payait les impôts de Marty.

Il n'était John Mail nulle part. John Mail était mort...

Mail se redressa et repoussa le plateau contenant des restes de tourte au poulet dans une barquette en alu. Tourte au poulet et Coca : parmi ses préférés. Alors, il pensa à Grace. Il se leva, alla à la cuisine, prit une autre boîte de Coca, et repensa à elle.

Grace pouvait être un bon coup. Fraîche. Son corps commençait tout juste à se transformer, et elle allait se débattre, tant mieux. Il se laissa tomber sur le canapé et ferma les yeux. Pourtant, quand il la regardait, il n'éprouvait pas le même désir que pour la mère. Ça l'étonnait encore. La première fois qu'il avait entraîné Andi Manette sur le matelas, il avait ressenti une joie telle qu'il avait failli s'évanouir. Grace, peut-être... Un jour. Pour l'expérience. Mais elle allait paniquer en voyant ce qui se préparait-

Il terminait son Coca quand le téléphone sonna sur la table d'angle, derrière sa tête. Il tâtonna pour l'attraper. «Allô?

— Oui, monsieur LaDoux. » Mail se redressa : cette voix-là retenait toute son attention.

« Ils sont en train de chercher votre bateau. La police sait que vous l'observiez depuis le lac. » Déclit. Mail fixa le téléphone. Merde. Il aurait bien aimé savoir qui c'était : une conversation entre quat'z'yeux serait drôlement intéressante.

Quant au bateau... Il fronça les sourcils. Pour le louer, il avait dû produire une carte d'identité, le permis de conduire de LaDoux, son adresse. Le vieux type qui louait les bateaux l'avait inscrite au dos d'un formulaire. Où il rangeait les formulaires, Mail l'ignorait. Il n'avait pas fait attention. Merde. C'est comme ça que Davenport finirait par le rattraper: parce qu'il ne faisait pas attention.

Mail se leva, prit un blouson et une lampe-torche et sortit Frisquet, mais les nuages étaient partis en même temps que le soleil, et, là-haut, la Voie lactée s'étirait dans le ciel comme si c'était la Rolex du Seigneur. Prendre la voiture? Non. C'était une nuit idéale pour se promener. Et il y avait peut-être une nana à tirer au bout du chemin. D'un autre côté, ses testicules commençaient à lui faire mal.

Sa lampe électrique repérant les bosses et les trous, Mail descendit le chemin jusqu'à la route gravillonnée et regarda par habitude dans la

boîte aux lettres. Rien. Le facteur passait toujours avant dix heures, et Mail avait pris son courrier à son réveil. Il referma la boîte et s'engagea sur la route.

Vers le nord, les lumières des Villes jumelles dégageaient une mince lueur orangée au-dessus des arbres qui bordaient la route. Mais quand il bifurqua vers le sud et remonta le sentier conduisant à la cabane où il avait enfermé les femmes, l'obscurité devint totale. Ça sentait les feuilles de maïs.

Mail habitait ce qui avait été autrefois une petite exploitation agricole. Un voisin l'avait achetée quand la ferme avait fait faillite, avait détaché soixante-quinze hectares de la surface d'origine et vendu ce qui restait, cinq hectares avec le bâtiment principal et quelques dépendances dans un état de délabrement avancé. Le nouveau propriétaire, un employé des abattoirs complètement alcoolique, avait laissé la ferme s'effondrer définitivement avant de se suicider. Le propriétaire suivant construisit une maison plus petite à proximité de la route, et une écurie pouvant abriter deux chevaux. Quand ses enfants furent grands, il alla s'installer en Floride. Le propriétaire qui lui succéda transforma les boxes des chevaux en garage, souffrit d'être isolé en rase campagne l'hiver venu et retourna en ville. Le dernier propriétaire en date était John Mail.

Quand il racheta les lieux, le vieux bâtiment de ferme n'était plus qu'une ruine. Derrière, il y avait un poulailler complètement écroulé, et les vestiges de ce qui avait pu être un appentis pour les machines se résumaient maintenant à un amas de planches pourries. Sur le côté, encore identifiable, un double urinoir, presque entièrement recouvert de maïs. Plus loin encore dans le fond, on voyait les fondations d'une grange.

Si la ferme proprement dite était dévastée, la cave et le cellier tenaient bon. Mail avait dérivé une ligne électrique de sa propre maison, opération qui lui avait pris deux heures.

Il avait hésité, au début, à les garder dans cette bicoque. Un chasseur d'antiquités pouvait tomber dessus par hasard. Ces gens-là proliféraient partout, dépouillant les vieilles fermes de leurs boutons et butoirs de portes en cuivre, grilles d'aération et pots de grès pour faire macérer les achards — ça, c'était devenu vraiment rare —, et même de leurs clous pour peu qu'ils soient anciens et pas trop tordus.

Mais ce genre de personnes était d'une nature trouillarde. Les juges les mettaient dans le même panier que les cambrioleurs, ce qu'ils étaient d'ailleurs, aussi Mail avait-il installé deux systèmes d'alarme alimentés par une pile électrique, ce qui le rassurait raisonnablement. Le moindre brocanteur déclenchant l'alarme décamperait dans la

seconde. Et s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, les flics par exemple, ce serait foutu de toute manière.

L'autre danger venait de Hecht, le fermier voisin. Hecht était un Allemand flegmatique, membre d'une secte religieuse louche. Il n'avait pas la télévision, pas de boîte réservée aux journaux là où on déposait son courrier. Il n'avait jamais manifesté grand intérêt pour autre chose que son tracteur et ses terres. Mail ne l'avait jamais vu à proximité de la vieille ferme, sauf au temps des semailles et de la moisson, lorsqu'il travaillait dans le champ contigu. Mais d'ici là, les femmes seraient parties depuis longtemps.

Mail marchait dans l'ovale de lumière dessiné par la lampe électrique, humant le maïs et la poussière. Parvenu en haut de la colline, il brandit le faisceau de la torche vers la vieille ferme, et celle-ci surgit telle la maison de la sorcière dans un roman gothique, irradiant une de ces lueurs pâlottes et fantomatiques que l'on voit souvent sur les vieilles bicoques en bardeaux qui ont jadis été peintes en blanc.

En franchissant le porche et en se dirigeant vers l'arrière, Mail sentit un frisson nerveux lui traverser l'échiné, cette sorte de peur qu'on éprouve dans les cimetières. Des grincements ? Non.

D'un pas pesant, il entra.

Grace l'entendit arriver et se colla contre le mur. Elle n'était pas sûre que sa mère ait entendu : Andi gisait sur le matelas depuis plusieurs heures, un bras plié sur les yeux, ni endormie ni consciente. Après le dernier viol, elle s'était de nouveau laissée dériver. Grace avait essayé de la ramener à elle, mais Andi n'avait pas répondu à ses sollicitations.

Grace avait décidé d'attaquer Mail.

Mail avait agressé sa mère à quatre reprises. Chaque fois, il l'avait battue, et violée après la raclée. Elle avait entendu le claquement de sa main derrière la porte métallique, et des bruits plus étouffés, difficilement perceptibles, qui devaient être les supplications d'Andi. Il la giflait, lui avait raconté sa mère. Du plat de la paume, mais c'était comme s'il la battait avec une planche. La dernière fois, quelque chose s'était cassé, et Andi n'était plus elle-même, pensait Grace.

Il allait falloir qu'elle attaque Mail, même si elle n'avait que ses ongles pour se battre. Il était en train de tuer sa mère, et après ce serait son tour à elle.

« Non », dit Andi, se soulevant en s'aidant des mains. Du sang

cernait ses narines, une croûte sombre d'un rouge noirâtre. Ses yeux étaient comme des trous, ses lèvres gonflées. Mais en entendant les pas, elle s'était réveillée et péniblement tournée pour émettre ce croassement : « Non. »

« Il faut que je fasse quelque chose », murmura Grace. Il se rapprochait.

« Non. » Andi secoua la tête. « Je ne pense pas... Je ne pense pas qu'il tente quelque chose en me voyant dans cet état.

— Il va te tuer. Je croyais que tu étais en train de mourir », chuchota Grace. Elle est tapie au bout du matelas comme un chien effrayé à la fourrière, pensa sa mère. Les yeux de la petite fille étaient trop brillants, ses lèvres toutes pâles, sa peau tendue comme du papier calque.

« Peut-être, mais nous ne pouvons pas nous défendre pour l'instant. Il est trop fort. Il nous faudrait... quelque chose. » Elle se redressa avec effort, percevant l'impact des pas de Mail sur les marches de l'escalier. « Un objet avec lequel on pourrait le tuer.

— Quoi?» Les yeux affolés de Grace firent le tour de la cellule. Il n'y avait rien.

« Nous devons réfléchir... mais je n'y arrive pas. Je ne peux pas réfléchir. » Andi se prit la tête entre les mains à la hauteur des tempes, comme pour empêcher son crâne d'éclater.

Il était tout près, dans l'escalier.

« Rallonge-toi exactement comme tu étais, déclara Grace avec fermeté. Les mains sur les yeux. Ne dis rien, surtout, quoi qu'il arrive. »

Elle aida sa mère à se coucher, et elles entendirent le verrou glisser. Andi, trop faible pour discuter, n'ayant d'ailleurs plus le temps, acquiesça de la tête, leva le bras et ferma les yeux. Grace se rencoigna, les pieds ramassés sous les cuisses, les bras autour des jambes, les yeux levés vers la porte.

Mail les scruta dans l'entrebâillement, les vit, dégagea la chaîne et ouvrit la porte.

« Debout », ordonna-t-il à Andi.

Tremblante de peur, Grace dit alors : « Vous lui avez fait quelque chose. Elle n'a pas bougé depuis votre départ. »

Ça le fit reculer.

Il plissa le front et lança d'un ton brusque: «Allez, debout», et poussa le pied d'Andi de la pointe de sa chaussure.

Andi roula sur le côté et s'éloigna de lui, se tournant vers le mur comme une ferme mourant de soif en plein désert, dans un dessin animé. Elle fit un effort surhumain pour s'éloigner un peu plus, pathétique.

« Vous l'avez blessée pour de bon, cette fois. » Et Grace se mit à geindre.

« La ferme, aboya violemment Mail. La ferme, bon Dieu, espèce de sale petite pleurnicheuse... »

Il fit un pas vers elle comme pour la frapper. Grace ravala ses sanglots et tenta de se blottir davantage contre le mur. Mail hésita avant de secouer Andi une deuxième fois : « Debout. »

Andi roula encore, essayant de gagner quelques centimètres. Mail lui saisit les pieds et les tordit. Elle retomba sur le dos. « De l'eau, gémit-elle.

— Quoi?»

Elle gisait, molle comme une poupée de chiffon, les yeux clos. Grace se remit à couiner, et Mail cria : « La ferme, j'ai dit », mais il recula, hésitant.

« Vous l'avez blessée, reprit Grace.

— Elle n'était pas comme ça quand je l'ai ramenée. Elle pouvait marcher.

— Je crois que vous lui avez fait quelque chose... à la tête. Elle parle à Geneviève et à papa. Où est Genny? Qu'en avez-vous fait? Est-ce qu'elle est avec papa?

— Ah, la barbe ! » s'exclama Mail, exaspéré. Il tâcha une nouvelle fois de faire bouger Andi, la poussant du pied. « Vous feriez mieux de vous rétablir parce que je n'en ai pas fini avec vous. On n'a pas terminé, pas du tout. »

Il ressortit de la pièce en disant à Grace : « Donne-lui de l'eau.

— C'est ce que j'ai fait, répondit-elle en sanglotant. Mais après, elle fait... pipi par terre.

— Ah, pour l'amour du ciel ! » Il claqua la porte, mais le verrou ne glissa pas. Grace retint son souffle. Aurait-il oublié? Non. La porte se rouvrit; et Mail lança une serviette dans la pièce.

Grace avait déjà vu cette serviette, quand il avait emmené Andi dehors. Elle était par terre, à côté du matelas où il violait sa mère.

« Lave-la, dit Mail. Je reviendrai dans la matinée. »

La porte se referma, et elles entendirent ses pas dans l'escalier.

Elles attendirent sans bouger, mais cette fois il ne revint pas.

« C'était formidable », murmura Andi. Elle se redressa, consciente des larmes qui coulaient sur ses joues, et ses lèvres fendues ébauchèrent un sourire. « Grace, c'était formidable.

— C'est la première fois que nous l'emportons sur lui, répondit sa fille à voix basse.

— On peut le refaire. » Elle réussit à s'asseoir et rejeta la tête en arrière. « Nous devons trouver quelque chose.

— Trouver quoi ?

— Une arme. Un objet avec lequel on puisse le tuer.

— Ici ? » Grace regarda autour de la pièce, les yeux écarquillés mais non dépourvus d'espoir. « Où ?

— On trouvera quelque chose, dit Andi. Il le faut. »

Mail prit la camionnette — elle était bleue, maintenant, et l'inscription sur les portes coulissantes était bien visible : « Ordinateurs Roses » — et roula sur la route 3 puis sur la 1-494, fit le plein d'essence et versa un peu plus de quinze litres dans le bidon en plastique rouge d'une contenance de vingt qu'il gardait à l'arrière. À la boutique, il acheta deux bidons d'un litre d'huile de moteur et paya l'ensemble avec un billet de vingt dollars.

Pendant les quarante minutes que dura le trajet jusqu'au Minnetonka, Mail réfléchit à la situation. Il pensa au crime, à la façon dont les choses se déroulaient. S'il était dans un film, il s'introduirait chez le loueur de bateaux, allumerait sa lampe électrique pour fouiller les dossiers, et ça se terminerait par une course-poursuite infernale avec le gardien de la sécurité.

Mais on n'était pas dans un film, et sa meilleure protection était de jouer avec le temps et de rester invisible.

L'établissement Irv's Boat Works était niché dans un virage, au bord du lac, à côté d'une station-service miteuse, d'une épicerie et d'un glacier, tous fermés. Il passa une première fois devant pour s'assurer qu'il n'y avait aucun mouvement, pas de flics. Il vit deux voitures qui roulaient, une devant, une derrière, mais ce n'était pas la police. Pas le moindre piéton. La seule lumière visible sur les lieux était celle du congélateur du glacier.

Il roula encore sur cinq cents mètres, jusqu'à un croisement, fit demi-tour et revint sur ses pas. Une autre voiture passa. Une maison était illuminée à moins de quatre cents mètres de la station-service,

mais il ne vit personne. Il continua jusqu'à un centre SuperAmerica, se gara, fit le tour de sa camionnette et monta à l'arrière. Il lui fallut à peine une minute pour mélanger l'huile et l'essence. Les vapeurs qui se dégagèrent lui firent effectuer un petit voyage dans le temps : il n'avait pas fait ça depuis sa sortie d'hôpital — il n'en avait plus besoin —, mais ça lui donnait encore un petit frisson.

Quand il eut terminé son mélange, il entra dans la boutique Tom Thumb pour acheter un briquet en plastique et une canette de Coca. Il avait un rouleau de chatterton dans la boîte à gants. De retour dans la camionnette, il colla un morceau de chatterton sur la molette du briquet pour que tout soit prêt, ouvrit la boîte de Coca, la posa dans la niche prévue à cet effet, et repartit en direction d'Irv's.

L'endroit était un peu plus élaboré qu'une simple cabane en bois, avec un ponton, une pompe à essence et une rampe de lancement. Une vingtaine de bateaux de pêche en aluminium se balançaient le long du ponton. Il se rappelait qu'à l'intérieur il y avait un comptoir avec une caisse enregistreuse, une demi-douzaine de bacs pour les vairons et cyprins, quelques articles de pêche bon marché sur des présentoirs muraux et un grand tas, en vrac, de flotteurs verts et de bouées de sauvetage orange. L'endroit sentait le gazole et l'essence, les algues et la moisissure.

Mail repassa devant l'établissement, fit son demi-tour, regarda s'il y avait des voitures derrière lui, laissa passer celle qui arrivait et la suivit jusqu'à la hauteur d'Irv's. Rien en vue à l'avant. Il s'engagea dans le parking et stoppa juste devant la vitrine poussiéreuse où l'inscription irv's boat work s'étalait en lettres rouges décolorées, avec le dernier s en moins.

Il laissa tourner le moteur, gagna rapidement l'arrière de la camionnette, sortit un couteau de sa poche et découpa un trou gros comme un pamplemousse en haut du bidon de plastique. Ça sentait fort l'essence. Il souleva le bidon, s'apprêtant à le sortir, quand des phares percèrent l'obscurité. Il s'arrêta, aux aguets, mais la voiture continua.

Il descendit de la camionnette, récupéra le briquet sur le siège du passager, l'alluma en réglant la flamme au maximum, immobilisa la molette avec le chatterton, se confectionnant ainsi une minitorche. Puis il souleva le bidon contenant le mélange et le balança dans la vitrine.

Le verre éclata en faisant autant de bruit qu'une pile d'assiettes échappées des mains d'une serveuse de restaurant. Pourtant, personne ne cria, personne, n'arriva en courant. Il lança le briquet à la suite du carburant, et le bâtiment s'embrasa avec un *whoom* caverneux. Le

temps qu'il ressorte du parking, le feu avait gagné l'intérieur.

Merde. Ça aurait été bien de pouvoir rester.

Il suivit le bâtiment du regard dans son rétroviseur jusqu'au moment où il disparut de sa vue à la faveur d'un virage. Quand il était gosse, il avait mis le feu à une maison dans le quartier North Saint Paul et était venu s'asseoir sur le mur d'une école élémentaire pour assister au spectacle. Il aimait les flammes. Mieux, il aimait l'excitation et la compagnie de la foule qui se réunissait pour regarder. Il se prenait pour un artiste, une vedette de cinéma : c'est lui qui avait fait ça.

En repensant à cet épisode, il réalisa que chacun pouvait éprouver du plaisir à regarder un voisin partir en fumée.

Sur le chemin du retour, sous le ciel étoilé, il songea à Andi Manette. Peut-être que cet intermède était bienvenu, après tout. Il l'avait beaucoup baisée, un peu de repos ne lui ferait pas de mal.

Demain, cependant, il aurait envie d'elle — d'une des deux en tout cas.

Il le sentait déjà.

Lucas se leva quelques minutes après Weather, luttant contre le petit matin, la lumière blafarde qui pointait derrière les fenêtres à l'est. Weather prépara le petit déjeuner pendant qu'il faisait sa toilette. Une fois habillé, Lucas sortit la bague du tiroir à chaussettes, la fit tourner entre ses doigts et la glissa dans sa poche de pantalon, comme presque tous les jours depuis un mois.

Dans la cuisine, Weather fredonnait devant l'évier en creusant le cœur d'un melon. Lucas avait encore l'impression d'avoir été frappé au front avec un marteau.

« Tu as quelque chose d'intéressant aujourd'hui? » demanda-t-il. Le matin, la voix de Lucas faisait un bruit de grille rouillée auquel elle s'était habituée.

« Rien -de particulier. La première est une femme qui a une cicatrice faciale suite à une décharge électrique. » Elle effleura sa joue à hauteur de l'oreille pour lui montrer l'emplacement. « Je vais enlever le plus possible de tissu cicatriciel, la totalité, j'espère.

— J'ai l'impression qu'elle aurait plutôt besoin de chirurgie réparatrice », dit Lucas. Il glissa deux tranches de pain dans le grille-pain et partit à la chasse à la cannelle.

« Il m'arrive de pratiquer la chirurgie réparatrice, dit Weather. Nous avons cet enfant, bientôt. Ça, ce sera intéressant. Six interventions, probablement. Il va falloir faire pivoter son crâne vers l'arrière... »

Il aimait la regarder parler, son enthousiasme pour son travail, même quand il ne comprenait rien à ce qu'elle racontait. Il avait assisté à une demi-douzaine d'interventions, revêtant la tenue de bloc et apprenant où il fallait se tenir pour ne gêner personne. Il avait été émerveillé par la précision de la chose, ainsi que par le naturel avec lequel elle donnait des ordres. Il s'était dit qu'il aurait volontiers fait ce métier, que ça lui aurait plu.

Il y avait chez les chirurgiens un curieux ego, dur comme de l'acier, qui n'épargnait ni Weather — elle commandait à son équipe opératoire comme un sergent-major — ni George Howell, son mentor. Howell était un chirurgien réparateur d'une cinquantaine d'années. Il passait souvent au bloc quand Weather opérait, et Lucas éprouvait la

tentation, contrôlée, de le fourrer quelque part dans un égout. Pourtant, Howell était plutôt un type bien.

« Tu m'écoutes? demanda Weather.

— Bien sûr, répondit Lucas en scrutant les entrailles du grille-pain. C'est juste que je suis très proche de la mort, en ce moment.

— Il y a quelque chose qui cloche avec ton métabolisme, dit-elle. Comment peux-tu faire un million de choses à trois heures du matin et être incapable, à six, d'additionner deux et deux? Tu devrais te faire faire un bilan de santé. À quand remonte le dernier?»

Lucas leva les yeux au ciel.

« Ce n'est pas parce qu'un type va me braquer une lampe électrique dans le derrière que je vais être meilleur en calcul. » Il jeta un regard cafardeux par la fenêtre de la cuisine. Un merle sautillait dans le jardin, guettant le ver de terre. « Zut, pourquoi n'ai-je jamais mon .45 sous la main quand j'en ai besoin ? »

Weather s'interrompit pour regarder dehors, vit le merle et dit : « Je vais te dénoncer à *Nos amis les bêtes*. Tu auras des défenseurs d'oiseaux groupés sous le porche à cinq heures du matin, en train de roucouler.

— Encore du gibier pour mon .45. » Ils prirent leur petit déjeuner en évoquant la journée de travail qui les attendait, Lucas l'embrassa pour lui dire au revoir et lui donna une tape sur les fesses, puis il alla s'allonger à plat ventre sur le canapé.

Sherrill et Black terminaient leur mission au bureau d'Andi Manette. Lucas passa les voir à huit heures, ayant encore le sentiment de vivre en décalage par rapport à son horloge personnelle. Black était égal à lui-même, s'adressant d'un air bougon à son équipière, hochant la tête à l'intention de Lucas. « Six hommes. Pas de femme. Anderson a leurs noms. Ils seront au programme d'aujourd'hui. Nous les recherchons tous, et le FBI passe ses fichiers au crible. Maintenant, on va revenir sur l'ensemble et s'occuper des deuxièmes choix... les cinglés pas si cinglés que ça.

— Et les six, ils sont comment?

— Gravement atteints, dit Black.

— Très gravement», confirma Sherrill. Comme Weather, elle était plutôt gaie, en fait, elle semblait absorber toute la gaieté qu'il pouvait y avoir chez Lucas et Black. « N'empêche, j'aimerais bien savoir ce qu'on fait pour les maniaques sexuels.

— On va les poursuivre, affirma Lucas. Simplement, nous ne voulons pas exciter les médias. Ils sont bien assez remontés comme ça.

— Je trouve que la 3 a battu les records d'imbécillité hier soir, fit remarquer Sherrill. Ce qu'ils racontaient était tellement stupide que j'en ai eu mal aux dents.

— Je ne comprends pas ce qu'ils recherchent, dit Black. Vraiment pas.

— L'argent, répondit Lucas. Faire de l'argent, voilà ce qui les intéresse. »

Quand Lucas quitta le bureau du Dr Manette, la réceptionniste, celle qui s'était montrée si fébrile le premier jour, leva la main en jetant un coup d'œil furtif, à droite et à gauche, du côté des bureaux. Lucas comprit le message. Il poursuivit son chemin dans le couloir, se retourna, croisa son regard et tourna à gauche. Au bout du couloir, un renforcement abritait des distributeurs de Coca-Cola, café et sucreries diverses. Elle le rejoignit une seconde plus tard, alors qu'il sirotait un Coca Light.

« Ça me gêne un peu de vous parler comme ça », commença la femme, qui, d'après son badge, s'appelait Marcella. Sa voix était hésitante, comme si elle n'était pas tout à fait décidée.

«Le moindre détail peut nous aider, dit Lucas. N'importe quoi. Il y a deux enfants dans le coup. »

Elle hocha la tête. « Avec toutes ces discussions et ces avocats, je me sens un peu... déloyale. Nancy n'est pas obligée de l'apprendre?

— Personne ne saura rien », la rassura Lucas en secouant la tête.

La femme jeta un regard inquiet vers son bureau. « Eh bien, voilà. Les fichiers d'Andi sont complets, mais seulement ceux d'ici. »

Lucas fronça les sourcils et fit un geste de sa main qui tenait le Coca. «Comment ça, ceux d'ici? On m'a dit que c'était le seul endroit où elle travaillait.

— Pour son compte. Mais quand elle a fait son stage après son doctorat, à l'université, elle a suivi beaucoup de gens à la prison de Hennepin County. Vous savez, des examens psychiatriques requis par le tribunal. La plupart étaient tout jeunes, mais c'était il y a pas mal de temps, alors beaucoup d'entre eux doivent être adultes maintenant.

— A-t-elle jamais mentionné l'un d'eux plus précisément?

— Non, elle ne pouvait pas, en fait, à cause de... vous savez, le secret médical. Mais ils la terrifiaient, ça elle en parlait quelquefois. Certains la coinçaient contre la porte, ou chuintaient à sa vue, comme

font les chats, et elle sentait bien qu'ils étaient prêts à se jeter sur elle. Les obsédés sexuels lui faisaient particulièrement peur. Elle disait qu'on pouvait sentir leur désir traverser la pièce. Selon elle, certains l'auraient agressée sur place, dans le parloir de la prison, s'ils avaient eu leur liberté de mouvement. Je crois que les gens qu'elle a suivis là-bas, c'étaient les pires.

— Mais, bon Dieu, pourquoi est-ce que personne n'en a rien dit? »

La femme baissa les yeux.

« Je vais vous expliquer, monsieur Davenport. Ils sont tous furieux que vous ayez accès à ces dossiers. Je ne suis même pas sûre que vous ayez raison. Parce que vous risquez de détruire beaucoup d'acquis. Mais, en même temps, il y a Andi, et je n'arrête pas de penser à ses filles.

— Je comprends. Écoutez, Marcella, vous m'avez été d'un grand secours. Je parle sérieusement. Tout cela va rester entre nous mais, s'il en sort quelque chose de positif et que vous êtes d'accord, je dirai à Mme Manette que vous m'avez aidé. »

Lucas termina son Coca pendant que Marcella regagnait son bureau, puis il retourna dans celui de Manette.

« Qu'y a-t-il ? demanda Sherrill en le voyant réapparaître.

— Je crois qu'on s'est fait avoir. Il y a une autre série de dossiers. Ça relève du criminel. Dépêchons-nous, on a un retard terrible. »

L'université aurait pu s'y opposer en vertu du principe du secret médical, mais le chef appela le gouverneur, qui appela trois membres du conseil de l'université, qui appelèrent le président, qui émit une déclaration : « Étant donné les circonstances — un monstre s'attaquant à une femme et à deux petites filles innocentes, et contribuant à opprimer tous les genres et races en rendant les rues peu sûres —, nous acceptons d'accorder à la ville de Minneapolis un accès limité à un nombre limité de dossiers psychiatriques. »

« Limité à quoi ? » demanda Lucas au responsable de la section des archives de l'université. Il avait accompagné Sherrill et Black parce que son titre donnait plus de poids à leur requête.

« Limité à ce que vous demanderez, répondit le responsable, pincésans-rire.

— Ces deux-là se chargeront des demandes, dit Lucas en désignant Sherrill et Black d'un signe de tête. Nous vous remercions vraiment de ce que vous pourrez faire. »

Lucas apprit l'incendie d'Irv's Boat Works en prenant un petit déjeuner tardif à son bureau. L'événement était relaté en quelques lignes dans les faits divers du *Star-Tribune* : « Un loueur de bateaux de Minnetonka frappé par le feu. » L'article citait un capitaine de pompiers : « C'était manifestement un incendie criminel, mais on n'a pas cherché à le dissimuler et, pour l'instant, nous n'avons pas de mobile. Nous demandons au public... »

Lucas téléphona au capitaine des pompiers, qu'il connaissait vaguement en tant que voisin.

« C'était une bombe, un cocktail Molotov précisément, essence et huile de moteur. Pas un travail de pro, mais un pro n'aurait pas fait mieux. Ça a tout cramé, du toit aux fondations. L'assurance du vieil Irv ne le couvrait que pour six mille dollars, donc ça ne peut pas être lui. À moins que quelque chose ne m'échappe. »

À l'université, Sherrill était installée, la mine maussade, devant un lecteur de microfilms, actionnant le matériel désuet à la main, les yeux rouges à force de déchiffrer les images rayées de dossiers vieux de dix ans. « Doux Jésus !

— Quoi ? » Black occupait la chaise voisine, trois bouteilles vides de *root beer* à ses pieds. Il portait des chaussettes marron décorées de montres bleues.

« Celui-ci, il tringlait des tuyaux d'échappement, dit Sherrill.

— Tu veux dire, de voiture? demanda Black, effaré.

— Dieu m'est témoin. » Elle n'eut pas conscience de l'ambiguïté de la chose, et gloussa, suivant du doigt sur l'écran l'image projetée. « Tu sais comment ils l'ont attrapé?

— Il est resté coincé, suggéra Black.

— Non. »

Il réfléchit un moment

« Sa tondeuse à gazon lui a fait un procès pour harcèlement sexuel ?

— Il a essayé d'en enfiler un qui était encore chaud. Il a été transporté à l'hôpital avec des brûlures au troisième degré.

— Aïe, aïe », grogna Black. Il s'agrippa l'entrejambe et remit les choses en place, puis jeta quelques lignes sur le bloc-notes posé sur la table.

« Quelque chose d'intéressant ? » demanda Sherrill pendant qu'il écrivait.

— Le gosse qui était à la fois obsédé sexuel et pyromane, expliqua Black. Je crois qu'il l'effrayait terriblement. » Il fit défiler le texte sur l'écran jusqu'à la page suivante. « Elle dit qu'il présentait des signes d'importante inadaptation sexuelle se manifestant par un comportement sexuel indécent et agressif lié à une identification au feu.

— Les mecs sont vraiment dérangés, conclut Sherrill alors que Black appuyait sur la touche d'impression. On ne voit jamais de femmes faire des trucs pareils.

— Tu connais la blague du "meilleur ami" qu'on raconte en ce moment ?

— Oh, non ! Je ne veux pas entendre ça. » Sherrill secoua la tête, mais ce n'était pas convaincant.

« Bon, il y a ce type qui part au travail mais il arrive en retard. Son patron lui saute dessus...

— Black, je t'en prie...

— Très bien. Si tu ne veux vraiment pas l'entendre, tant pis. Je vais chercher ma sortie d'imprimante. »

Quand il revint une minute plus tard avec la feuille imprimée, elle avait changé d'avis : « Bon, d'accord, raconte-la. Ta blague. »

Black posa la feuille près du lecteur de microfilms et reprit : « Donc, son patron lui dit : "Foutez-moi le camp, vous êtes viré. Ne remettez jamais les pieds ici." Alors le type prend la porte à contrecœur, vraiment perturbé, monte dans sa voiture et, à mi-chemin de chez lui, il se tamponne un adolescent à un carrefour. Sa voiture est nase, le gamin n'a pas d'assurance. Doux Jésus ! C'est en train de devenir le pire jour de sa vie. Donc, la dépanneuse vient chercher sa voiture, et il rentre chez lui en bus. Quand il arrive, onze heures du matin, il entend des bruits dans la chambre à coucher. Genre sexe. Gémissements, halètements, draps déchirés. Alors il se glisse en douce jusqu'à la porte et qu'est-ce qu'il voit, sa femme en train de se faire sauter par son meilleur ami.

— Sans blague, dit Sherrill.

— Là, le type perd les pédales. Il se met à hurler à sa femme : "Sors d'ici, espèce de roulure. Prends tes fringues, rhabille-toi et fous le camp. Et ne remets jamais les pieds ici, sinon je t'encastre le cul dans le sol." Puis il se tourne vers son meilleur ami : "Quant à toi... Tu es un vilain chien ! Un vilain chien !"

— C'est rigolo, dit Sherrill en se détournant, sourire aux lèvres.

— Surtout, ne ris pas », ironisa Black, sachant que ça lui avait plu. Et, en haut de la feuille imprimée, il inscrivit « John Mail ».

Irv était un homme âgé, avec de larges épaules, une couronne de magnifiques cheveux blancs et une petite tache rose au centre. Il avait le nez couperosé, comme s'il portait trop d'affection à sa bouteille de whisky. Vêtu d'une chemise de flanelle passée de couleur et d'un pantalon de toile, il était assis sur un banc de parc municipal, à côté de son ponton. Une boîte métallique était posée près de lui sur le banc. « Qu'est-ce que je peux pour vous ? demanda-t-il quand Lucas arriva à sa hauteur.

— Vous êtes Irv ? » Un peu plus loin sur la gauche, il y avait des restes de mur de pierre calciné, de la poussière à l'intérieur, et rien d'autre.

« Ouais. » Irv le regarda en clignant des yeux. « Z'êtes de la police ?

— Oui, de Minneapolis. Qu'est-ce que vous allez faire? Reconstruire et recommencer?

— Sans doute. » Irv gratta son gros nez du dos de la main. « Je n'ai pas vraiment d'autre solution, et l'assurance m'en paiera la moitié. »

Lucas marcha jusqu'aux vestiges de murs. Il n'y avait pas de trace du feu, en dehors de la suie sur les pierres. « Ça a été vite nettoyé. »

Le vieil homme haussa les épaules. « Il n'y avait pas grand-chose, du bois et du verre et quelques bacs à vairs à l'intérieur. Ça a brûlé comme une torche. Ce qui n'a pas brûlé, ils l'ont emmené avec une pelleteuse. Le matos et tout le bataclan ont été dégagés en cinq minutes. » Il enleva ses lunettes et essuya les verres avec sa chemise de flanelle. « Nom de Dieu ! »

Lucas s'éloigna, inspecta les fondations de plus près et, quand Irv eut rechaussé ses lunettes, le rejoignit et lui tendit le portrait-robot.

« Vous avez vu ce type la semaine dernière ? »

Irv pencha la tête pour pouvoir examiner le croquis à travers ses doubles foyers, puis il la redressa et dit : « C'est ce salopard qui a foutu le feu?

— Est-ce qu'il est venu ? »

Irv acquiesça.

« Je crois bien que oui. Il n'était pas tout à fait comme ça — la bouche ne colle pas —, mais il avait cet aspect-là, et je me suis demandé ce qu'il venait faire. Ce n'était pas un pêcheur, il ne savait

pas lancer le moteur. Et il faisait froid ce jour-là.

— Quand était-ce ?

— Il y a deux jours. Quand la pluie a commencé. Il est rentré sous la pluie.

— Vous vous rappelez son nom ? »

Irv se gratta le menton. « Non, non. Je l'ai recopié d'après son permis de conduire. Il serait dans ma boîte à reçus, si j'en avais encore une. » Il regarda Lucas, et le soleil se refléta dans ses lunettes. « C'est lui qui a enlevé la fille et les petites-filles de Manette, hein ?

— Ça se pourrait bien », fit Lucas. Mais, dans son for intérieur, il pensa : *Oui, c'est lui.*

John Mail appela Lucas à une heure de l'après-midi. « Je suis là, en train de m'imaginer que les flics vont me tomber dessus d'une minute à l'autre. Même que j'achète ma nourriture au jour le jour pour ne pas gaspiller. Où êtes-vous, les gars ?

— On arrive », grogna Lucas. La voix commençait à lui taper sur le système. Il regardait sa montre tout en parlant, comptant les secondes. « On a parié sur le temps que vous alliez tenir. Personne n'a misé sur plus d'une semaine. Il faut qu'on gagne notre pari.

— Voilà qui est intéressant, nota Mail d'un ton enjoué. Vraiment, c'est très intéressant. Je vous préviens que je baise tant que je peux, parce que je risque de ne plus pouvoir pendant un bout de temps, après. À cause de ces vieux culs poilus qui m'attendent à Stillwater.

— C'est votre cul qui va y passer », aboya Lucas.

Le ton de Mail se fit glacial : « Oh, non, je ne crois pas. Je ne crois pas, Lucas.

— Ah bon ? Vous avez une formule magique ?

— Rien de tel. Mais une fois que les gens me connaissent, ils ne veulent plus me baiser. C'est la vérité. Hé, dites, il faut que j'y aille.

— Attendez une minute. Est-ce que vous prenez soin de ces femmes ? C'est vous qui les séquestrez, cela vous donne une sacrée responsabilité. »

Mail hésita : «... Je n'ai pas le temps de parler. Mais oui, je m'en occupe. Quelquefois, elle me met en colère, mais d'un autre côté, j'ai l'impression que dans son subconscient elle m'aime bien. Elle m'a toujours aimé, mais elle s'en défendait. Elle a un complexe de culpabilité à cause de notre relation médecin-patient, mais enfin, elle était assise, là... » Il s'interrompt : « Il faut que j'y aille. » Dans un

contexte différent, il m'aurait paru presque humain, songea Lucas en entendant le *clic*. Mais, dans l'état actuel des choses, il était tout simplement dément.

« Le feu, dit Lucas à Sherrill et Black, le feu et le sexe. Il a dû être interné quelque part. Il parle de Stillwater comme si... je me demande. Il ne sait pas exactement comment c'est, mais il en a entendu parler. »

Lester entra. « Il a appelé du secteur de Woodbury.

— Woodbury. C'est le 494, dit Lucas. Ce type se balade sur la ligne 494, donc il est quelque part dans le Sud.

— Oui. Nous avons réduit les possibilités à un million deux cent mille personnes.

— Cette histoire de feu et de sexe, reprit Sherrill. On en a un qui correspond exactement à ça.

— Tout à fait, renchérit Black en fouillant dans une pile de papiers. Ce type, John Mail. Laissez-moi regarder. Il avait quatorze ans quand elle le suivait... Hum. Ça lui ferait dans les vingt-quatre ans aujourd'hui. »

Lucas regarda Lester. «Ça colle parfaitement. L'heure d'écoute optimale pour un psychopathe. »

Lester tapota le dossier. « Mettons celui-ci de côté et examinons-le de près. »

Lucas consulta sa montre : bientôt deux heures. Presque deux jours depuis l'enlèvement. Il donna un tour de clé à la porte de son bureau, ferma les persiennes, tira les rideaux, posa les pieds sur la table et commença à réfléchir. Et plus il y pensait, plus la liaison téléphonique lui paraissait la meilleure des opportunités, dans l'immédiat.

Il ferma les yeux et visualisa la carte de la zone métropolitaine. Très bien : si l'on coordonnait tous les policiers de la zone, s'ils montaient le coup à l'avance, jusqu'à quel point pourraient-ils réduire le temps de réaction? Une minute? Quarante-cinq secondes ? Moins que ça, peut-être, s'ils avaient de la chance. Et s'ils le coinçaient dans un centre commercial, un endroit dont l'accès est contrôlé, avec juste une ou deux sorties, ils seraient en mesure de boucler l'endroit avant qu'il ait eu le temps de sortir sa voiture de là. Ils pourraient vérifier toutes les plaques minéralogiques du parking, contrôler chaque carte d'identité...

Lucas élaborait son plan quand une autre idée lui vint: qu'avait dit

Dunn? Qu'il avait téléphoné à Andi quand elle était dans sa voiture? Andi Manette avait donc un portable ? De quel genre ? Un portable pour son sac ou un téléphone de voiture ?

Il se redressa dans son fauteuil, alluma sa lampe de bureau, appela Black, n'obtint pas de réponse, essaya Sherrill, *idem*. Il prit alors l'agenda d'Anderson, le feuilleta, trouva le numéro de Dunn, qu'il composa.

Un policier décrocha. « n doit être dans sa voiture, chef. »

Lucas nota le numéro, appela. Dunn répondit.

«Est-ce que votre femme a un téléphone cellulaire?

— Bien sûr.

— Il reste dans la voiture ou elle l'emmène partout?

— Elle le garde dans son sac », fit Dunn.

12

L'agent du FBI avait une fossette au menton et des cheveux blonds. Il s'appelait T. Conrad Haward et croyait ressembler à un footballeur de Yale entrant dans ses années de maturité. En réalité, il avait de grandes oreilles velues et, dans son dos, tout le monde l'appelait Dumbo.

Lucas, Lester et un technicien anonyme du FBI étaient assis dans le bureau de Haward, dominé par la cime des gratte-ciel de Minneapolis. Haward croisa les doigts au centre de son sous-main en vachette et déclara : « Tout est en route, les techniciens contrôlent l'histoire. L'avion de Chicago atterrit dans une heure; celui de Los Angeles, dans trois. Pour ce qui est du matériel de Dallas, je ne suis pas sûr qu'on puisse l'avoir ce soir. Nous foncerons de toute manière. Le temps est trop important. Dans soixante-quinze pour cent des cas, le type se débarrasse de ses victimes à ce stade.

— J'espère juste qu'il aura ce putain de téléphone, dit Lester.

— C'est un malade de jeux informatiques, il ne va pas mépriser une nouveauté technologique telle qu'un portable », répliqua Lucas.

Le technicien du FBI, un homme d'un certain âge aux cheveux gris coupés en brosse et dont la cravate à rayures était maintenue par une pince, intervint : « Le gros problème, c'est comment le garder en ligne s'il répond au téléphone?

— On s'en occupe, répondit Lucas en se penchant en avant. On a parlé à une des stations locales qui diffuse du rock, le patron est un de mes amis, et personne ne sera au courant en dehors de lui, du disc-jockey et du preneur de son. Le D-J va l'appeler, au sujet d'un concours qu'ils ont organisé. C'est un vrai concours, avec de vrais prix et ça passera réellement à l'antenne. La seule différence, c'est qu'ils composeront le numéro de téléphone que nous leur avons donné. S'il ne répond pas la première fois, nous essaierons de nouveau quelques heures plus tard. S'il répond, quel que soit le moment, le D-J sera prêt à agir. Pour des concours de ce genre, la durée habituelle du passage à l'antenne est d'une minute ou un poil plus. Nous sommes en train de réfléchir à une façon plausible de la prolonger.

— À moins d'avoir de la chance, il nous faut deux ou trois minutes minimum pour le localiser vraiment bien, remarqua le technicien. Il

va falloir que vous le reteniez aussi longtemps que ça.

— C'est un joueur. On va exploiter sa vanité, dit Lucas. Il restera le temps qu'il faut pour répondre à la question. Et quand il répondra, s'il a la bonne réponse, le D-J lui dira : "Restez en ligne pendant que je présente la chanson suivante." Ce qu'il fera en prenant son temps, en passant une petite pub si ça se trouve, puis il reprendra notre type pour lui demander son adresse.

— Nous n'obtiendrons jamais son adresse, fit Lester en souriant. Ça, ce serait quelque chose !

— Il va raconter n'importe quoi, objecta Lucas en secouant la tête. Mais si on arrive à le maintenir en ligne tout ce temps-là, on devrait pouvoir le localiser.

— Quand vous dites "le localiser vraiment bien", demanda Lester au technicien, qu'est-ce que ça implique ? » Dumbo fronça les sourcils. La conversation avait l'air de le dépasser. « Huit cents mètres, un pâté de maisons, vingt centimètres, quel ordre ?

— Si on pouvait prendre le risque de suivre le signal de plus près, on serait en mesure de le localiser chez lui, dit le technicien. Dans l'état actuel des choses, on doit pouvoir vous conduire au bon pâté de maisons.

— Pourquoi pas plus près? s'étonna Dumbo.

— Parce que, s'il est vraiment dingo, il est capable de leur trancher la gorge et de mettre les voiles, répondit le technicien à son patron. Il entendra les hélicos approcher quand ils seront à six rues.

— Indiquez-nous le pâté de maisons, et on le fera sortir de là en moins d'une heure, je vous assure, affirma Lucas.

— Si vous nous donnez l'heure de passage à l'antenne, on y arrivera », promit le technicien.

En sortant de l'immeuble, Lester demanda : « Tu les crois ? »

Lucas hocha la tête. « Oui. Les fédés ne sont bons qu'à ça, la technologie. S'il répond au téléphone et que nous réussissons à le garder en ligne, ils le trouveront.

— Dumbo avait raison sur un point, ça commence à faire long, dit Lester en regardant sa montre pour vérifier la date. Cet enfoiré ne va pas les garder planquées plus de quatre ou cinq jours. Après ça, la pression sera trop forte.

— Et l'idée de coordonner toutes les brigades de la zone métropolitaine ? demanda Lucas.

— Anderson essaie de mettre la chose au point, mais on ne sera

pas prêts avant demain. C'est un putain de cauchemar sur le plan administratif. Et même ça... je ne suis pas sûr. Ça implique trop de gens. Quelqu'un risque de tout faire foirer.

— Au moins, c'est une tentative. Et ce type que Black et Sherrill ont repéré ? Le gosse qui aimait le sexe et le feu ?

— John Mail, confirma Lester. Échec total. J'ignore pourquoi. Black m'a laissé une note, je vais regarder. Ils explorent trois autres possibilités.

— Merde, râla Lucas. Ce type m'avait l'air d'être le bon. »

Avec deux jeux d'appareils de détection cellulaire, il allait falloir six hélicoptères, un qui volerait en hauteur et deux autres à basse altitude pour chacun des deux groupes. Le matériel de Chicago arriva en premier, avec trois techniciens qui se chargèrent de fixer d'étranges antennes sphériques aux traverses des hélicos. Les éléments de Los Angeles arrivèrent deux heures plus tard, et l'autre groupe fut constitué. Une fois les hélicoptères prêts et le matériel vérifié, tout le monde se retrouva à l'héliport.

« Tout ce que vous avez à faire, expliqua un des techniciens au groupe de pilotes, c'est de prendre la direction que nous vous indiquerons et de maintenir le cap. Les instruments se chargeront des ajustements. Et faites bien attention, je ne veux pas de collision avec un putain de jumbo parce que vous vous intéressez à ce qui se passe en bas, et je ne veux pas de collisions entre vous.

— Je suis content qu'il l'ait dit, murmura Lucas à Sloan, qui opérait avec le second groupe.

— Tu es prêt ? » demanda ce dernier. Lucas avait peur des avions, et cela amusait ses collègues. Sloan, lui, ne trouvait plus ça très drôle.

« Euh, oui.

— On est en sécurité là-dedans...

— Les hélicoptères me dérangent moins que les avions. » Il eut un bref sourire et leva les yeux vers l'engin. « Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que ça, j'y arriverai. »

Huit heures quarante-cinq : ils sortaient de la zone de décollage de l'héliport. Le secteur imparti au groupe de Lucas était la 1-494 au sud de Minneapolis, tandis que celui de Sloan tournait au-dessus de Saint Paul. En dessous, les lumières des voitures glissaient sur l'autoroute tels des bancs de saumons luminescents, tandis que les éclairages des

rues et des maisons s'étendaient dans le lointain comme un échiquier psychédélique. À neuf heures vingt, les techniciens exprimèrent leur satisfaction : « Allons-y », dit celui qui était dans le même hélicoptère que Lucas.

À la station de radio, le D-J décrocha le téléphone, déclara « Ça roule », croisa le regard de l'ingénieur du son et du directeur, de l'autre côté de la vitre du studio d'enregistrement, et hocha la tête.

«... Et l'on termine avec la *Bohemian Rhapsodie* des Queen. Bon, je vais vous dire une chose, les amis, le moment est venu de jouer un peu. Là, je vais plonger la main dans un gros baril d'une contenance de deux cents litres... » On entendit un martèlement sourd, comme un homme emprisonné dans un fût d'essence.

«... et en sortir un de ces numéros de téléphone. On va l'appeler et laisser sonner dix fois. Si personne ne décroche à la dixième sonnerie, on augmente la prime de quatre-vingt-treize dollars et (>1 recommence. Bon... on y va... »

John Mail écoutait distraitement : il était plongé dans un des jeux de Davenport sur son Gateway P5-90. Et il était en difficulté : tous les jeux de Davenport comportaient des pièges et des revirements. Quand vous étiez tué, vous pouviez redémarrer le jeu, revenir précautionneusement au point où vous aviez été tué, et vous faire tuer derechef par quelque chose qui vous avait raté la première fois. Un piège qui se déclenche quand on rebrousse chemin, une embuscade dans un virage en épingle sur un chemin de montagne. Il doit y avoir un compteur circulaire dans le logiciel, se dit Mail. Il sentit qu'il apprenait quelque chose sur l'adversaire.

À la radio, la voix du D-J succéda à un air assez sympa des Queen. Son bla-bla-bla caoutchouteux et artificiel était d'un ennui subliminal, cependant pas au point de changer de station. Mail entendit le tut-tut-tut quand le type composa le numéro. Et lorsque le téléphone sonna à la radio, au même instant, il sonna également dans le sac d'Andi Manette.

Mail se raidit et s'écarta de l'écran avec un spasme de peur. *Qu'y avait-il? Quelque chose dehors? Les flics ?*

Quand ça avait été fini, avec Andi, le premier soir, il était allé acheter de l'épicerie et de la bière. Le sac d'Andi était posé sur le siège avant de la camionnette, où il l'avait lancé après l'agression. Il l'avait ouvert tout en conduisant et palpé l'intérieur. Il avait trouvé son portefeuille, dans lequel il avait prélevé près de six cents dollars —

bonne surprise. Il avait également trouvé son carnet de rendez-vous, une calculatrice, un tas d'articles de maquillage et un kilo de ces saletés que les femmes semblent accumuler. Il avait tout remis en vrac dans le sac.

Plus tard, un peu ivre et préoccupé par le problème de Geneviève — la présence d'une fille si jeune le dérangeait, elle représentait, pour une raison qui lui échappait, une sorte d'écharde psychologique —, il avait laissé tomber le sac par terre, près de la cuisine, avec l'intention de s'en débarrasser plus tard.

Maintenant, il était debout, sur la pointe des pieds. Mon arme, songea-t-il. Le .45 se trouvait sur une étagère. En deux enjambées, il le récupéra. La lumière ? Non, s'il l'éteignait maintenant, ils sauraient qu'il les avait entendus.

La sonnerie retentissait toujours. Avec insistance. La peur recula de quelques centimètres, mais il ne lâcha pas son pistolet. Quelqu'un dehors ? Le minuteur du four ? Une alarme qui avait mal fonctionné ? Il se déplaça rapidement vers la cuisine, regarda autour de lui et vit le sac à main. À l'arrière-plan, le téléphone sonnait à la radio, et le D-J comptait : « Ça fait quatre... » L'oreille de Mail capta la sonnerie synchrone de la radio et du sac.

Il jeta le sac sur la table. À l'intérieur, cela sonnait toujours, et le sac devenait lourd dans sa main. Il tira sur la poche latérale et le trouva : un téléphone portable. Au moment où il posait les yeux dessus, le D-J dit : « Ça fait six... et sept. George Dunn, si vous êtes sur le trône, vous feriez mieux de vous lever parce que... huit... »

Mail retourna l'appareil, ouvrit le clapet, repéra la touche. Il regarda par la fenêtre — rien. Même si c'étaient les flics qui appelaient, ils ignoraient où il se trouvait.

« Il ne décrochera pas, déclara le technicien du FBI. On en est à neuf. »

Mail répondit à la dixième sonnerie. « Allô ? » Lucas tendit l'index vers le technicien : « C'est lui. » Dans le studio, le D-J enchaîna. « George Dunn ? Eh bien, mon vieux, vous avez failli manquer le coup de fil de votre vie, de la semaine, en tout cas. »

En même temps, John Mail entendait tout à la radio.

« Ici Milo Weet, sur K-LIK, pour l'émission "On le joue-Vous le reconnaissez". Il y a mille deux cent neuf dollars au bout du fil. Vous connaissez la règle — on vous passe cinq secondes d'un classique du rock, et vous avez dix secondes pour l'identifier. Prêt? »

Mail connaissait le jeu. Ils le prenaient pour George Dunn, c'est-à-

dire le mari d'Andi. Et voilà que Weet recommençait : « Euh, George, excusez-moi, mais là, vous êtes censé dire : "Allez-y, mec", à moins que vous ne soyez complètement dans les vapes, auquel cas, donnez-moi votre adresse et je rapplique.

— Euh, allez-y, mec. » Mail n'était encore jamais passé à la radio. Il s'entendit parler du côté de son oreille libre. Un drôle d'écho électronique.

« Bon, on y va, Georgie, voilà. » Une seconde de silence total, puis une cacophonie quasi incompréhensible avec un vague rythme presque reconnaissable. *Qu'était-ce donc?* Da-dou-Da-dou-Da-dou... *Voyons voir...*

Le technicien manipula un truc qui ressemblait à un écran de télévision et cria au pilote : « Stoppez-là, attendez... », pendant que des chiffres jaunes se bousculaient sur l'écran, puis il reprit « Allez à 160, allez, allez... », et ils oscillèrent vers l'est.

« George ? Vous êtes là, mon vieux ? Alors, vous avez trouvé ? Je vais vous confier un truc, en ami : c'est un air qui ne date pas d'hier. Bon, je vais vous offrir une rallonge de cinq secondes. Une autre chanson par le même groupe. Pas la même chanson, le même groupe... »

« On l'a tout près, nom de Dieu, dit le technicien. Il est juste entre nous. » Il brancha son micro. « Frank, tu l'as? »

La radio répondit : « On l'a, on se dirige vers la 194, mais il y a du flottement dans la réception... »

Le deuxième extrait se termina, et Mail annonça à Weet : « *All Night Long*, par AC/DC. » Et il ajouta, à l'antenne : « Hein, Davenport, espèce d'enfoiré. » Après ça, plus personne.

13

Mail appuya sur la touche « Off » et, sans lâcher le téléphone, se précipita dehors. Au-dessus de sa tête, un avion de ligne passa, fonçant vers Minneapolis-Saint Paul. *Voilà comment ils viendront*, se dit-il en scrutant le ciel à l'affût des lumières clignotantes, rouges ou blanches, qui allaient se concentrer vers lui. Avec des hélicos. Un encerclement.

Il courut jusqu'à l'allée, sauta dans la camionnette, extirpa fébrilement les clés de sa poche de jean, sortit en marche arrière, plein gaz, et rejoignit la route gravillonnée. S'ils arrivaient, il suffirait qu'il aille un peu vers le nord, et peut-être parviendrait-il à se fondre dans la foule des banlieusards...

Mail était plus excité qu'affolé. Et en colère, aussi. Ils l'avaient pris pour une poire. Il aurait parié à cent contre un que Davenport était à l'origine de cet appel. À mille contre un, même. C'était vachement malin. Tellement qu'il se surprit à sourire dans la nuit, puis à bouder avec mauvaise humeur, et à sourire de nouveau, malgré lui. Malin. *Mais pas assez malin pour lui.*

À plus d'un kilomètre de là, du sommet d'une colline, Mail regarda sa maison. Il ne la voyait pas exactement, mais il pouvait distinguer la porte d'entrée éclairée, qu'il avait laissée ouverte, mince candélabre sur un fond de champs obscurs. Il n'y avait rien autour de lui, rien qui s'approchait. Il se mit en position « parking » mais laissa le moteur tourner. Rien du tout.

Au bout d'un moment, il coupa le contact et sortit pour écouter : rien d'autre qu'une brise légère soufflant dans le halo doré de ses phares...

Andi et Grace avaient plus ou moins abandonné l'idée de l'arme. La seule chose qui aurait pu s'en approcher était un gros clou qui s'était recourbé lorsqu'on l'avait enfoncé dans la solive du plafond. Andi pensait que si elles parvenaient à l'arracher, elles pourraient peut-être l'aiguiser contre le granit des murs.

« Ça ferait comme un pic à glace raccourci, je suppose », dit-elle. En guise d'outil, elles n'avaient en tout et pour tout que les boîtes d'aluminium contenant le soda à la fraise. Elles se demandèrent

d'abord comment utiliser les boîtes pour extraire le clou du bois, puis s'intéressèrent aux boîtes elles-mêmes. Le dessus et le fond s'enlevaient sans trop de difficulté : Andi entortilla sa chemise autour de ses doigts et ôta d'un coup la pellicule d'aluminium. Elles disposaient maintenant d'une mince feuille de métal souple. Elles tentèrent de la plier puis de l'aplatir, dans l'idée d'effiler la pointe et d'en faire une sorte de lame de couteau.

Andi et Grace obtinrent une pointe, mais pas assez dure pour entamer efficacement l'épiderme et le muscle. Cependant, cela pouvait convenir pour un œil.

Elles essayèrent alors de tordre le métal en spirale... c'était moins bien que de le plier. Puisque les bords de la feuille d'aluminium étaient assez tranchants quand on venait de la déchirer, elles pourraient peut-être l'utiliser comme une lame de rasoir, suggéra Grace, à condition de la serrer entre deux morceaux pliés. Là encore, il apparut que l'instrument était coupant, mais pas assez pour blesser gravement.

« S'il était... sur toi et que j'essayais de lui trancher la gorge... », proposa Grace, blême.

Andi secoua la tête et appuya le bord d'une feuille d'aluminium à l'intérieur de son bras. « Cela demande trop de force. Regarde. »

Elle appuya plus fort et n'obtint qu'une mince traînée rouge et juste un peu de sang à une extrémité. « Couper en profondeur est plus difficile que tu ne le crois. Je me rappelle, à la fac de médecine : couper les corps, c'était comme couper de l'argile. » Elle considéra le plafond et le clou recourbé. « Le clou ferait l'affaire, en revanche. Si on arrivait à l'enlever de là.

— Il faut essayer. »

Ce qu'elles firent. Grace s'assit sur les épaules d'Andi et attaqua le bois avec de petits morceaux d'aluminium. La tête du clou était dégagée mais résistait obstinément quand elles entendirent Mail arriver.

Grace prit le bras de sa mère, et Andi constata avec effarement à quel point sa fille avait vieilli. « Ne lutte pas, supplia Grace. S'il te plaît, ne résiste pas. »

Néanmoins elle se battrait.

Il le fallait. Sinon il allait se désintéresser d'elle et se tourner vers Grace, ou... se débarrasser d'elles deux, simplement. Mail voulait qu'elle résiste. Il voulait la conquérir par la force, du moins le pensait-

elle.

Mail la fit sortir de la cellule, qu'il verrouilla de l'extérieur, et la poussa vers le matelas en la faisant tourner sur elle-même. Andi se laissa faire, trébucha et retomba durement. Mieux valait s'effondrer tout de suite que d'être allongée d'un coup de poing.

Et puis, il aimait entendre le son de la peur dans sa voix. Il la battrait pour ça, si nécessaire, aussi avait-elle appris à supplier : « John, je vous en prie. S'il vous plaît, vous n'êtes pas obligé de me faire mal.

— Déshabillez-vous. » Andi commença à enlever son chemisier tout en regardant attentivement autour d'elle, sans quitter son expression affolée. Y avait-il quoi que ce soit, dans ce sous-sol, dont elle pourrait se servir dans une lutte ?

« Allez, dépêchez-vous, nom de Dieu. » Nu, le sexe en érection, Mail approchait.

« John... »

Il vint se placer devant elle, la dominant. « On va essayer autre chose, cette fois. Si vous me mordez — je n'ai pas du tout envie d'être mordu —, si vous me mordez, je vous cognerai comme jamais, puis j'emmènerai Grace à la maison, je lui mettrai les mains dans le broyeur d'ordures, et après, je la ramènerai ici pour que vous puissiez la voir. Vous avez bien compris ? »

Elle acquiesça de la tête, incapable de parler.

« Bon, alors... », dit-il.

Plus tard, allongé sur le matelas à côté d'elle, Mail lui demanda : « Vous savez ce que ce salaud de Davenport a fait? » Il lui raconta l'histoire de la radio. « J'ai vite compris, remarquez. Ils m'ont eu pendant une minute, mais je les ai démasqués, et je l'ai même dit à l'antenne, "Hein, Davenport, espèce d'enfoiré", je lui ai dit. » Il parlait avec animation, et on aurait pu les prendre pour un couple d'adolescents couchés sur un matelas dans un appartement sans eau chaude, évoquant leurs rêves. « Il se croit foutrement malin, mais il y a un truc qu'il ne sait pas et qui le fait *souffrir*.

— Je... quoi ? »

Elle réagissait automatiquement, entretenant la conversation pour avoir le temps d'inventorier le sous-sol. Mail ne l'avait pas battue cette fois, et le sexe était devenu sans intérêt. Il ne pouvait pas lui faire grand-chose de plus, et elle était capable d'assumer. Enfin, elle l'espérait.

Inventaire : une pile de vieux pots en terre cuite dans un coin — elle pouvait les lancer, ou s'en servir comme d'une matraque. Et là-bas, était-ce donc une bouteille de bière ? Ah, si elle pouvait mettre la main dessus, elles pourraient la briser ensuite, récupérer des morceaux de verre. Ça, ce seraient des armes...

« J'ai un espion qui surveille le moindre de ses mouvements », poursuivit Mail. Absorbée par -son examen des lieux, Andi avait perdu le fil de la conversation. Un espion ? « Un espion ? » demanda-t-elle. Un mensonge ?

« Quelqu'un que vous connaissez, dit Mail en se tournant pour observer sa réaction. Un de vos proches. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés.

— Qui ? » Il était trop sûr de lui pour que ce soit un mensonge.

« Peux pas vous le dire.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai envie que vous y pensiez. C'est peut-être votre mari, pour se débarrasser de vous et des filles. Peut-être votre mère...

— Ma mère est morte.

— Ah bon ? De quoi est-elle morte ?

— Elle s'est noyée.

— Oh. » Mail fut sur le point d'ajouter quelque chose, mais il se mit à genoux et la toisa : « Eh bien, c'est peut-être votre associée, ou votre père. »

Elle prit le risque.

« John, je crois que vous inventez tout ça. »

Elle craignit un instant qu'il ne la frappe — ses paupières se dilatèrent, un réflexe de colère, puis il eut l'air de plonger en lui-même, comme lorsqu'il la battait. Pourtant, il sourit légèrement, et dit : « Oui, je vous raconte des histoires. Il y a effectivement un espion mais j'ignore qui c'est. »

Elle secoua la tête, incrédule.

« C'est quelqu'un qui m'a appelé comme ça, sans prévenir. Qui m'a dit : "Vous vous souvenez d'Andi Manette, qui vous a fait interner ? Elle n'arrête pas de parler de vous..."

— Quelqu'un a dit ça ? » Elle le croyait, maintenant, et elle était effarée.

« Quais. Cette personne a dit que vous me considériez comme une sorte de démon. Assez vite, j'ai vu que je ne pourrais plus vous sortir

de ma tête. Je ne vous ai jamais oubliée, vous étiez quelque part au fond de ma mémoire. Je ne m'en souciais pas. Et puis l'espion a téléphoné...

— Oui ? » Une réaction fugitive de psychiatre. Elle eut un petit frisson de satisfaction, le pouvoir retrouvé...

« Je me rappelle, j'étais assis dans cette cellule et vous portiez toujours ces... robes, et puis vos seins, ce parfum que vous aviez, quelquefois, j'avais une vue plongeante sur vos jambes et je me disais que je voyais votre chatte, plus haut. Le soir, allongé, j'y pensais. Est-ce que je l'avais vue? Ou non?

— Je ne me suis pas rendu compte... » Là encore, elle avait réagi en psy.

« Vous n'avez jamais su ce qui me faisait fonctionner, et moi, je ne pouvais pas l'expliquer. Au bout d'un moment, je suis simplement resté assis là à regarder vos seins et à brûler de désir.

— Cette personne a continué à vous appeler?

— Je ne veux plus en parler », dit-il, repris par la colère. Ses yeux se révulsèrent. « Je veux baiser... » Il la frappa violemment, lui donna un grand coup sur l'épaule. Elle se recroquevilla, effrayée. « Venez ici, ou je vous flanque une vraie raclée, bordel ! »

Plus tard, elle demanda : « Est-ce que je pourrais appeler quelqu'un? Mon mari, ou une autre personne, pour leur dire que nous sommes en vie ? »

Ça l'irrita. « Merde, non.

— John, ils vont finir par nous croire mortes. Bientôt, toute cette agitation va s'éteindre, et une longue chasse impitoyable va commencer. Ils vous arrêteront fatalement, et vous serez bouclé à perpétuité. S'ils me savaient vivante... vous pourriez bouger plus facilement. Il y a peut-être une possibilité d'entente quelque part, vous pourriez négocier. »

De nouveau, ils parlaient presque comme des amants : elle s'inquiétait pour son avenir. Il ne saisit pas la perche. « Il n'y aura aucune négociation. Pas avec moi.

— Cela vous donnerait plus de pouvoir, insista-t-elle. S'ils sont persuadés que je suis morte, rien ne les arrêtera. S'ils me savent en vie, les choses seront plus compliquées pour eux. Vous qui pratiquez tous ces jeux, vous devez le savoir. Je veux simplement qu'on sache que j'existe encore. Et qu'ils ne m'oublient pas. »

Mail se leva et commença à se rhabiller. Il poussa les vêtements d'Andi du bout du pied : « Mettez ça. » Quand elle fut prête, il dit : « Je vais y réfléchir. Vous ne pouvez pas appeler directement, mais il y a peut-être moyen de vous enregistrer. Je passerai la bande d'un autre endroit.

— John, ce serait... » Elle rit presque. « Ce serait formidable. »

Cela lui fit de l'effet. Il se rengorge, songea-t-elle. Il aimait la flatterie, surtout venant d'elle. « Je vais y réfléchir. »

De retour dans la cellule, quand la porte fut refermée et que les pas de Mail se furent pesamment éloignés, elle dit à Grace : « Il faut qu'on pense à un message — il va peut-être enregistrer un message pour nous. On doit trouver un code, une sorte de signal. »

Elle était tout excitée. Grace la regardait, une expression solennelle, lointaine, sur son visage d'enfant. Andi finit par dire : « Quoi ? Quoi ?

— Tu as plein de sang sur le visage, maman. Il y en a partout. »

Grace tendit le doigt vers le côté droit du visage de sa mère, et soudain sa main se mit à trembler. La peur. Elle fondit en larmes en s'écartant d'Andi, qui se frotta la joue et le nez, là où le sang avait séché après que Mail, dans son excitation, l'avait giflée pendant le dernier assaut sexuel.

Elle n'avait pas remarqué qu'elle saignait. Elle commençait à s'y habituer, cela faisait partie de la servitude, pensa-t-elle, tandis que Grace se recroquevillait dans le coin.

Mais quelque chose avait changé, cette fois. Quelque chose avait changé.

Rose Marie Roux, l'air bien trop épuisé pour un chef de la police, son sac à main pendant au bout de son bras, gravit l'escalier avec effort et franchit la porte ouverte.

Lucas suivait derrière avec T. Conrad Haward — Dumbo. Il y avait une réunion dans le salon hyper-décoré de la demeure de Tower Manette. Dunn était présent, tendu, malheureux, pas coiffé, la paupière lourde. Il se tenait adossé à la cheminée où ne brûlait aucun feu, un verre de cristal épais à la main. Son regard glissa sur Roux et Dumbo, mais il adressa un signe de tête à Lucas.

Helen Manette, trônant sur un fauteuil ancien, la bouche trop large et les lèvres trop pincées, donna à Lucas l'impression d'avoir bu, mais elle n'avait pas de verre. Nancy Wolfe, vêtue d'un tailleur coupé dans une étoffe moelleuse vert mousse, lui lança un regard incendiaire de l'autre bout de la pièce. Quand il le lui rendit sans ciller, elle fit bouffer ses cheveux et détourna les yeux. Elle buvait à petites gorgées dans un verre à cognac, figée dans une pose artificielle devant un tableau du ^{xix}^e siècle représentant une femme glaciale, aux yeux sombres, portant une robe noire, mais à la bouche étonnamment sensuelle.

L'avocat bidon servait à boire. Adossé au chambranle d'une porte, un flic des renseignements de la police de Minneapolis, en veste à carreaux et T-shirt déformé à la hauteur de la hanche par son automatique, avalait goulûment du pop-corn qu'il piochait dans un sac en plastique. Il attendait un coup de téléphone qui n'arrivait pas et semblait s'ennuyer.

Tower Manette se tenait au centre du cercle, vêtu d'un costume gris et d'une cravate de soie italienne au nœud bien serré. Il paraissait encore plus vieux et plus fatigué que la veille. Mais quelque part, au fond de lui-même, remarqua Lucas en l'observant, Manette prenait un certain plaisir à être au cœur de la tragédie.

« Ça n'a pas marché, annonça le chef à Manette en secouant la tête. Je suis désolée.

— Merde. » Dunn leur tourna le dos, et Lucas crut qu'il allait balancer son verre de bourbon dans la cheminée. Au lieu de quoi il

s'appuya contre le manteau de pierre, la tête baissée.

« Ce n'est pas un échec total », souligna Dumbo. Une fine pellicule de transpiration recouvrait son front. Il détestait avoir affaire aux riches, aux gens qui appelaient les sénateurs des États-Unis par leur prénom et connaissaient leurs petites habitudes. « On le tenait, mais on n'a pas pu le garder assez longtemps en ligne. On l'a eu pendant vingt secondes, puis il a pigé. Nous l'avons localisé au sud des rivières, du côté d'Eagan ou d'Apple Valley.

— Vous avez des chantiers là-bas », dit Manette à Dunn.

Dunn se retourna, le visage bouffi, une étincelle brûlante au fond des yeux. « Oui, mais je n'ai pas répondu au téléphone dans ce secteur, si vous voulez savoir, rétorqua-t-il agressivement.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Manette, sur la défensive. Ce que je voulais dire, c'est que vous connaissez le coin. »

Nancy Wolfe prit Tower Manette par la manche et le tira en arrière. Dunn poursuivit sur le même ton : « Ouais, et je sais qu'il y a trois cent mille personnes dans ce foutu secteur...

— Surveillez votre langage, je vous prie, aboya Manette. Il y a des dames dans la pièce. »

Observant Nancy Wolfe qui se tenait derrière Manette, la main posée sur sa manche, Lucas pensa : Oh, oh.

« Il a, euh... cité Davenport, fit Dumbo en regardant Lucas. Il a l'air de penser que, euh... le commissaire Davenport est... » Il chercha un mot qui convenait, finit par le trouver... « responsable du... ». Nouvelle quête du mot juste... « du piège de la radio.

— Sans aucun doute, admit Dunn. C'est le seul flic à qui j'ai parlé à ce jour qui ne pense pas avec ses fesses.

— George... » Nouvelle mise en garde de Manette, encore écarlate sous sa tignasse blanche. Dunn n'en fit aucun cas et s'approcha de Lucas. « Je veux proposer une récompense. Le montant m'est égal. Un million.

— C'est trop, répondit Lucas. Ça attirerait des flopées de dingues. Commencez à cinquante mille.

— D'accord. Je vais l'annoncer tout de suite. » Dunn regarda Manette, qui n'ouvrit pas la bouche, se contenta de secouer la tête avec un sourire sceptique et tourna le dos à tout le monde.

« Charmante petite famille, dit le chef en sortant. — Nancy Wolfe, Tower Manette, qu'est-ce que ça vous inspire ? »

Rose Marie Roux ne s'étonnait jamais de rien : elle était dans la politique depuis trop longtemps. Au bout de quelques secondes, elle répondit d'une voix où perçait une certaine satisfaction : « C'est possible. Quand nous avons fait le point avec eux hier soir, elle lui a effleuré la main.

— Et ce soir, elle a voulu l'empêcher d'agresser Dunn... enfin, elle a fait un geste dans ce sens. Elle le protège.

— Hum... Vous savez, Lucas, vous avez un côté féminin très développé.

— Pardon?

— Non, rien.

— Mais si, que voulez-vous dire ? » Lucas semblait amusé. Le chef s'expliqua : « Vous êtes plus disposé que la plupart des hommes à utiliser votre intuition. J'entends par là que vous soupçonnez Nancy Wolfe et Tower Manette d'avoir une liaison.

— Cela ne fait aucun doute, maintenant que j'y pense.

— Tout ça parce qu'elle l'a tiré par la manche. » C'était au tour de Roux d'être amusée. « Vous n'avez pas peur des conclusions hâtives.

— C'était la manière dont elle a touché sa manche, expliqua Lucas. Si vous qualifiez ça d'intuition féminine, j'accepte l'étiquette.

— À votre avis, que voulais-je dire? demanda Roux.

— Je ne sais pas, fit Lucas, l'air vague. Peut-être que j'avais de jolis seins. »

Roux éclata de rire. « Seigneur, je dirige une putain de ménagerie; vous vous rendez compte, les collaborateurs que j'ai ! »

Au milieu de la nuit, fatigués, la chemise froissée sortant du pantalon, ils étaient tous rassemblés autour d'une grande carte murale de la zone métropolitaine, examinant le rectangle, délimité au crayon rouge, du secteur situé au sud-est de l'aéroport.

« C'est quelque chose, insista Lester. Il a été plus malin qu'on ne l'aurait cru. Bon Dieu, une minute de plus et on le tenait. »

Lucas jeta son gobelet en carton dans la corbeille à papier, le vieux café lui ayant laissé un goût amer dans la bouche. « Il faut qu'on organise la coordination de toutes les unités de police. Il va rappeler. C'est même étonnant qu'il ne l'ait pas encore fait.

— On pourrait attendre l'équipe de jour, proposa Anderson. Là, on est à quatre-vingts pour cent. Demain matin, on aurait les troupes au

complet.

— Il faut qu'on soit prêts à le faire tout de suite, affirma Lucas.

— Mais on est... pas tout à fait à cent pour cent. Il s'agit simplement d'attendre la relève, insista Anderson.

— Il faut couvrir entièrement la bretelle 494 et mettre des gens en plus sur la 1-35, sur toute la longueur jusqu'à Apple Valley, dit Lucas.

— Il est malin, le bougre », conclut Lester en contemplant la carte d'un air songeur.

Weather gémissait doucement dans son sommeil quand Lucas se glissa entre les draps. Q avait envie de la réveiller pour lui parler, mais elle devait opérer le lendemain matin, et il n'osa pas. Il resta allongé, éveillé, pendant une heure, supputant les tournures diverses que les événements pourraient prendre dans la journée, sentant la chaleur de Weather le gagner peu à peu. Il finit par s'endormir, un bras passé autour de la taille de la jeune femme, imprégné de son parfum Chanel.

Weather était partie, et Lucas sortait juste de la douche quand son portable se mit à sonner. Il s'arrêta, tendit l'oreille et se précipita dans le salon, laissant des ruisseaux dans son sillage. Il avait posé l'appareil sur la table de la salle à manger. Il s'en saisit enfin et appuya sur la touche.

« Lucas, où en sont-ils ? » La gaieté de Mail semblait un peu forcée.

« Est-ce qu'elles sont encore vivantes ? » demanda Lucas. Les voitures de patrouille devaient s'élancer, maintenant. Trente secondes.

« Vous essayez de me localiser? »

Lucas hésita et répéta sa première question. « Elles sont vivantes, oui ou non ? »

— Ouais, elles le sont, admit Mail avec réticence. D'ailleurs, j'ai un message pour vous de la part d'Andi Manette.

— Laissez-moi prendre un stylo, dit Lucas.

— Arrêtez vos conneries, tout est enregistré, rétorqua Mail, impatient. Remarquez, ça ne va pas vous servir à grand-chose. Je me sers de mon portable et, cette fois, je me balade, loin de tout. »

Merde. « Allez-y, j'ai trouvé un stylo.

— Bon, voilà. Je ne sais pas si ça sera très clair... »

« George, papa, Geneviève, tante Lisa, c'est Andi. Nous allons bien, Grace et moi, et nous espérons que Geneviève est rentrée et qu'elle va bien. L'homme qui est avec nous ne veut pas qu'on parle de lui, mais il a été assez gentil pour nous laisser vous envoyer ce message. J'espère pouvoir vous reparler bientôt. Cet homme avec nous, s'il vous plaît, donnez-lui ce qu'il veut, pour qu'on puisse rentrer sans dommage. Je ne peux rien dire de plus... »

La voix d'Andi Manette, plaintive, apeurée, tremblante d'espoir, fut sèchement coupée, clip, sur la bande enregistrée.

«C'est tout pour l'instant, amateurs de sport! lança Mail d'un ton enjoué. Je dois tout de même vous dire, j'ai apprécié votre coup avec le disc-jockey. Ça m'a vraiment réveillé. Dites au type que je vais m'arrêter chez lui un de ces quatre, et faire une petite visite à sa famille, un jour où il sera sorti. J'apporterai une pince coupante. On va bien s'amuser. »

Quand Mail eut raccroché, Lucas éteignit son appareil et le posa sur la table, le fixant des yeux comme si c'était un cancrelat en ébène. Quinze secondes plus tard, Martha Gresham appela du standard central : « On a tout enregistré.

— Excellent. Lester est là ?

— Non, mais Donna est en train de lui parler. Il est au courant. »

Lucas retourna en hâte dans la chambre pour s'habiller, guettant la sonnerie du téléphone. Elle retentit alors qu'il nouait sa cravate. « Oui, Frank. C'était bien elle?

— C'est elle. Et elle essaie de nous dire quelque chose, mais quoi, c'est une autre affaire.

— Comment le sais-tu?

— Parce qu'elle a dit bonjour à sa tante Lisa.

— Et alors?

— Je viens de parler à Tower Manette. La tante Lisa est morte depuis dix ans.

— Mets quelqu'un là-dessus. Il faut ramasser toutes les informations possibles sur la tante.

— On va le faire, assura Lester, mais je veux que tu t'en occupes aussi. Bon sang, Lucas, on a besoin que quelqu'un sorte un lapin de

son chapeau.

— Il faut protéger Milo, le type de la radio. Et sa famille. Lui aussi, il a deux gosses.

— On est en route. Et pour Geneviève, à ton avis?

— Geneviève est morte, répondit Lucas. Nous le savons, mais Andi Manette l'ignore encore. »

Ils tinrent une séance de thérapie de groupe dans le bureau de Roux, avec Manette et Dunn : Pourquoi tante Lisa?

« Lisa Farmer était la sœur de ma première femme, expliqua Manette. Elle avait une grande propriété à la campagne, avec des chevaux. Quand elle était petite, Andi allait monter à cheval là-bas. Elle essaie peut-être de nous dire que le type a une ferme, ou qu'il s'occupe de chevaux, quelque chose de ce genre. Ce doit être ça.

— Sauf si elle a perdu les pédales, suggéra Dunn d'un ton calme.

— Ma fille..., commença Manette.

— Hé là ! l'interrompit Dunn en durcissant le ton, l'index pointé vers Manette. Je sais que vous aimez votre fille, Tower, mais moi aussi, et franchement, je la connais mieux que vous. Elle est dans tous ses états. Sa voix a changé, sa manière de parler a changé, elle est désespérée et elle souffre. Je veux bien espérer qu'elle nous fait passer un message, mais je ne veux pas éliminer les autres possibilités et me concentrer seulement sur ça. Car il est fort possible qu'elle n'ait pas toute sa tête. »

Manette détourna les yeux, fixa quelque chose, rien, sur le sol. Embarrassé, Dunn lui tapota le dos, puis il regarda Lucas. « Geneviève est morte, n'est-ce pas?

— Il vaudrait mieux vous y préparer », dit Lucas.

Ils allaient faire le tour des fermes et des propriétés possédant des chevaux, comparer la liste des propriétés agricoles recensées dans le comté de Dakota aux fichiers de crimes sexuels et autres listes qu'ils détenaient. Lucas prit le dossier des progrès de l'affaire constitué par Anderson et le rapporta dans son bureau pour l'étudier un moment. Rien de particulier ne lui sauta aux yeux. Ne tenant plus en place, il descendit à la criminelle pour voir Black et Sherrill.

« Où en est-on, du côté de l'université? demanda-t-il.

— Nous en avons encore cinq de possibles, y compris un branché sexe et incendie criminel. Nous sommes dessus en ce moment», dit

Sherrill. Elle brandit une pile de dossiers. « Vous voulez des photocopies ?

— Ouais. Anderson a ajouté quelque chose au sujet de l'autre type — Mail, c'est ça? —, que c'était un fiasco?

— Fiasco complet, confirma Black. Vraiment complet. Il est mort.

— Merde, fit Lucas. Il avait l'air bien. »

Sherrill acquiesça. « Ils l'ont laissé sortir de Saint

Peter et, deux mois plus tard, il s'est jeté du pont de Lake Street, en pleine nuit. Ils l'ont retrouvé du côté de Fort Snelling. Ça faisait une semaine qu'il était dans l'eau.

— Comment l'ont-ils identifié? demanda Lucas.

— Ils ont trouvé une carte d'identité de l'État sur le corps. Le médecin légiste a pris la relève, il a procédé à un examen dentaire. C'était bien lui.

— Bon. Et qui est l'autre, celui qui est spécialisé dans le sexe et les incendies?

— Francis Xavier Peter, âgé de vingt-quatre ans. Il a allumé seize incendies en dix jours dans le parc Saint Louis, pas de victimes, plusieurs maisons endommagées. On a parlé à ses parents. Ils disent qu'il est parti sur la côte ouest, pour devenir acteur. Ils n'ont pas eu de nouvelles de lui ces derniers temps, et il n'a pas le téléphone. Andi Manette l'a soigné. Elle l'a vu pendant deux ans. Elle ne l'aimait pas beaucoup. Il l'a provoquée lors de deux ou trois séances de thérapie.

— Un acteur?

— C'est ce qu'ils prétendent, affirma Sherrill.

— Notre type, dit Lucas, ce pourrait être un acteur. Il aime les jeux...

— Un détail, intervint Black. Francis Xavier Peter est blond et il avait les cheveux longs.

— Quoi? Ça pourrait être lui. Est-ce qu'il ressemble de près ou de loin au portrait-robot? demanda Lucas.

— Il a un visage rond, un peu comme un paysan allemand, répondit Sherrill.

— Donc, à votre avis, c'est *non*, dit Lucas. Il ne ressemble pas au portrait-robot.

— Pas beaucoup, concéda-t-elle.

— Bon. Suivez la piste », lâcha Lucas.

15

La voix était tendue : « Ils se rapprochent de vous. Il va falloir que vous bougiez. »

Mail, debout parmi les débris de deux châssis minitours décapités — il était en train de démonter des transmissions de disques durs —, émit un ricanement méchant à l'intention du téléphone et de la personne qui se trouvait en bout de ligne. « Précisez votre pensée. Vous ne voulez pas dire "bouger", vous voulez dire les tuer et m'en débarrasser.

— Je veux dire vous sortir de là, dit la voix. Je ne pensais pas que ça se passerait comme ça...

— Foutaises ! s'exclama Mail. Vous croyiez pouvoir me manipuler. Vous appuyiez sur les boutons. »

Il entendait respirer sur la ligne — exaspération, désespoir, appréhension? Mail aurait bien aimé savoir. Un jour, songea-t-il, il saurait à qui appartenait cette voix. Et là...

« D'ailleurs, ils ne sont pas aussi près que vous le croyez. Vous voulez seulement que je me débarrasse d'elles.

— Vous savez qu'Andi Manette leur a fait passer un message sur cette bande que vous l'avez autorisée à enregistrer? Sa tante est morte, ça fait longtemps. Elle s'appelait Lisa Farmer et elle vivait dans une ferme. Maintenant, ils vont faire le tour des fermes du comté de Dakota parce que c'est là qu'ils ont réussi à vous situer, grâce au petit piège du téléphone cellulaire. Vous n'avez plus beaucoup de temps. »

Clic.

Mail regarda le combiné, le reposa sur la fourche et se mit à arpenter le salon en sifflant, enjambant les pièces éparses de l'ordinateur. L'air qu'il sifflait remontait aux mauvais jours de l'hôpital, quand ils diffusaient les programmes de la station publique du Minnesota dans les cellules. Mozart pour les débutants : il avait dû entendre ça une centaine de fois. Mail n'avait rien à faire de Mozart. Il voulait du rythme, pas des mélodies. Il voulait des baguettes arrachant un tempo d'enfer à la batterie. Il voulait des tambours, des tambourins, des maracas, des timbales. Pas de la musique dégoulinante.

Et pourtant, il était en train de la siffler, une petite mélodie de Mozart jouée avec deux doigts, parce qu'il ne voulait pas penser à Andi Manette en train de le tromper, parce qu'il ne voulait pas encore la tuer.

L'avait-elle vraiment fait? Oui, il le savait d'instinct. Et cela le mettait terriblement en colère. Car il lui avait accordé sa confiance. Il lui avait donné une chance, et elle l'avait trahi. Ça se passait toujours de la même façon. Il aurait dû savoir que cela allait se reproduire. Il porta les mains à ses tempes et sentit le sang battre, la douleur sur le point de revenir. Bon Dieu, c'était ça l'histoire de sa vie : chaque fois qu'il essayait de faire quelque chose, on venait tout gâcher.

Il fit plusieurs fois le tour du salon-cuisine, ouvrit le réfrigérateur, regarda à l'intérieur sans vraiment voir le contenu, claqua la porte. Le sifflement se transforma en fredonnement au fond de sa gorge, puis en grondement — toujours la mélodie de Mozart jouée avec deux doigts — et là, il se dirigea vers la porte donnant sur l'arrière et traversa la pelouse vers le pâturage qui s'étendait au-delà, avec la vieille maison dans le fond.

Il sauta par-dessus la clôture écroulée, passa devant une antique machine agricole à demi enterrée parmi les bleuets et les asters. A mi-pente, il se mit à courir, poings serrés, les yeux telles des billes de verre opaque.

Elles pensaient faire des progrès dans leurs rapports avec Mail : il n'était pas devenu gentil, mais Andi sentait qu'une forme de relation se créait. Si elle n'avait pas de pouvoir sur lui, du moins avait-elle de l'influence.

Et elles continuaient à s'acharner sur le clou. Elles n'avaient pas encore réussi à l'ébranler, pourtant, deux bons centimètres étaient dégagés. Plus que quelques heures et elles pourraient le sortir de là.

C'est alors que Mail arriva.

Elles l'entendirent courir au-dessus de leurs têtes, ses pas qui résonnaient dans l'escalier. Andi et Grace se regardèrent. Il se passait quelque chose. Grace, accroupie devant l'écran de jeux, se mit à trembler, inquiète.

La porte s'ouvrit et le visage de Mail apparut, un masque blanchâtre, des yeux révoltés, et les cheveux dressés sur la tête, tel le pelage d'un chat effrayé. « Sortez de là, bon Dieu ! »

Grace l'entendit frapper sa mère. Elle sentit chaque coup, même à

travers la porte d'acier. Elle se dressa contre la porte et la martela de ses poings en criant : « Maman, maman, maman... »

Au bout de quelques minutes, elle s'arrêta et retourna au matelas, se boucha les oreilles pour ne plus entendre. Un peu plus tard, en larmes, elle ferma les yeux, se couvrit la bouche des deux mains et se considéra comme une traîtresse. Elle voulait que ces coups s'arrêtent mais elle n'avait pas le cran de crier. Elle refusait que Mail vienne la chercher, elle.

Une heure après avoir emmené Andi, Mail la ramena. Jusqu'alors, sa mère avait toujours été habillée lorsqu'il la remettait dans la cellule. Cette fois, elle était nue, et lui aussi.

Grace se recroquevilla contre le mur, tandis qu'il restait debout dans l'embrasure de la porte, la fixant avec une franche hostilité qui la terrifia comme rien ne l'avait encore jamais terrifiée. Elle plongea la tête entre ses genoux et, fermant les yeux, commença à fredonner pour elle-même, pour s'enfermer loin du monde extérieur. Mail l'écouta un instant, un mince sourire narquois traversa son visage et il tira la porte, *clang*.

Andi ne fit pas un geste.

Quand la porte fut refermée, Grace n'osa pas rouvrir les yeux, craignant qu'il ne soit resté à l'intérieur de la cellule. Au bout de quelques secondes, comme rien ne bougeait, elle risqua un coup d'oeil. Il était parti.

« Maman ? Maman ? » murmura Grace.

Andi poussa un gémissement et se tourna pour regarder sa fille. Du sang sortit de sa bouche.

16

Lucas reposa d'un coup l'épais dossier et décrocha le téléphone. « Lucas Davenport.

— Oui, euh... Je joue à des jeux vidéo? » La femme avait une voix hésitante, un rien déconnectée. Ses déclarations prenaient la forme interrogative. « On m'a dit que je devrais vous parler?

— Oui? »

Il était impatient. Il attendait que la police de Los Angeles le rappelle avec des renseignements sur Francis Xavier Peter, l'acteur qui aimait allumer des incendies.

« Je crois, hum, je crois que j'ai vu le type sur la photo. J'ai joué à Donjons et Dragons avec lui il y a deux ou trois mois, dans la maison de cette fille. À Dinkytown ? »

Lucas se redressa aussitôt dans son fauteuil.

« Vous connaissez son nom, ou son adresse ?

— Non, mais il était avec cette fille, et nous étions chez elle, alors elle le connaît.

— Vous êtes sûre que c'est lui ?

— Je ne suis pas certaine, sauf pour les yeux... Les yeux sont les mêmes. La bouche est différente. Mais les yeux sont les siens? Et il savait vraiment jouer, un excellent maître du donjon, il connaissait

tout. Il avait peur. Il avait pris de la drogue ? Et il y a un truc que cette fille a dit, ça m'a fait penser qu'il avait suivi un traitement? »

Lucas consulta sa montre. « Où êtes-vous ? J'aimerais venir vous parler. »

Il nota l'adresse.

« Allez, Sloan, on file. »

Le grand maigre prit sa veste toute neuve, un nouveau ton de brun.

« Où ça? »

Lucas lui expliqua pendant qu'ils gagnaient la sortie. « Elle avait un drôle de ton, dit-il. Je ne crois pas que ce soit bidon. »

La femme habitait une petite résidence universitaire en face de la fac, de l'autre côté de la 1-494. Lucas gara la Plymouth grise sur un emplacement réservé aux pompiers, et ils entrèrent dans l'immeuble sur les talons d'une étudiante blonde vêtue d'une minijupe et d'un blouson de bowling. Ils s'arrêtèrent ensemble devant l'ascenseur, les deux policiers la guignant du coin de l'œil. Elle était extrêmement jolie, avec des yeux bleus en amande et un nez retroussé qui était peut-être naturel. La fille étudia les chiffres indiquant les étages, au-dessus de la porte de l'ascenseur, avec une attention soutenue. Personne ne dit mot. La cabine arriva, ils s'engouffrèrent à l'intérieur et tous les trois examinèrent les chiffres alignés au-dessus de la porte.

La fille descendit au troisième et leur sourit avant de s'éloigner. La porte se referma. « J'ai l'impression qu'elle m'a souri, dit Sloan.

— Tu permets. Je crois plutôt que c'est à moi qu'elle a souri.

— N'importe quoi. Tu étais devant, c'est tout. »

Cindy McPherson, la fan de jeux de rôles, était une campagnarde du Wisconsin à l'air un peu largué.

Elle était grande, avec le teint irréprochable, un gentil sourire un peu naïf ; vêtue de noir des pieds à la tête, elle portait autour du cou un lacet en cuir retenant une étoile à sept branches.

« Plus je regardais la photo, plus je me disais que c'était lui », expliqua-t-elle. Elle était assise tout au bord du canapé de l'Armée du Salut et parlait avec ses mains. Lucas eut l'impression que la robe noire dissimulait une ancienne championne de basket au lycée. « Il a un truc particulier dans le visage, poursuivit-elle. Comme un coyote — les yeux rapprochés et les pommettes. Il aurait été presque sexy mais c'était comme si quelque chose... manquait. Il n'était pas connecté avec nous. Enfin, avec Gloria, si. Elle le tripotait.

— Cette Gloria, quel est son nom de famille?

— Je ne sais pas, dit-elle en haussant les épaules. Je la vois avec des gens, on traîne parfois ensemble, mais ce n'est pas une de mes amies. Il y a deux, trois ans, on est allées dans des raves, au parc industriel par exemple, en haut de la 280. C'est là que je l'ai rencontrée. Je la voyais aussi à Dinkytown. Et puis je l'ai revue il y a environ deux mois, elle m'a dit qu'ils commençaient un nouveau jeu. Alors j'y suis allée, et c'était lui le maître du donjon.

— Vous pouvez nous montrer l'endroit? demanda Sloan.

— Bien sûr. Le nom de Gloria est sur la boîte aux lettres. Elle avait regardé dedans avant de monter l'escalier, et j'ai vu que c'était marqué Gloria quelque chose. »

Dinkytown est un îlot de commerces très fréquentés à la sortie du campus de l'université du Minnesota, des bâtiments de deux ou trois étages vendant des vêtements, des plats à emporter, des disques compacts, des produits pharmaceutiques et des photocopies. Ils se garaient en marche arrière dans un emplacement de parking lorsque McPherson tendit le doigt, montrant l'autre côté de la rue : « La voilà. C'est Gloria. Et c'est son immeuble. »

Gloria était une femme mince, voûtée, vêtue, comme McPherson, de noir des pieds à la tête. Et, comme McPherson, elle portait une amulette autour du cou. Mais, tandis que McPherson avait un joli visage ouvert et un teint de pêche à la crème, Gloria était sombre, saturnienne, avec une expression fermée, méfiante comme un renard.

« Attendez-nous ici, ou allez vous acheter un sandwich, ce que vous voudrez, dit Lucas à la jeune fille. Nous aurons peut-être d'autres questions à vous poser. »

Les deux policiers se faufilèrent entre les voitures et se hâtèrent vers la porte d'entrée de l'immeuble. Gloria était en train de refermer sa boîte aux lettres, une enveloppe verte entre les dents.

« Gloria? » demanda Lucas, la devançant. Elle prit son enveloppe et les regarda. « Oui ? »

— Nous sommes officiers de police et nous...

— Apprécierions votre aide », conclut Sloan.

Gloria Crosby aurait pu être jolie, mais elle ne l'était pas : mal arrangée, pas très propre, une expression peu amène. Elle les conduisit avec mauvaise grâce jusqu'à son appartement du dernier étage. « J'ai travaillé à ma thèse, pas eu beaucoup de temps pour le ménage », dit-elle. Quand elle ouvrit la porte, une odeur de soupe à la tomate et de plumes d'oie jaillit de l'endroit, recouverte d'une couche de tabac et de marijuana.

« Vous prenez un peu d'herbe de temps en temps ? demanda Sloan d'un ton enjoué.

— Non, jamais », répondit-elle. Elle n'avait pas l'air très vive. « La marijuana vous rend encore plus bête que vous ne l'êtes. Il y a des gens qui font ce 1 choix, je leur dis très bien, mais moi, non.

— Pourtant, ça sent plutôt l'herbe par ici, remarqua Sloan.

— Il y a des gens qui sont venus me voir hier soir, ils ont fumé, admit-elle d'un ton détaché. Moi pas.

— Vous ne trouvez pas ça mal? demanda Lucas.

— Non. Et vous ? »

Lucas haussa les épaules et Sloan rit. Puis il enchaîna : « Il y a environ deux mois, vous avez joué à Donjons et Dragons ici avec cinq personnes. Le maître du donjon était cet homme. Nous avons besoin de connaître son nom. » Il lui tendit le portrait-robot.

Crosby prit la feuille, l'étudia longuement. Puis elle plissa le front et dit : « Ben, ce n'est pas lui, mais je vois de qui vous voulez parler. Il lui ressemble mais les yeux ne sont pas pareils. Il s'appelle... David. » Sa main retomba sur le côté. Elle se dirigea vers la fenêtre et regarda la rue en contrebas tout en tirillant sa lèvre inférieure.

Lucas commença : « Qu'est-ce... »

Elle lui intima le silence en levant la main, sans quitter la rue des yeux. Au bout d'un moment, elle précisa : « David... Ellers. E-L-L-E-R-S. Bon sang, j'avais presque oublié. Ça en dit long sur mes rapports avec les mecs, non ?

— Savez-vous...

— Comment êtes-vous au courant, pour le jeu ? » demanda-t-elle en se tournant vers eux. Elle semblait intéressée, mais pas autrement émue. Tellement calme, même, que Lucas se demanda si elle ne prenait pas des médicaments.

« Je suis dans l'industrie des jeux, en plus d'être flic », dit Lucas. Elle tendit le doigt vers lui, exprimant la première étincelle d'activité mentale depuis le début : « Davenport.

— Oui.

— Vous avez inventé quelques jeux drôlement malins, avant de vous mettre à l'ordinateur. Mais vos jeux informatiques sont à chier.

— Merci, fit Lucas sèchement. Vous savez où habite ce type ?

— C'est lui qui a embarqué la femme Manette ?

— Eh bien, on enquête là-dessus...

— Je crois que vous frappez à la mauvaise porte. David venait du Connecticut et il se dirigeait vers la Californie.

— J'ai l'impression que vous le connaissiez assez bien », poursuivit Lucas.

Elle poussa un soupir, se laissa tomber sur un fauteuil. « C'est-à-dire, il est resté ici une semaine et il m'a sautée tous les jours, mais il n'est resté que cette semaine-là.

— Quel genre de voiture avait-il ? »

Elle ricana, laissant entrevoir une ombre de sourire, ou de grimace.

« Un mec qui voyage et joue à des jeux informatiques, en route vers la Californie ? À votre avis ? »

Lucas réfléchit un instant et risqua : « Une Harley.

— Exactement. Une Harley-Davidson sporster. Il a essayé de me rouler : il aurait adoré m'emmener avec lui, qu'il disait, mais il avait besoin de l'argent pour acheter un pot souple. Je lui ai dit de repasser me prendre quand il l'aurait. »

Elle n'avait pas beaucoup de détails concernant Davis Ellers : elle l'avait rencontré au McDonald's, où il discutait avec des gens au sujet du jeu MYST. Il ne savait pas où dormir, elle le trouvait bien, elle lui avait proposé de rester chez elle. Ce qu'il avait fait, pendant une semaine.

« J'ai vraiment regretté qu'il parte. Il était *intense*. » Il venait du Connecticut, expliqua-t-elle. « Je crois que ses parents avaient de l'argent, genre assurances, ou quelque chose comme ça. Il était de Hartford, peut-être. »

« Qu'en penses-tu ? » demanda Lucas à Sloan quand ils se retrouvèrent dans la rue. McPherson avançait dans leur direction, mangeant un cheeseburger, un sac McDonald's à la main.

« Je ne sais pas, dit Sloan. Si elle a menti, elle est forte. Mais ça n'avait pas tout à fait l'air d'être la vérité non plus. Avec ces saletés de drogués, c'est dur à dire. Ils sont immunisés contre la peur. »

Ils arrivèrent à la voiture en même temps que McPherson. Elle leur proposa des frites et parut un rien chagrinée lorsque Sloan en prit quelques-unes. « Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

— Elle prétend qu'il était seulement de passage dans le coin, dit Lucas. Il s'appelle David Ellers, il vient du Connecticut et il était en route pour la côte ouest. »

McPherson avait généreusement mordu dans son cheeseburger, mais elle s'arrêta aussitôt de mâcher, jeta un coup d'oeil par la fenêtre de la voiture, secoua la tête en regardant Lucas, avala son morceau et se lécha les lèvres avant de dire : « Mon Dieu, quand vous avez dit ça, Connecticut, ça a fait tilt dans ma tête. J'ai demandé à ce type s'il connaissait mon copain David parce qu'ils étaient tous les deux de la même ville, Wayzata. Mais il a raconté qu'il était allé dans une école privée et qu'il ne le connaissait pas.

— Wayzata ? répéta Sloan.

— Je suis à peu près sûre.

— Mais Gloria a dit *qu'il* s'appelait David. »

McPherson secoua la tête. « Ce n'est pas vrai. Je m'en serais souvenue, deux David venant de la même ville, ayant le même âge et tout. »

Sloan soupira et regarda Lucas. « Vraiment, c'est une honte, la façon dont les jeunes vous mentent de nos jours.

— Et les vieux, alors! répliqua Lucas. Et les adultes dans la force de l'âge. » Se tournant vers McPherson : « Allons-y. On va voir si elle se souvient de vous et si ça l'aide à se rappeler le vrai nom de ce type.

— Zut! J'aime pas trop qu'on me voie avec des flics, siffla McPherson.

— C'est ce qu'on vous a enseigné dans le Wisconsin ? demanda Sloan tandis qu'ils descendaient de voiture.

— Non. Ils m'ont appris que si je me perdais, je devais demander mon chemin à un flic. Quand je suis venue ici, à la fac, je me suis perdue et j'ai demandé à un flic. Il a voulu me ramener à la maison. Chez lui, je veux dire.

— Ce devait être un flic de Saint Paul, rétorqua Lucas. Allez, on y va. »

Ils reprirent le même escalier. Quand ils frappèrent à la porte de Gloria, ils n'obtinrent aucune réponse. « Elle est peut-être allée chez un voisin », hasarda Sloan. Mais ça n'en avait pas l'air. L'immeuble était silencieux, pas le moindre mouvement.

Lucas avança jusqu'au bout du couloir et regarda par une fenêtre. « Issue de secours », annonça-t-il. Une vieille échelle en fer était accrochée au flanc du bâtiment. Il essaya d'ouvrir la fenêtre juste au-dessus, qui glissa sans effort. « Ce n'est pas verrouillé de l'intérieur. L'échelle débouche sur l'arrière de l'immeuble. »

Il se pencha. Rien ne bougeait.

« Elle s'est taillée, constata Sloan.

— Et elle le connaît, dit Lucas. Prends par là. »

Sloan se précipita dans l'escalier, tandis que Lucas enjambait la fenêtre et descendait l'échelle de secours. Arrivé au premier palier, il dut reprendre son équilibre pour sauter et s'engager sur un passage étroit qui séparait l'immeuble du bâtiment voisin. La ruelle était encombrée de débris, de vieux papiers, de morceaux de bois, de bouteilles de vin et même d'une pancarte rouillée et tordue portant l'adresse d'une agence immobilière. Lucas regarda du côté de la rue

puis de la ruelle qui courait derrière les immeubles. Si elle avait filé vers la rue, ils l'auraient vue. Il partit en courant dans l'autre sens, vers la ruelle, sautant par-dessus des crottes de chien séchées et un tas, à hauteur des genoux, qui ressemblait de loin à une litière de chats. La porte vitrée d'une pizzeria s'ouvrait au bout du passage. Derrière la vitre, un ado rinçait au jet des assiettes dans un évier en inox. Lucas poussa la porte. Une femme fumait une cigarette, appuyée à un comptoir. Le gamin leva les yeux. «Eh là! s'écria-t-elle. Vous n'êtes pas censé...

— Police, expliqua Lucas. Est-ce que l'un de vous a vu une femme descendre l'échelle de secours à l'arrière de l'immeuble qui est au fond de la ruelle ? Il y a cinq ou six minutes ? »

La femme et le plongeur échangèrent un coup d'œil. « Je crois bien, fit le gamin. Maigrichonne, habillée en noir?

— C'est cela, confirma Lucas. Vers où est-elle allée?

— Elle est partie par là, dit le gamin en pointant l'index.

— Elle avait l'air pressée?

— Oui. Elle allait au petit trot et elle portait un sac, genre sac de linge. Elle a tourné au coin. Qu'est-ce qu'elle a fait? »

Lucas partit sans répondre, courut jusqu'au coin. Il y avait un arrêt de bus, et personne pour l'attendre. Il traversa la rue en courant, entra dans une boulangerie, brandit son insigne et demanda à se servir du téléphone. Un gros type constellé de farine blanche l'emmena dans le fond et lui désigna un appareil mural. Lucas appela la coordination : « Elle a peut-être pris un bus, mais il se peut qu'elle soit à pied. Prévenez tout le monde : on recherche une grande jeune femme dans les vingt-cinq ans, le teint pâle, entièrement vêtue de noir, probablement pressée, qui porte sans doute un gros sac. Peut-être en toile, genre pour le linge. Réquisitionnez une voiture et donnez le signalement. »

De retour sur le trottoir, il regarda des deux côtés. Il y avait trois ou quatre femmes vêtues de noir. L'une d'elles aurait pu être Crosby, mais, quand elle se retourna pour traverser, Lucas, qui courait derrière elle, vit que ce n'était pas le cas. Une voiture de police passa comme un éclair : deux hommes regardant par la fenêtre. Lucas se retourna : il y avait des étudiants partout.

Trop d'étudiants vêtus de noir.

Lucas revint vers l'entrée de l'immeuble. Sloan tourna au coin de la rue et marcha à sa rencontre. Il secoua la tête, enleva son chapeau, se

lissa les cheveux et dit : « Rien vu.

— Merde. C'est exactement la même chose qu'au magasin, l'autre jour. On était à ça », dit-il en montrant un espace d'un centimètre entre son pouce et son index. Il regarda l'immeuble. « Allons voir s'il y a un gardien. »

Un panneau d'affichage vitré leur indiqua que le gardien était au 3A. Sa femme les expédia au sous-sol, où ils le trouvèrent en train de fabriquer un cerf-volant.

Lucas lui exposa la situation et demanda : « Vous avez une clé de son appartement?

— Bien sûr. » Le gardien avait un fort accent allemand. Il apporta une dernière touche au cerf-volant, cala un assemblage de balsa dans un serre-joint et leur dit : « Benez bar ici. » Il ne fit aucune allusion à un mandat de perquisition.

McPherson attendait dans le couloir devant la porte de Gloria.

« Vous voulez prendre un taxi ? demanda Lucas.

— Eh bien...

— Voilà vingt dollars. Ça paiera le taxi et de quoi vous acheter à dîner, fit-il en lui tendant un billet. Et merci beaucoup. Si jamais quelque chose vous revient à l'esprit...

— J'ai votre numéro », dit-elle en opinant de la tête.

Le gardien les introduisit chez Gloria. Ils firent un tour rapide : un détail tracassait Lucas. Il avait vu quelque chose mais ne pouvait dire ce que c'était. Quelque chose que son œil avait enregistré au passage. Mais quand? Pendant qu'ils parlaient à Crosby ? Non. C'était juste à l'instant... il regarda autour de lui sans réussir à mettre le doigt dessus. Je me fais vieux, songea-t-il.

« Vous connaissez des amis à elle ? » demanda Lucas au gardien, sans trop y croire.

L'Allemand haussa les épaules avec affectation : « Moi ? Non. »

Ils frappèrent à toutes les portes de l'immeuble, le gardien à leurs basques. Peu de gens étaient chez eux et personne ne l'avait vue. Deux agents de patrouille se présentèrent, et Lucas leur précisa : « Allez-y avec le gardien. Il a le droit d'entrer chez elle, comme ça on n'a pas besoin de mandat. Fouillez tous les appartements sans exception. Ne touchez à rien, cherchez seulement la fille. » Comme ils s'éloignaient, il ajouta : « Regardez sous les lits », et l'un des flics répondit, un rien agacé : « Évidemment, chef. »

Lucas fronça les sourcils et se tourna vers Sloan : « Trouve la meilleure photo possible, rapporte-la au bureau et fais-la reproduire. Demande à Rose Marie de la communiquer à la presse.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire?

— Je vais tout passer au peigne fin, voir ce que je peux trouver. Oh, demande aussi à quelqu'un d'appeler la compagnie du téléphone pour vérifier si elle vient de passer un coup de fil.

— D'accord. Et peut-être que je devrais me procurer un mandat.

— Oui, oui, oui. »

Sloan se mit en quête de la photo pendant que Lucas refaisait un tour. L'appartement comportait trois pièces — un salon prolongé par une kitchenette, une minuscule salle de bains et une petite chambre à coucher.

Une commode défraîchie, provenant probablement du dépôt de l'Armée du Salut, était adossée à un mur de la chambre. Plusieurs tiroirs étaient restés ouverts. Il avait jeté un coup d'oeil dans la chambre la première fois et ne se rappelait pas avoir vu des tiroirs ouverts. Elle avait donc emporté quelques vêtements. Il souleva le matelas, regarda dessous. Rien. Sortit les chaussures du placard, palpa les vêtements. Rien.

Il passa dans la kitchenette, inspecta l'intérieur du réfrigérateur, tira les bacs à glace. Vérifia tous les morceaux de papier à proximité du téléphone. Dix minutes plus tard, il était en possession d'une douzaine de numéros, la plupart griffonnés au verso de vieilles enveloppes, deux ou trois autres inscrits dans un répertoire. Il vérifia les indicatifs : aucun ne correspondait à Eagan, Apple Valley ou quelque endroit du voisinage. Il entassa les vieilles enveloppes et le répertoire sur le comptoir, et les signala à Sloan.

Il alla ensuite dans la salle de bains et explora l'armoire à pharmacie. Une douzaine de flacons marron remplis de gélules étaient alignés comme des pièces d'échecs sur l'étagère supérieure. « Elle prend de drôles de médicaments, cria-t-il à Sloan. Essayons de voir où elle se les procure et à quoi ils servent. Demande à quelqu'un d'interroger les pharmaciens du coin et aussi la pharmacie de l'université. Ça m'a l'air d'être de la camelote sérieuse, elle aura peut-être besoin de s'en procurer d'autres.

— D'accord. » Lucas ouvrit ensuite la porte d'un petit placard à linge — les femmes cachent toujours des trucs dans le linge, les réfrigérateurs et les tiroirs de commode. Il ne trouva rien d'intéressant.

Sloan passa la tête dans l'embrasure. « Elle n'aimait pas se faire

photographier. » Il montra à Lucas une poignée de Polaroid et deux tirages sur papier. Elle était toujours en noir, presque toujours seule, appuyée à quelque chose. Les rares personnes figurant sur les photos étaient exclusivement des femmes.

« Prends le tout », ordonna Lucas. Il referma le tiroir avec force, et ils entendirent un bruit de verre brisé à l'intérieur.

« D'accord », dit Sloan. Puis : « Calme-toi, mon vieux. On la retrouvera tôt ou tard. Tu es en train de craquer.

— Elle le connaît, bon Dieu ! » Il se détourna et donna un grand coup de pied dans le mur de la salle de bains. La pointe de sa chaussure entama le plâtre. Ils restèrent un instant à regarder le trou, et Lucas reprit : « Elle sait qui est ce salopard, où il se trouve, et nous, nous l'avons laissée filer. »

Anderson remonta la piste de Gloria Crosby dans les archives de l'État, en commençant par son permis de conduire pour déterminer précisément son âge et en consultant sur son ordinateur le fichier criminel fédéral : elle avait été condamnée à deux reprises pour vol à la tire dans des magasins de la chaîne Walgreen. Il contrôla aussi les décisions de justice impliquant une surveillance psychiatrique. Crosby avait suivi divers traitements et séjourné dans des établissements spécialisés dès l'âge de douze ans. Son adresse familiale était à North Oaks, un lotissement de banlieue au nord de Saint Paul.

« On devrait envoyer des gens-là bas, dit-il eh s'appuyant contre le chambranle de la porte.

— Je n'ai rien d'autre à faire que de lire le règlement, déclara Lucas en enlevant les pieds du tiroir de son bureau. Est-ce que Sloan est toujours dans le coin ? N

— Il est en train de boire un café à la crim. »

Ils prirent la Porsche de Lucas. Sloan conduisait vite. « J'espère que Gloria ne va pas lui mettre la puce à l'oreille. S'il a la moindre impression que les gens savent... », observa Lucas.

Sloan grogna en passant la vitesse supérieure et força l'entrée de North Oaks en disant : « Moi, à la place de Gloria, je ferais drôlement gaffe. Drôlement gaffe. » Ils arrivèrent à l'adresse de ses parents, une bicoque en séquoia qui détonnait parmi les demeures plus cossues. La maison était accrochée à une petite pente, avec un jardin délimité par une balustrade cassée. Sloan demanda : « Je la gare au milieu de l'allée?

— Ouais. J'assure l'arrière.

— D'accord. »

Sloan se glissa dans l'allée, serra le frein. Ils descendirent de la Porsche. Lucas se dirigea vers le côté de la maison. L'herbe du jardin était sérieusement brûlée dans les endroits exposés, bien que l'été n'ait été ni particulièrement chaud ni particulièrement sec. Là où il y avait de l'ombre, elle était haute et hirsute, mal entretenue.

Sloan se dirigea vers la porte d'entrée, passa devant une baie vitrée que protégeaient des rideaux tirés, s'arrêta, risqua un coup d'œil dans l'interstice des rideaux, ne vit personne et sonna. .

Marilyn Crosby était une femme frêle et voûtée, aux cheveux gris, à l'air méfiant et aux traits marqués par l'inquiétude. Elle resta dans l'embrasure de la porte, serrant le col de son gilet contre sa gorge. « Je ne l'ai pas vue et n'ai aucunes nouvelles d'elle depuis le printemps dernier, un bail. Elle voulait de l'argent. Je lui ai donné soixante-quinze dollars. Mais nous ne sommes plus très proches l'une de l'autre, maintenant.

— Il faut que je vous parle, commença Sloan d'un ton plus détendu. Elle est peut-être liée au ravisseur des Manette. Nous avons besoin de recueillir tous les renseignements possibles la concernant, savoir qui sont ses amis.

— C'est que... » Elle hésita mais finit par lui ouvrir grande la porte et recula pour le laisser entrer. Sloan la suivit à l'intérieur.

« Elle n'est pas chez vous, n'est-ce pas? demanda Sloan.

— Non, bien sûr que non. Je n'irais pas mentir à la police », répondit Mme Crosby en fronçant les sourcils.

Il la regarda, hocha la tête d'un air entendu : « Très bien. Où est la porte qui donne sur l'arrière ?

— Par ici. De l'autre côté de la cuisine... »

Sloan traversa la cuisine, qui sentait le vieux marc de café et les pommes de terre rances, et poussa la porte du fond.

« Lucas... Ça va, entre.

— Vous m'avez cernée ? » Mme Crosby avait l'air vexée.

« Il faut vraiment que nous retrouvions votre fille, expliqua Sloan tandis que Lucas entra dans la cuisine. Alors, nous allons parler. Est-ce que votre mari est ici?

— Il est mort. » La veuve Crosby tourna les talons et repartit vers l'intérieur de la maison, Sloan et Lucas dans son sillage. Elle les conduisit dans un salon sombre, avec une moquette élimée et des rideaux tirés. La télévision était allumée : « La Roue de la Fortune ». Une bouteille de vin était posée sur une table d'angle près de la lampe. Mme Crosby se laissa tomber dans un fauteuil rembourré et ramena ses pieds contre ses cuisses.

« Il était en train de scier une branche de pommier quand il a eu un étourdissement. Il est parti comme ça, dit-elle en claquant des

doigts. Il était assuré pour soixante-dix mille dollars, et voilà tout. Je ne peux pas bénéficier de sa retraite avant cinquante-sept ans.

— C'est terrible, commenta Sloan.

— Ça a fait trois ans le mois dernier, précisât-elle à Sloan avec des yeux chassieux. Et vous savez quels ont été ses derniers mots? Il m'a dit : Mince! Je me sens vachement mal. Qu'est-ce que vous en pensez, comme dernières paroles ?

— C'est franc, grommela Lucas.

— Hein ? » Elle le regarda, le soupçon revenant à fleur de peau. Sloan se détourna de façon qu'elle ne puisse le voir et leva les yeux au ciel. Lucas était en train de lui casser la baraque.

« Avez-vous déjà vu cet homme ? demanda Sloan en se retournant vers Marilyn Crosby. Il était peut-être plus jeune quand il est venu ici. » Il lui tendit le portrait-robot, qu'elle étudia un moment : « Ça se pourrait. Je crois bien qu'il est venu une fois, l'hiver dernier. Mais ses cheveux n'étaient pas pareils.

— Il y avait quelqu'un d'autre avec eux?

— Non, ils étaient tous les deux, affirma-t-elle en lui rendant la photo. Ils sont juste restés une minute. C'était un grand costaud, vous savez. L'air vraiment mauvais, comme s'il pouvait se battre. Pas du tout le genre de garçons que Gloria ramenait d'habitude à la maison.

— Ah bon? Quel genre c'était?

— Des nuls, en général, dit-elle placidement. Des bons à rien qui ne s'en sortaient pas. » Puis, s'adressant à Sloan sur le ton de la confidence : « Vous savez, Gloria est folle. Ça vient de la famille de son père. Il y a plusieurs dingues de leur côté mais, bien entendu, il était trop tard quand je l'ai appris.

— Il nous faut les noms de tous ses amis, dit Lucas. Les amis ou parents à qui elle pourrait demander de l'aide. N'importe qui. Ceux des médecins aussi.

— Je ne sais rien de tout ça. Enfin, je connais un docteur.

— Il y a une récompense pour toute information permettant de procéder à l'arrestation, souligna Lucas. Cinquante mille.

— Oh, vraiment? » Le visage de Marilyn Crosby s'illumina. « Dites, je pourrais aller chercher les affaires qu'elle a laissées ici. À moins que vous ne vouliez monter et regarder sa chambre. Vous saurez mieux que moi ce que vous êtes en train de chercher.

— Ce serait vraiment bien », fit Sloan.

La chambre de Gloria Crosby était un cube de trois mètres de côté avec une fenêtre, un lit, un petit bureau en pin et une coiffeuse assortie. Il n'y avait rien dans la coiffeuse, mais le bureau était bourré de livres de classe, de cassettes de musique, d'élastiques, de crayons cassés, de crayons de couleur, de badges de concerts de rock, de dessins, de calendriers et de punaises multicolores.

« Les saletés habituelles », observa Sloan. Il passa tout au crible. Lucas l'aida pendant quelques minutes et alla rejoindre Marilyn Crosby à la cuisine, où elle buvait directement le vin à la bouteille. Il obtint d'elle le nom du dernier médecin de Gloria. Il chercha le nom dans l'annuaire téléphonique, nota l'adresse et appela Sherrill, qui se renseignait par téléphone sur les patients qu'ils avaient repérés à l'université. « Tout ce que tu pourras obtenir », dit Lucas.

De retour dans la chambre, il s'allongea sur le lit étroit et défoncé de Gloria Crosby, trop court de quinze centimètres. Une affiche M. Dents Blanches était accrochée au mur en face du lit. « Salut ! Je suis Gloria ! » était écrit en capitales appliquées sur la molaire. La molaire était un personnage de dessin animé dont les jambes-racines effectuaient un pas de danse sur une ligne rouge qui devait représenter une gencive infectée.

« Jusqu'ici, j'ai trouvé trois noms », annonça Sloan, désignant du menton la pile de saletés sur la table. Il n'en était qu'à la moitié. « Ça remonte au lycée.

— On aura plus de résultats avec la pharmacie. Tôt ou tard, elle va être obligée d'y aller, dit Lucas en se redressant. On devrait vérifier tous les endroits où elle a été hospitalisée et relever les noms des patients qui s'y trouvaient en même temps qu'elle. Ensuite, on les comparera à ceux de la liste de Mme Manette.

— Anderson s'en occupe déjà.

— Ah bon ? » Lucas se rallongea et ferma les yeux.

Au bout d'une minute, Sloan demanda : « Une petite sieste?

— Je réfléchis, répondit Lucas.

— À quoi?

— Au fait que nous perdons notre temps, Sloan.

— Qu'est-ce qu'on devrait faire, alors ?

— Je ne sais pas. »

Au moment où ils allaient partir, Marilyn Crosby s'appuya au chambranle de la porte de la cuisine. Elle tenait un pichet d'un quart

de litre de ce qui ressemblait à de l'eau mais qu'elle lapait comme du vin. « Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non.

— Si, euh... ma fille m'appelle — pour me demander de l'argent ou... — et si je vous mets en contact avec elle, qui touchera la prime?

— Si vous nous mettez en relation avec elle et que nous obtenons l'information par elle, c'est vous qui toucherez, assura Lucas. Nous savons qu'elle connaît ce type. Mais il faut qu'on puisse lui demander qui c'est.

— Laissez-moi un numéro où je pourrai vous joindre en vitesse », dit Marilyn Crosby. Elle but une gorgée. « Si elle m'appelle, je vous préviens. Pour son bien.

— Absolument », fit Lucas.

Sloan reprit le volant, et Lucas s'affala dans le siège du passager, regardant défiler par la fenêtre les pelouses bordées d'arbres, jusqu'à la grille d'entrée du lotissement. Finalement, il se décida à parler :

« Dis-moi, tu as rencontré la nouvelle poule des relations publiques? Je lui ai seulement parlé deux ou trois fois.

— Oui, je l'ai rencontrée.

— Elle est correcte ? »

Sloan haussa les épaules. « Oui. Pourquoi ?

— J'aimerais qu'on écrive un papier au sujet de ma société, mais je n'ai pas envie de chercher quelqu'un pour le faire. Je voudrais que cette poule fasse un peu circuler le concept et qu'elle me ramène les gens de la télévision. »

Sloan avait l'air sceptique. « Je ne sais pas. Ce sont des affaires privées. C'est quoi, ton idée ?

— Ce type, quel qu'il soit, est plutôt intelligent, „ non?

— Oui.

— Et il joue à des jeux informatiques. Je suis prêt à parier que c'est un obsédé d'informatique. Quatre-vingt-dix pour cent des joueurs mâles le sont. » Lucas fixait la fenêtre d'un regard absent, pensant à Ice, la programmeuse. « Sa petite amie connaît mes jeux, je le sais, elle a prétendu qu'ils étaient à chier. Aussi, je me demandais... s'il y avait des articles dans le journal et des annonces à la télé, disant que mes programmeurs sont en train de travailler au meilleur moyen de le contrer, cette ordure aurait peut-être envie de venir jeter un œil?

Rôder dans notre immeuble, tu vois? Peut-être que si nous avions une femme vraiment... moderne de look, pour lui parler?

— Ça me paraît un peu léger, avança Sloan. Il va se méfier, après la blague de la radio. Mais ça pourrait marcher.

— Je vais parler à cette poule. Voir si on peut monter quelque chose.

— Bon, mais ne la traite pas de poule, d'accord? Tu me donnes des frissons à parler comme ça. Elle a toujours un ouvre-boîtes dans son sac.

— D'accord. »

Sloan conduisait trop vite. Quand Lucas renversa la tête en arrière, il tourna le bouton de la radio, une station qui passait de la country, et ils écoutèrent Hank Williams Jr. jusqu'au moment où Lucas annonça : « J'ai l'impression que ma tête est bourrée de coton.

— Quoi?

— Je n'entends rien. » Il n'arrêtait pas de remuer sa main. Baissant les yeux, il vit la bague sur son pouce, en même temps que Sloan.

« Alors, tu vas la demander en mariage, oui ou non?

— Chaque fois que je rentre, elle est endormie. Et quand je me lève, elle est déjà partie.

— Tu es flic. C'est ça, la vie des flics. Elle est assez maligne pour le comprendre. Et encore, tu ne fais pas les trois huit.

— Oui, mais c'est cette putain d'affaire, grogna Lucas en tenant la bague devant le pare-brise pour regarder la pierre en transparence. Après ce coup-là, on pourra reprendre une vie à peu près organisée. »

Lucas s'assura auprès du chef que l'idée était bonne et contacta Anita Segundo, la responsable des relations avec la presse.

« Je ne sais pas s'il faut les prévenir que c'est bidon et qu'ils font ça juste pour aider à attraper le ravisseur, ou si je me contente de leur donner la consigne, dit Lucas.

— Ça n'est pas très honnête de leur donner simplement la consigne, remarqua Segundo, mais c'est quand même ce que je ferais, à votre place. » Elle avait un teint velouté, légèrement bistre, et de grands yeux noirs. Elle parlait avec un léger accent de l'ouest du Texas, en écorchant les mots comme une cow-girl de la télévision.

« Quel temps faudrait-il pour monter ça? demanda Lucas.

— Si je glisse le tuyau aux chaînes de télé — voilà qui vous ferait

un bon reportage —, elles vont toutes sauter dessus. Tout ce qui concerne Manette est un sujet brûlant. Et, bien sûr, la presse écrite mordra à l'hameçon si la télé l'a fait.

— Donnez-moi une heure. Et puis allez-y. »

Barry Hunt était en rendez-vous avec les représentants. Lucas le sortit de là et lui exposa les grandes lignes du projet. Hunt réfléchit quinze secondes avant d'acquiescer. « Je n'y vois pas d'inconvénient, à condition d'avoir assez de flics pour assurer notre protection.

— Tu les auras. Mais le problème, c'est que ça risque de ne pas marcher.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. L'idée, c'est qu'il n'y a pas d'inconvénient pour nous. Qu'on attrape le type ou pas, on peut toujours utiliser les histoires — vidéo et imprimées — pour notre pub. Comment traquer un ravisseur fou, bla-bla-bla, tu vois le genre.

— Oh ! » Lucas se gratta la tête. Il avait embauché ce type pour qu'il pense ainsi. « Bon. Écoute-moi, j'aimerais que ce soit Ice qui présente la chose aux gens de la télé. »

Hunt le considéra avec plus d'attention : « Tu vas un peu plus loin que je ne m'y attendais. Mais tu as raison — à condition d'avoir la protection. »

Les programmeurs trouvèrent l'idée géniale. Ice se retint de sauter de joie sur place quand Hunt lui annonça qu'elle ferait la présentation devant les caméras. Cela convenait à son sens de l'humour.

« Écoutez-moi bien, les gars, dit Lucas, l'air anxieux. Si vous leur tirez trop fort sur le zizi, ils vont s'en rendre compte. Et après, ils vont nous baiser, parce que les journalistes, ça n'aime pas qu'on leur tire sur le zizi. Et pire encore, le mec, cette ordure, lui aussi pourrait s'en rendre compte. Il est loin d'être bête. Il faut qu'on joue la carte réglo. Ou presque. Alors, essayons de ne pas trop, enfin, vous savez...

— Trop quoi ? demanda une voix.

— Dérailer, répondit Lucas.

— Un truc qu'on pourrait faire, hasarda Ice, ce serait de prendre ce portrait-robot que vous montrez partout et de développer une centaine de variantes de la tête qu'il peut avoir. Ça doit être faisable en une heure avec un des logiciels de paysages. Ensuite, on les passerait aux gens de la télé. Ce serait très visuel...

— Allez-y, dit Lucas en pointant l'index vers elle. Et puis, je

pensais, quand on a essayé de le prendre en repérant d'où il appelait... » Il leur expliqua le matériel qu'utilisait le FBI pour détecter l'emplacement d'un téléphone cellulaire. « C'est vraiment de la haute technologie. Je me disais qu'il y avait peut-être quelque chose à en sortir.

— D'accord. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? » suggéra un autre programmeur, un petit rouquin avec un crayon jaune derrière chaque oreille. « On rentre une carte du comté de Dakota, on la bidouille en 3-Il et on programme l'endroit où se trouvaient les hélicos, on applique quelques transparences graphiques pour les concentrations de signaux, comme si on essayait de préciser sur la carte l'endroit d'où provenaient les signaux...

— Vous pouvez faire ça ? demanda Lucas avec inquiétude. Je veux dire, vraiment ? »

Le programmeur haussa les épaules. « Ça m'emmerde franchement. Peut-être que si nous avions les données... Moi, je pensais plutôt à quelque chose genre, vous savez, faire un dessin animé pour les gens de la télé.

— Seigneur, je vois ça d'ici. On mettrait tout l'écran en rouge sang », dit Ice. Elle regarda Lucas. « Ça aurait l'air super. Ils goberaient tout.

— C'est ce que nous voulons. Le but, c'est que ça ne prenne pas l'eau avant quarante-huit heures. »

La réceptionniste s'encadra dans le chambranle de la porte, chercha Hunt des yeux, le repéra perché sur une table. « Barry ? On a Channel 3 au téléphone. Ils voudraient faire un sujet sur nous. »

Hunt sauta à terre. « Vous avez besoin de combien de temps, les enfants ? »

Ice regarda autour d'elle. « Il nous faut quelques heures pour mettre les choses en place.

— Ça serait possible pour demain matin ?

— Pas de problème, fit Ice.

— Magnifique ! » s'exclama Lucas.

Gloria avançait vers le porche de l'entrée de Mail quand la voiture du shérif s'arrêta dans l'allée. Elle se retourna, souriante, et attendit. Le flic nota quelque chose sur le bloc-notes posé sur le siège du passager, sortit et sourit en inclinant la tête avec courtoisie.

« M'dame? C'est vous la propriétaire?

— Oui ? Il y a un problème ?

— Ben, c'est juste qu'on vérifie la liste des propriétaires des maisons du coin, dit l'officier de police. Vous êtes...?» Il consulta sa liste et attendit.

« Gloria LaDoux. Mon mari, c'est Martin, mais il n'est pas encore rentré.

— Il travaille aux Villes jumelles ?

— Ouais. » Elle réfléchit en vitesse, choisit le boulot le plus nul parmi ceux qui lui venaient à l'esprit. « Il travaille au Mail of America... Le magasin de chaussures Brothers. »

Le flic opina de la tête, traça une croix sur la feuille « Auriez-vous vu quelque chose d'un peu inhabituel, le long de cette route? Nous recherchons un homme dans une camionnette... »

Mail était à huit cents mètres de chez lui, le siège avant rempli de sacs d'épicerie, quand il repéra la voiture dans l'allée.

Il s'arrêta au bord de la route, ferma les yeux un moment. Cette voiture lui était familière, une Chevrolet Cavalier brun-roux. Elle appartenait à un dénommé Bob Machinchose, qui avait une queue de cheval, un anneau dans le nez, et rongeaient ses ongles jusqu'au sang. Bob ne savait pas où Mail habitait, mais Gloria si, et Gloria prenait la voiture de Bob quand elle en avait besoin.

Gloria.

Elle avait été un contact utile à l'hôpital. Elle travaillait sur place. Elle pouvait voler des cigarettes, de la petite monnaie, des sucreries et, à l'occasion, quelques analgésiques. Une fois sorti, elle n'avait été qu'une source d'ennuis. Elle l'avait aidé pour régler le problème Marty LaDoux, elle avait interverti les dossiers dentaires, elle avait touché

l'assurance du vrai John Mail quand son corps avait été retrouvé dans la rivière. Mais ensuite, elle avait commencé à lui casser les oreilles avec « leur relation ». Sans jamais le menacer directement, elle n'en avait pas moins insinué que connaître Martin LaDoux faisait d'elle une personne à part.

Il s'en était inquiété. Il n'avait jusqu'alors rien fait parce qu'elle était aussi impliquée que lui dans tout ça, et assez intelligente pour le savoir. D'un mitre côté, elle aimait bien être à l'hôpital, elle lui avait confié que, là-bas, elle se sentait en sécurité.

Et Gloria adorait parler.

Si elle avait compris, pour l'enlèvement Manette, elle n'allait pas rester dans son coin. Elle finirait sans doute par le dire à quelqu'un. Gloria suivait encore une psychothérapie. Elle ne se lassait pas de raconter ses problèmes, d'écouter quelqu'un les décortiquer.

Merde. *Gloria...*

Mail quitta le bas-côté et roula le long de la route qui conduisait chez lui.

Gloria Crosby s'éclatait. Pendant des semaines, elle avait eu l'impression de vivre enfermée dans une boîte. Les jours se suivaient et se ressemblaient tandis qu'elle attendait que quelque chose se produise, que surgisse une direction à suivre. Et voilà que cela arrivait. John détenait Andi Manette et les petites, elle en était sûre ; et il devait avoir un plan pour accéder à l'argent de cette femme. Lorsqu'ils l'auraient, il leur faudrait partir. Vers le sud, peut-être. Il était malin, il avait des idées, mais il n'était pas très fort pour les détails. Elle pouvait s'occuper des détails, comme elle l'avait déjà fait dans le cas de Martin LaDoux.

Martin LaDoux était un cinglé de première, ayant peur de tout le monde, allergique à tout, cerné par « Eux », qui n'arrêtaient pas de lui parler toute la nuit et l'empêchaient de dormir. Quand elle pensait à Martin, elle voyait un grand adolescent maigrichon, couvert d'acné, un mouchoir à la main, qui essayait de sourire tout en frottant son nez éternellement rouge pendant que ses yeux se mouillaient...

Il n'avait eu aucune utilité jusqu'au jour où l'État les avait tous virés de l'hôpital psychiatrique, leur accordant, en l'honneur de leur prétendu retour à la normalité, la Sécurité sociale et une assurance vie, en plus d'une place dans un centre de réinsertion. L'assurance vie avait scellé le sort de Martin LaDoux.

Gloria attendait Mail assise sous le porche, n'éprouvant aucune

impatience. La maison était fermée à clé, mais John était dans les parages : elle avait vu par la fenêtre des reliefs d'un repas réchauffé au micro-ondes qui traînaient sur un plateau dans le salon.

La question était : Où avait-il enfermé Manette et ses filles? La maison avait l'air vide. Il n'y avait rien de vivant à l'intérieur. Un soupçon de malaise effleura le cœur de Gloria : s'en serait-il déjà débarrassé ?

Non. Elle savait, pour John et Manette. Il allait la garder un moment, elle en était sûre.

Sur les marches de devant, Gloria mâchonnait une brindille d'herbe. Elle se leva quand Mail arrêta la voiture dans le jardin — toute de noir vêtue elle avait l'air d'une apprentie sorcière —, et sautilla jusqu'à lui.

« John », dit-elle. Son visage était blafard, mou, un visage d'intérieur, un visage qui sentait le renfermé. « Comment vas-tu ?

— Ça va, lâcha-t-il brièvement. Qu'est-ce qui se passe?

— J'étais venue voir comment tu allais? Tu as une bière ? »

Il la dévisagea un instant : elle rayonnait d'expectative. Elle *savait*. Il acquiesça : « Oui, bien sûr. Entre donc. »

Elle le suivit à l'intérieur, regarda autour d'elle. « Ça n'a pas changé », remarqua-t-elle. Elle se laissa choir sur la chaise de Mail et considéra les yeux aveugles des moniteurs de l'ordinateur. « Tu en as d'autres? demanda-t-elle. Il y a de nouveaux jeux?

— J'ai un peu laissé tomber les jeux », répondit-il. Il sortit deux bières du réfrigérateur, en tendit une à la fille, qui fit sauter la capsule en le regardant.

« Tu as un jeu de Davenport, dit-elle en prenant une boîte de logiciels. Il y avait une brochure et trois disquettes à l'intérieur.

— Ouais. » Il avala une lampée de bière. « Comment va la tête ? demanda-t-il.

— Bien, ces derniers temps. » Elle feuilleta la brochure.

« Tu prends toujours des médicaments ?

— Ouais, de temps en temps. » Elle fronça les sourcils. « Mais je les ai oubliés chez moi.

— Ah oui?

— Oui. Et je ne pense pas pouvoir retourner là-bas. » Elle prononça ces mots d'un air provocant, pour l'inciter à demander pourquoi. Elle remit la brochure dans la boîte et leva les yeux vers lui.

« Pourquoi pas ?

— Les flics sont venus, dit-elle en buvant à la bouteille, sans le quitter des yeux. Ils te cherchaient.

— Moi?

— Ouais. Ils avaient une photo de toi. Je ne sais pas qui leur a dit que je te connaissais, mais ils le savaient. J'ai réussi à me débarrasser d'eux et à filer par-derrière.

— Bon Dieu, tu es sûre ? Qu'ils ne t'ont pas suivie... ?» Il regarda par la fenêtre de façade, s'attendant presque à voir des voitures de police.

« Oui. Ils étaient idiots. Ça a été facile. Eh, tu sais qui il y avait?

— Davenport.

— Oui.

— Nom de Dieu, Gloria !

— J'ai sauté dans un bus, j'y suis restée le temps de passer huit rues, puis je suis descendue, j'ai traversé l'immeuble de Janis sur toute sa longueur, j'ai pris l'allée qui mène chez Bob, je lui ai demandé sa clé de voiture...

— Tu lui as dit que tu venais me voir?

— Non. » Elle était fière d'elle. « Juste que j'avais des bouquins de fac à ramener à la maison. Toujours est-il que j'ai obtenu la clé, je suis descendue dans le garage et j'ai pris la voiture. Il n'y avait pas un chat dans le coin quand je suis sortie. »

Il l'observa attentivement pendant qu'elle parlait. Lorsqu'elle eut fini, il hocha la tête.

« Très bien. J'ai eu quelques ennuis avec les flics, ces jours-ci.

— Je sais. » Et elle lâcha l'information comme une surprise. « Ils sont venus ici, aussi.

— Ici? » Ça, c'était plus inquiétant.

« Un flic s'est garé là, devant, peu après mon arrivée — ils vérifient toutes les fermes. Ça a cessé de l'intéresser quand je lui ai dit que j'étais ta femme et qu'on vivait ici ensemble. »

Mail la considéra un moment : « Tu as fait ça.

— Exactement. Et il est reparti.

— Très bien », dit-il d'une voix neutre.

Elle prit l'ourlet de sa jupe de ses deux mains et esquissa une révérence pour rire et, le temps de pencher la tête, elle ressembla

étrangement à un corbeau.

« C'est toi qui as enlevé Mme Manette et ses filles. »

Abasourdi par la hardiesse de l'attaque, il se ressaisit comme il put.

« Quoi ? »

— Allons, John, je suis Gloria. Tu ne peux pas me mentir. Où les caches-tu ?

— Gloria... »

Pas du tout impressionnée, elle secoua la tête. « On s'est fait quinze mille dollars, souviens-toi ? »

— Oui.

— C'était chouette. J'aimerais bien t'aider à ramasser le fric de Manette, si tu me laisses...

— Seigneur... » Il la regarda et se gratta la tête.

« Est-ce que je peux les voir ? demanda-t-elle. En me cachant la tête sous un collant, quelque chose comme ça, tu comprends ? J'imagine qu'elles n'ont pas vu ton visage. »

— Gloria, ce n'est pas pour de l'argent. C'est à cause de ce qu'elle m'a fait dans le temps. »

Cet aveu la désarçonna : « Oh ! » Puis elle se reprit : « Qu'est-ce que tu lui fais ? »

Mail réfléchit dix secondes avant de répondre : « Tout ce que je veux. »

— Mon Dieu ! C'est vraiment... génial », dit Gloria en se tortillant sur la chaise.

Cela fit sourire Mail. « Viens. Je vais te montrer. »

En sortant par l'arrière de la maison, Gloria demanda : « Je croyais que tu avais cessé de penser à elle ? »

— Ça m'a repris.

— Comment ça ? »

Mail envisagea de ne pas répondre, mais, d'un autre côté, Gloria avait été internée avec lui. Elle avait beau être sinistre et déplaisante, elle n'en restait pas moins une des rares personnes capables de comprendre comment son cerveau fonctionnait, ce qu'il éprouvait réellement.

« Une femme s'est mise à me téléphoner. Quelqu'un qui n'aime pas

Andi Manette. Je ne sais pas qui c'est, juste que c'est une femme. Elle a dit qu'Andi Manette continuait à parler de moi, du genre d'homme que je suis. Que je la trouvais sexy, qu'elle sentait le désir émaner de moi. Cette femme m'a appelé une quinzaine de fois.

— C'est un peu bizarre, non?

— Oui. » Mail se gratta le menton en y repensant. «Le truc vraiment étrange, c'est qu'elle m'a téléphoné ici. Elle sait qui je suis, mais elle ne veut pas me dire qui elle est. Et je n'arrive pas à deviner. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'elle déteste Andi. Elle a beaucoup insisté, et moi, j'y ai pensé de plus en plus, alors, pour finir... tu sais comment ça se passe. C'est pareil quand tu ne peux pas t'enlever une chanson de la tête.

— Oui. Comme à l'époque où je comptais jusqu'à mille. » Gloria avait passé une année à compter jusqu'à mille, encore et encore. Et puis, un jour, ça s'était arrêté. Elle n'avait pas l'impression d'avoir fait grand-chose dans tout ça, ni pour que ça commence, ni pour que ça cesse, mais elle avait apprécié le silence dans son cerveau. Mail sourit : « Ça vous rend dingue... » En descendant l'escalier menant au sous-sol qui sentait le moisi, Gloria comprit qui était la femme, celle qui appelait John Mail. Elle ouvrit la bouche pour le lui dire, et se ravisa : *Plus tard*. C'est une chose qu'elle devait utiliser pour l'agacer. Ça ne devait pas jaillir spontanément. John était un type qu'il fallait contrôler, dans une certaine mesure. Il fallait se battre pour rester à niveau avec lui.

« J'ai construit une cellule, dit Mail en montrant la porte d'acier dans le mur de la cave. Avant, c'était une réserve à pommes de terre. J'ai failli en crever, à travailler là-dedans. J'étais obligé de m'arrêter toutes les dix minutes pour sortir à l'air libre. »

Gloria opina de la tête. Elle savait qu'il était claustrophobe.

« Ouvre », fit-elle.

Andi et Grace s'étaient servies de l'attache de soutien-gorge de Grace pour essayer d'arracher le clou de la solive du plafond, mais elles n'avaient pas pu travailler plus d'une demi-heure, ayant trop mal aux doigts pour continuer. Elles avaient progressé : un peu plus d'un centimètre était dégagé. Andi pensait cependant qu'il leur faudrait encore une demi-heure pour parvenir à l'extraire complètement.

Elle ne pensait pas avoir une semaine devant elle : Mail était de plus en plus agité, et plus sombre en même temps. Elle sentait le diable gagner du terrain en lui, elle le voyait dans ses yeux. Il était en train de perdre les pédales.

« On n'y arrivera jamais, dit Grace, debout sur le Porta-Potti. Maman, on ne va pas y arriver. » Elle laissa tomber l'attache du soutien-gorge, s'assit sur le couvercle des toilettes et plongea la tête dans ses mains. Elle ne pleurait pas : elles n'en étaient plus capables, ni l'une ni l'autre. On aurait dit que leur réserve de larmes était tarie.

Andi s'accroupit à côté d'elle, lui prit la main et la frotta doucement : à l'endroit où elle avait tenu la minuscule attache, sa peau était écarlate, flétrie. En dessous s'étalait un hématome plus profond, bleu foncé. « Il ne faut pas poursuivre. Tu ne dois pas recommencer tant qu'il y aura du rouge. » Elle leva les yeux vers la solive en frottant son pouce contre la peau lacérée de son index. « Je vais essayer de continuer.

— Ça ne sert à rien de toute manière. Il est trop fort pour nous. C'est un monstre.

— Il faut persévérer malgré tout. Si au moins nous avions une arme, nous pourrions... »

Elles entendirent des bruits de pas au-dessus de leurs têtes. « Le voilà », chuchota Grace. Elle se rencoigna à l'extrémité du matelas.

Andi ferma les yeux un instant, les rouvrit et murmura : « Rappelle-toi, il ne faut pas croiser son regard. »

Elle cracha dans sa main, plongea le doigt dans un coin poussiéreux et passa le mélange de salive et de terre sur la partie du bois que Grace avait entamée en creusant autour du clou. L'humidité assombrit le bois et rendit les entailles moins visibles. Satisfaite — les pas se rapprochaient dans l'escalier, elle ne pouvait attendre davantage —, elle descendit du Porta-Potti, le repoussa contre le mur et s'assit dessus.

« N'ouvre la bouche que s'il t'adresse la parole et, surtout, garde la tête baissée. Je commencerai à parler dès qu'il entrera. D'accord? Grace, tu as compris ?

— D'accord. » Grace roula sur le matelas, le visage tourné contre le mur, en tirant sa robe déchirée sur ses jambes.

Mail se tenait dans l'embrasure.

« John », dit Andi d'une voix neutre, le visage dépourvu d'expression. Elle essayait désespérément de projeter l'image d'une créature épuisée, sans vie. Elle ne voulait rien risquer qui fût susceptible de le provoquer.

« Allons, debout, nous avons de la visite. » Andi releva la tête malgré elle et, du coin de l'œil, vit Grace qui se tournait. Mail entra dans la cellule. Quand elle se leva, il la prit par le bras et elle se traîna

vers la sortie.

« Je peux venir? » couina Grace. Andi sentit son cœur flancher.

« Non », fit Mail. Profitant de ce qu'il n'accordait pas un regard à la petite, Andi, ne voulant pas lui laisser le temps de penser à elle, demanda aussitôt : « Qui est-ce, John ?

— Une vieille copine de l'asile », répondit Mail. Il la poussa dehors, sortit derrière elle, tira la porte et la verrouilla. Une femme, entièrement vêtue de noir, se tenait debout au pied de l'escalier. D'une main, elle tenait un long bâton mince — une branche d'arbre — et de l'autre, par le goulot, une bouteille de bière.

Une sorcière, pensa Andi. Une exécutrice.

« Mon Dieu, John », dit la femme dans un souffle. Elle s'approcha, tourna autour d'Andi, la dévisageant des pieds à la tête comme s'il s'agissait d'un mannequin. « Tu la bats beaucoup ?

— Pas beaucoup. Je la baise, surtout.

— Elle te laisse faire ou tu la forces ? » La femme était à quelques centimètres d'elle. Andi sentait son haleine, le relent aigre de la bière.

« La plupart du temps, je m'y mets et je la baise. Quand elle fait des manières, je cogne un peu. » Andi se tenait immobile, ne sachant que faire. Mail précisa : « J'essaie de ne rien casser. En général, je me sers simplement de ma main ouverte. Comme ça. »

Il gifla Andi avec force. Elle s'écroula, mais elle avait l'esprit clair. Comme Mail la battait pour ainsi dire chaque fois qu'il la sortait de la cellule, elle avait appris à anticiper son geste. En l'accompagnant, discrètement, l'impact du coup était limité. Tout en se laissant tomber, elle se demanda ce qui avait pu l'inciter à la frapper.

Parfois, il l'aidait à se relever. Pas cette fois. Cette fois, il la domina de toute sa taille, avec la femme en noir.

« J'ai apporté un peu de corde », dit-il à Andi. Il lui montra plusieurs longueurs d'un mètre vingt de corde en plastique jaune qu'on utilise pour le ski nautique. « Levez les mains. Non, ne vous mettez pas debout. Levez simplement les mains. »

Andi obtempéra, et il lui attacha les mains à hauteur du poignet. La corde était dure et lui entamait la chair.

« John, ne me faites pas mal, l'implora-t-elle aussi calmement que possible.

— Je n'en ai pas l'intention. »

Il attacha un deuxième morceau de corde aux liens qui entravaient ses poignets, le fit passer par-dessus une solive et redescendre de

manière à maintenir les mains et les bras d'Andi au-dessus de sa tête. Ensuite, il fit un nœud.

« Tu peux y aller, dit Mail à Gloria. La voilà comme tu la voulais.

— Seigneur Dieu ! » siffla Gloria. Elle tourna autour d'Andi, qui tourna en même temps qu'elle, l'observant. « Ne commence pas à tourner, ou je te massacre pour de bon », aboya Gloria.

Andi s'arrêta, ferma les yeux. Une seconde plus tard, elle perçut un sifflement rapide et la branche d'arbre l'atteignit dans le dos. Le tissu de sa robe amortit partiellement la morsure mais cela lui fit mal. Elle cria « Ahhh ! » et se cambra pour échapper à l'autre femme.

Le ton de Gloria s'échauffait, on la sentait excitée. « Seigneur! Est-ce qu'on peut lui ôter sa robe? Je voudrais la frapper sur les seins.

— Vas-y, dit Mail. Elle ne peut rien te faire. »

Gloria s'approcha d'Andi et, tendant la main vers son chemisier : « Tu aurais dû lui enlever ses vêtements, de toute manière. Tu aurais dû les déchirer avec un couteau. C'est pareil pour la gosse, on devrait... »

Mail arriva dans son dos, un morceau de corde à la main. D'un geste vif, il le passa autour du cou de Gloria et le tordit. La corde entama la gorge de Gloria. Elle tenta de se retourner et de l'agripper. Son visage, les yeux exorbités, était à quelques centimètres de celui d'Andi. Andi voulut se détourner, Mail hurla : « Non, regarde ça ! Regarde ! »

Elle regarda. La femme tirait la langue, maintenant. Puis elle exécuta une petite danse, tapant des pieds et battant des bras d'abord, essayant ensuite d'arracher la corde avec ses doigts, recommençant à battre des bras.

Les muscles des bras et du visage de Mail saillirent alors qu'il tordait la corde et maîtrisait la femme, simultanément. Puis il tint son corps ramolli comme si c'était une poupée, il la soutint jusqu'à ce que sa vessie se relâche et que l'odeur d'urine flotte dans la pièce. Il continua de la tenir pendant une dizaine de secondes, en gardant cette fois les yeux fixés sur le visage d'Andi.

Andi regardait mais elle n'éprouvait pas grand-chose : sa capacité de réaction à l'horreur s'était asséchée aussi sûrement que sa réserve de larmes. Elle avait imaginé que John pourrait la tuer, ou tuer Grace, de cette façon-là. Et elle avait rêvé de Geneviève, non pas à la maison mais quelque part dans une tombe, vêtue de la robe qu'elle portait le premier jour d'école. Le meurtre de Gloria lui paraissait presque insignifiant.

Mail lâcha la corde, et Gloria tomba le visage tourné vers le sol, les

yeux grands ouverts, et ne cilla pas quand il vint à sa rencontre. Mail lui enfonça un genou dans le dos, imprima une nouvelle torsion à la corde, la garda serrée une minute de plus, fit un nœud solide et se releva en se frottant les mains, comme pour se débarrasser de la poussière.

« Elle était pénible », expliqua-t-il en baissant les yeux vers le corps. Puis il sourit à Andi. « Vous voyez? Je prends soin de vous. Elle vous aurait battue à mort. »

Andi avait toujours les mains en l'air. « J'ai mal aux épaules, gémit-elle.

— Ah bon ? Pas de pot. » Il avança derrière elle, la prit par la taille, appuya les dents sur son épaule et regarda le corps. « C'est vraiment... » Il chercha une expression, et celle de Gloria lui revint à l'esprit « ... vraiment génial. »

19

Le téléphone cellulaire de Lucas sonna. Q regarda sa poche. « J'ai dit à tous mes amis de n'appeler qu'en cas d'extrême urgence. » Lester prit un autre appareil et composa un numéro. Lucas laissa le sien sonner une fois de plus avant de le mettre en marche : « Allô ? »

— Ah, Lucas. » La voix de Mail. Il y avait un fort bruit de circulation en arrière-fond. « Vous n'en avez pas ras le cul de me courir après ? J'envisage de partir en vacances, si vous voulez savoir.

— Vous êtes en train de rouler? » demanda Lucas. Il agita la main vers Lester en hochant vigoureusement la tête. Lester chuchota nerveusement quelque chose dans son appareil, le reposa et sortit en courant de la pièce. « Vous vous sentez en sécurité ? »

— Ouais, je suis au volant Vous essayez de me repérer?

— Je ne sais pas. Probablement. J'ai besoin de vous parler et de terminer ce que j'ai à vous dire. Pas de conneries.

— Eh bien, accouchez, mec. Mais ne traînez pas trop. J'ai un indice pour vous. Et un bon.

— Pourquoi ne pas me le donner tout de suite? proposa Lucas. Au cas où je vous mettrais en colère. »

Cela fit rire Mail. « Vous êtes un marrant. Bon, écoutez bien, c'est un indice authentique. Pas un truc télécommandé comme la première fois.

— Parlez-moi de la première fois.

— Putain, non. » Mail était amusé. « Mais je vais vous dire un truc, si vous trouvez celui-ci, je suis cuit. Ça vous arrive de regarder les Monthy Python ? Ce serait comme... » Il prit un très mauvais accent anglais. «... un flic honnête.

— Alors, qu'est-ce que c'est?

— Attendez une minute, je l'ai écrit quelque part. Il faut que je vous le lise, pour ne pas me tromper. Ah, le voilà... » Il marqua une pause avant de lire : « Un petit vers manque, un-douze-dix, quatre-quatre, un-quarante-sept-neuf, et un long trait; vingt-trois-deux, trente-deux-neuf, soixante-neuf-vingt-deux.

— C'est tout? demanda Lucas.

— Oui. Voilà un code tout simple, mais je doute que vous le perciez. Si vous y arrivez, je suis foutu. Mme Manette a parié que vous y arriveriez. Et je vais vous dire une chose, il faut que je sois honnête sur ce point, c'est sûr que vous n'aimeriez pas qu'elle perde son pari, Lucas. Hé, vous m'avez bien dit que je pouvais vous appeler Lucas ?

— Mme Manette va bien? Je peux lui parler?

— Après le tour qu'elle m'a joué la dernière fois ? Sans blague. Nous avons eu une sérieuse petite conversation à ce sujet. Comment vous appelez ça, les flics? L'amour vache?

— Elle est toujours en vie ?

— Oui, Mais il faut que je vous quitte, maintenant. J'ai le sentiment qu'une nuée de flics est en train de s'approcher de moi.

— Non, non, écoutez-moi, dit Lucas. Vous ne vous en rendez pas compte, mais vous êtes malade. Je veux dire par là que vous allez en mourir. Si vous vous rendez, je jure devant Dieu que rien ne vous arrivera, et qu'on essaiera d'arranger les choses... »

La voix de Mail se transforma en grognement. « Hé, j'ai été soigné. Les meilleurs, les plus brillants ont tenté de me soigner, Davenport. Ils m'attachaient à une table et essayaient de me sortir de la tête ce qui clochait. Quelquefois, je me rappelle des mois entiers que j'avais oubliés tellement ils m'ont bien soigné. Alors ne me parlez pas de ce genre de connerie. J'ai été soigné. Quand ils soignent quelqu'un, le résultat, c'est moi. » Son ton se modifia, se fit hollywoodien. « Mais, dites, mec, faut que je file. Y a une nana qui m'attend après le dîner, voyez ce que je veux dire? Je vous rappellerai. »

Et il raccrocha.

Lucas se rua dans le couloir et franchit les portes de sécurité qui donnaient sur le standard du 911. Lester y était déjà, en compagnie d'un homme que Lucas identifia comme un agent du FBI. Ils regardaient par-dessus l'épaule d'une opératrice qui parlait dans un micro : « Une camionnette Econoline foncée, ou quelque chose d'approchant, sans doute pas plus loin que Rice Street.

— Probablement la 694, d'est en ouest. Nous l'investissons immédiatement. Nous arrêtons toutes les camionnettes. »

Ils restèrent une quinzaine de minutes à écouter ce qui se passait à la coordination, tandis que Ton enjoignait à toutes les camionnettes (te se garer sur le bas-côté de la route... Au bout d'un moment, ils retournèrent à la criminelle où ils trouvèrent Sloan les pieds sur une table, occupé à lire une sortie d'imprimante.

« L'indice, fit-il en agitant la feuille.

— Déjà? dit Lucas. A ton avis?

— Ça pourrait être des versets de la Bible, annonça Sloan. Ils ont ce genre de numérotation, et il a déjà utilisé la Bible la dernière fois.

— À moins qu'il n'ait mijoté un plan supermalin et qu'il ne nous mène en bateau, objecta Lester. Ça a peut-être quelque chose à voir avec les chiffres ?

— Ça pourrait être son adresse, suggéra Sloan. Et son numéro de permis de conduire.

— Il est également possible que ce soit la Bible, reprit Lucas. J'ai quelqu'un qui peut explorer cette hypothèse.

— Ella ! s'écria Sloan en levant le nez de sa liste d'indices. Est-ce que le couvent a un fax?

— Ouais », dit Lucas sans conviction. Il lisait la transcription de l'enregistrement de leur conversation. « Merde.

— Quoi?

— Ne partez pas. Laissez-moi faxer ça à Ella. »

En revenant cinq minutes plus tard, il parcourut du regard le bureau de la criminelle. Une demi-douzaine de détectives étaient assis dernière des bureaux, bavardant, examinant des cartes, grignotant. Deux d'entre eux avaient trouvé une bible qu'ils feuilletaient avec une certaine perplexité.

Lucas s'approcha du bureau de Sloan et agita l'index à l'intention de Lester, qui rappliqua. Lucas parla à voix basse : « Il y a deux choses intéressantes dans ce qu'il a dit. Il a été soigné, donc il est allé dans un hôpital psychiatrique d'État. Nous devons nous assurer que tous les employés et tous les internés de longue durée de tous les asiles ont vu le portrait-robot »

Lester opina de la tête. « Pourquoi est-ce qu'on chuchote comme ça?

— À cause de la suite. Vous vous rappelez qu'il savait que nous avions reconnu son T-shirt GenCon ? Maintenant, il sait qu'Andi Manette a essayé de nous faire parvenir un message. Il le *sait*. C'est donc qu'il est renseigné. Il est forcément renseigné par quelqu'un.

— D'ici? demanda Lester dans un souffle en regardant autour de lui.

— Sans doute pas, mais je n'en sais rien. Je parierais plutôt que ça

vient des réunions de famille. Un membre de la bande a intérêt à se débarrasser d'Andi Manette. Et cette personne renseigne notre homme.

»

Lester se gratta nerveusement le nez, sa pomme d'Adam montant et descendant fébrilement. « Le chef va être enchanté.

— On ferait peut-être mieux de ne pas lui dire, suggéra Lucas. Pour son bien.

— Vous pensez à quoi, au juste? s'enquit Lester.

— Je pense que nous devrions inventer une série de petites perles, plusieurs perles, toutes fausses, que nous glisserions, mine de rien, chez les membres de la famille. Il n'y aurait plus qu'à attendre pour voir si ça réapparaît de l'autre côté. Des trucs qui feraient réagir notre type. Si nous découvrons qui le rencarde, on peut le coincer. Ou elle.

— Bon sang ! » Lester se gratta le nez, puis la tête. « On devrait raconter ça à Roux. Après tout, elle est payée pour ça. »

Roux déclara : « J'aurais préféré qu'on ne me dise rien.

— Vous êtes payée pour ça », lâcha Lucas, imperturbable.

Roux poussa un soupir : « D'accord. Bon. Tout ce qui peut être dangereux, on le garde pour nous. D'un autre côté, je ne vois pas comment on aurait pu garder le message d'Andi Manette pour nous. On n'aurait jamais su ce que ça signifiait. »

Lester exposa l'idée de Lucas, faire passer de fausses informations par la famille. Roux approuva à contrecœur, mais leva les yeux au ciel en disant : « Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas Tower.

— Autre chose, poursuivit Lucas. Nous avons mis sur écoute les numéros de tout le monde, parce que nous nous intéressions seulement aux appels venant d'un étranger. On devrait s'occuper aussi de leurs numéros personnels, ceux qui ne figurent pas dans l'annuaire, les appels sortants. Et il faut faire ça discrètement. »

Roux regarda Lester, qui acquiesça de la tête. « Je suis d'accord, admit-elle, puis, fermant les yeux, elle ajouta : Ils vont être furieux quand ils l'apprendront.

— Quand ils l'apprendront, on pourra l'expliquer, dit Lucas. Mais il faut commencer tout de suite. J'entends par là, *immédiatement*. Nous jouons contre le temps.

— Je ne pense vraiment pas que cette personne téléphone de chez elle.

— Ce n'est pas impossible, si elle croit savoir quels sont les

numéros sur écoute, continua Lucas. Et quand ce salaud a besoin de la contacter, il est bien obligé d'appeler. Il faut qu'on soit informés de la moindre anomalie — sonneries bizarres, appels cryptiques, faux numéros qui ont un drôle d'air, n'importe quoi. »

Roux soupira, posa les mains sur son bureau et regarda les deux hommes.

« Je savais qu'il finirait par y avoir des jours comme ça.

— Il faut que vous le fassiez, insista Lucas.

— D'accord. Je vais appeler Larry Baxter. Il me signera un mandat.

— Ce soir même, dit Lucas. Demandez à Anderson d'appeler la compagnie du téléphone et d'obtenir la liste complète des numéros de chacun des membres de la famille. Et envoyez un type là-bas avec mission de rester assis et d'écouter.

— On commence à manquer de gars, fit observer Lester.

— Demandez à des flics en tenue. On n'a pas besoin d'Einstein pour ce genre de boulot. »

Cent quarante-quatre camionnettes furent arrêtées le long de la 1-694 après le coup de téléphone de John Mail à Lucas. Deux hommes furent retenus quelque temps pour procéder à des vérifications, puis on les relâcha.

« Vous savez ce qu'il a fait? » demanda Lucas en regardant la carte murale du bureau de la crim. Il désigna le haut de la carte, le boulevard périphérique. « Je parie qu'il roulait sur une route secondaire, parallèlement à l'Interstate. Je parie qu'il roulait sur la cantonale C, sachant que si on le recherchait, ce serait sur la 694.

— Dans ce cas, ça va être drôlement dur, râla Lester en examinant la carte. Il va falloir qu'on investisse tout un secteur, pas seulement une route ou une rue.

— Ce n'est pas comme ça qu'on l'aura, objecta Lucas. Il va changer de tactique sans arrêt. »

Lucas s'apprêtait à partir quand Ella rappela. « J'appuie sur la touche envoi. Tu vas recevoir un fax tout de suite. »

Une seconde plus tard, Lucas entendit la brève sonnerie du télécopieur, puis le ronronnement discret de la machine à l'autre bout de la pièce. « Le voilà.

— Parfait, reprit Ella. Maintenant, si c'est la Bible, ce sont les Psaumes, bien sûr.

— Comment le sais-tu ?

— C'est la seule partie de la Bible ayant des chapitres avec des numéros aussi élevés. Si ça ne fait pas allusion aux Psaumes, c'est du charabia. Ça peut être n'importe quoi.

— Et si tout vient des Psaumes ? demanda Lucas.

— Voici ce qu'il a dit, psalmodia Ella. Il a dit : "Un petit vers manque", puis les nombres. Et voici les trois premiers vers. Ils proviennent de la Bible du Roi^[1], je te signale au passage. Je pense que c'est la version qu'il utilise, car je doute qu'il soit très pieux.

— Très bien. Mais le pape va être furax. » Silence à l'autre bout de la ligne. Lucas dit : « Excuse-moi.

— Si tu allais chercher ton fax ? suggéra Ella.

— Attends une minute. » Il posa le récepteur, récupéra la feuille et revint. « J'y suis.

— Psaume 112.10», dit-elle. Lucas suivait du doigt pendant qu'elle lisait. « *"L'impie le voit et s'afflige; il grince des dents et s'effondre : les souhaits des impies sont réduits à néant."* Psaume 4.4 : *"Frémissez de terreur et ne péchez pas; sur votre lit, communiez avec votre cœur et taisez-vous."* » Pause. « Psaume 147.9 : *"Il donne sa nourriture à la bête et aux petits du corbeau qui réclament."* »

Il y eut un bruit de papier froissé, et Ella demanda : « Tu as tout ?

— Oui, mais qu'est-ce que c'est? » Il étudia rapidement les textes sans y trouver aucun sens.

« Au début, je n'y ai rien vu. Je continuais à croire que ces versets avaient un rapport avec sa situation, ou celle des femmes. Je me disais qu'il avait dû établir un lien psychotique entre eux. Ce sont là de puissantes images — dents grinçantes, corbeaux et bêtes, impies et affligés. Le problème, c'est que je ne pouvais les relier à rien. Il n'y avait pas de fil conducteur.

— Ella? Qu'est-ce que tu essaies de me dire? demanda Lucas.

— J'ai une question stupide. Elle est tellement bête que je ne veux la dévoiler que si la réponse est oui.

— Pose-la, alors.

— Y a-t-il une personne répondant au nom de Crosby qui serait impliquée dans cette histoire ? »

Lucas ne répondit pas tout de suite. « Ella, nous nous apprêtons à diffuser dans les journaux et sur les écrans de télévision le portrait d'une jeune femme nommée Gloria Crosby. Elle connaît notre homme. Comment as-tu deviné ? »

Ella rit doucement et dit : « Ça me paraissait tellement idiot.

— Quoi?

— La séquence de trois mots dans les trois premiers versets succédant à "un vers manque".

— Ella, bon sang !

— Chaque verset contient ces mots, dans l'ordre : manque, puis impie, terreur, corbeau. »

Lucas ferma les yeux un instant et sourit. « Seigneur, ce type me plaît. C'est ce groupe de rock, "Crosby, l'Impie, la Terreur et le Corbeau". Je ne suis pas sûr que l'ordre soit exact, mais...

— Si, je crois que c'est ça. »

Le sourire de Lucas s'effaça. « Dans ce cas, il tient Crosby.

— C'est ce que j'aurais tendance à penser. Après ce verset, il dit "un long trait". Ça isole les trois premiers versets des trois suivants. Pour les deux premiers du deuxième groupe, je ne vois pas. Enfin, j'ai une petite idée; c'est assez vague, pourtant. »

Lucas lut les deux versets sous le trait qu'elle avait tracé en travers de la feuille. Le premier était le psaume 23.2 : « *Sur de verts pâturages il me fait allonger; près des eaux qui dorment il me mène.* »

« Elle est morte, dit-il. C'est ce qu'on lit dans les enterrements.

— Sauf s'il suggère qu'il l'a emmenée à Stillwater[2].

— Exact. » Il lut le cinquième verset, psaume 32.9 : « *N'imité pas le cheval ou la mule stupides, dont le mors et la bride doivent freiner la fougue, de peur qu'ils n'approchent de toi.* »

Après un long silence, Lucas reprit : « Je ne vois pas du tout ce que ça peut être.

— Moi non plus. Mais je vais y réfléchir.

— Et le dernier?

— C'est celui qui me préoccupe, le 69.22 : « *Que leur table devienne pour eux un piège; et que ce qui aurait dû être un soutien pour eux, cela devienne un piège.*

— Eh bien..., dit Lucas.

— Sois prudent, il t'envoie un avertissement.

— Je le serai. Et, Ella..., merci.

— Je prie pour le Dr Manette et les enfants. Mais tu dois agir vite, Lucas. »

Avant de partir, Lucas appela Anderson : « Vérifie s'il y a des élevages de chevaux, ou de mules, dans les environs de Stillwater.

— Il y en a, répondit Anderson. Plein. C'est en quelque sorte le haras de Saint Paul.

— Il faut relever les noms de tous les propriétaires. Dresse vite une liste. »

[1] La Bible dite «du Roi», officiellement reconnue par l'Église anglicane, date de 1611. Son texte diffère de celui de la Bible reconnue par l'Église catholique. (N.d.T.)

[2] « Eaux qui dorment » se dit *still waters* en anglais. Stillwater est une localité pittoresque, à la mode, à 40 km de Saint Paul. (N.d.T.)

Weather dormait à poings fermés quand Lucas rentra enfin chez lui. Il se débarrassa de ses vêtements, éclairé par la lumière du couloir qui filtrait de la porte entrouverte, et posa sa veste, son pantalon et sa chemise sur une chaise. Il alla à la salle de bains sur la pointe des pieds, en ressortit, enleva sa montre, la posa sur la table de chevet et se glissa dans le lit.

Weather dégageait une chaleur confortable, mais Lucas ne put trouver le sommeil. Au bout de quelques minutes, il se leva et passa discrètement dans le bureau, où il s'assit dans le vieux fauteuil de cuir et essaya de réfléchir.

Il arrivait trop de choses à la fois. Il y avait trop à penser. Et il se perdait dans la masse de faits au lieu de chercher un schéma directeur ou des trous significatifs. Il leva les pieds, croisa les doigts, ferma les yeux et laissa son esprit vagabonder.

Dix minutes plus tard, il était parvenu à la conclusion que l'affaire pouvait se résoudre de deux manières : soit ils retrouvaient le criminel grâce aux dossiers médicaux de l'hôpital psychiatrique, soit ils découvraient l'identité de sa source. Les deux angles étaient bons, mais il fallait mettre plus de pression.

Résumons-nous : Dunn, Tower et Helen Manette, Nancy Wolfe.

À l'évidence, il y avait peu de chances que la fuite vienne d'ailleurs que de la famille. Cela pouvait aussi être un informateur interne, un flic. Mais Lucas n'y croyait pas. Le ravisseur était manifestement cinglé. Un flic n'irait pas se mouiller pour un cinglé, même un parent cinglé. Ce sont des gens trop peu fiables, tout simplement.

Non. Cela devait profiter à quelqu'un.

Wolfe. Wolfe couchait avec Manette. Manette n'avait plus beaucoup d'argent. Des boîtes de pâtée pour chiens...

Lucas fronça les sourcils, consulta sa montre. Dunn se couchait tard. Lucas chercha son numéro dans le carnet de bord d'Anderson et le composa. Dunn décrocha à la deuxième sonnerie, légèrement essoufflé. «Allô?

— Monsieur Dunn ? Lucas Davenport.

— Davenport ! Vous m'avez fait peur. J'ai pensé que c'était peut-être ce type, à une heure pareille. » En aparté, il dit à quelqu'un : Lucas Davenport Puis : « Que puis-je pour vous ?

— Quand je suis venu vous voir le soir de l'enlèvement, vous m'avez dit que Tower et Andi Manette touchaient des revenus d'une société familiale en fidéicommis.

— Exact.

— Si votre femme disparaissait et que vos filles mouraient également, que deviendrait la société? »

Après un silence prolongé, Dunn répondit. « Je ne sais pas. Cela doit dépendre des dispositions. Les seuls bénéficiaires sont Tower et ses descendants. S'il n'avait plus de descendants... je suppose que tout reviendrait à Tower.

— Si Tower cassait sa pipe... excusez-moi... <

— Oui, oui, si Tower cassait sa pipe, eh bien?

— Est-ce que sa femme toucherait?

— Non. Je veux dire, pas si Andi et les petites étaient vivantes. Seigneur, vous vous rendez compte de ce que je suis en train de dire, pour l'amour du ciel. » Et brutalement, il n'y eut plus personne au bout du fil. Lucas regarda le combiné, ne sachant pas ce qui se passait au juste. Il recomposa le numéro.

Un policier décrocha à la première sonnerie et dit sans préambule : « Commissaire Davenport?

— Oui, j'étais en ligne avec Dunn.

— Eh bien, chef, je ne sais pas ce que vous êtes allé lui raconter mais il a craqué. Il est retourné dans sa chambre.

— Ah!

•— Vous voulez que j'aille le chercher?

— Non, laissez-le tranquille. Dites-lui que je suis désolé, surtout. D'accord?

— Bien sûr, je vais le faire...

— Et quand il ira mieux, demandez-lui si je peux me procurer une copie des statuts de la société en fidéicommis de la famille Manette. Il doit en avoir une à portée de main. »

Lucas n'avait toujours pas sommeil quand il regagna le lit. Il resta allongé un moment, les yeux au plafond, puis roula sur le côté et prit

Weather par l'épaule en murmurant dans son oreille : « Tu peux te réveiller?

— Hummmm? demanda-t-elle.

— Tu opères demain matin?

— À dix heures.

— Oh... !

— Qu'est-ce qu'il y a? » Elle se mit sur le dos et lui effleura le visage.

« Il faut que je te parle de cette affaire. J'ai besoin d'avoir l'opinion d'une femme. Mais si tu dois travailler...

— Je vais bien, dit-elle, mieux réveillée. Raconte. »

Il lui exposa la situation et conclut : « Tower peut claquer d'un moment à l'autre. Si Andi et les filles sont mortes, sa veuve va toucher un paquet. Tout ce qu'il possède, plus, peut-être, le capital du fidéicomis. Probablement quatre plaques, plus la maison qui vaut un million de dollars. Donc, la question est la suivante : est-ce que Nancy Wolfe serait capable d'une chose pareille? Et Helen? »

Weather avait écouté avec une extrême attention. « Je ne peux pas te dire. Ça pourrait aussi bien être l'une que l'autre. Normalement, je dirais non pour Wolfe. Même si elle a une liaison avec Tower, elle n'est pas complètement sûre qu'il l'épousera, donc elle ne devrait pas être en train de manœuvrer pour toucher l'argent. Pas au point de tuer trois personnes. Helen, en revanche, n'a aucun lien avec Andi et les enfants. Elle était déjà la maîtresse de Tower du vivant de la mère d'Andi. Donc, Andi et elle ne doivent pas beaucoup s'aimer. Et si elle est au courant, pour Tower et Nancy Wolfe, peut-être...

— Oui. Si Andi et ses filles disparaissent, elle tirera plus d'argent du divorce, au cas où il y en aurait un. Si Andi et les petites sont mortes et que Tower claque d'émotion, ou de la tension produite par le divorce, ou des deux, eh bien, c'est parfait. Conclusion, Helen est une suspecte parfaite.

— Sauf...

— Sauf? répéta Lucas.

— Sauf que nous ne savons pas grand-chose des relations entre Wolfe et Andi Manette. Elles sont associées, amies de longue date, nous a-t-on dit, c'est précisément le terrain où l'on trouve les haines les plus tenaces, les plus profondément enfouies. Des griefs qui remontent à des décennies. Ma meilleure amie de lycée s'est mariée à dix-neuf ans, a eu un tas d'enfants et a terminé dans un motel, à servir des

hamburgers. La dernière fois que je l'ai vue, j'ai compris... je crois qu'elle me déteste. Andi a toujours été riche alors que Wolfe n'avait pas un sou. Andi a épousé un homme que Wolfe avait connu la première, et qui est devenu multimillionnaire. Andi a des enfants adorables, Wolfe arrive à un âge où elle doit envisager de ne jamais se marier et de ne jamais en avoir. Andi pourrait aussi être opposée à leur liaison, mais je me demande si elle est au courant. En tout cas, ça fait un nœud de sentiments complexes et difficiles à démêler.

— C'est vrai, et il y a autre chose. Si quelqu'un voulait lâcher un tueur dingo sur Andi Manette, qui serait en meilleure position pour le sélectionner, sinon Nancy Wolfe?

— Tu as peut-être examiné les mauvais dossiers, suggéra Weather. Tu pourrais consulter ceux de Nancy Wolfe. » Pause. « Et puis, il reste l'hypothèse George Dunn.

— À mon avis, ce n'est plus un bon candidat. Il faudrait que ce soit un sacré menteur, et un acteur exceptionnel.

— En d'autres termes, un sociopathe.

— Je suis heureux de te l'entendre dire.

— Beaucoup d'hommes d'affaires talentueux le sont, c'est du moins ce qu'on raconte. Des chirurgiens, aussi...

— Nancy Wolfe l'a traité une fois de sociopathe, affirma Lucas.

— ... et s'il était question d'un divorce qui couperait sa fortune en deux... Combien pèse-t-il, tu m'as dit?

— S'il n'a pas menti, dans les trente millions.

— Donc, la mort d'Andi Manette pourrait valoir quinze millions de dollars à ses yeux, poursuit Weather. Je vais te dire une chose. Les riches sont terriblement attachés à leur argent. C'est comme un organe, plus encore. Si tu demandes à la plupart des gens qui possèdent deux millions de dollars s'ils préféreraient perdre un million ou un pied, à mon avis, la plupart choisiront le pied.

— Mais l'hypothèse n'est valable que si Andi souhaite vraiment divorcer, objecta Lucas. Dunn prétend qu'il essayait d'arranger les choses.

— Que voulais-tu qu'il dise d'autre? Qu'il la détestait et se réjouissait de l'enlèvement?

— Tu as raison. » Le problème n'était pas le manque de mobiles. Plutôt d'en choisir un.

« N'oublie pas la dernière possibilité, ajouta Weather. Tower. Son père.

— Tu es vraiment perverse, Karkinnen.

— Ce ne serait pas la première fois qu'on verrait un père s'en prendre à sa fille. S'il est vraiment désespéré... »

Lucas était allongé sur le dos, les doigts croisés sur l'estomac. « Quand j'ai eu ma petite crise de dépression, il y a quelque temps, une des choses les pires était d'être couché, la nuit, avec toutes mes pensées qui tournaient dans ma tête, en cercle, sans que je puisse les stopper. Cette fois, ce n'est pas tout à fait pareil, mais il y a un lien. Bon sang ! Je tourne en rond sans arrêt : Dunn, les Manette ; Dunn, Wolfe, les Manette. La réponse est forcément là.

— Tu vas finir par trouver, dit Weather en lui tapotant la jambe.

— Un détail me tracasse. J'ai vu quelque chose dans l'appartement de Gloria Crosby, mais je n'arrive pas à me rappeler quoi. Et c'est important. »

Weather se redressa dans le lit : « Tu as *oublié* ?

— Pas exactement oublié. C'était là mais je ne l'ai pas réellement reconnu sur le moment. C'est un peu comme si tu voyais un visage dans la rue et réalisais seulement une heure plus tard qu'il s'agissait d'une vieille copine de classe. Pareil. J'ai vu quelque chose...

— Dors un peu, ton subconscient te le recrachera. »

Un moment plus tard, alors que Weather était retournée sur son oreiller, Lucas reprit : « Tu sais, ces deux versets de la Bible me chiffonnent aussi. Ce doit être Stillwater. Si ce n'est pas ça, c'est vraiment une coïncidence incroyable, ou alors une entourloupe, je ne sais pas. Mais de quoi parle-t-il donc ? »

Dans l'obscurité, Weather répondit quelque chose qui ressemblait à « ZZZzztong ».

À son réveil, avant même d'ouvrir les yeux, il pensa aux versets de la Bible. Le *pas* était peut-être la clé. « *N'imité pas le cheval ou la mule stupides, dont le mors et la bride doivent freiner la fougue, de peur qu'ils n'approchent de toi.* » Mais quand bien même *pas* serait le mot clé, songea-t-il ironiquement, il n'en savait pas plus. Et qui risquait de s'approcher de qui ?

Il continua d'y penser en se rasant, en prenant sa douche, et rien de brillant ne lui vint à l'esprit. Il commença à s'habiller. C'était une matinée splendide : le soleil filtrait en diagonale par les stores à lattes de bois du salon, et l'on sentait que ce serait une magnifique journée d'automne. En enfilant sa chemise et en nouant sa cravate, il regarda l'émission matinale « Openers ». Le type de la météo expliqua que les

basses pressions responsables de toutes les pluies récentes s'étaient éloignées vers l'est et pissaient désormais sur l'Ohio; on pouvait s'attendre à un supplément de miction à New York dans la soirée, au cas où on se rendrait là-bas. Le météorologue n'avait prononcé ni *pissaient*, ni *miction*, mais il aurait dû, pensa Lucas. Q se surprit en train de siffler, s'arrêta pour en chercher la raison, et décida qu'une belle journée était une belle journée. La journée n'était pas responsable de l'enlèvement; pourtant, il cessa de siffler.

« Comme ça, on est bloqués ? » demanda Roux. Elle alluma une cigarette, oubliant celle qui se consumait dans un cendrier derrière elle. Son bureau empestait la nicotine. Q fallait changer les rideaux chaque année. « Tout ce qu'on peut faire, c'est continuer à trimer ? »

— J'ai fait envoyer ces versets de la Bible à Stillwater, dit Lucas. Les flics de là-bas auront peut-être une idée.

— Et la fée ma marraine va peut-être m'embrasser sur les fesses, ironisa Lester.

— Vilaine pensée, railla Roux. Vilaine.

— Je pense qu'on devrait commencer à secouer la bande des quatre : le couple Manette, Dunn, Wolfe. Q faut les interroger séparément. Q y a quelqu'un qui cafte. »

Roux secoua la tête. « Je ne suis pas entièrement convaincue. Nous avons tout le monde sur écoute, très bien, mais je ne pense pas être prête pour une attaque frontale.

— Qui écoute les enregistrements ? » demanda Lucas. Lester fit un bruit curieux, comme s'il se raclait la gorge.

« Quoi ? »

— Larry Carter, un agent en tenue, et ce soir, euh... Bob. Greave.

— Oh, merde ! s'exclama Lucas.

— Il peut très bien le faire, fit Lester, prenant les devants. Il n'est pas idiot, il est seulement... » Il chercha ses mots.

« Contestable sur le plan de l'enquête.

— Exactement », approuva Lester.

Lucas se leva. « J'ai réuni tout ce que j'avais comme matières premières sur Dunn, Wolfe et le couple Manette, et je veux regarder tout ce qu'on a concernant les hôpitaux psychiatriques et les candidats éventuels issus des dossiers d'Andi Manette. C'est de là que viendra la solution, à moins que nous n'ayons un coup de pot.

— Bonne chance, il y en a un paquet, dit Lester. Et tu devrais récupérer la mise à jour du livre de bord que tient Anderson. Il y a un tas de trucs nouveaux là-dedans. Nous avons des listes qui viennent de chez les dingos. »

Lucas passa une journée de moine médiéval, penché sur la paperasse. Tout ce qui offrait le moindre intérêt, il le photocopiait et le rangeait dans un dossier plus petit. En début de soirée, il avait une cinquantaine de morceaux de papier nécessitant un supplément d'étude, plus une pile de dossiers haute de trente centimètres à rapporter chez lui. Il partit à six heures, enchanté par la lumière déclinante, regrettant d'avoir raté cette belle journée qui ne reviendrait jamais. Ç'aurait été l'occasion idéale d'aller dans le Nord avec Weather, pour qu'elle lui enseigne un peu plus l'art de la voile. Ils envisageaient d'acheter un S2 et de faire des courses. L'année prochaine, peut-être...

Ils passèrent une soirée tranquille : jogging sur un mille, dîner sans façon avec beaucoup de carottes. Ensuite, Lucas s'immergea dans ses devoirs du soir pendant que Weather se plongeait dans la biographie de Larry Rivers. De temps en temps, elle lui lisait un paragraphe à voix haute et ils riaient ou râlaient ensemble. Telle qu'elle était, assise dans un fauteuil rouge, la moitié du visage éclairée par une lumière jaune, elle lui faisait penser à un tableau qu'il avait vu à New York. Vermeer, c'est ça. Ou Van Gogh — mais Van Gogh, c'était le fou, donc ce devait être Vermeer. Toujours est-il qu'il se rappelait la lumière de ce tableau.

Elle ressemblait vraiment au portrait, sous cet éclairage, songea-t-il.

« Il faut que je me couche, dit-elle à regret un peu après neuf heures. Je dois me lever à cinq heures trente. On devrait passer plus souvent des soirées comme ça.

— Comme quoi?

— Rien, ensemble. »

Après son départ, Lucas consulta une nouvelle fois la pile de dossiers. Il arriva à celui marqué John Mail. À la suite du nom, quelqu'un avait griffonné *[décédé]*.

Celui-ci avait pourtant l'air d'être le bon, pensa Lucas. Il ouvrit et en commença la lecture.

Le téléphone sonna. Il décrocha.

«Oui?»

Greave. « Lucas, j'en pisse dans mon froc. Ce connard est en train de parler à Dunn au téléphone. »

21

Greave retrouva Lucas devant les ascenseurs. Il était en bras de chemise, la cravate défaits, les cheveux ébouriffés. « Seigneur, ça m'a allumé comme un putain de sapin de Noël, dit-il. Je n'en croyais pas mes oreilles. »

Il précéda Lucas dans un couloir vide mais brillamment éclairé qui menait à une porte de bureau ouverte. Leurs talons résonnaient sur le sol carrelé.

« Vous avez prévenu les fédés? demanda Lucas.

— Non. Je devrais ?

— Pas encore. »

La pièce était meublée d'une table pliante comme on en voit dans les cafétérias, de trois chaises de bureau et d'une télévision. Plusieurs postes de téléphone beiges et un magnétophone étaient posés sur la table à côté d'une assiette pleine de miettes de *donut*. Le téléviseur était allumé, mais sans le son, et l'on y voyait Jane Fonda s'agiter sur un tapis de jogging. Une pile de magazines traînait par terre au pied de la table.

« On l'a enregistré », dit Greave. Il enfonça une touche du magnétophone, et la bande commença à se dérouler en même temps qu'une sonnerie de téléphone et un déclic quand on décrocha.

« *George Dunn.*

— *George ?* » La voix de Mail était enjouée, insouciant.

« *J'appelle pour votre femme, Andi.*

— *Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?* » Dunn avait l'air abasourdi.

« *J'appelle au sujet de votre femme. Est-ce que cette conversation est enregistrée ? Vous avez intérêt à dire la vérité, par égard pour Andi.*

— *Non, pour l'amour du ciel. Je suis dans la voiture. Qui êtes-vous ?*

— *Un vieil ami d'Andi... Maintenant, écoutez-moi : je veux cent mille dollars pour l'ensemble. Pour elles trois.*

— *Comment puis-je savoir que vous ne racontez pas n'importe quoi ?*

— *Je vais vous passer un enregistrement.* » On entendit quelques manipulations, puis la voix d'Andi Manette, métallique, sur bande. « *George, c'est Andi. Fais ce que cet homme te dit. Hum... il me demande de raconter notre dernière conversation... Tu m'avais appelée du club, tu voulais venir nous voir, mais je t'avais répondu que les filles étaient déjà couchées et que je n'étais pas prête à...* »

L'enregistrement s'interrompt au milieu de la phrase. Mail intervint : « *Elle est devenue un peu sentimentale, après, George. Vous n'avez sûrement pas envie d'entendre ça. Bon, vous avez d'autres questions, au cas où ça ne vous suffirait pas comme preuve ?* »

La voix de George Dunn était dure comme une pierre. « *Non.* »

— *Bien. Je ne veux pas que vous alliez à la banque retirer un paquet de billets dont on aura relevé les numéros et qu'on aura saupoudrés de poussière spéciale ultraviolet, toutes ces conneries du FBI. Si vous faites ça, je le saurai, et je les tuerai toutes les trois.*

— *Il faut que je rassemble l'argent.*

— *George, vous avez près de soixante mille dollars en espèces, des kruggerrands pour l'essentiel, dans un coffre à Prescott, Wisconsin. Personne n'est au courant. D'accord ? Vous avez une Rolex qui vaut huit mille dollars et que vous ne portez même pas. Andi a des bijoux en diamants, et un rubis qui vient de sa mère, ça fait vingt-cinq mille dollars, dans votre coffre commun à la First Bank. Et vous avez plusieurs milliers de dollars planqués un peu partout entre les deux maisons... ramassez aussi ça.*

— *Espèce de salaud.*

— *Hé, dites! Essayons de rester corrects, on traite une affaire, d'acc ?* » Le ton de Mail était ironique mais pas vraiment sarcastique.

« *Comment je fais pour vous le donner ? Il y a des flics chez moi, qui n'attendent que votre appel.* »

— *Prenez la 1-94 vers l'est jusqu'à Sainte Croix, sortez à la bretelle de l'autoroute 95, repartez en direction de l'ouest et arrêtez-vous à la station-service Minnesota Welcome. Vous voyez où c'est?*

— *Oui.*

— *Il y a un téléphone près du distributeur de Coca-Cola. Soyez-y juste avant sept heures et gardez le doigt sur la fourche. J'appellerai à sept heures précises. Si c'est occupé, je réessaierai à sept heures cinq. Si c'est encore occupé, je recommencerai à sept heures dix, mais ça sera tout. Après, je me tire. Et n'envisagez même pas d'en parler aux flics. Je roulerai dans les parages, ils ne peuvent pas me repérer pendant que je roule. Ils ont déjà essayé. Quand je vous aurai en ligne, je vous donnerai des*

instructions.

— *D'accord.*

— *Si j'aperçois le moindre flic, je me tire. »*

Plus personne en ligne.

« Voilà, dit Greave.

. — Bon sang ! » Lucas marcha rapidement en dessinant un cercle et s'arrêta pour regarder les lumières de la ville par la fenêtre : « On n'en parle qu'à Lester et au chef. À personne d'autre. Absolument personne. Il faut qu'on envoie une équipe. »

Roux tint à prévenir le FBI. Lucas était contre, mais elle insista : « Pour l'amour du ciel, Lucas, ils savent traiter ce genre de situation. C'est leur spécialité. On ne peut pas les tenir en dehors du coup. Si on ne dit rien et qu'on échoue, on sera dans de sales draps. Et à juste titre.

— On peut s'en sortir.

— Bien sûr qu'on peut, si c'est réel. Mais si c'est autre chose, on va se retrouver dans un foutu pétrin, mon vieux. Non, vraiment, il faut les mettre dans le coup. »

Lucas regarda Lester, qui opina de la tête, d'accord avec Roux.

« Très bien, reprit-elle. Je les appelle, et vous deux leur exposerez la situation. Nous voulons des représentants de l'équipe qui suit Dunn. Vous, Lucas, et quelqu'un d'autre.

— Sloan ou Capslock.

— L'un ou l'autre, ou les deux. » Elle se détourna, actionna son briquet et alluma une autre cigarette. « Mon Dieu, j'espère que cette fois, c'est la fin. »

Lucas, qui passa la nuit à discuter avec Roux et à informer les fédéraux, rentra chez lui à cinq heures trente et prit son petit déjeuner avec Weather.

« Toi, tu penses que ce n'est pas du bluff? » demanda-t-elle. Elle devait diriger le matin même un séminaire pour médecins fraîchement diplômés et portait un ensemble de lin clair avec un foulard de soie.

« Ça avait l'air tout ce qu'il y a de vrai, répondit Lucas. Dunn m'a paru complètement naturel. Nous n'avons mis son téléphone sur écoute qu'hier matin, et il n'en savait rien... alors, oui, je crois que cet appel était authentique. Cela dit, je ne pense pas que ce salaud lui

rendra sa femme et ses enfants.

— En tout cas, l'appel aura servi à quelque chose », dit Weather.

Lucas acquiesça. « Si c'est vrai, ça élimine Dunn de la liste.

— À moins que...

— Que quoi ?

— À moins qu'il ne parle à quelqu'un du bureau et que cette personne répète les informations à un tiers.

— Trop compliqué, fit Lucas en écartant l'idée d'un simple geste. Possible, mais nous n'arriverons jamais jusqu'à eux. »

Ils entendirent la camionnette du livreur de *Pioneer Press* ralentir devant la maison et le journal heurter le trottoir. Lucas sortit le chercher en courant au moment où le livreur de *Star-Tribune* arrivait à son tour. Dans chaque édition, la photo de Gloria Crosby figurait au-dessus du pli.

« Ça ne nous sert plus à rien, observa Lucas en parcourant les articles. Il la tient.

— Tu ne devais pas parler aux journaux, aujourd'hui? »

Lucas se frappa le front. « Si. Bon sang ! À midi.

— Dors un peu.

— Oui. » Il consulta sa montre. Presque six heures. « Ça ne fait que quelques heures, de toute manière. »

Weather alla poser sa tasse et son assiette sur l'évier, revint vers la table en riant et ébouriffa les cheveux de Lucas.

«Qu'y a-t-il?

— On dirait que tu as quinze ans et que tu vas à ton premier rendez-vous avec une fille. Tu as toujours cet air-là quand tu as une affaire en cours. Et

plus c'est atroce, plus tu es fatigué et plus tu as l'air heureux. Cette histoire est horrible, mais tu prends ton pied, non?

— C'est vrai, reconnut Lucas. Ce jeune type que nous recherchons, il est intéressant. » Il regarda par la fenêtre; le voisin d'en face promenait son vieux cocker et le jour débutait, silencieux comme une souris. « C'est intéressant, je veux dire, pour un cauchemar. »

Des journalistes envoyés par cinq chaînes de télévision et les deux grands quotidiens se présentèrent au siège à midi. Lucas parla pendant cinq minutes des logiciels de simulation tactique utilisés par la police

et de programmes de jeux avant de donner la parole à Ice.

Alors que les caméras tournaient, Ice déclara : « Nous allons vous montrer comment on va attraper ce connard et le clouer au mur par la peau des fesses. »

Lucas surprit de brefs sourires sur les lèvres des opérateurs et des journalistes : ça marchait. Barry Hunt croisa son regard, et ils échangèrent un signe de tête.

« D'abord, nous savons à quoi il ressemble. »

Ice lança le programme qui manipulait les caractéristiques faciales du portrait-robot du suspect, ajoutant et supprimant cheveux, moustaches, barbes, lunettes et différents cols. Les autres techniciens branchèrent une caméra pour filmer les journalistes qui travaillaient en direct et transformer leurs visages à vue. Ils présentèrent une mise en scène comportant des cartes en trois dimensions des Villes jumelles, montrant les sites supposés de la cachette du ravisseur.

« Ça va être absolument géant, du moment que personne ne s'avise de demander ce que ça signifie et comment ça peut aider à attraper le mec », murmura Ice à Lucas au moment où il partait.

Lucas se retourna pour regarder la foule de reporters hilares qui entourait les écrans. « Ne vous inquiétez pas pour ça, lui répondit-il. C'est de la supertélé. Personne ne va être assez bête pour poser une question qui risquerait de tout gâcher. »

À trois heures, l'équipe de choc de l'opération Dunn devait se rassembler dans l'immeuble du FBI avec Roux, Lucas et Sloan, qui représentaient la police municipale. Roux et Sloan entraient dans le bâtiment quand Lucas arriva à son tour. « Dunn est en train de réunir l'argent. Les fédés ne le lâchent pas d'une semelle, précisa Roux.

— Excellent », commenta Lucas.

Dumbo et les vingt agents du FBI étaient entassés dans une salle de conférences. Trois places étaient réservées pour les représentants de la police municipale. Lucas s'assit devant une fille qui devait être stagiaire, bien qu'elle eût l'air un peu trop jeune pour ça. Quinze ans, évalua-t-il, peut-être seize. Elle le regarda d'un air calme, réfléchi, un regard que Lucas jugea trop mûr pour ce visage et ce corps. Il se sentait mal à l'aise, assis avec cette fille dans son dos et Dumbo qui leur faisait face.

Ce dernier leur expliqua comment ils allaient procéder : quatorze agents au sol, répartis dans sept voitures, plus un hélicoptère avec un guetteur à bord « Nous avons marqué la voiture de Dunn en branchant

un clignotant à infrarouge sur un de ses feux arrière. Il paraît que la police de Minneapolis utilise la même technique, dit Dumbo, les oreilles frémissantes.

— Quelque chose dans ce genre, confirma Sloan.

Ça me plaît, cette histoire de feu arrière. Bien vu. Il faudra qu'on en parle. »

Dumbo avait l'air enchanté. « D'accord. Vous autres, vous voulez monter dans l'hélico ou rester au sol ?

— Je reste au sol, affirma Lucas.

— Je vais avec Lucas, ajouta Sloan. Il faut qu'on coordonne les codes radio.

— Bien sûr. » Dumbo désigna un des techniciens du FBI.

« Qui mettez-vous à la station-service ? demanda Lucas. Il faut une couverture nickel.

— Marie », répondit Dumbo en inclinant la tête vers la fille assise derrière Lucas. Il se retourna, et elle lui sourit. « On va lui mettre un blouson de lycéenne et une jupe plissée et lui donner du chewing-gum. Elle entrera juste après Dunn et se dirigera vers les cabines téléphoniques. Il y en a quatre. Nous les avons toutes mises sur écoute. Si Dunn doit attendre, elle attendra aussi. Sinon, elle prendra un des téléphones et appellera son petit ami. Elle surveillera tout et tout le monde. '»

La dévisageant depuis la table, Roux lança : « Soit vous êtes précoce, soit vous êtes plus vieille qu'on ne pourrait le croire.

— J'ai trente-deux ans, déclara la fille d'une voix de soprano léger.

— Danny McGreff, poursuivit Dumbo en désignant un homme au visage épais recouvert d'une barbe de deux jours, arrivera là-bas une demi-heure avant Dunn et occupera sa cabine jusqu'au moment où il le verra franchir le seuil. À ce moment-là, il dira au revoir à son interlocuteur, raccrochera et partira. On pense qu'il n'y aura pas à attendre, pour le téléphone. Pendant tout le temps où nous les avons gardés sur écoute, les quatre appareils n'ont jamais été utilisés tous ensemble.

— Vous aurez donc un agent à l'intérieur et au moins un dehors...

— Nous en aurons trois dedans, dit Dumbo. Il y a une réserve qui ferme à clé. Nous y mettrons deux agents quelques heures à l'avance. Ils ne sortiront pas de là et personne ne pourra y entrer sans clé. »

La réunion touchant à sa fin, Dumbo ajouta : « On essaie de garder les communications radio nettes, d'accord ? Washington nous a

demandé d'embarquer un cameraman avec nous ce soir, pour tourner un documentaire, euh... enfin, un documentaire. J'ai accepté. »

Au moment où Lucas gagnait la sortie, un technicien du FBI lui glissa : « Restez branché sur Fox. »

« Ça pourrait mal tourner, commença Sloan.

— Comment? demanda Roux alors qu'ils franchissaient la porte à tambour donnant sur la rue.

— Ils ont tout prévu. » Il commença à défaire un paquet de chewing-gums Dentine. « Tout est minuté et planifié, mais ça ne peut pas être aussi facile que ça en a l'air. Il y a forcément un lézard quelque part. »

Lucas parcourut la rue du regard et repéra un ancien maquereau nommé Robert Lika, que les petits malins du coin surnommaient Leica en raison de sa prédilection pour les très jeunes filles tape-à-l'œil. Lika était en train d'uriner dans une embrasure de porte, s'appuyant d'une main au chambranle comme s'il était dans un urinoir. « Vous ne voulez pas regarder? s'enquit Lucas.

— Je ne préfère pas, répondit Roux en rougissant.

— Vous êtes devenue toute rose.

— Vous savez, on ne voyait pas souvent ce genre de choses il y a encore deux ou trois ans, dit-elle en considérant Lika. Maintenant, ça arrive tout le temps. C'est une drôle... d'évolution. »

L'opération FBI avait déjà commencé, mais Lucas et Sloan ne devaient pas intervenir avant que Dunn se dirige vers le magasin de la station-service. Les fédéraux le suivaient à la trace : après avoir fait le tour des banques dans la matinée, il était allé à son bureau, où il se trouvait encore.

La femme de Sloan s'était fait enlever un oignon au pied et ne pouvait marcher. Sloan grappilla quelques minutes sur son temps de service pour faire des courses à l'épicerie. Lucas, qui ne tenait pas en place, déjeuna en vitesse dans un bistrot de flics, misa vingt dollars sur les Vikings du Minnesota contre Chicago (les Bears étaient nuls), se balada un peu dans les galeries suspendues en lorgnant femmes et vêtements, et joua avec la bague au fond de sa poche.

Bon, il allait le faire, c'était décidé. Quelque chose de simple et adulte — pas de déclarations ou de digressions juvéniles. Il allait lui demander sa main, point. Que risquait-il, au pire, qu'elle dise non?

Mais elle n'allait pas dire non. Elle devait savoir ce qu'il avait dans la tête — elle était capable de lire ses pensées, elle l'avait déjà prouvé. Et puis, elle devait commencer à s'impatisser. Voire être vexée qu'il prenne tant de temps. Mais l'essentiel, c'est qu'elle ne dirait pas non. Enfin, techniquement, bien sûr, elle *pouvait* dire non. Et si elle commençait à faire des chichis ? Ah, les femmes !

Qu'est-ce que Dunn peut bien faire à cette heure ?

À seize heures trente, il retourna au bureau, sortit les dossiers et se mit à les relire. Celui du jeune type qui était mort, où était-il ? Voyons... il est établi que le sujet a sauté du pont de Lake Street, les agents présents sur les lieux ont appelé la brigade fluviale...

La fille des relations publiques passa la tête dans l'embrasure. « Lucas, on va parler de vous à la télé, ils l'ont annoncé ; vous avez deux minutes pour monter si vous voulez voir ça.

— Oui, bien sûr... » Lucas venait de tourner une page du rapport quand il leva les yeux vers la jeune femme, mais une image avait eu le temps de s'imprimer sur sa rétine, et cette image, c'était le mot *Gloria*. Il revint en arrière pour essayer de le retrouver.

« Lucas ?

— Oui, j'arrive tout de suite... » Où était-ce donc ? Il tomba dessus en bas de page :

« ... le témoin Gloria Crosby affirme qu'il était déprimé depuis sa sortie de l'hôpital public et avait cessé de prendre ses médicaments. Crosby dit qu'il consommait peut-être de la drogue. Il avait des comportements erratiques et le 9/8 elle l'a fait admettre à l'hôpital général de Hennepin pour ce qui semblait être une overdose. Crosby affirme que le sujet l'a appelée et lui a demandé de le retrouver au Stanley Grill sur Lake Street. Quand elle arriva sur les lieux, il se dirigeait déjà vers le pont. Elle l'a suivi et, quand elle a atterri sur le pont, il était debout sur le parapet. Il a sauté avant qu'elle ait pu l'approcher. Crosby dit qu'elle a couru jusqu'au Stanley Grill pour demander du secours... »

Nom de Dieu ! Gloria Crosby. Penché sur la table, il feuilleta le reste des documents, essayant de concevoir ce qui s'était passé. Le téléphone sonna. Il décrocha d'un geste brusque.

«Quoi?

— Lucas, vous êtes à l'...

— Oui, oui. » Il raccrocha brutalement, replongea dans le dossier, décrocha et fit le numéro d'Anderson.

« C'est Lucas...

— Lucas ! Vous êtes sur...

— Oui, je sais, je m'en fous. Écoutez, trouvez-moi tout ce qui existe sur un type nommé John Mail, né le 7.7.68. Il a été interné à l'hôpital psychiatrique. Il me faut une photo de lui, la plus récente possible. Vérifiez aux immatriculations, cherchez ses parents... attendez, attendez, j'ai là quelque chose... » Lucas fouilla dans la paperasse. « Voilà. Ses parents habitaient au 28, Sharf Lane à Wayzata. Bon Dieu ! McPherson a dit qu'il venait de là.

— Oui?

— Laissez tomber. Allez juste me chercher tout ça, mon vieux. C'est vraiment important. »

Ayant raccroché, il continua à éplucher le dossier de Mail et trouva l'analyse dentaire. Bon sang. Il prit son carnet, regarda le numéro du médecin légiste.

« Sharon, ici Lucas Davenport... oui, très bien merci, ça va beaucoup mieux, oui... Écoutez, j'ai besoin que vous alliez repêcher un truc pour moi. Vous devriez avoir le dossier d'un dénommé John Mail qui s'est jeté du pont de Lake Street il y a quelques années. Je peux vous retrouver la date si c'est nécessaire. John Mail. Oui, je reste en ligne. »

Dix secondes plus tard, elle était de retour. Mail était fiché sur l'ordinateur. « Gardez-moi ça au chaud, dit Lucas, j'arrive tout de suite. »

Lucas se précipita dehors et fut chez le médecin légiste en cinq minutes. Un. enquêteur médico-légal nommé Brunswick scrutait l'écran de l'ordinateur.

« Un truc brûlant? demanda-t-il.

— Vous dites qu'un type est mort, mais je pense qu'il est encore en vie.

— En tout cas, celui que nous avons vu était bien mort, affirma Brunswick. J'ai regardé les photos. Tenez. » Il lui passa un jeu de tirages en 21 x 25. Ce qui restait du corps, partiellement revêtu d'un jean Levi's en lambeaux, était étalé sur une table d'acier. Des os, pour l'essentiel, même si le torse ressemblait à une boule grise, de ficelle ou d'herbe. Le faciès avait disparu, mais il restait des cheveux. Les deux

maines et une jambe manquaient.

« Mauvais état. Est-ce que les mains... est-ce naturel ? Peut-on envisager qu'elles aient été enlevées ? »

Brunswick secoua la tête. «Aucun moyen de le dire. Le corps tombait en morceaux. Le truc bizarre, c'est qu'il y avait des traces de liens autour du torse — du fil de fer, quelque chose de ce genre. Dieu m'est témoin que dans cette partie du Mississippi, ç'aurait pu être n'importe quoi.

— Est-ce qu'on aurait pu attacher le corps quelque part? Jusqu'à ce qu'il soit prêt à être découvert?

— Vous avez l'esprit vraiment tordu, Davenport.

— Mais vous y avez pensé aussi.

— Oui. Et c'est possible. Si c'est le cas, il a dû rester ficelé un bon bout de temps ; au point qu'il a presque failli être coupé en deux. N'empêche qu'il n'y avait aucun lien en vue quand on a retrouvé le corps.

— Et le dossier dentaire ?

— D'après lui, c'est bien notre homme. Voici les rayons X du corps, et les radios de la dentition. »

Lucas se pencha et regarda : identiques. Dans l'angle des clichés, il y avait le numéro de téléphone d'un contact médical à l'hôpital public. Lucas décrocha le récepteur de Brunswick et le composa.

« Il doit y avoir une erreur », dit-il.

Une femme répondit. Lucas se présenta et ajouta : « Je voudrais parler au Dr L. D. Rehder, s'il travaille encore là. Pardon, elle? oui, c'est extrêmement important. Oui. »

À l'intention de Brunswick, il précisa : « Je reste en ligne.

— C'est pour l'affaire Manette? demanda Brunswick.

— En partie.

— Ma bonne femme a défilé hier soir pour protester contre les violences subies par les femmes.

— J'espère que ça servira à quelque chose. »

Une voix retentit dans le récepteur : « Ici le Dr Rehder.

— Oui, docteur Rehder, il semble qu'un de vos patients se soit suicidé il y a quelque temps. L'identification du corps a été confirmée par le dossier dentaire provenant de votre bureau. C'était un jeune homme nommé John Mail.

— Je me souviens de John Mail, dit-elle d'une voix agréablement articulée. Il est resté assez longtemps avec nous.

— Pourrait-on envisager qu'il ait eu accès aux dossiers, et interverti le sien avec celui de quelqu'un d'autre? Je veux dire, avant de quitter l'hôpital?

— Oh, non ! Je rie crois pas. Il était interné dans un secteur complètement différent. Il aurait fallu qu'il s'en échappe, qu'il entre ici par effraction sans se faire remarquer, qu'il ressorte et retourne de l'autre côté, de nouveau par effraction. Cela aurait été une entreprise vraiment difficile.

— Zut, dit Lucas.

— Vous doutez donc que ce soit John qui ait sauté du pont ? demanda le Dr Rehder.

— Oui. Auriez-vous vu, par hasard, les portraits-robots établis par la police de l'homme qui a kidnappé Mme Manette et ses filles ?

— Oui, je les ai vus. John Mail était brun.

— Il aurait pu se teindre les cheveux...

— Attendez un instant, je vais chercher le journal.

— Elle va prendre le journal », expliqua Lucas à Brunswick. Il regarda les photos du corps en attendant. Puis Rehder revint en ligne. « Avec des cheveux différents, en les teignant en noir — je viens de les colorier avec mon feutre — oui, ce pourrait être John. Mais il y a quelque chose qui cloche avec la mâchoire. »

Lucas hocha la tête. Il savait qu'il avait visé juste.

« Parfait. Dites-moi, est-ce que le nom de Gloria Crosby vous rappelle quelque chose?

— Gloria? Gloria était assistante... Elle travaillait pour nous. »

Lucas ferma les yeux. *Ça y est.*

22

Anderson arriva complètement épuisé, les mains pleines de paperasse, sa face de paysan figée dans une grimace permanente : « Sloan m'a dit de vous dire qu'il amène la voiture. Dunn sort de chez lui : il faut que vous rappliquiez tout de suite.

— Suivez la piste Mail », ordonna Lucas en enfilant son blouson.

Anderson compta sur ses doigts : « Nous recherchons ses amis pour voir si quelqu'un l'a rencontré depuis le pont, si quelqu'un a un nom. Nous essayons d'identifier le corps, mais ça va être difficile. Il faut que ce soit quelqu'un de l'hôpital qui recevait des soins dentaires, qui était proche de Mail en âge et en taille et qui est sorti en même temps; malheureusement, il y a des centaines de gens qui correspondent à ça, tous sont des malades mentaux, et beaucoup sont impossibles à trouver. Nous tâchons de dénicher les parents de Mail — sa mère et son beau-père. Nous pensons qu'ils sont peut-être séparés. Nous savons qu'ils ont déménagé dans la région de Seattle, mais un des amis du beau-père a entendu dire qu'ils se sont séparés là-bas, et la mère s'est peut-être remariée.

— On a trouvé des photos correctes de ce garçon?

— Il y en a qui viennent de l'hôpital et du service d'immatriculation des véhicules... mais elles ont plusieurs années, signala Anderson.

— Pas grave, avec une photo authentique pour démarrer, on peut lui donner un âge. Passe-les donc à ma société. Ils ont fait du superboulot ce matin.

— D'accord, mais il faudra en parler au chef avant de les refiler à la presse. Parce que si ce type est à cran comme vous le prétendez...

— Ouais. Je reviens. Ne faites rien avant de m'en avoir parlé. Et si quelque chose d'intéressant survient, *n'importe quoi*, appelez-moi. Je serai près du téléphone. »

Lucas sortit en courant de l'immeuble et croisa Sloan qui arrivait dans l'autre sens, une casquette de base-ball à la main.

« Où est Dunn ?

— Il arrive en ville en ce moment même », répondit Sloan par-dessus son épaule, faisant volte-face et repartant vers la rue. Une Chevy Caprice grise vieille de quatre ans attendait au bord du trottoir, moteur ronronnant.

« Il faut y croire. »

Les fédés leur avaient remis des radios standard; Lucas appela, vérifia les procédures d'identification et s'entendit dire : *Le zèbre est en route, le sujet est acquis.*

« Cela signifie qu'ils peuvent voir la voiture de l'hélicoptère, lâcha Lucas en guise d'explication.

— Putain, c'est génial ! ironisa Sloan.

— C'est toujours mieux que cette connerie de "Reçu cinq sur cinq". Je n'ai jamais pu m'y faire à ce truc-là.

— Tu as apporté les cartes ? demanda Sloan.

— Oui, j'en ai même une du secteur Hudson, au cas où. » Lucas sortit les cartes de sa poche. La radio crachota : *On approche de l'changeur de White Bear Avenue.*

« C'est vraiment louche, tu sais, dit Lucas. Je suis en train de me dire qu'il doit tout de même y avoir un lézard. »

Tandis qu'ils suivaient le parcours de Dunn à travers la ville et dans les faubourgs, Lucas raconta à Sloan comment John Mail avait été identifié.

« On ne le tient pas encore, conclut Lucas.

— Si c'est notre homme, on y arrivera, affirma Sloan avec conviction. Une fois qu'on a le visage...

— Je l'espère. »

Ils roulaient maintenant dans la campagne, et des nuages blancs cotonneux projetaient des ombres allongées sur le foin tout juste fauché, la dernière coupe de l'année. Pour autant que Lucas pouvait en juger, le soja et le maïs étaient aussi beaux que possible pour le Minnesota : des bandes jaunes rayaient les feuilles de maïs, et le soja brun commençait à se dessécher. À quelques kilomètres de Saint Paul, un ULM dessinait des cercles au-dessus de l'autoroute. On voyait parfaitement le pilote vêtu de cuir et coiffé d'un casque. Plus loin, vers la rivière Sainte Croix, une demi-douzaine de montgolfières de couleurs vives dérivait à l'est, vers le Wisconsin.

La radio dit : *Il sort à la 95... non, il reste, il continue vers l'est. Ici cinq; il arrive sur nous.*

Dumbo : *Tout le monde en position.*

« Sors à la route 15, ordonna Lucas en désignant un panneau de sortie. Va vers le nord, trouve un endroit pour faire demi-tour et repars dans l'autre sens. Il ne faut pas qu'on reste immobiles. Si Mail patrouille dans le coin et nous repère, il me reconnaîtra. »

Sloan s'engagea sur la bretelle de sortie, marqua une pause en haut, et prit la direction du nord sur la route bitumée. « Une camionnette arrive derrière nous », annonça-t-il.

Lucas se baissa sur son siège, et Sloan prit la première à gauche. La camionnette resta sur la grande route. Sloan, regardant dans le rétroviseur, annonça : « Blonde. Une femme. » Il fit demi-tour et repartit.

Il est à l'intérieur. Nous le couvrons.

« Ils s'en sortent bien, remarqua Lucas, franchement nerveux.

— Attends donc un peu. Les fédés sont capables de foirer n'importe quoi, même un rêve érotique. »

Lucas et Sloan consultèrent leur montre au même moment. Sloan dit : « Cinq minutes », et Lucas grogna.

Ils revenaient vers l'Interstate. Pas d'autre voiture en vue. Le paysage était parsemé de maisons banlieusardes nouvellement construites, aux façades pastel dont la gamme de teintes allait du coucher de soleil au vert sauge. Ici et là, un champ cultivé bordait la route. Un troupeau de moutons paissait dans un pré.

« Verts pâturages, commença Lucas.

— Pardon ? s'étonna Sloan en le regardant.

— Ce sont les verts pâturages des Psaumes. Ella avait raison. Je parierais ma chemise qu'il va nous conduire à Stillwater. On est à combien de Stillwater? Quinze kilomètres?

— À peu près.

— Allons-y, fit Lucas. De toute manière, on ne sert pas à grand-chose.

— S'il nous emmène là-bas, ce n'est peut-être pas ce que ça a l'air d'être...

— Eh oui. Précisément. »

La radio intervint : *Nous avons un contact confirmé. Contact confirmé. Il a raccroché, il est parti. Jimmy, passe-moi le... quoi? Nous avons la confirmation du cellulaire mais pas de désignation de la cellule, ça a été trop rapide. Tu peux nous passer ça, Jimmy ? Jimmy ? Le sujet quitte le magasin de la station-service, il va vers sa voiture... On peut avoir le message intercepté?*

«Merde, qu'est-ce qu'il a dit? demanda Lucas. Qu'a dit Mail?»

La radio reprit : *Il a dit au sujet d'aller jusqu'à une table de pique-nique, de prendre une note fixée en dessous du plateau et de suivre les instructions... Le sujet est à la table de pique-nique, le sujet repart vers sa voiture, il lit une feuille, il a les instructions...*

« Allons-y, bon sang, bougeons de là, s'impatiente Lucas. C'est Stillwater. »

Le sujet est dans sa voiture, il se dirige vers l'ouest sur Iï-94.

« Mauvaise direction, grommela Sloan.

— De là où il est, il n'a pas le choix », rétorqua Lucas. Il se frappa le front. « Réfléchis un peu, réfléchis : le type établit le premier le contact avec Dunn sur son portable, et ensuite il le dirige vers un téléphone public ? Pourquoi irait-il faire ça ? Pourquoi ne l'a-t-il pas rappelé sur son portable? Ça lui éviterait le risque que quelqu'un occupe la cabine. Pourquoi a-t-il fait ça, Sloan?

— Je ne sais pas. » Sloan réfléchissait, sourcils froncés. « Peut-être que... non. Si aujourd'hui il considère que le cellulaire n'est pas sûr, pourquoi l'avoir utilisé hier?

— Il devait se douter qu'on intercepterait l'appel. Peut-être l'a-t-il fait en connaissance de cause pour nous garder tout près, et savoir où nous étions. Je parie que ce fils de pute est à Stillwater en ce moment. Nom d'une pipe, qu'est-ce qu'il fout? »

Trois minutes plus tard, la radio cracha : *Le sujet sort à la bretelle de la 15... il traverse l'Interstate, il retourne sur l'Interstate...*

« Qu'est-ce qu'il fout? demanda Sloan. Pourquoi est-ce qu'il ne prend pas par ici ?

— Il va aller rejoindre la 95 puis la suivre vers le nord jusqu'à Stillwater. C'est plus simple quand on n'a pas de carte. On peut y être en combien de temps?

— Six ou sept minutes. Il arrivera dix minutes après nous. Si tu ne te trompes pas.

— Je ne me trompe pas.

— Oui, je sais. »

Sloan poussa la Chevy à 145, dépassa en flèche l'aéroport du lac Elmo avec ses hangars rustiques, et s'engagea sur la 5, direction Stillwater.

« Bon sang, j'aurais bien aimé être en cheville avec les flics de Stillwater. Juste quelques gars postés là pour regarder ce qui se passe. Nous aurions pu leur faxer une photo de Mail. »

Ils entendirent le convoi qui remontait l'Interstate vers l'est, et Lucas joignit Dumbo à la radio : « Nous roulons vers Stillwater, nous pensons qu'il met en scène les versets de la Bible qu'il nous a envoyés. Vous devriez dire à vos voitures de sortir à la 95 et de se diriger vers le nord. Pas de panique : nous avons encore deux versets devant nous, mais le dernier parle d'un piège.

— On couvre tout, Minneapolis, dit Dumbo. Et soyez discrets, on ne veut pas de foule là-bas.

— Merci pour vos conseils techniques », marmonna Sloan.

Pendant que Dunn et le convoi fédéral quittaient l'Interstate, Sloan doubla à toute allure un pick-up Dodge sur la rampe d'accès de l'autoroute 36. La camionnette fit une embardée sur le bas-côté à leur passage, et le conducteur, un jeune chevelu, appuya avec insistance sur son klaxon et se lança à leur poursuite alors qu'ils se faufilaient dans la circulation, sur une route bordée de petits commerces et de fast-foods.

« Pauvre con, fit Sloan en souriant à son rétroviseur.

— Espérons seulement qu'il ne va pas écraser un gamin.

— Tu parles. Rien qu'avec la paperasse... On va arriver à un feu rouge. Tu veux descendre et bavarder avec lui?

— Sauf si tu préfères brûler le feu.

— On s'arrête. »

Le camion se rapprocha d'eux quand ils ralentirent pour respecter le feu et vint se coller à dix centimètres de leur pare-chocs. Le gosse redonna du klaxon.

Lucas se tourna pour regarder par la lunette arrière. Le conducteur avait une main sur son volant, l'autre sur l'avertisseur. À côté de lui, une jeune femme donnait l'impression de crier — on voyait les pointes de ses canines — mais pas moyen de savoir si c'était après son compagnon ou Lucas qu'elle en avait. Quand elle lui fit un geste obscène, Lucas n'eut plus de doute. Le conducteur du pick-up se mit au point mort, ouvrit sa portière et commença à descendre. Sloan brûla le feu.

« Merde, il passe au rouge », fit Sloan en jetant un coup d'œil dans son rétroviseur.

La radio : *Trois kilomètres avant Bayport, allure lente et régulière.*

« Il faut qu'on se débarrasse de ce type », continua Sloan en amorçant le grand virage qui mène à la rivière Sainte Croix. Ils

avaient coupé la route de Dunn et allaient parvenir avant lui sur l'autoroute 95. « Dunn est à moins de huit kilomètres. La traversée de Bayport va le ralentir un chouia, mais si ce petit con... » Il regarda dans le rétro. Le pick-up était toujours derrière.

« Très bien, dit Lucas. Il y a une marina un peu plus loin. Arrête-toi là. Il va nous suivre et je lui réglerai son compte sur le parking. » Lucas sortit le .45 de son étui d'épaule, enleva le chargeur, éjecta la cartouche de la chambre, recala le chargeur dans la crosse et glissa la cartouche dans la poche de sa veste. « C'est vraiment trop chiant.

— Prêt? demanda Sloan.

— Oui. Tu as des menottes ? En cas de besoin...

— Boîte à gants. »

Sloan roula à une vitesse constante jusqu'à l'entrée de la marina, freina à fond et tourna à droite. Le pick-up faillit leur rentrer dedans, donna un coup de volant à la dernière minute et se rua à leur poursuite. Sloan avança rapidement jusqu'au parking, où il se rangea en dessinant un demi-cercle. Le pick-up leur coupa la route, et ils se retrouvèrent nez à nez.

Lucas ouvrit brusquement sa portière et descendit. Son pistolet avait regagné son étui. Le conducteur de la camionnette était déjà sorti du véhicule, cherchant quelque chose dans le plateau découvert. Lucas courut vers lui. L'homme brandit un madrier, et Lucas cria « Police ! » en produisant son insigne de la main gauche pendant qu'il sortait son arme de la droite. « Par terre ! Par terre, pauvre con ! »

Le conducteur regarda sa planche de bois d'un air ahuri, comme si elle était arrivée dans sa main par l'opération du Saint-Esprit, et la remit dans le pick-up. « Vous m'avez coupé la route, protesta-t-il.

— Par terre, je vous dis ! » hurla Lucas.

La femme commença à descendre de son côté mais, voyant l'arme de Lucas, remonta vite et verrouilla l'habitacle de l'intérieur. Sloan descendit à son tour et vint lui mettre son insigne sous le nez.

Le conducteur du pick-up était couché par terre, les yeux levés vers Lucas. « Nous sommes en situation d'urgence, et si on n'était pas vachement pressés je vous donnerais une bonne raclée. Dans ces circonstances, je vais juste relever votre numéro de plaque. Je veux que vous restiez ici sans bouger, hors de nos pattes, pendant une demi-heure. Installez-vous dans votre pick-up, et n'en bougez pas avant une demi-heure. Après, vous pourrez partir. Si vous sortez d'ici avant, je ne vous raterai pas. Je vous foutrai en taule pour quinze putains d'infractions au code de la route et deux ou trois injures à

officier de police, dont obstruction. C'est compris ?

— J'ai compris, monsieur. » Le conducteur avait retrouvé son calme.

« Parfait. Remontez dans votre camionnette et restez-y. Une demi-heure. »

Lucas regagna la voiture en vitesse, et Sloan repartit en dessinant un cercle. Ils attendirent d'être sortis du parking pour éclater de rire.

« C'était marrant mais, bordel, le moment était vraiment mal choisi, dit Lucas en rechargeant son .45. Ils ont dit autre chose à la radio?

— Oui. Ils ont dit... » Mais avant qu'il ait pu terminer, la radio cracha : *Il est à Bayport, toujours en direction du nord. On l'a.*

« Il nous reste cinq minutes, observa Sloan.

— La rue principale n'a qu'une dizaine de pâtés de maisons. Prenons-la, on verra comment ça se présente. »

Stillwater vivait autrefois de ses scieries, et presque tous les bâtiments du début du siècle se dressaient encore le long de la grand-rue. Rénovés dans une perspective de rentabilisation touristique, ils abritaient maintenant des restaurants au décor de brique et de chaudrons de cuivre, des bars à ambiance feutrée avec des fougères partout et des brocantes remplies de barattes. Le plastique blanc d'une station-service Fina rompait l'alignement de façades de brique des magasins.

Lucas se fit tout petit sur son siège, coiffé de la casquette de baseball de Sloan. Seuls ses yeux dépassaient du pare-brise. Il espérait avoir l'air d'un enfant, mais sans trop y croire. « Deux millions de camionnettes, dit-il. Partout où tu regardes, il y a une camionnette. Des fois que ce salaud serait assez taré pour se balader encore dans la sienne. »

Radio : *Le sujet est entré dans Bayport.*

Sloan traversa la ville sans se presser. Ils ne virent rien d'intéressant : des vitrines où s'agglutinaient les touristes, des adolescents qui traînaient sur le trottoir, un jeune gars qui aurait pu être Mail, mais ce n'était pas lui. À la lumière de la pizzeria, il accusait cinq ans de moins.

À la sortie nord de la ville, Lucas annonça : « On a trois ou quatre minutes pour se préparer. Retournons à l'autre bout et cherchons un endroit d'où on pourra observer la rue. S'il tourne tout de suite, il faut

qu'on puisse le voir. S'il continue tout droit, on lui emboîte le pas.

— Les fédés vont être furieux.

— Qu'ils aillent se faire foutre. Il se passe quelque chose. »

Sloan fit demi-tour dans le parking d'un bâtiment décrépi. La façade de métal rouillé était ornée d'une frise de bottes de cow-boy dont la peinture s'écaillait. Dès qu'une brèche s'ouvrit dans le flot de la circulation, ils s'y engouffrèrent et repartirent vers le sud, s'arrêtèrent dans un autre parking et trouvèrent un emplacement réservé aux handicapés, face à la rue, protégé des regards par une rangée de pins. « Je vais certainement me prendre un PV, dit Sloan en garant la voiture.

— Pas sûr, répliqua Lucas. Je t'ai toujours considéré comme un handicapé. »

Radio : *Le sujet a quitté Bayport et se dirige vers le nord.*

« Pourquoi est-ce qu'il parle comme ça? demanda Sloan.

— Il a ce cameraman à bord. Dans une minute, il va dire "auteur du crime". »

De leur poste d'observation, ils pouvaient voir entre les arbres les voitures qui entraient dans la ville par la 95. Dunn conduisait une Mercedes 500 S gris métallisé et, au moment même où la radio de l'hélico dit : *Sujet entre dans Stillwater*, Lucas la repéra dans le flot de voitures.

« Tu le vois ?

— Je l'ai.

— Laisse-le passer. »

Sloan recula de la place pour handicapé. « Je me demande où sont les fédés.

— Certainement pas tout près. »

Ils attendirent derrière le rideau d'arbres le passage de la Mercedes, puis Sloan sortit du parking et s'engagea dans la grand-rue. Deux voitures le séparaient de Dunn. Lucas, quasiment allongé sur son siège, ne pouvait pas le voir.

« Qu'est-ce qu'il fait? demanda-t-il quand tout le monde dut s'arrêter à un feu rouge.

— Rien, dit Sloan, qui s'était légèrement déporté sur la gauche. Il regarde devant lui.

— Qu'en penses-tu? Tu crois qu'il est réglo? »

Sloan jeta un coup d'oeil à Lucas.

« S'il ne l'est pas, c'est qu'ils ont préparé le coup à l'avance.

— D'accord, mais il est malin.

— Je ne sais pas. » Les voitures redémarreraient. « Ce serait vraiment retors.

— Ouais. »

Quelques instants plus tard, Sloan remarqua : « On dirait qu'il traverse toute la ville. À moins qu'il n'aille à la vieille gare. Ou dans un des magasins d'antiquités.

— Merde, j'espère qu'il ne va pas prendre un bateau. Est-ce que les fédés ont pensé à ça? Putain, si ce taré file par l'eau...

— On n'aura qu'à piquer un autre bateau, suggéra Sloan.

— Je donnerais dix dollars pour voir ce qu'il y avait sur le message de la table de pique-nique.

— Riche comme tu es, tu pourrais mieux faire. Hé, il ralentit ! Nom de Dieu, il tourne exactement au même endroit que nous tout à l'heure.

— Passe devant », ordonna Lucas. Il se redressa de quelques centimètres et vit la Mercedes métallisée tourner dans l'aire de parking gravillonnée du bâtiment décoré de bottes de cow-boy. Sloan bifurqua à son tour, et trouva une place que deux voitures séparaient de Dunn.

« Merde ! » fit Lucas en se prenant le front.

Radio : *Le sujet s'est arrêté. Le sujet s'est arrêté. Cinq, êtes-vous près de lui? Nous le voyons, nous avançons vers le parking au bout de la rue.*

« Ça va être bourré de fédés en un rien de temps, dit Sloan. Tiens, les voilà. » Une Ford de couleur sombre arriva brutalement sur le parking. Lucas put constater qu'elle était pleine d'adultes.

« Tu peux voir le nom de cet endroit? demanda Lucas à Sloan. Là où il est ?

— Il n'y a pas de lumière », répondit Sloan. À côté, Dunn était en train de descendre de voiture. Il regarda le magasin de bottes et s'en rapprocha, circonspect. Il portait une mallette qui semblait peser cent kilos, vu sa façon de traîner la jambe.

Lucas prit un contact radio avec les fédéraux. « Ici Davenport. Nous sommes sur le même parking que vos gars. S'il essaie d'entrer dans ce bâtiment, je l'en empêcherai. Il faut que vous déployiez vos types dans la rue, que ce soit serré comme un filet, et regardez tous les visages, essayez de voir si vous repérez Mail. Il est tout près.

— Davenport, vous restez en dehors de tout ça ! postillonna Dumbo. Vous ne bougez pas, nous contrôlons tout. »

Sloan regarda Lucas d'un air intrigué. « Lucas, je ne crois pas...

— Je m'en fous, je m'en fous, poursuivit Lucas en ouvrant sa portière.

— Lucas ! » Sloan parlait à voix basse bien que Dunn fût à bonne distance d'eux.

Une plate-forme de chargement en ciment longea la façade du magasin. Dunn gravit d'un pas lourd les marches du bout. Le bâtiment était sombre : aucun mouvement apparent. Dunn arriva à la porte, et Lucas descendit de voiture, radio en main.

« Lucas... » tenta Sloan.

Lucas porta la radio à sa bouche : « Il faut que je l'arrête. Faites sortir vos hommes. » Il lança la radio sur le siège avant et se mit à courir en criant : « Dunn ! Dunn ! Arrêtez ! George Dunn... »

Dunn s'arrêta, la main sur la poignée de la porte. Lucas lui fit un grand geste du bras et, se retournant, vit que Sloan le suivait. « Prends par l'arrière », lui cria-t-il. Sloan répondit quelque chose et fila. Lucas courut vers Dunn, qui n'avait pas bougé.

« Descendez de là, lui cria Lucas en arrivant à sa hauteur.

— Espèce de salaud ! répondit Dunn sur le même ton. Vous avez tué mes enfants...

— Sortez de là ! » hurla Lucas. Il gravit les marches en courant, lut sur la vitre sale ces mots, à peine distincts : « Le Mors et la Bride », et plongea la main sous sa veste.

« Qu'est-ce que vous venez foutre ici, bordel ? demanda Dunn, le visage crispé, fou de rage.

— Il y a quelque chose qui cloche. Toute cette histoire est un piège.

— Un piège? Vous avez... » Et, avant que Lucas ait pu intervenir, Dunn tourna la poignée et poussa la porte. Lucas tressaillit. Rien ne se produisit. « ... tué mes enfants, espèce d'enfoiré... ».

Lucas sortit son .45 et entra dans le bâtiment en passant devant Dunn. Il tâtonna pour trouver l'interrupteur, appuya. À sa grande surprise, la lumière s'alluma. Le magasin était abandonné et, selon toute apparence, depuis pas mal de temps. Devant lui s'étendait un long comptoir vide et, derrière, des étagères également vides. L'ensemble était couvert d'une couche de poussière.

Un agent fédéral monta les marches en courant. « Qu'est-ce que

vous foutez, bon Dieu? » cria-t-il à Lucas. Lucas l'écarta d'un geste. « Vous devriez être en train de chercher Mail dans la rue. Il observe ceci depuis je ne sais où.

— Observer quoi ?

— Ce qui va se passer ici. Cet endroit s'appelait "Le Mors et la Bride". L'un des versets de la Bible parlait d'un mors et d'une bride. C'était beaucoup trop facile. »

L'agent fédéral parcourut la pièce des yeux, glissa la main sous sa veste et en sortit un automatique Smith & Wesson. « Vous voulez essayer cette porte ou vous préférez attendre les démineurs?

— Jetons un coup d'oeil », proposa Lucas. Puis se tournant vers Dunn : « Allez attendre dehors.

— Vous parlez, des conneries !

— Attendez dehors, bordel ! »

Dunn posa la mallette. « Vous voulez voir tout de suite si vous êtes capable de me battre?

— Ah, Seigneur... » fit Lucas en lui tournant le dos et en se dirigeant vers une porte qui donnait sur l'arrière du bâtiment. La porte était légèrement entrebâillée. Lucas, s'en écartant le plus possible, la poussa de quelques centimètres supplémentaires. Rien ne se produisit. L'agent fédéral s'approcha de l'ouverture, tendit la main vers le coin, tâtonna un instant, trouva l'interrupteur et alluma.

Il régnait là-dedans un silence de mort que Dunn rompit en disant : « Il n'y a rien ici. Il est parti. »

Lucas regarda à travers l'étroite ouverture et, ne voyant rien, poussa la porte d'une vingtaine de centimètres avant de finir par l'ouvrir complètement. Ils étaient devant une réserve. Une colonne d'étagères couvertes de poussière était adossée à un mur. Une poignée de récépissés vides gisaient en vrac sur le plancher. Un calendrier datant de 1991 était resté accroché au mur.

« Quelqu'un est venu ici », dit l'agent fédéral en pointant son Smith & Wesson vers le sol, où des empreintes de pieds se dessinaient dans la poussière. Elles menaient à une autre porte, elle aussi entrouverte. Lucas s'en approcha et cria: «Mail? John Mail?

— Qui est-ce? demanda Dunn. C'est le nom du type?

— Oui.

— Il y a un interrupteur, dit l'agent fédéral. J'y vais, faites gaffe. »

Il actionna l'interrupteur, et la lumière jaillit de trois ampoules dispersées autour de la colonne centrale du bâtiment. L'endroit avait

été réaménagé depuis le temps lointain où il servait de grenier à céréales, et la colonne où l'on entreposait le grain avait été divisée en plusieurs espaces pour ranger la marchandise et établir une plateforme de chargement. L'éclairage était insuffisant : un trop grand volume pour trois ampoules seulement.

Au-dessus d'eux, dans la pénombre, quelque chose bougea, Ils le virent en même temps. Lucas et l'agent fédéral se collèrent dos au mur en pointant leur arme.

« Qu'est-ce que c'était ? »

— Oh, mon Dieu ! cria Dunn, pivotant sur place, tête levée. Mon Dieu, c'est Andi ! »

C'est alors que Lucas le vit. Un corps vêtu de noir, les pieds ballants, qui tournait au bout d'une corde jaune descendant du plafond. La porte qu'ils n'avaient pas encore essayée conduisait à la plateforme de chargement et à la partie principale de la colonne de stockage. Dunn s'élança, mains tendues devant lui, prêt à pousser la porte de toutes ses forces...

« Attendez ! Attendez ! » hurla Lucas. Il fonça, le corps ramassé, saisit Dunn juste en dessous des genoux et le plaqua au sol. L'agent fédéral demeura immobile pendant que les deux hommes se débattaient. Lucas, tenant toujours son arme, essayant de maîtriser la situation, lui cracha : « Maintenez-le, bon sang ! »

— C'est Andi, râla Dunn pendant que le fédé rangeait son pistolet et le saisissait par la veste. Lâchez-moi.

— Ce n'est pas votre femme, dit Lucas. C'est une fille nommée Crosby.

— Crosby ? Qui est-ce ?

— Une amie de Mail, rétorqua Lucas. Nous étions sur ses traces, mais il l'a trouvée le premier. »

Lucas se releva, rangea son pistolet dans son étui et se dirigea vers la porte entrebâillée qui menait à la colonne de stockage. Un léger courant d'air venait de l'ouverture, rien d'autre. Lucas passa la main de l'autre côté du chambranle, trouva un interrupteur, hésita, appuya. Là aussi, les lumières fonctionnaient. Il jeta un coup d'œil, ne vit rien. Apparemment, pas de fils ou quoi que ce soit qui pourrait être une bombe. Il poussa la porte et s'apprêta à franchir le seuil.

Mais la porte lui donna l'impression de résister une fraction de seconde, une petite tension de rien du tout suivie d'une infime rupture, suffisamment perceptible toutefois pour que Lucas recule d'un bond.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda l'agent fédéral en souriant.

— J'ai cru sentir... » commença Lucas. Il tendit la main vers la porte, fit un pas en avant.

Il fut quasiment soulevé de terre quand la porte explosa à quelque trente centimètres de son visage.

Je peux voir, se dit-il en levant les mains à hauteur des yeux. Pas de douleur...

« Quoi? cria l'agent fédéral qui avait ressorti son arme et la pointait vers la porte pulvérisée. Quoi? Qu'est-ce que c'était? »

Un rideau de poussière descendit sur eux et s'échappa de la pièce du fond comme de la fumée, Lucas avait de la terre dans la bouche, des particules dans les yeux. Dunn avait instinctivement détourné la tête. Il leur fit face, les épaules et les cheveux couverts de saleté.

« Qu'est-ce que c'était? »

Lucas s'approcha de ce qui restait de la porte, poussa, encore, plus fort. Elle s'écarta d'une vingtaine de centimètres. Il regarda. De l'autre côté, le sol était couvert de roches provenant de la rivière, quinze ou vingt pavés de granit gros comme des potirons.

« Le piège », dit Lucas. Il poussa de nouveau la porte et une roche roula plus loin. Lucas passa de l'autre côté et vit la corde qui partait du haut de la porte pour se perdre dans l'obscurité. «Elles sont tombées de haut. De vrais boulets de canon.

— Mais ce n'est pas Andi ? » demanda Dunn, qui l'avait suivi et levait les yeux vers le corps. À la lumière, plus puissante de ce côté, ils pouvaient voir les semelles de la femme, pareilles à des empreintes dansant au-dessus de leurs têtes.

«Non, elle servait seulement d'appât, répondit Lucas. Pour que nous franchissions la porte en courant, sans réfléchir.

— Quel couillon, lâcha l'agent fédéral en s'époussetant. Quelqu'un aurait pu être blessé. »

23

Le piège de Mail s'était refermé, mais sans rien attraper. N'empêche, ça l'avait bien excité de le concevoir, puis de le tendre. Au départ, il n'avait pas pensé à mettre le corps de Gloria dans la partie haute, mais ça fonctionnait si bien dans son esprit — le fromage pour les attirer, tête baissée, dans le piège.

En tout cas, ils l'avaient déclenché, et y avaient échappé de justesse. Il le voyait bien à leur façon de se comporter.

« Nous savions qu'il devait y avoir un traquenard, que *quelque chose* nous attendait », dit Lucas. Il avait l'air de trouver la situation presque drôle, dans un registre macabre. Il était adossé à la façade du magasin « Le Mors et la Bride », son visage dur paraissant plus dur encore sous les projecteurs de télévision. Son costume semblait sortir du pressing, sa cravate était assortie à ses yeux bleus. « Nous espérions pouvoir le repérer en quadrillant le secteur avec des voitures banalisées. En ce moment même, nous continuons à vérifier les numéros d'immatriculation. »

Mail cria à l'adresse de son téléviseur : « Tu mens, connard ! » Puis il pointa sa bouteille de bière vers l'écran : « Tu as eu du pot, enfoiré. »

Davenport le regardait droit dans les yeux, sans ciller. Derrière Davenport, ça grouillait de flics autour de la vitrine du magasin. Il manqua une partie de ce que disait Davenport, reprit le discours en marche : « ... nous attendons le rapport médico-légal concernant Gloria Crosby. Il se peut qu'elle soit restée là un certain temps. Nous ne pensons pas qu'il prendrait le risque de nous affronter directement. » « Que des putains de mensonges ! » cria Mail. Il bondit de son fauteuil et alla éteindre la télévision, se rassit, rebondit deux fois, ramassa la télécommande et ralluma le poste.

Ça ne s'était pas passé de cette manière : il les avait attirés à Stillwater avec ses versets de la Bible — il savait qu'ils iraient voir à Stillwater, mais pas avant que Dunn n'y arrive. Ils devaient rester collés à Dunn. Mail s'était rendu à Stillwater au petit matin, aussitôt après avoir appelé Dunn la première fois. Il n'y avait pas un seul flic dans les parages. Des voitures banalisées, tu parles ! Il les aurait repérées, s'il y en avait eu.

Ce qui l'inquiétait, en revanche, c'était sa plaque d'immatriculation. Est-ce qu'elle figurait sur une liste quelque part?

Le présentateur du journal était passé à autre chose. Davenport avait disparu, et l'on voyait maintenant une salle remplie d'ordinateurs, avec un groupe de jeunes agglutinés autour d'un moniteur. Il y régnait une atmosphère d'urgence, comme un conseil de guerre.

Le journaliste disait : « ... est également propriétaire d'une société qui conçoit des logiciels de formation pour la police et les agents de sécurité, n a mis ces ressources à la disposition de la brigade criminelle, le temps que dureront les recherches. Un groupe de travail constitué d'informaticiens experts en jeux et en logiciels avait anticipé les agissements du ravisseur, incluant la possibilité d'un piège... »

Quoi ?

« ... pensent ne plus être très loin du ou des ravisseurs... »

« Un tissu de conneries ! » s'exclama Mail. Pourtant, en les voyant penchés sur leurs écrans, il les envia. Du bon matériel, un groupe solide. Ils étaient tous habillés de manière décontractée, et deux des hommes tenaient des gobelets de café gigantesques. Le soir, ils devaient aller tous ensemble dans une pizzeria et boire de la bière en rigolant.

Le journaliste poursuivit : « ... mais tout le monde l'appelle par son prénom, Ice. » Une jeune femme remarquablement attirante, coupe de cheveux punk et anneau dans le nez, sourit à Mail : « On l'a raté de peu à deux reprises. D'un poil. Je n'avais jamais travaillé avec les flics avant — je veux dire, à part Lucas — et c'est drôlement intéressant. Carrément mieux que de programmer un jeu (te flipper ou un truc comme ça. Carrément.

— Vous pensez que vous finirez par l'avoir? » demanda le journaliste. Ice hocha la tête. « Oh, oui ! Sauf si les flics l'attrapent à la suite d'une f... erreur de routine. » Mail pensa, elle a failli dire foutue. Elle lui plaisait bien. « En ce moment même, là-bas, poursuit Ice en désignant deux femmes voûtées devant leur clavier, nous saisissons tout ce que nous savons sur ce type, et nous en savons un paquet. Nous intégrons la liste de tous les suspects possibles, vous savez, les profils des criminels déjà fichés à la police, les patients d'Andi Manette, etc. D'ici peu de temps, nous allons appuyer sur une touche, et des noms vont sortir, que l'on recoupera avec d'autres éléments que nous détenons. Je parierais mon [biip] que le nom de notre homme se trouve sur cette liste. »

À la fin du reportage, Mail alla prendre un annuaire dans la cuisine

et chercha l'adresse de la société de Davenport. University Avenue à Minneapolis, près du vieil entrepôt et du dépôt de la gare, à l'ouest de la 280. Bon. L'endroit devait être infesté de flics.

Dans le salon, un autre présentateur parlait d'un mouvement de troupes au Moyen-Orient. Mail prit la télécommande et zappa.

Ice était sur la 3. « Ce type a fait preuve d'une certaine intelligence, aussi pensons-nous qu'il a pu se teindre les cheveux ou porter une perruque au moment de l'enlèvement. L'un des témoins a précisé que ses cheveux semblaient bizarres. S'il est vraiment brun, il ressemble davantage à ceci... »

La télévision diffusa un portrait-robot. Mail était fasciné : ce que l'ordinateur avait dessiné n'était pas exactement lui, mais ça lui ressemblait fort. Et ils étaient au courant pour la camionnette et pour son goût des jeux.

Il se mordilla nerveusement l'ongle du pouce. Ces gens-là étaient peut-être arrivés à des résultats...

Et la petite Ice, elle était aussi bandante qu'Andi Manette. Il aimerait bien l'essayer, à l'occasion.

Seulement voilà, il y avait Davenport et son plan informatique... il fallait faire quelque chose à ce sujet.

Andi et Grace avaient perdu toute notion du temps. Andi essayait de les maintenir en état de veille, mais elle se rendait compte qu'elles dormaient de plus en plus entre deux visites de Mail, blotties sur le matelas, recroquevillées comme des fœtus jetés à la corbeille.

Andi ne savait même plus combien de fois il l'avait violée. Mail se montrait de plus en plus violent et coléreux. Après l'épisode de la sorcière, il l'avait battue alors que ses bras étaient encore attachés en l'air, et elle n'avait pas pu se protéger. La nuit suivante, elle avait vu du sang dans son urine.

Elle le décevait maintenant et, ne sachant pas ce qu'il attendait, elle ne pouvait rien y faire. Il s'était mis à parler à Grace — un mot ou deux, une phrase mine de rien — chaque fois qu'il emmenait et ramenait Andi. Elle s'apercevait bien que son centre d'intérêt était en train de se déplacer.

Grace le sentait aussi, qui se réfugiait dans le sommeil. Il lui arrivait de geindre, de pousser des râles, quand elle faisait un cauchemar. Andi commençait par la prendre dans ses bras, puis elle tentait de se couvrir les oreilles, puis elle en voulait à sa fille d'avoir peur, et ensuite, honteuse de s'être mise en colère, elle la serrait dans

ses bras, puis la colère la reprenait...

Lorsqu'elles parlaient, Andi n'avait pas grand-chose à lui conseiller : « S'il t'emmène, mouille-toi. Fais pipi dans ta culotte. Il paraît que ça refroidit beaucoup ce genre d'hommes.

— Mon Dieu, maman... » Les yeux de Grace la suppliaient de faire quelque chose. Un véritable cauchemar dont Andi ne pouvait se réveiller.

Bien qu'à demi dégagé, le clou dans la solive ne bougeait pas plus qu'avant. Elles avaient cessé de s'acharner dessus mais, quand Andi s'allongeait sur le dos, elle voyait la tête briller doucement sur le bois sombre. Un reproche...

Cela faisait deux heures qu'elles se taisaient lorsque Grace, épuisée mais incapable de dormir, se retourna sur le matelas. Un ressort rompit sous le tissu, formant une petite bosse inconfortable contre sa joue.

« Mon Dieu, fit-elle simplement.

— Quoi ? » Andi se mit sur le dos et regarda l'ampoule nue. Tôt ou tard, elle finirait par claquer, et elles se retrouveraient dans l'obscurité. Serait-ce mieux ? Elle essaya de réfléchir.

« Quelque chose s'est cassé dans le matelas », dit Grace. Elle se redressa, en appui sur un bras, et tâta le ressort. « Ça fait une bosse. »

Andi tourna la tête pour regarder : on aurait dit que quelqu'un s'efforçait de percer la toile à matelas avec son pouce.

« Tu n'as qu'à te pousser... » Puis, brusquement, elle s'assit. « Grace, il y a un ressort là-dedans.

— Et alors ?

— Alors, un ressort vaut un clou. »

Les yeux de Grace allèrent de sa mère au matelas, et la tristesse de son expression se dissipa un peu. « On peut l'enlever ?

— J'en suis sûre. »

Elles glissèrent sur le sol, retournèrent le matelas et tâchèrent d'arracher le tissu. La toile était dure comme du cuir. Andi se cassa un ongle sans même arriver à la griffer.

« Nous allons trop vite, dit Grace. Il faut s'y prendre plus lentement, comme avec le clou. Je vais mordre la toile. »

Grace mordit pendant un temps qui lui parut infini — cinq minutes — puis Andi la relaya pendant deux minutes et réussit à entamer le tissu. Le trou était minuscule, mais, en persévérant, elles purent

l'ouvrir suffisamment pour que Grace passe un doigt au travers. En agrandissant le trou, elle parvint à déchirer le tissu. Andi inséra alors les doigts des deux mains et déchira la toile, obtenant une ouverture d'une cinquantaine de centimètres.

Les ressorts étaient des spirales d'acier, attachées entre elles et cousues à la toile. Il leur fallut encore vingt minutes, en travaillant avec les dents, pour en libérer un.

« Ça y est ! » s'exclama Andi en l'extrayant. Le ressort avait une extrémité acérée, pointue. Elle l'utilisa pour attaquer les points qui retenaient un second ressort, qu'elle libéra en une minute.

« Avec ça, on devrait pouvoir arracher le clou », déclara Grace en levant les yeux vers la solive. Elle avait le visage sale, et la crasse était incrustée autour de ses yeux, dessinant des rides noires.

« On pourrait essayer, dit Andi. Voyons d'abord à quoi ces ressorts ressemblent quand on les détend. On n'aura peut-être pas besoin du clou. » Andi entreprit de frotter la pointe du ressort sur un morceau de granit qui saillait du mur et du sol de ciment. Quelques instants plus tard, elle l'examina et regarda Grace : « Ça marche. On peut les aiguïser. »

Peu après, elles entendirent des pas au-dessus de leurs têtes. « Vite, sur le matelas », ordonna Andi. Elles remirent les ressorts dans le trou, retournèrent le matelas, le poussèrent contre le mur et se blottirent dessus. Grace, qui tournait le dos à Andi, chuchota en direction du mur : « Sois gentille avec lui. Il ne te fera peut-être pas mal.

— Je... je n'y arrive pas. Quand il m'emmène là-bas, ça déclenche quelque chose en moi.

— Essaie, la supplia Grace. S'il continue à te battre comme ça, tu vas en mourir.

— Je vais essayer. » Et les pas se rapprochant pour de bon, elle murmura : « Baisse la tête. Ne croise pas son regard. »

24

Assise dans la pénombre de son bureau, Roux considérait pensivement la rue baignée par la nuit. L'extrémité incandescente de sa cigarette ressemblait à une luciole.

« J'ai arrangé les choses pour Stillwater, annonça-t-elle sans tourner la tête.

— Merci. » Lucas fit sauter la languette d'un Coca Light et s'assit. « Et pour Dunn ? Est-ce que les fédés vont l'accuser de quelque chose ?

— Ils grognent un peu, mais ils ne feront rien. Dunn est déjà en conversation avec Washington. » Elle souffla un rond de fumée vers les rideaux.

« On aurait dû deviner que c'était trop facile, que Mail nous menait en bateau, dit Lucas. Au fait, je ne sais pas si Lester vous l'a appris, mais Crosby était déjà morte quand il l'a emmenée là-bas. Ce n'est pas nous qui l'avons tuée.

— Oui, il me l'a dit. Vous étiez parfait à la télévision, d'ailleurs. Vous auriez presque pu dire la vérité, quand vous racontiez que vous aviez pressenti le piège.

— Les fédés nous soutiennent.

— Ils n'ont pas vraiment le choix. Sinon, ils passeront pour des imbéciles. » Roux se tourna pour

écraser sa cigarette dans un cendrier, fouilla dans son paquet pour en sortir une autre et l'alluma avec un briquet jetable. « Vous êtes sûr que c'est le dénommé Mail que nous cherchons ?

— Oui. Pour ainsi dire certain.

— Mais vous ne voulez pas l'annoncer publiquement.

— Je crains qu'il ne panique. Si nous montrons son vrai visage aux informations, il sera obligé de prendre la fuite. Et il ne laissera pas âme qui vive derrière lui.

— Hum. » Roux tapota sa cigarette pour faire tomber la cendre. « Ça m'arrangerait bien de pouvoir annoncer un semblant de progrès.

— Je n'ai rien de ce genre à vous offrir.

— Le nom de Mail va finir par sortir.

— Oui, mais pas avant un jour ou deux. Je ne pense pas que ça tienne plus longtemps.

— Je me demande si elle est toujours en vie. Andi Manette.

— Je pense que oui, dit Lucas. Quand il l'aura tuée, il ne nous donnera plus de nouvelles. Ça ne lui servira plus à rien. Tant qu'il s'amuse avec nous et qu'il me téléphone, c'est qu'elle est vivante. Et une des filles aussi, à mon avis.

— Mon Dieu, que je suis fatiguée.

— Ne m'en parlez pas, fit Lucas en bâillant. Je dors au siège de ma société ce soir. Sur un lit de camp.

— Qui sera avec vous?

— Des types du renseignement. Et Sloan sera également là.

— Vous pensez vraiment que l'autre va venir?

— S'il regarde la télévision, c'est possible. Ça a dû stimuler sa curiosité. Et, dans l'intervalle, nous essayons d'arrêter ses copains. »

Quelques nuages s'étaient manifestés en fin de soirée, libérant suffisamment de pluie pour alléger l'air. Ils étaient repartis, et les étoiles les plus brillantes se distinguaient des lumières des maisons et des rues. Lucas prit sa voiture et traversa la ville pour rejoindre University Avenue. Il repéra une camionnette dans son rétroviseur et pensa qu'il y en avait des dizaines de milliers dans les Villes jumelles. Si Mail s'approchait du bureau de sa société dans la journée et qu'ils avaient cerné le secteur avec des voitures de police, comme ils l'envisageaient, combien de camionnettes prendraient-ils dans leurs filets? Cent? Une centaine, c'était gérable. Mais s'il y en avait cinq cents, mille?

Les techniciens du bureau possédaient peut-être un logiciel de statistiques permettant de calculer combien de camionnettes on pouvait attendre dans une période de... disons dix minutes, sur une surface de deux kilomètres carrés et demi? La densité de camionnettes était-elle supérieure dans une zone industrielle ou dans une banlieue?

Il retournait encore l'idée dans sa tête quand il s'arrêta devant l'établissement Subway de University Avenue. Derrière la vitrine, deux jeunes confectionnaient des sandwiches. Roux l'un et l'autre, peut-être des jumeaux. Personne dans le magasin. Il bâilla, entra. L'endroit sentait les achards et le condiment, l'odeur propre, acqueuse, de la laitue mélangée à celle de la levure de pain.

« Donnez-moi un grand bacon-tomate-mayonnaise sur pain blanc. Tout sauf les piments. »

L'un des rouquins disparut dans l'arrière-boutique. L'autre attaqua le sandwich. Lucas s'accouda au comptoir, bâilla et tourna la tête. Une camionnette vint se garer de l'autre côté de la rue. Au moment où Lucas tournait la tête, les feux arrière clignotèrent.

Quelqu'un avait appuyé sur la pédale de frein, dans l'habitacle obscur. La camionnette ressemblait à celle qu'il avait vue dans son rétro. Lucas se retourna vers le préposé au sandwich.

« Écoute, petit, je suis flic et j'ai un coup de fil important à passer. Tant que je parlerai, tu ne lèves pas la tête et tu continues à t'occuper du sandwich. Compris ? »

Le gamin ne bougea pas. « Qu'est-ce qui se passe ? »

— Il y a une camionnette de l'autre côté de la rue et ça pourrait tourner au vinaigre. Je vais demander une voiture pour qu'ils vérifient ça. Passe-moi un de ces grands gobelets de *root beer* et continue avec le sandwich.

— J'ai presque fini, dit le gamin en regardant Lucas.

— Fais-en un autre. Le même. Ne regarde surtout pas par la fenêtre. »

Lucas emporta le gobelet jusqu'au distributeur de boissons gazeuses, sortit son portable de sa poche et appela : « C'est Davenport. Il y a une camionnette qui m'a suivi jusqu'au Subway de University Avenue. Envoyez-moi deux voitures en vitesse. » Il donna l'adresse au responsable et demanda que les voitures viennent se poster à l'angle des deux rues, de part et d'autre de la camionnette. « Prenez un gars de chaque voiture et envoyez-les à pied jusqu'au coin de la rue. Prévenez-moi quand ils seront en place, je sortirai.

— Ne quittez pas. » Le type de la coordination revint quinze secondes plus tard. « Les deux voitures sont en route, Lucas. Elles seront là d'ici une minute ou deux. Ne bougez pas, on vous prévientra.

— Ils savent ce qu'ils ont à faire ?

— Oui. Ils attendront que vous sortiez du Subway. »

Le gosse avait terminé le deuxième sandwich quand Lucas retourna au comptoir, son portable planqué dans le gobelet géant.

« On va se faire dévaliser ? demanda le petit gars en rentrant la tête dans les épaules.

— Je ne pense pas. Il s'agit d'autre chose, à mon avis.

— Deux fois, qu'on s'est fait dévaliser ici. Je n'étais pas là, mais mon frère, si.

— Il n'y a qu'à leur donner le fric, c'est tout, affirma Lucas en lui

tendant un billet de dix dollars.

— C'est ce que tout le monde dit. » Le gamin lui rendit la monnaie, et le cellulaire crachouilla dans le gobelet. Lucas le leva à la hauteur de son visage et demanda : « Répétez-moi ça ?

— On est parés.

— Je sors. »

Une sale façon d'en finir, pensa Lucas en allant vers l'entrée. Il était tendu : quelque chose clochait avec cette camionnette. Un truc se préparait. Il suffisait d'avoir passé un peu de temps sur le terrain pour le sentir.

Il s'arrêta un instant à la porte, le sac contenant les sandwiches dans une main, le téléphone-gobelet dans l'autre. Il mit la main à sa poche comme s'il cherchait ses clés de voiture et observa la camionnette. Vieille, avec des trous de rouille dans les pare-chocs, sur les flancs et autour des feux de position. Le gobelet lui parla, il le porta à ses lèvres. « Quoi ?

— Deux mecs viennent de sortir par l'autre côté, là où vous ne pouvez pas les voir. Ils sont peut-être armés.

— D'accord. Deux mecs ? »

Lucas poussa la porte et se dirigea vers la Porsche. Il avait fait la moitié du chemin quand les deux hommes contournèrent l'arrière de la voiture et avancèrent droit sur lui. L'un était grand et mince, avec un petit bouc. L'autre, petit et râblé, avait des bras musclés très longs. Le grand portait une veste en coton léger; le petit, un blouson d'université dont une lettre était effacée. Ils le montraient du doigt. Il pensa : *Une simple agression ? Rien à voir avec Mail ?*

Ils étaient à vingt mètres de lui et marchaient d'un pas décidé, mains dans les poches, en le fixant. Ils lui coupaient l'accès à sa voiture. Lucas stoppa brusquement, et ils dévièrent un peu. Il se pencha, posa les sandwiches sur le bitume, sortit son pistolet et le braqua sur eux.

« Police. Pas un geste. Les mains en l'air, les mains en l'air. »

Deux agents en tenue arrivèrent au pas de course derrière les types, l'arme au poing. L'un d'eux cria « Police ! ».

La camionnette voulut filer — le chauffeur, invisible derrière la vitre teintée, passa la première et fonça; aussitôt, une voiture de patrouille surgit d'une rue, au milieu du pâté de maisons, et s'arrêta. Le conducteur de la camionnette se gara le long du trottoir. Les deux

types, au milieu de la chaussée, regardèrent autour d'eux, indécis. L'un sortit lentement les mains de ses poches et demanda : « Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ? » L'autre leva les mains en l'air en prenant son temps.

« Par terre, aboya Lucas. Allons, vous connaissez la procédure. J'ai dit par terre. »

Oui, ils connaissaient. Ils se laissèrent tomber à genoux, puis s'allongèrent à plat ventre, les mains croisées sur la tête.

Lucas s'approcha d'eux, tout près.

« Mail est dans la camionnette ? »

— Quoi ? s'exclama le plus grand. Qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Vous le savez très bien, dit Lucas d'un ton cassant. Vous tenez Andi Manette et ses filles, et si vous ne nous dites pas immédiatement où elles sont, je vous passe aux agents du FBI. Pour un enlèvement, vous risquez la chaise électrique, mes chers amis. »

Le plus petit le dévisagea, affolé, n'y comprenant rien.

« Quoi ? De quoi parlez-vous ? »

Les deux flics à pied les rejoignirent pendant que leurs voitures coinçaient la camionnette.

« Passez-leur les menottes », ordonna Lucas.

Il marcha jusqu'à la camionnette, dont le conducteur descendait, les mains bien en vue. C'était un Noir. Lucas dit « Merde » et retourna auprès des deux autres. Les agents en tenue les avaient fouillés et trouvé un Davis .32 et une cartouche de gaz au poivre.

« Bon, qu'est-ce qu'on fait ? demanda un des agents, un sergent nommé Harper Coos.

— Ils s'apprêtaient à m'agresser, dit Lucas. Ils devaient avoir des vues sur ma voiture. J'ai pensé qu'il s'agissait de l'autre affaire. »

Les flics qui s'occupaient de la camionnette crièrent : « On a trouvé un pistolet.

— Vérifiez s'ils sont fichés quelque part, et si vous pouvez les épingler pour port d'arme illégal, allez-y. Sinon, il faudra bien les relâcher. Je ne leur ai pas laissé le temps de commencer à m'attaquer.

— Dommage, regretta Coos.

— Oui, dit Lucas. Ces enfoirés m'ont fait perdre mon sang-froid. »

Il y avait une demi-douzaine de voitures sur le parking du siège de la société de Lucas, et presque toutes les lumières de l'immeuble

étaient allumées.

« Vous m'apportez un sandwich? » La voix flottait au-dessus de sa tête, comme descendue du ciel.

« Qui est là ? » Lucas leva les yeux mais, dans l'obscurité, avec toutes ces lampes allumées, il ne pouvait pas voir la ligne du toit.

« Haywood.

— Il me reste un Subway.

— Je donnerais cent dollars pour un Subway.

— Je vous le livre tout de suite.

— Trois dollars suffiront? C'est tout ce que j'ai en poche.

— Je vous fais crédit des quatre-vingt-dix-sept restants. »

Sloan et trois jeunes programmeurs étaient penchés sur un écran, quand l'un d'eux vit Lucas entrer. Il poussa du coude celui qui travaillait à la console, lequel se retourna et dit « Salut ! ». L'écran devant lui se vida.

« Salut. Je monte ce sandwich sur le toit. Vous êtes sur quoi ?

— Hum, pas grand-chose, on bricole.

— Montrez-lui tout de même, dit Sloan. Il est capable d'en tirer un autre million de dollars.

— Oui, montrez-moi », fit Lucas en s'approchant du groupe.

Les programmeurs regardèrent en riant le garçon assis devant le clavier, qui haussa les épaules et commença à taper. « Vous connaissez les économiseurs d'écran? Les grille-pain et poissons volants, tous ces trucs-là?

— Oui.

— Et vous savez que certains magazines spécialisés proposent des, euh... des pin-up comme économiseurs d'écran ?

— Oui.

— Eh bien... » Une fille apparut sur l'écran : une jambe à demi relevée avec coquetterie, des seins incroyablement insolents exposés sans détour.

« Et alors ? » La fille était jolie, mais il n'y avait pas de quoi en faire une histoire.

Jusqu'au moment où ses seins décollèrent et se mirent à flotter d'un bout à l'autre de l'écran.

« Les nichons volants, la réponse de Davenport Simulations aux

grille-pain volants, annonça le gamin.

— Si le nom de Davenport Simulations apparaît où que ce soit sur ce produit, je serai obligé de sortir mon flingue et de vous abattre tous, affirma Lucas.

— On peut effectivement trouver ça de mauvais goût, concéda le type assis sur la chaise.

— Est-ce que ça signifie que tu ne t'intéresses pas aux chattes volantes? s'enquit Sloan.

— Je préfère ne pas répondre », dit Lucas froidement.

Comme il s'éloignait, il demanda : « Qu'est-ce qu'Ice pense de tout ça?

— Elle n'est pas au courant, répondit le gamin. Si elle savait, elle nous détruirait comme de la vermine.

— Tiens, ça me fait penser..., dit un autre, elle a téléphoné pour demander si vous étiez dans le coin. Elle a dit qu'elle essaierait de vous joindre au central.

— Quand était-ce ? »

Le type haussa les épaules. « Il y a dix minutes, un quart d'heure. Elle est chez elle. J'ai son numéro. » Il tendit un morceau de papier à Lucas.

« Très bien. » Lucas glissa le bout de papier dans sa poche et se dirigea vers l'escalier du fond. Il monta au premier puis gravit les quelques marches qui menaient au toit.

Haywood faisait les cent pas en suivant le périmètre du bâtiment quand Lucas déboucha sur le toit.

« Il y a du nouveau ?

— Une bande de gamins en patins à roulettes qui vont et qui viennent, c'est tout. » Haywood portait un T-shirt noir à manches longues et un blue-jean, son visage était dissimulé par une cagoule de camouflage noir et vert, genre écorce d'arbre. On ne pouvait pas le voir de la rue. « On distribue un peu de coke devant le Bottle Cap, un peu plus bas dans l'avenue.

— Ce n'est pas nouveau. »

La nuit était agréable, fraîche, avec les étoiles qui étincelaient au-delà de l'éclairage puissant du périphérique. Lucas donna un sandwich à Haywood, et ils s'assirent sur le mur qui bordait le toit. Haywood mordait dans son sandwich et surveillait les rues alentour avec des

jumelles Night Mariner, sans beaucoup parler.

Lucas termina le sien et sortit son téléphone portable ainsi que le papier portant le numéro d'Ice. Il le composa. Elle répondit à la deuxième sonnerie.

« Mademoiselle Ice, c'est Lucas Davenport.

— Monsieur Davenport. Lucas. » Elle lui sembla un peu essoufflée.
« Je crois qu'il y a quelqu'un dehors. Qui me surveille. Qui surveille ma maison. »

Ice habitait une maison en brique à deux étages dans le parc Desnoyer à Saint Paul, non loin du Mississippi. Seul l'étage supérieur était éclairé. En appuyant sur la sonnette, Del dit sans regarder derrière lui : « Rien. »

Lucas était installé à l'arrière de la camionnette de Del, invisible derrière les vitres teintées, une radio dans une main, un téléphone dans l'autre. Son .45 était posé à ses pieds. Il ne distinguait presque rien dans l'obscurité. Derrière eux, il y avait une palissade antiouragans et, de l'autre côté, le parcours de golf du Town & Country Club. « L'homme qui attend sur votre perron ne voit rien, dit Lucas dans le portable.

— Il faut que je descende ? demanda Ice.

— Non, non, ne bougez pas. Il va monter, si la porte est ouverte.

— Elle doit l'être...

— Ne raccrochez pas », continua Lucas. Puis, à Del, par radio : « Entre. Tout droit jusqu'à la porte blanche. Tu la franchis et, après, tu grimpes jusqu'en haut.

— J'adore ce genre de conneries », dit Del. Il portait un chapeau melon, une chemise blanche dont les pans sortaient de son pantalon trop large et trop court, et une veste en coton. Une housse de guitare était accrochée à son épaule. Dans l'obscurité, de loin, il pouvait passer pour un musicien d'une vingtaine d'années. « J'entre », annonça-t-il.

Del poussa la porte d'entrée, la main droite bizarrement crispée sur son ventre. Il tenait un Ruger 357 de façon que personne ne puisse le voir de la rue.

Dès qu'il eut disparu à l'intérieur, Lucas rampa de l'autre côté de la camionnette et regarda dehors, puis vérifia rapidement la rue par le pare-brise et la lucarne arrière. Seules quelques lumières étaient allumées. Rien ne bougeait dans la rue. Chez Ice, des lampes s'allumèrent, s'éteignirent. Puis la voix de Del retentit dans la radio : « Je suis en bas des marches. Pas un bruit. Je monte. »

Lucas parla dans le portable : « Il est en train de monter. » Et pour lui-même, il ajouta : *Il est parti...*

Mail n'avait pas encore décidé ce qu'il allait faire au sujet d'Ice. En fait, il aurait bien aimé sortir avec elle. Ils devraient s'entendre. Mais ça ne semblait plus possible, plus maintenant. Il commençait à sentir la pression, les parois de la bulle qui s'effondraient sur lui. Il commençait à penser au-delà d'Andi Manette et de son corps.

Quand il en prit conscience — quand il réalisa qu'il s'était mis, presque inconsciemment, à envisager l'« après » —, une sorte de dépression s'empara de lui. Andi et lui avaient construit quelque chose : une relation.

S'il partait, il faudrait prendre des mesures, pour elle et pour sa fille. Il avait déjà commencé à y réfléchir. La meilleure façon de procéder, à son avis, serait de faire sortir Andi de la cellule, de l'emmener en haut de l'escalier, puis dehors, et là, de lui tirer dessus. Il n'y aurait aucune trace de son acte dans la maison. Il pourrait jeter son corps dans la citerne. Ensuite, la petite. Tout simple : descendre, ouvrir la porte, la tuer. Et après, il n'aurait plus qu'à jeter des saletés dans la citerne — il y avait une vieille herse qu'il pouvait traîner jusque-là, et d'autres outils de rebut en métal que personne ne voudrait jamais récupérer. Ainsi, le jour où quelqu'un d'autre louerait l'endroit, même s'ils regardaient à l'intérieur de la citerne, ils ne seraient pas tentés de la nettoyer. Seulement de la combler avec de la terre et de la recouvrir.

On approche de la dernière heure, pensa-t-il.

Mais ça le déprimait. Ces derniers jours avaient été les plus épanouissants qu'il ait connus. Cependant, il était encore jeune. Il pourrait tomber de nouveau amoureux.

De quelqu'un comme Ice, par exemple.

Mail était garé à une rue de chez elle, dans l'allée d'une maison balisée par une pancarte « À vendre ». Il était passé devant au moment où une employée de l'agence immobilière tirait les rideaux de la baie vitrée pour montrer la vue à un jeune couple de Cedar Rapids. Mail avait jeté un coup d'œil : l'endroit n'était pas meublé. Personne ne vivait là. Après leur départ, il s'était engagé dans l'allée, avait roulé jusqu'au garage puis il était resté tranquillement dans sa voiture à surveiller les lumières chez Ice. Il connaissait le plan du quartier pour avoir fait le tour du parcours de golf pendant une quinzaine de minutes. S'il le désirait, il n'aurait probablement qu'à prendre l'allée pour rejoindre l'arrière de la maison d'Ice et forcer la porte de service.

Mais il n'était pas sûr d'en avoir envie. Il ne savait pas vraiment où il en était — sinon que l'image d'Ice occupait son esprit.

Il attendait encore quand le guitariste arriva dans une petite camionnette bleue. Et il attendait toujours quand le guitariste repartit en compagnie d'Ice. Une drôle d'heure pour sortir, se dit-il.

Il les suivit à distance.

Ice et Del sortirent ensemble dans la rue. Ice, une cigarette allumée à la main, portait un collant et un blouson de l'armée qui datait de la guerre de Corée. Elle jeta la cigarette sur le trottoir, exhala la fumée et monta dans la camionnette, côté passager.

Comme ils reprenaient l'autoroute pour aller au bureau de la société, elle se retourna à moitié pour parler à Lucas. Il fut frappé par sa jeunesse : le visage pas du tout marqué, cette façon de sauter sur son siège, vivant la chose à fond, tout excitée.

Elle était enthousiaste : « Trois personnes l'ont vu, deux devant la maison, la troisième près de l'allée. Il passait en camionnette, et M. Turner, qui habite la maison derrière la mienne, a vu son visage de près. Quand je lui ai montré les portraits-robots que nous avons faits, il a désigné celui où nous avons vieilli Mail. Il est catégorique. Il dit que c'est Mail qui était dans l'allée.

— Il vous a vue à la télévision, expliqua Lucas. Je pensais qu'il s'en prendrait à la boîte, pas à vous, personnellement.

— Pourquoi moi ?

— À cause de votre physique, avoua Del après quelques secondes de silence. Nous avons une idée du genre de type que c'est. Nous pensions que vous risquiez de lui plaire.

— C'est pour ça que les techniciens de la télé vous ont si bien chouchoutée. Vous ne passez pas inaperçue au milieu d'un groupe d'informaticiens. »

Elle regarda Lucas droit dans les yeux. « C'est pour ça que vous étiez si content de me voir dans le coup ? »

Lucas allait répondre par la négative ; finalement, il acquiesça.

« Ouais.

— Très bien », dit-elle en lui tournant le dos. Il voyait ses yeux dans le rétroviseur. « C'est peut-être le moment de demander une augmentation ?

— On peut en parler, répondit Lucas avec un grand sourire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas monté avec Del ?

— Parce que le type sait qui je suis, que j'invente des jeux. Et il me

connaît probablement de vue. D'ailleurs, je pense l'avoir croisé le lendemain de l'enlèvement.

— En tout cas, il est en train de flairer ce qui se passe dans le coin, dit Del.

— Oui. » Lucas opina tout en surveillant la lucarne arrière. Il y avait encore une camionnette derrière eux, et une autre qui attendait à un croisement. « Il est tout près.

— Heureusement que j'avais une arme », déclara Ice.

Lucas se retourna brusquement vers elle. « Quoi ? »

Elle porta la main à sa ceinture et en sortit un automatique .38 en acier bleui, le tourna à la lumière du plafonnier, actionna la sécurité.

Enervé, Lucas tendit la main : « Donnez-moi ça.

— Risque pas, mon vieux, fit-elle en replaçant l'arme dans sa ceinture. Je le garde.

— Vous allez avoir des ennuis, expliqua Lucas. Raconte-lui, Del. »

Del haussa les épaules. « Je viens d'en acheter un pour ma bonne femme. Pas un vieux clou comme ça, remarquez. Si vous en voulez vraiment un, prenez-en un plus gros. »

Ice secoua la tête. « Celui-ci me plaît. Je le trouve mignon.

— Il y a une cartouche dans la chambre ?

— Non.

— Tant mieux. Au moins, vous ne risquez pas de vous faire sauter les roupettes, à le porter comme ça dans votre slip. »

Mail les suivit à deux rues de distance, le long de Saint Anthony jusqu'à Crétin Avenue, et traversa derrière eux l'Interstate qui mène à University Avenue. Quand ils bifurquèrent à gauche, il les laissa continuer seuls.

Ils vont chez Davenport, pensa-t-il. Elle retourne travailler.

Il se demanda qui était le musicien — une relation sérieuse ou une simple rencontre?

Il aurait bien aimé aller jeter un coup d'oeil du côté de la société Davenport, mais ça sentait le roussi par là. Bien sûr, il était peut-être un peu parano. Mail rit tout seul. Voyons, bien sûr qu'il était parano, tout le monde le disait. N'empêche, avant d'aller chez Davenport, mieux valait tenter un coup d'essai. Envoyer une doublure.

Je me demande où est Ricky Brennan...

Haywood appela du toit. « Y a quelqu'un qui approche. »

Lucas était allongé sur le lit de camp depuis une heure, à moitié enveloppé dans un sac de couchage dont il n'avait pas ouvert la fermeture Éclair, l'esprit trop préoccupé pour parvenir à dormir. Il rejeta le sac de couchage d'un coup de pied et empoigna la radio. « Qui approche? Qu'est-ce que vous racontez?

— Il y a un taré qui avance le long des rails, dans notre direction, en feintant de droite et de gauche comme s'il se croyait au Vietnam. Mais il vient par ici. Je vois son visage. Il regarde vers notre bâtiment.

— Ne le quittez pas des yeux. » Lucas se leva, appuya sur l'interrupteur de la réserve et enfila son pantalon. La radio grésilla de nouveau. Sloan demanda : « On y va?

— Peut-être. » Lucas appela le standard de la coordination. « Vous êtes prêts pour une opération bouclage de secteur?

— Oui. » Légère tension dans la voix du standardiste.

« Il se peut que je la déclenche, indiqua Lucas. À mon adresse. Faites immédiatement un appel préliminaire, que les gars soient prêts à partir, mais ne les envoyez pas encore.

— Compris. »

Ils couchaient dans la salle de réunions, Sloan sur un matelas gonflable qu'on avait poussé sous la table de conférences, Lucas près de la porte. Sloan se débattit dans l'obscurité avec son pantalon et sa chemise. « Qu'est-ce qui se passe? »

Lucas ajusta son étui à pistolet et expliqua : « Il y a quelqu'un qui se pointe. Hay le surveille. »

Haywood appela au même moment. « Il arrive par-derrière, les gars. Il se faufile très discrètement. J'ai l'impression qu'il se dirige vers le vieil entrepôt de chargement... Il y a un cadenas, non?

— Exact. Il va sans doute passer par le côté non éclairé. Il doit essayer d'atteindre les fenêtres, estima Lucas. Suis-le, dis-nous comment il progresse. On se branche.

— Je déteste ces saloperies », grommela Sloan en enfonceant l'écouteur radio couleur chair dans son oreille. Lucas eut des

difficultés avec le sien. Il réussit enfin à le mettre en descendant l'escalier. « Tu contournes l'immeuble par la gauche, signala-t-il à Sloan. Moi, je prends à droite.

— Vas-y doucement, répondit Sloan en enlevant son oreillette et en désignant sa jambe.

— D'accord. » Lucas poussa une munition dans la chambre de son .45. Le grincement résonna sèchement dans l'entrée carrelée.

« Il se dirige vers les fenêtres », reprit Haywood. Sa voix retentit au centre du crâne de Lucas. « Ce type est bizarre. Il avance sur la pointe des pieds. Comme Gros-Minet s'approchant de Titi. »

Lucas secoua la tête. L'idée qu'il se faisait de Mail n'avait rien de drôle ni de ridicule. « On sort, murmura-t-il dans le micro. On va le coincer. »

Sloan courut du côté gauche, tandis que Lucas avançait doucement par la droite, arme levée, prêt à tirer. À l'angle du bâtiment, il attendit, à l'écoute. Trop de voitures et une voix qui flottait jusqu'à lui depuis le bar de drogués : *Tu as vu ça ? Tu as vu ce qu'elle a fait? Recommence un peu...*

« Il essaie de fracturer les fenêtres. Je suis juste au-dessus de lui. » Haywood parlait tout doucement dans son oreille. Sloan devait être prêt.

Lucas tourna au coin de l'immeuble. L'homme s'apprêtait à briser un angle de fenêtre en frappant avec une barre de fer, quand Lucas surgit et hurla : « Plus un geste ! »

Sloan, arrivant de l'autre côté, cria « Police ! » une seconde plus tard. Ils s'écartèrent en même temps du mur, un pas, deux pas, coinçant le type dans la trajectoire croisée de leurs armes. L'homme qu'ils avaient piégé avait les cheveux blonds à hauteur d'épaules. Il rappela à Lucas la première description qu'on leur avait donnée du ravisseur. Il était musclé, lui aussi, mais de petite taille. Il tourna brusquement la tête vers Lucas, puis vers Sloan, de nouveau vers Lucas.

Et, sans dire un mot, il fonça sur Sloan en brandissant sa barre de fer.

« Arrêtez ! Arrêtez ! » crièrent Sloan et Lucas à l'unisson, mais l'homme continua. Lucas ajusta son arme, mais l'homme se rapprochait trop vite de Sloan.

Sloan tira.

Un éclair jaillit de la bouche de l'arme. L'homme hurla, tituba et s'effondra. « Merde, ah, merde ! » s'exclama Sloan. Lucas s'adressa à

Haywood. «Appelle la coordination. Dis-leur que nous avons descendu quelqu'un. Qu'ils envoient une ambulance ici.

— J'appelle.

— Ça va, dit Lucas. L'ambulance arrive. »

L'homme se roulait par terre en tenant sa jambe.

Lucas rangea son arme et s'approcha de lui, lui appuya un genou dans le dos et lui passa les menottes, le fouilla et trouva un misérable .38 chromé qu'il tendit à Sloan, qui le glissa dans sa poche. Lucas retourna ensuite l'homme qui se mit à gémir et à jurer. Il avait un visage rond, bouffi, des yeux bleu clair. Ce n'était pas John Mail.

« Vous pouvez parler?

— Ma jambe, putain, dit-il, les yeux brillants de larmes. J'ai la jambe cassée. Je sens mon putain d'os.

— Et merde, fit Sloan. Quelle journée de merde. »

Lucas examina l'homme dans la pénombre et repéra la tache humide qui s'élargissait sur sa cuisse. « Où sont les Manette ? demanda-t-il.

— Qui ? » Le type était affolé, manifestement largué.

«Qui êtes-vous? Quel est votre nom? demanda Lucas.

— Ricky Brennan.

— Pourquoi êtes-vous venu ici, Ricky ? Pourquoi avez-vous choisi cet endroit?

— Eh bien, mec... » Le regard de Ricky s'égara, et Lucas craignit de le perdre.

« Allons, connard.

— Eh bien, ce type, il a dit que je trouverais de la coke chez les dingues de l'informatique. Il m'a dit qu'il y avait un paquet de coke dans la pièce du fond, genre une cinquantaine de grammes. Ça les aide à tenir la nuit. Ma putain de jambe, mec, ça me fait un mal de chien.

— Merde », répéta Sloan. Il semblait presque en état de choc.

Lucas reprit la radio : « Janet ? On y va. Je demande qu'on boucle le secteur.

— Comme si c'était fait. »

Sloan s'assit par terre à côté du blessé. « L'ambulance sera là dans une minute.

— Ça me fait vraiment mal, mec. »

Haywood arriva en courant. Lucas lui demanda : « Vous avez une lampe électrique ? »

— Oui. »

Lucas sortit une liasse pliée de sa poche, la déplia, tria les portraits-robots, trouva celui où Mail avait les cheveux bruns.

« C'était ce type-là ? » demanda-t-il en braquant la lampe sur la feuille.

Ricky était sur le point de perdre de nouveau conscience, mais la lumière le ramena à lui. Il se concentra sur le cliché. « Ouais. C'est bien lui.

— Où est-il ?

— Il doit m'attendre à la rampe du parking », marmonna-t-il en bougeant mollement le bras. La rampe se trouvait de l'autre côté du bâtiment, hors de leur vue. Lucas reprit la radio. « Janet, bordel, ça y est ! Notre homme est tout près, quelque part. Activez-les.

— Ils devraient être là, Lucas. Ils sont déjà dans la zone avec les chiens. »

C'est alors que Lucas entendit les sirènes. Entre quinze et vingt, en provenance de toutes les directions. D'autres allaient suivre. Les gars de la patrouille avaient décidé de les brancher pour effrayer Mail, afin de mieux le coincer. « Dites-leur d'ouvrir la pochette de signalements qu'on leur a remise ce soir et de regarder le portrait-robot C, comme Chat. C'est lui qu'on recherche.

— C comme Chat. »

Lucas se pencha vers Ricky. « Cet homme s'appelle John Mail, c'est ça ?

— Oh, mec, ma putain de jambe !

— John Mail ?

— Oui, mec. John. Je le vois de temps en temps, vous savez. Je le rencontre dans le coin et je lui dis : "Salut, John." Il me répond "Salut, Ricky", et c'est tout. Il m'a dit qu'il y avait de la coke ici. Il l'a vue. Ma putain de jambe, mec, vous n'avez rien à me donner ? Vous n'auriez pas du Percodan ?

— Vous savez où il habite ?

— Oh, mec, écoutez, je le connais pas, ce type. Je le voyais quand on était à l'hosto. Il me disait juste "Salut, Ricky", c'est tout. » Il poussa un gémissement. « Alors, ce Percodan, mec ?

— Il a envoyé un leurre pour voir comment on allait réagir », dit

Lucas à Sloan. Puis : « Toi tu restes ici. Ils vont te demander une déposition et récupérer ton arme. » À Haywood : « Allons-y. Vous avez les jumelles ?

— Oui. »

À Sloan : « Ça ira? »

Sloan déglutit et hocha la tête. « C'est la première fois. Je ne crois pas que j'aime ça.

— Mets-le dans l'ambulance et n'y pense plus. » Lucas lui sourit et lui donna une grande tape dans le dos. « Je ne peux pas croire que tu aies visé les jambes, espèce d'idiot. Si tu l'avais raté, il t'aurait enfoncé dix centimètres de fer dans le crâne.

— Oui, oui, fit Sloan avec difficulté. En fait, j'ai visé la poitrine. »

Lucas sourit : « Je sais ce que c'est. Allons-y, Hay. »

Lucas et Haywood partirent en courant vers l'avant du bâtiment. Lucas se retourna une fois et, voyant Sloan debout devant Ricky, songea qu'il était peut-être en train de s'excuser. Il faudrait qu'il veille sur son copain : Sloan avait l'air déstabilisé par ce coup de feu. C'était conforme à son caractère, pensa Lucas. Sloan appréciait les relations humaines dans le métier de policier, la mêlée. Il aimait bien se battre à l'occasion. Mais il ne voulait blesser personne.

Lucas repartit au pas de course vers la rampe de parking, côte à côte avec Haywood, armes au poing. Au bout de University Avenue, des barrages se mettaient en place, et partout, dans toutes les directions, les gyrophares rouges flashaient.

« Un putain de congrès de représentants en rampes d'halogène », lâcha Haywood, à bout de souffle.

Lucas l'entendit mais n'eut pas le temps de répondre : ils avaient fait le tour de l'immeuble de bureaux qui donnait sur University Avenue et approchaient maintenant de la rampe. « On monte. Prêt? demanda Lucas.

— Je n'ai plus trop la forme, répondit Haywood. Allons-y. »

Lucas gravit la volée de marches qui atteignait le premier niveau, où une demi-douzaine de voitures étaient garées. Ils les contrôlèrent rapidement. Puis ils montèrent la deuxième volée. Lucas, se penchant au-dessus du muret de ciment, vit des feux arrière trembloter vers le nord, en direction de la voie ferrée.

« Vous avez vu ça ?

— Quoi?»

Les feux clignotèrent de nouveau. « Là.

— Oui, dit Haywood. Quelqu'un est en train de rouler au ralenti dans l'obscurité, phares éteints.

— Bon sang de bois, c'est lui ! » Lucas prit la radio : « Il me faut une voiture au... bordel, comment s'appelle cet immeuble? Vite, une voiture près de la laiterie Hansen, première route à l'ouest des entrepôts de livraison Hansen. Nous avons repéré le suspect, il descend vers les silos. »

Haywood traversait déjà la piste en courant et dévalait les escaliers, Lucas dans son sillage. Le véhicule sans lumières était à deux rues d'eux, et, quand ils atteignirent le rez-de-chaussée, il était devenu invisible. Ils couraient maladroitement sur le sol inégal en direction de l'élévateur quand des phares les éclairèrent par-derrière, suivis de plusieurs autres. Ils se retournèrent et aperçurent deux voitures de patrouille qui venaient dans leur direction. Lucas leur fit signe d'avancer et continua à courir.

Quand les voitures le rattrapèrent, il tendit le doigt devant lui : « Il allait passer sous l'élévateur. »

Le conducteur du véhicule de tête, un sergent, grogna : « Il n'y a pas d'issue par là. Ça ne mène nulle part.

— Est-ce qu'il pourrait passer par-dessus les rails ? »

Le flic haussa les épaules. « Possible, mais on le verrait. Peut-être qu'il pourrait s'en sortir en les longeant. » Il prit sa radio. « Une patrouille sur la passerelle 280 qui franchit la voie ferrée. Éclairez les rails. Où est l'hélico?

— Il quitte l'héliport à l'instant. Il sera là dans cinq minutes. On confirme qu'une automobile essaie de franchir les rails.

— Ramenez des voitures K9 par ici, ordonna Lucas.

— On les a appelées, répondit le sergent. Elles sont en route. » La voiture de tête repartit devant lui, suivie de près par la seconde. Le sergent annonça par radio : « Nous avons besoin de renfort au nord de la voie ferrée. »

« Il va faire noir comme dans un four, remarqua Haywood alors qu'ils avançaient au pas de course vers les élévateurs. — Mais une fois qu'on l'aura rattrapé, même si nous n'avons que sa camionnette et qu'il a changé les plaques, nous retrouverons son immatriculation par le numéro de châssis, et alors on aura un nom et une adresse.

— Il ne faut pas vendre la peau de l'ours, objecta Haywood.

— D'accord, mais c'est la première fois que je suis si près de l'ours

», répliqua Lucas.

Le flic longea le bâtiment dos au mur, la main droite écartée du corps.

Il est armé, pensa Mail. L'air nocturne était épais, frais et humide, et la nuit particulièrement noire. Il ne voyait pas très distinctement, mais le flic était trop petit pour être Davenport.

N'empêche, c'était un piège, quoique rudimentaire. Mail sourit et tourna les talons pour repartir, ralentit, se retourna, s'attarda. L'immeuble de Davenport était à un pâté de maisons, il lui paraissait loin, comme s'il regardait un film. Et le film commençait à devenir vraiment bon.

Il avait déniché Ricky à un carrefour de Hennepin Avenue, à moitié ivre, le visage bouffi, les cheveux collés comme de la barbe à papa. Il avait murmuré « cocaïne » et « juste une poignée d'obsédés d'informatique à l'intérieur », et Ricky s'était mis à saliver. Il n'avait qu'une idée, y aller.

Ricky marchait à la drogue. Sans coke, amphètes, acide, herbe, peyotl, alcool, parfois deux ou trois en même temps, le monde ne tournait pas rond pour lui. Il était resté des années à l'asile et se rappelait peu de moments sans drogue dans ses veines — ces moments-là ne lui laissaient que de mauvais souvenirs. Il lui aurait fallu aller plus souvent chez le dentiste, s'entendre dire : « Voilà, je vais vous shooter gentiment. »

Même à l'asile, entouré de ces gens bizarres, qui s'entretenaient en direct avec Dieu et recevaient de lui des lettres personnelles, Ricky était considéré comme fou à lier.

Mais il était capable de vivre en société, avaient décidé les psys, aussi l'avaient-ils laissé sortir, non sans une certaine fierté, semblait-il. Ricky se nourrissait désormais de détritits et de fonds de poubelle, qu'il consommait dans des embrasures de porte, et il portait un revolver minable à la ceinture. Il avalait toutes les pilules qu'il réussissait à mendier, acheter ou voler.

Ricky était maintenant hors de vue, en train de forcer une fenêtre de l'autre côté de l'immeuble. Le flic courait à l'arrière du bâtiment

vers l'endroit où se trouvait Ricky. Il ressemblait à un fugitif de cinéma, pris sous le feu du projecteur alors qu'il longe le mur de la prison. Le flic s'arrêta au coin, risqua un coup d'oeil rapide, rentra la tête derrière l'arête du mur, regarda une deuxième fois, se mit à courir en brandissant son arme, et des cris retentirent, que Mail ne put comprendre à distance.

Mail s'apprêta de nouveau à partir. Puis il entendit le coup de feu et se retourna : « Connard. »

Il sourit encore, amusé. Il ne fut pas loin de rire, même. Quelle bonne blague. Ils avaient descendu Ricky, ou Ricky avait descendu l'un d'eux. Le flic qui était dans son champ visuel baissa la main qui tenait son arme et avança. Donc, il avait eu Ricky. C'était le moment de partir. Il courut jusqu'à la rampe du parking, dévala quelques marches qui donnaient sur la rue. La camionnette était garée, capot pointé vers University Avenue. Il serait à plus d'un kilomètre de là dans moins de deux minutes. Il déverrouilla la portière, sauta à l'intérieur — il allait rouler sans feux de position pendant quelques centaines de mètres —, avança au coin de l'avenue, regarda à droite, à gauche. Entendit les sirènes, vit les gyrophares.

Une voiture de flics arrivait à toute vitesse du bout de la rue à gauche. Et c'était justement la direction qu'il voulait prendre. S'il tournait à droite, il allait devoir rouler devant l'immeuble de Davenport, et ça, il ne le souhaitait pas.

Il hésita. Les flics fonçaient probablement vers l'endroit où l'on avait tiré. Il n'avait qu'à les laisser passer.

Mail enclencha la marche arrière et commença à reculer, mais au même moment la voiture de police, qui était encore à six ou huit pâtés de maisons, dérapa de manière inattendue en travers de la chaussée. Il vit alors d'autres gyrophares sur sa droite, et une seconde voiture qui rejoignait la première pour bloquer la rue à gauche.

« Bande d'enfoirés ! »

Il eut l'impression qu'une main lui avait empoigné le cœur et serrait fort. Il avait sous-estimé Davenport. Ce n'était pas l'immeuble qui était un piège, c'était la totalité du quartier.

Tous feux éteints, il fit demi-tour en vitesse et remonta la rue jusqu'à un silo à céréales qui se trouvait au bout. Il n'était jamais allé par là, ne savait absolument pas à quoi s'attendre, mais une fois éloigné du secteur chaud il pourrait prendre par les petites rues et se mettre à l'abri.

Une sueur froide inonda son visage. Ses mains serrèrent si fort le volant qu'il eut mal. Il fallait qu'il sorte de ce guêpier.

Mais il ne voyait pas grand-chose sans feux. D'étranges formes incertaines, des remorques de tracteurs sans roues, se dessinaient sur la gauche. De-ci, de-là, une machine griffue, semblable à une pelleteuse mutante. Il passa entre deux silos, ralentit. La camionnette s'enfonça dans une fondrière de près de vingt centimètres de profondeur et de plus d'un mètre de long, remonta de l'autre côté. Deux remorques étaient stationnées contre une plate-forme de chargement. Un camion était coincé entre les deux, capot orienté vers l'extérieur.

Mail se rapprocha du pare-brise pour mieux voir, baissa sa vitre pour entendre. L'endroit sentait le grain moulu, peut-être du maïs. Il continua à cahoter dans l'obscurité et finit par entrer dans une zone mieux éclairée : la lumière provenait d'une ampoule nue au-dessus d'une porte.

À l'intérieur du bureau, cependant, rien n'était allumé.

La route se terminait au pied d'une grille fermée à clé, derrière laquelle se dressaient de sombres bâtiments. Une voie sans issue ? Il n'avait vu aucune pancarte. Il fit marche arrière, trouva un chemin de gravier qui allait vers l'est en longeant le flanc du silo à grain. Devant lui, il apercevait les lumières d'une rue animée, légèrement en surplomb, peut-être sur une colline. S'il pouvait se frayer un chemin jusque-là... Mais qu'est-ce que c'était que ça ?

Une voiture de police, tous gyrophares en action, s'arrêta à cet endroit, et Mail réalisa qu'il ne s'agissait pas du tout d'une colline mais d'un pont au-dessus de l'autoroute. Il n'y avait aucun moyen de monter jusqu'à la rue. Bientôt, la terre succéda au gravier sur le chemin qu'il suivait. Sur la gauche, le noir complet, comme si c'était un champ cultivé. À droite, une rangée de boîtes qui ressemblaient aux remorques sans roues qu'il avait vues plus tôt.

Il ralentit, envisagea de rebrousser chemin, regarda par-dessus son épaule, vit les lumières de la police à hauteur du silo. L'avaient-ils repéré ? Il était obligé de continuer droit devant lui.

Soudain, une immense forme noire glissa sur sa gauche, quasiment sans bruit : il donna un brusque coup de volant à droite.

« Qu'est-ce que c'est ? » cria-t-il. Il avait peur maintenant, se cramponnait au volant, scrutait les ténèbres. La forme était silencieuse, mais il percevait son roulement : la chose s'était matérialisée dans le noir, telle une créature issue d'un film d'horreur japonais, tel Rodan... Il comprit que c'était un convoi de wagons de marchandises. Pas la moindre locomotive pour les tracter. Ils glissaient, tout simplement.

Il réalisa alors que ce qu'il avait pris pour un champ, là-bas sur sa gauche, était un réseau de rails de chemin de fer. Il en distinguait quelques-uns à présent, pâles reflets métalliques qui se détachaient dans la lumière ambiante, si faible, sur le fond noir. Il ne savait pas combien il y en avait, plusieurs en tout cas.

La voiture de police qui se trouvait sur la passerelle s'éclaira soudain, et un projecteur balaya les rails de gauche à droite. S'il était arrivé dans l'autre sens, de droite à gauche, Mail aurait pu être pris dans le faisceau lumineux, bien qu'il fût encore à plus de cinq cents mètres d'eux. Mais cela lui laissa assez de temps pour engager la voiture dans un espace vide entre les espèces de conteneurs qui bordaient le chemin.

Il ne voyait rien, entre eux, et il dut prendre le risque d'allumer ses feux de position. Le projecteur de la police balayant le champ dans son dos, il avança un peu plus avant et tomba sur une rangée similaire, parallèle à celle qu'il traversait. Un autre chemin de terre séparait les rangées. Il l'emprunta. Ses feux de position éclairèrent une pancarte sur laquelle on lisait : « Aire de stockage des conteneurs de Burlington Nord — Toute personne étrangère à ces lieux sera poursuivie. »

Des conteneurs, c'est bien ça. Le chemin s'arrêtait en même temps que les conteneurs : il n'y avait rien au-delà, sinon de la terre, de l'herbe et la certitude d'être vu. Une autre voiture de police avait stoppé sur la passerelle, et un deuxième projecteur s'alluma et commença à quadriller les rails. D'où il était, il apercevait les flics, semblables à de minuscules silhouettes de combattants, alignés le long du parapet.

« Bordel, bordel. » Il était coincé, pris au piège. Il glissa la main sous son siège et sortit son .45. L'arme ne le réconforta pas : c'était un gros poids mort dans sa main. S'il devait l'utiliser, c'en était fini de lui.

Il coinça l'arme entre ses cuisses, fit marche arrière pour se mettre hors de vue de la passerelle, coupa le contact et s'apprêta à descendre. Le plafonnier vacilla dans l'habitacle et il referma précipitamment la portière. Merde! Comment faire? Finalement, il tendit la main, arracha le boîtier du plafonnier et dévissa l'ampoule. Il sortit, rangea le pistolet dans sa poche et se faufila vers le début de la rangée de conteneurs.

Les sirènes retentissaient de toutes parts, cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait entendu auparavant, même à l'époque où il allumait des incendies, il y a tant d'années. Les sirènes ne lui paraissaient pas spécialement proches, mais elles venaient vraiment de partout.

« Foutu, dit-il à voix haute. Je suis foutu. » Il donna un coup de

pied dans un des conteneurs et répéta : « Foutu. » Il se passa la main dans les cheveux. Il fallait sortir de là. Il retourna en courant vers la camionnette, s'arrêta une seconde, repartit vers le bout de la rangée de conteneurs. Ceux-ci étaient alignés deux par deux, à touche-touche, formant deux longues files séparées par le chemin. À certains endroits, un des conteneurs avait été enlevé. Parfois, plus rarement, les deux avaient été retirés, libérant un espace semblable à celui par lequel il était passé.

Depuis ces percées, il pouvait apercevoir ce qu'il y avait de l'autre côté des rails, mais aussi le quartier qui s'étendait au-delà des silos. Il s'engagea avec précaution dans l'une d'elles, suivant à tâtons la paroi du conteneur, avançant doucement le pied sur les herbes froissées. De l'autre côté du silo, le quartier s'animait. Les lumières s'allumaient d'un bout à l'autre de la rue, et un cri d'homme retentit. Des lumières rouges se reflétaient dans les vitres des maisons. Il y avait des flics absolument partout.

Merde, merde.

Ils le tenaient, ou ils allaient l'avoir. La camionnette en tout cas.

En y retournant, il lui vint à l'esprit que s'il la rangeait en marche arrière dans un des espaces libérés par le retrait d'un seul conteneur, personne ne pourrait la voir à moins de longer le chemin du milieu et de vérifier les espaces l'un après l'autre. Si un flic se contentait de jeter un coup d'oeil rapide dans la travée centrale, il la croirait vide.

Cela lui donnerait un certain répit.

Mail rejoignit la camionnette au pas de course, la fit reculer de quinze mètres et la gara dans un emplacement vide. Il ne pensait pas la revoir un jour. Il fallait abandonner le nom Roses en même temps que le véhicule, et probablement tous ses ordinateurs.

Et les empreintes? S'ils retrouvaient le nom Roses, pas de problème. Mais s'ils identifiaient ses empreintes, alors là il ne connaîtrait jamais le repos.

Il enleva sa veste, sa chemise et son T-shirt, remit la chemise et la veste et se servit du T-shirt pour essuyer tout ce qu'il risquait d'avoir touché dans la camionnette. Son esprit carburait à toute vitesse : *N'oublie pas les poignées de porte, le volant, bien sûr, le cendrier, les sièges, la boîte à gants, le tableau de bord... débarrasse-toi de tous les vieux papiers par terre. C'est alors qu'il pensa : Les ordinateurs. Merde. Tout portait ses empreintes à l'entrepôt. S'ils trouvaient la camionnette, ils trouveraient l'entrepôt, et là ses empreintes étaient partout.*

Il continua à essuyer tout en réfléchissant. Il termina l'intérieur, descendit de voiture, repoussa la portière avec le coude et entreprit

d'essuyer l'extérieur. *Ces putains d'ordinateurs.*

Il fit les poignées, les plaques d'immatriculation, passa même un coup sur les essuie-glaces. Il ne touchait jamais au moteur, n'avait jamais soulevé le capot de sa vie ; de ce côté-là, il était paré.

Et l'idée lui vint : *Le feu.*

S'il réussissait à retourner à l'entrepôt, il y avait la solution de l'incendie. Un feu réglerait le problème. Trente litres d'essence, un peu d'huile, et les ordinateurs brûleraient comme du petit bois.

Même dans ce cas, il ne pouvait se permettre de prendre des risques. Il ne parviendrait peut-être pas à tout détruire — or, il suffisait qu'ils trouvent une empreinte, ou deux. Il fallait donc qu'il disparaisse dans la nature pendant quelque temps, ce qui signifiait qu'il devait se débarrasser d'Andi Manette et de la petite. Il n'avait qu'à les jeter dans la citerne, ça ne prendrait qu'une seconde. Il eut un petit pincement à cette idée, pourtant il savait que cela finirait par arriver.

Bon, terminé. Il passa un dernier coup aux poignées des portières, fourra le T-shirt dans sa poche de veste et s'enfonça dans la profondeur des rangées de conteneurs, en quête d'une ouverture qui donnerait sur les rails.

Avec son blouson foncé et son jean, il était quasiment invisible dans le dépôt du chemin de fer. Il commença à avancer dans l'obscurité, une main tendue devant lui pour conserver son équilibre, tâtant le terrain accidenté du bout du pied. Dans son dos, du côté du silo, un chien aboya. Puis un autre.

Un capitaine de patrouille arriva au moment où Lucas allait fracturer la fenêtre de la camionnette. Il prit un pavé de pierre pour briser la vitre, passa la main par l'ouverture et releva le loquet. À côté de lui, Haywood essayait de voir à travers la vitre crasseuse.

« Du papier », grommela Lucas quand ils ouvrirent la portière. Une planche à pince gisait sur le sol, côté passager. Il la ramassa. Un bloc de papier rose y était attaché, à l'en-tête de « Carmody Foods ».

« Vous l'avez ? » demanda le capitaine en approchant. Lucas secoua la tête en fronçant les sourcils : « J'ai l'impression que ce truc appartient au secteur... on devrait vérifier, mais je crois qu'il vaut mieux chercher une autre camionnette. Elle est forcément ici, je l'ai vue revenir par là. »

Le capitaine contourna la camionnette par l'avant, l'examina un instant et déclara : « Le moteur est froid.

— Donc ce n'est pas celle-là », conclut Lucas. Il lança la planche à

pince à l'intérieur. « Allez, Hay, au travail. On va voir les rails.

— Comment voulez-vous procéder, chef? demanda le capitaine. C'est vous qui avez lancé l'alerte.

— À vous de décider. Vous connaissez ce genre de choses mieux que moi. Dites simplement à vos gars que Haywood et moi rôdons dans le coin.

— Comme vous voudrez. » Le capitaine s'éloigna au pas de course et appela quelqu'un. Ils entendirent une voiture K9 approcher et, une seconde plus tard, l'hélicoptère ronronna au-dessus de leurs têtes. La cour devant le silo à grain était sombre et menaçante quand ils l'avaient traversée quelques instants auparavant. Maintenant, elle était illuminée de tous côtés et même du ciel, d'où l'hélicoptère braquait un projecteur. Quelques parties demeuraient dans l'ombre, mais il restait de moins en moins d'endroits où se cacher.

« Il y avait un élévateur à Stillwater, n'est-ce pas ? Là où vous avez retrouvé le corps pendu de la fille ? demanda Haywood en tendant le cou pour examiner l'élévateur au-dessus d'eux. Je me demande s'il y a un lien...

— Cela ne me semble pas... raisonnable. Ce doit être une coïncidence, dit Lucas.

— Et vous ne croyez pas aux coïncidences...

— Sauf quand elles se produisent», répondit Lucas. Ils marchaient derrière un maître-chien qui tenait un berger allemand en laisse. Le policier et son chien allèrent inspecter l'arrière de l'élévateur. Haywood demanda : « Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Lucas regarda autour de lui. Il y avait quelques bâtiments — cabanes d'aiguillage et immenses élévateurs — du côté des rails où ils se trouvaient, et davantage encore de l'autre côté. Un autre groupe d'élévateurs se détachait à l'ouest. « Je ne pense pas qu'il se cache. S'il en a l'occasion, il essaiera de s'enfuir. Il n'y a pas de camionnette, et tous ces petits chemins latéraux vont vers l'est. Il a dû en prendre un, qu'il suivra le plus longtemps possible.

— Des escadrons étaient positionnés sur la passerelle 280 avant qu'il ait pu arriver ici.

— C'est vrai. Il est donc entre ici et là-bas. » Ils entendirent d'abord la pulsation, puis ils virent les feux de l'hélicoptère qui s'approchait. Un projecteur éclaira les rails derrière eux, et l'hélico rugit au-dessus de leurs têtes. « Allons par là... suivons les lumières. »

Mail décida de traverser les rails : il y avait moins d'agitation de

l'autre côté, et, à la faveur de l'éclairage fourni par les voitures de police, il voyait maintenant des rangées de maisons sombres et de jardinets se détacher dans le fond. Une fois là-bas, il lui serait facile de filer.

Il s'élança, faillit se faire surprendre par un projecteur : ils arrivaient plus vite qu'on ne s'y attendait. Il se jeta à plat ventre en cachant ses mains.

Le faisceau de lumière ne s'attarda pas. Mail se mit à croupetons, reprit sa course, et le projecteur revint sur lui. Il se coucha de nouveau. La fois suivante, il ne prit pas la peine de se relever. Il franchit le rail à quatre pattes, redescendit le long du ballast, gravit le suivant, franchit un deuxième rail. Les cailloux lui mordaient les paumes, mais il n'était pas vraiment blessé, seulement égratigné.

Il avait traversé la moitié du dépôt quand l'hélicoptère apparut. Le faisceau qu'il projetait avait une envergure de près de cinq mètres. Mail le regarda venir et comprit que, s'il était pris dans ce projecteur, il était foutu.

Il se leva et courut, tomba, se releva et repartit en courant, tête baissée. Le projecteur que la police orientait du haut de la passerelle le survola, poursuivit son chemin, celui de l'hélicoptère se rapprocha de lui, mais en opérant des allers et retours le long des rails. Une petite cabane se dessina vaguement devant lui, il plongea dans l'herbe et alla la heurter durement en roulant sur lui-même au moment où le faisceau du projecteur brûlait au-dessus de sa tête.

Il eut beau enfouir son visage dans le sol, la lumière puissante traversa l'herbe et l'éblouit. Puis passa son chemin.

Il redressa la tête et vit l'hélicoptère s'éloigner lentement, en zigzaguant, vers la passerelle. Il se releva et reprit sa course.

Une voiture de police, tous gyrophares flashants, traversa l'espace de l'autre côté des rails, mais à l'ouest d'où il se trouvait. Il courait vers une sorte de bâtiment commercial entouré d'arbres. Il dévia sa course tout en le gardant dans sa ligne de mire, afin de pouvoir se cacher dans les taillis. Le projecteur des flics de la passerelle balaya l'espace au-dessus de lui, et il se coucha de nouveau. Une seconde plus tard, la lumière revint, le harcelant. Quand elle s'écarta en direction des rails, il franchit les derniers mètres qui le séparaient des arbres.

Et se trouva bloqué par l'eau.

« No-o-on ! » cria-t-il à voix haute. Pas de répit.

Il était dans un parc public, avec un étang au milieu. La lumière réapparut; il se mit à quatre pattes, rampa jusqu'à l'eau. Ses mains

glissaient sur l'herbe. Une odeur fétide monta jusqu'à lui. Qu'était-ce donc ? Il ignorait dans quoi il rampait; en tout cas, c'était glissant. Puis quelque chose bougea sur sa droite. Il réalisa que c'était un canard. Il était en train de ramper dans des fientes de canard. La lumière revint, et il s'aplatit dedans, se laissant ensuite glisser sur le bord, puis dans l'eau froide. C'est alors qu'il entendit crier dans son dos.

Les jumelles à infrarouges étaient inutilisables. Elles étaient parfaites sous une lumière faible mais stable, or le faisceau des projecteurs perturbait les capteurs. Haywood s'en débarrassa.

« Par ici, fit Lucas. Là-bas, dans ces conteneurs. » Ils coururent le long du rail, furent aussitôt épinglés et éblouis par les projecteurs de la passerelle. Lucas prit la radio et fit signe de les écarter.

« On n'y voit rien, bordel, se plaignit Haywood. Je n'avais jamais été de l'autre côté de ces saloperies de projos. »

Lucas entra dans un passage ménagé entre deux conteneurs, découvrit une deuxième rangée séparée par une travée. Il faisait noir comme dans un four.

« S'il est là-dedans avec une arme, dit Haywood, c'est du suicide d'y aller.

— Vous avez raison. » Lucas appela l'hélico par radio. « Vous pouvez revenir en direction du silo? Il y a une double rangée de conteneurs. Il faudrait orienter la lumière juste au milieu. »

Le pilote prit une minute pour se mettre dans l'axe et plana au-dessus d'eux. Le souffle puissant des rotors les assourdit tandis qu'ils remontaient l'allée. À une centaine de pas de l'extrémité, Lucas entrevit le reflet d'un chrome dans un trou de la paroi de conteneurs. Il cria « Ouah ! » dans la radio, prit Haywood par le bras et s'exclama : « Voilà la camionnette, voilà la camionnette ! »

Haywood partit à droite, Lucas à gauche. L'hélicoptère évolua, trouva le trou, braqua le projecteur dessus.

Les flics patrouillaient dans le voisinage, les lumières s'allumaient partout. Mail entendit leurs voix à distance, saisit une phrase, une femme criant à un voisin : « C'est le gaz? Est-ce que c'est le gaz ? » et la réponse : « Ils sont en train de traquer un cinglé. »

Mail traversa la mare en pataugeant, atteignit un tertre boueux où un saule pleureur se penchait au-dessus de l'eau. Une demi-douzaine de canards, réveillés, se mirent à cancaner. « Allez vous faire foutre...

» siffla-t-il, et il sortit de l'eau. Les canards s'envolèrent dans un fracas d'ailes, cancanant de plus belle.

Seigneur, si quelqu'un entend ça...

Il remonta la berge à plat ventre, frissonnant (il faisait carrément froid, maintenant), et s'apprêtait à gagner le couvert des arbres quand il entendit les policiers approcher, signalés par une ligne tremblante de lampes électriques. Il regarda autour de lui, se retourna vers l'eau et y entra de nouveau, à contrecœur, la tête en dessous du niveau du talus où s'inclinait le saule.

L'eau, glaciale, ne faisait pas un mètre de profondeur; il sentait pourtant qu'elle voulait l'entraîner. Tâtonnant le long de la rive, il empoigna une racine de saule et s'en servit pour se rétablir, reprendre son équilibre. Il se tourna vers le bord et tira le blouson foncé sur sa tête.

«Il doit respirer à travers une paille, dit un flic, une voix jeune, assez éloignée.

— Ouais, comme si tu parlais avec ton cul, répliqua un autre, également jeune. Bon Dieu, c'est plein de merde d'oie ici.

— De la merde de canard, corrigea le premier, un petit gars de la campagne. La merde d'oie est plus grosse. Ça ressemble à un cigare.

— Chouette, on a un expert en merde, lança une troisième voix.

— Quelqu'un devrait donner des coups de pied dans ces buissons...

— J'y vais...?»

Mail baissa la tête quand les pas se rapprochèrent. Puis le flic se mit à shooter dans les buissons au-dessus de lui. Il descendit même jusqu'au saule pleureur. Mail aurait pu sortir un bras de l'eau et lui attraper la jambe. Mais le flic se contenta de diriger brièvement sa lampe vers la mare et rejoignit les autres en disant « Rien par ici ».

Mail était du même côté de la mare que les flics. Quand ils repartirent, il la traversa de nouveau et remonta sur le bord, ramassant un supplément de fientes de canard. Il ne pouvait plus contrôler les tremblements de son corps. Jamais il n'avait eu aussi froid. Il rampa devant lui, vers l'angle du bâtiment commercial, se coupant les mains sur les cailloux. Il s'engouffra dans un taillis, s'arrêta, ramena les jambes sous lui et essaya de cesser de trembler. D'une main, il rejeta en arrière les cheveux qui pendaient sur son front. Il sentait la merde de canard.

De l'autre côté des rails, l'hélicoptère s'était mis à faire du surplace, et trois voitures de police suivaient en cahotant la rangée de conteneurs.

« Ils l'ont trouvée », dit-il à voix haute. Ils avaient déjà repéré sa putain de camionnette. Les aboiements reprirent de plus belle. Est-ce qu'ils le poursuivaient avec des chiens ? Non !

D'autres chiens s'étaient mis à aboyer dans le voisinage, excités par tous ces flics qui marchaient partout. Il fallait qu'il bouge. Qu'il sorte de là. Il retraversa les buissons en rampant, se releva et regarda alentour. Les flics semblaient avoir délimité un périmètre, qu'ils étaient maintenant plus nombreux à quadriller. À un moment ou un autre, il faudrait qu'il franchisse la limite.

Il pensa : *L'égout.*

Et rejeta l'idée. Il ne connaissait rien aux égouts.

S'il s'engageait là-dedans, il finirait probablement par y mourir. Et puis, l'idée des parois d'un égout se refermant sur lui...

Il avait toujours été claustrophobe, c'était une des raisons pour lesquelles il n'était jamais retourné à l'hôpital. Là-bas, ils ne perdaient pas de temps à vous taper dessus. Ils savaient comment vous châtier efficacement. Sa claustrophobie s'était révélée au début de son séjour, et ils l'avaient introduit dans la Chambre paisible...

Quasiment accroupi, Mail traversa une allée et escalada la petite clôture qui protégeait le premier jardin. À peine celui-ci franchi, il courut derrière la maison, où plusieurs lumières étaient allumées, longea une rangée de buissons de reines-des-prés, enjamba une clôture de fil de fer, traversa le deuxième jardin, gravit encore une clôture. Après le jardin suivant, parvenu devant la clôture, il entendit le chien. Un énorme chien, qui aboyait dans la nuit, au fond. Prendre le risque ? Le chien le sentit en même temps qu'il l'entendait, se retourna et fonça en montrant les dents et en bavant vers la clôture où il se dissimulait. Une grosse masse noire et marron, (tes dents blanches dignes d'un tigre. Pas question.

Mail rebroussa chemin, escalada une nouvelle fois une clôture et tourna à gauche, espérant trouver une autre issue.

Une voiture de flics passa en un éclair à côté de lui, gyrophares allumés. Des chiens aboyaient partout, en un chœur infernal. Cela pouvait durer longtemps...

Lucas communiqua le numéro d'immatriculation de la camionnette et celui du châssis. Trente secondes plus tard, la radio lui répondit : « Lucas, on « une adresse à Eagan. »

Les ressorts du matelas étaient trop souples pour constituer des armes efficaces. Elles avaient espéré obtenir l'équivalent d'un pic à glace, mais les ressorts refusaient de se laisser complètement dérouler. Quand on les appuyait contre quelque chose de résistant, ils pliaient.

Faute de pics à glace, les ressorts leur fournissaient tout de même deux grosses aiguilles de huit centimètres de long, aiguisées contre le granit du mur.

Grace monta sur le Porta-Potti et s'évertua à dégager le clou. « Ça marche beaucoup mieux qu'avant », observa-t-elle.

Elle s'escrima pendant une dizaine de minutes, puis Andi prit le relais, et ainsi de suite. C'est Grace qui réussit enfin à le dégager. Elle le sentit branler sous le ressort-aiguille et l'attrapa entre pouce et index. Q tourna sous ses doigts. Elle assura sa prise, tira, le sentit tourner encore.

Haletante, elle dit : « Maman, ça y est, il va sortir. » Et elle l'arracha, comme une dent.

Andi porta un index à ses lèvres. « Écoute. »

Grace se figea. Elles tendirent l'oreille. Q n'y avait ni bruit sourd, ni pas au-dessus de leurs têtes. « Je

croyais pourtant avoir entendu quelque chose, fit Andi.

— Je me demande où il est. » Grace lança un coup d'œil inquiet à la porte. Cela faisait longtemps que Mail était parti.

« Je ne sais pas. On a juste besoin d'un peu plus de temps. »

Andi prit le clou, s'assit sur le matelas, et entreprit de l'affûter sur un morceau de granit. Le clou laissait d'infimes éraflures sur la roche, en réalité de minuscules copeaux de métal. « La prochaine fois qu'il vient, il faut le faire, dit-elle. Sinon, il va finir par me tuer. Et quand il m'aura tuée, il te tuera.

— Oui », acquiesça Grace en opinant de la tête. Elle y avait déjà pensé.

Andi interrompit son geste pour regarder sa fille. Grace avait perdu cinq kilos. Ses cheveux étaient collés en paquets, comme des cordes. La chair de son visage était cireuse, presque transparente, et

ses bras n tremblaient quand elle se tenait debout. Sa robe était déchirée, sale, en lambeaux. Elle ressemblait, songea Andi, à une déportée dans un camp de concentration nazi.

« Donc, on y va. » Elle se remit à affûter le clou, puis le tourna entre ses mains. La rouille était partie de l'extrémité, et la pointe, maintenant effilée comme celle d'une aiguille.

« Il faut qu'on prévoie un... scénario pour l'attaquer », poursuivit Andi. Grace était assise à l'extrémité du matelas, les genoux repliés sous le menton. Elle avait un hématome à l'avant-bras. D'où venait-il? Mail ne l'avait pas touchée, pas encore, mais les deux dernières fois qu'il avait violenté Andi il n'avait même pas pris la peine de se rhabiller avant de la pousser dans la cellule. C'était un effet de scène à l'intention de Grace. Tôt ou tard, ce serait son tour...

L'index sur les lèvres, elle murmura : « Écoute. »

Il n'y avait rien. Grace chuchota : « Quoi ?

— J'ai cru l'entendre.

— Je n'ai rien entendu », dit Grace.

Elles restèrent un long moment à l'écoute, tendues, muettes de peur. Mais personne ne vint. Finalement, Andi se remit à affûter le clou, et l'on ne distingua plus, dans leur trou, que le *zzzt zzzt zzzt* grinçant du métal sur la roche.

Elle travaillait en pensant à Mail. Cela faisait presque cinq jours qu'elles étaient dans cette cellule. Il l'avait violée... elle ne savait combien de fois, vingt sans doute. Vingt? Tant que ça?

Elle le pensait.

Elle continua à aiguiser le clou, se disant à chaque coup : *Pour John Mail, pour John Mail...*

29

Lucas et Haywood passèrent devant l'immeuble de Lucas à cent dix à l'heure. Sloan se trouvait toujours sur les lieux, au centre d'un cercle de policiers en civil; une ambulance avait emmené Ricky. Ils s'engagèrent à toute allure sur la route 280, prirent l'autoroute I-35E, traversèrent Saint Paul en continuant vers le sud, Haywood cramponné à sa ceinture de sécurité. Trois voitures fonçaient dans leur sillage, toutes lumières allumées. Le policier chargé d'assurer la liaison depuis le siège annonça : « Ceux d'Eagan sont prévenus. Ils sollicitent un mandat de perquisition en ce moment, il devraient l'avoir quand vous arriverez.

— Branchez-moi sur eux et dites-leur de nous guider jusque là-bas. »

Les indications envoyées par Eagan sortaient en rafales de la radio, et ils franchirent le Mississippi comme un vol d'oiseaux à gros cul, bondirent sur Yankee Doodle Road, coupèrent les gyrophares et bifurquèrent vers l'est.

« Les voilà », dit Haywood. Il s'agrippait d'une main à sa ceinture de sécurité et, de l'autre, se retenait au tableau de bord. Plus bas, dans une vallée peu encaissée, deux voitures de police et une berline grise étaient alignées le long du trottoir. Lucas s'arrêta près de la berline et sauta à terre. Un homme en costume contourna le capot en hâte.

« Commissaire Davenport ? Danny Carlton. Je suis le chef ici. » Carlton était jeune, roux et bouclé, le teint rose. « Nous avons bien un mandat, mais je ne pense pas que vous serez content.

— Ah oui ? »

Carlton désigna la route à l'endroit où elle remontait sur l'autre versant de la vallée. « L'endroit que vous cherchez est juste là-haut. Mais c'est un de ces entrepôts privés. Vous savez, l'équivalent de deux cents garages en location.

— Merde, dit Lucas en secouant la tête : ça ne collait pas. Il faut qu'on aille vérifier. On n'a pas droit à l'erreur. »

L'entrepôt était un agglomérat de parallélépipèdes en béton à un étage dont la longueur était percée de vingt portes de garage blanches.

L'ensemble était entouré d'une clôture de grillage de deux mètres cinquante de haut, coiffée de barbelés. Une petite guérite bleue jouxtait la seule grille d'entrée ménagée dans le périmètre. Un homme âgé, pâle et soucieux, les accueillit à la grille. Il tenait un .38 qui avait l'air encore plus vieux que lui.

« Pas de problème, fit-il après avoir examiné le mandat. Roses, c'est le cinquante-sept.

— Vous l'avez vu? demanda Lucas.

— Il n'est pas passé, pas ce soir. »

Lucas lui montra un exemplaire du portrait de Mail vieilli par les soins de l'ordinateur. «C'est lui ? »

Le gardien inclina la feuille sous la lumière, releva la tête pour ajuster l'angle de ses lunettes à double foyer, fit une moue en avançant la lèvre inférieure, haussa les sourcils et lui rendit le portrait. « C'est lui. C'est lui tout craché. »

La porte du garage était fermée par un cadenas, mais, avec ses pinces, l'un des flics d'Eagan fit sauter l'anneau. Lucas dégagea le cadenas et, aidé d'un autre flic, souleva la porte.

« Des ordinateurs », dit Haywood.

Il actionna l'interrupteur. La pièce était remplie de tables, sur lesquelles s'empilaient les ordinateurs, des dizaines de boîtes beiges et de moniteurs aux écrans gris maussade. Sous les tables, il y avait des paniers en plastique remplis d'accessoires — lecteurs de disquettes, modems, cartes son et cartes couleur, une souris entortillée dans son cordon, tout un fatras d'engins électroniques.

Mais rien d'humain.

Un bureau et une vieille caisse enregistreuse étaient poussés sur la gauche. Lucas s'approcha du bureau, ouvrit un tiroir. Du papier ordinaire, un stylo-bille. Il en tira un autre, trouva des étiquettes autocollantes, un stylo à encre indélébile dépouillé de son capuchon, un bloc-notes jaune couvert de poussière. Le tiroir du milieu renfermait un autre stylo et trois bandes dessinées X-Men recouvertes de jaquettes en plastique.

« Mettez cet endroit en pièces, ordonna Lucas aux flics de Minneapolis qui se tenaient derrière lui. N'importe quel bout de papier, n'importe quel détail qui pourrait nous conduire à ce type. Chèques, reçus, numéros de cartes de crédit, factures, tout quoi. »

Le chef de la police d'Eagan alluma une cigarette et regarda autour

de lui : « C'est bien lui, hein ?

— Oui, c'est bien lui.

— Je me demande où *elles* sont.

— Moi aussi », fit Lucas.

Il sortit et releva la tête. Le flic d'Eagan crut un instant qu'il flairait le vent. « Je parie qu'elles sont tout près — je parie que cet entrepôt est à proximité de sa maison. Bon sang, on est tout près. »

Le gardien, poussé par la curiosité, les avait rejoints mais, ne voyant rien de spectaculaire, repartit en trottant vers sa loge. Lucas lui emboîta le pas.

« Hé, un instant ! »

Le gardien se retourna.

« Quoi ?

— Ce type, vous le voyiez aller et venir, mais est-ce qu'il passait du temps à l'intérieur, quelquefois ? »

Le gardien tourna lentement la tête à gauche, puis à droite, comme s'il craignait d'être entendu, « Il tient boutique ici les week-ends. Il y a un tas de jeunes chevelus qui se pointent.

— Boutique ? »

Le chef d'Eagan était arrivé derrière lui. « C'est illégal mais ça se voit de plus en plus souvent, ces temps-ci. Des magasins à temps partiel, personne ne déclare rien à personne, pas d'impôts. Ils appellent ça marché aux puces ou ventes de garage, mais vous savez bien que c'est autre chose.

— Est-ce qu'il a des employés? Des gens qui travaillent régulièrement pour lui ? »

Le gardien se frotta doucement les lèvres avec l'index et le majeur, réfléchit, se gratta les fesses de l'autre main, et finit par secouer la tête. « Celui-ci, non. Mais le type de... euh, l'espace voisin, il vend des tondeuses à gazon et des débroussailleuses, ce genre de trucs. Il aurait peut-être une idée.

— Où est-il?

— J'ai une liste. »

Lucas le suivit dans sa guérite. Le type fouilla sous un comptoir et finit par sortir une liste de noms assortis de numéros de téléphone.

« Qu'est-ce qu'il y a en face de Roses? Quel numéro ? »

Le vieil homme promena un index tremblotant le long de la

colonne, s'arrêta devant Roses, suivit la ligne et tomba sur un espace blanc. « Il n'y en a pas. Ça devrait, pourtant.

— Donnez-moi le nom de l'autre, celui des tondeuses à gazon. »

Le flic n'allait pas partir.

Couché dans un buisson à une dizaine de mètres de lui, Mail l'observait. Le flic vérifia son fusil, une fois, puis deux, joua avec, éjectant une cartouche, l'attrapant en l'air, la remettant en place tout en fredonnant. Il parla deux ou trois fois dans sa radio, fit les cent pas et, après avoir regardé rapidement autour de lui, il s'approcha d'un érable et urina.

Mais il ne s'éloignait pas. Il traînait de-ci, de-là, regardait les voitures passer au bout du pâté de maisons, faisait tourner son fusil comme si c'était une matraque. Il siffla un bout d'une chanson de Paul Simon.

Le flic était posté au point le plus fragile du périmètre de surveillance, là où, avant de repartir tout droit, la rue dessinait un drôle de petit tournant comme pour contourner un obstacle. Le tournant avait pour effet de modifier les angles et l'alignement des pelouses suivantes.

Si seulement Mail avait pu traverser à cet endroit. 0 envisagea d'utiliser son .45, mais si le flic luttait pour le désarmer ou, tentant de sortir son arme, le forçait à tirer, alors là ce serait la fin. S'il voulait se débarrasser de lui, ce devait être d'une manière «lapide, silencieuse et sûre.

Mail recula, pas à pas, jusqu'à la façade arrière "j'd'une maison, où il se mit à quatre pattes. Il ne voyait pas grand-chose, mais il parvenait à distinguer la forme sombre d'une sorte de cabanon de jardin. Il trotta jusque-là, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, ouvrit la porte et se glissa à l'intérieur. '

Et se sentit aussitôt en sécurité avec un toit au-dessus de la tête. Personne ne pouvait le voir, aucune lumière ne pouvait l'atteindre. La cabane, remplie d'outils de jardinage, sentait les feuilles mortes et le vieux mélange d'essence. Tâtonnant dans l'obscurité, il tomba sur des râpeaux, une binette, une pelle. Il aurait pu essayer avec la pelle mais c'était risqué, et il chercha autre chose à tâtons. Il trouva un morceau de bois de charpente, réfléchit, et décida que la pelle ferait mieux l'affaire. Poursuivant son exploration, il mit la main sur deux pelles à neige, une paire de cisailles pour les haies, effleura un bidon d'essence dont il sentit l'odeur sur ses doigts ; et enfin, dans un recoin, il trouva un manche de bêche.

Le manche était brisé juste à l'endroit où il y avait eu la bêche. Il le soupesa, fit un petit geste sec, comme s'il abattait un couperet. Parfait. Voilà qui ferait l'affaire.

Il ne voulait pas ressortir, mais il le fallait. *Il se* glissa dehors, se faufila jusqu'au coin, longea le côté de la maison et regagna le taillis d'où il avait observé le flic. Lequel était toujours à son poste. Il avait enlevé sa casquette et se grattait la tête. Puis il se recoiffa, dit quelque chose dans sa radio, écouta la réponse et recommença à siffler l'air de Paul Simon.

Comme s'il n'arrivait pas à se le sortir de la tête, pensa Mail.

Le flic se détourna, regardant à l'opposé de Mail, *et s'éloigna* vers l'érable contre lequel il avait précédemment pissé. Mail se tendit et, quand la tête du flic disparut derrière l'arbre, se releva et avança lentement, puis plus vite lorsqu'il réapparut, lui tournant toujours le dos.

Cependant, le flic l'entendit approcher.

Quand Mail ne fut plus qu'à dix pas, le policier tressaillit et tourna la tête, bouche bée. Même le plus lent des hommes est capable de franchir dix pas en une petite fraction de seconde, et Mail le frappa avec le manche de la bêche, le fragment de fer s'enfonçant dans le front du policier en produisant un son d'écrasement mou.

L'homme s'effondra, et son fusil alla voltiger sur le trottoir avec un bruit de casserole. Mail laissa tomber le manche de bêche, prit le policier sous les aisselles et le traîna entre les deux maisons. En quelques secondes, il lui subtilisa son blouson, sa casquette et son étui. Le jean sombre qu'il portait passerait facilement pour un pantalon d'uniforme. L'étui à pistolet était lourd et encombrant. Il eut du mal à le passer.

Le policier marmonna quelque chose. Mail baissa les yeux vers lui, le poussa du pied, pour voir. La tête du flic roula de l'autre côté, molle, lâche.

« Crève, connard. » Et Mail s'éloigna sur le trottoir en coiffant la casquette. Trop petite, elle était bizarrement perchée au sommet de son crâne. Mais ça irait. Il ramassa le fusil, traversa la rue, marcha entre une maison sans lumière et une autre, éclairée, et se remit à courir.

Dans la maison obscure, un homme qui buvait du café debout dans sa cuisine le vit passer. Le regarda franchir la palissade et n'identifia pas l'uniforme de policier. Il ne vit que les mouvements d'un homme

qui courait. Il traversa en hâte sa maison pour prévenir le flic posté devant la façade. Mais celui-ci avait disparu.

« L'homme, qui avait froid vêtu de ses seuls sous-vêtements, sortit sur son perron et ramassa le journal.

Dans la lumière ténue de l'aube naissante, il aperçut sur le trottoir quelque chose qui ressemblait à un fusil... et autre chose, un peu plus loin. Où était ce policier?

L'homme examina tout autour de lui et traversa la rue en courant. Ce qu'il avait pris pour un fusil n'était qu'un manche de bêche. Il secoua la tête et tourna les talons pour rentrer chez lui. C'est alors que l'autre objet retint son attention. Une radio de police.

Le policier à terre poussa un grognement et l'homme en T-shirt demanda : « Qu'est-ce que c'est? Qui est là? »

Ils avaient trouvé une épaisse liasse de sorties d'imprimante, que Lucas et Haywood étaient en train d'éplucher page par page, à la recherche du moindre indice. Ils levèrent les yeux en entendant les pas précipités. Le chef de la police d'Eagan apparut, agrippant le chambranle de la porte pour freiner sa course.

« Lucas, vous feriez mieux de venir. Ils ont un gros problème là-bas.

— Continuez de lire ça, dit Lucas à Haywood, et il fonça vers sa voiture. Que s'est-il passé?

— Je crois que votre type a tué un policier. Et il se peut qu'il soit sorti de votre péri *mètre*.

— Quel fils de pute ! »

En arrivant à la voiture, Lucas demanda : « Avez-vous parlé à MacElroy? » C'était celui qui vendait des tondeuses à gazon.

« On l'interroge en ce moment. »

Lucas prit la radio et appela le central. Le coordinateur l'informa que le policier était encore en vie. « C'est Larry White, le fils de Bob White. Il est dans un sale état, votre type l'a frappé avec un genre de tuyau. Ils l'emmènent à Ramsey.

— Bon sang! Et Mail? Il a filé?

— Pas forcément. Un habitant du voisinage a appelé le 911 quelques minutes après l'agression de White. Ils ont redéployé le périmètre de sécurité en prenant la maison du type comme centre. Normalement, il devrait encore être à l'intérieur.

— D'accord. J'y vais immédiatement. Appelez Roux et Lester, dites-leur qu'on doit se parler.

— Ils sont partis à Ramsey. Tous les deux, avec Gemmons. » Clemmons dirigeait la section des agents en tenue.

« Ils ont un contact radio ?

— Oui.

— Dites-leur de m'attendre. »

Mail réussit à franchir le nouveau périmètre, mais de justesse. Une fois sorti de la limite précédente, il longea deux pâtés de maisons sans se faire voir, puis courut simplement le long d'une allée obscure, trébuchant de temps en temps sur le sol inégal. Il courait depuis une minute, peut-être une minute et demie, quand il entendit les sirènes hurler dans son dos. Bon Dieu, ils avaient trouvé le flic ! Il courut de plus belle.

Une minute plus tard, une voiture de police passa devant lui, tous gyrophares allumés, dans une rue transversale, mais elle ne s'arrêta pas. Mail ralentit légèrement l'allure. Il respirait avec difficulté, le fusil à la main, la casquette perchée trop haut sur son crâne.

Au bout de l'allée, il se rapprocha de la rue avec les plus grandes précautions. Non loin de là, la voiture de police déposa deux agents de patrouille. Ils se penchèrent vers la fenêtre, écoutant avec attention ce que disait le conducteur, ou la radio. Mail inspira à fond, fit deux pas rapides qui l'amènèrent derrière une voiture, puis un autre pour atteindre un érable. Les flics parlaient toujours. Mail inspira encore une fois et traversa la rue d'un pas accéléré pour se cacher derrière un érable sur le trottoir d'en face.

Puis il attendit. Mais les flics ne l'avaient pas vu.

Sans cesser de les surveiller, il recula vers une allée en veillant à rester caché par l'arbre. Quand il l'atteignit, il fit volte-face et détaleta toutes jambes. Un chien aboya, et Mail courut plus vite. Les aboiements du chien redoublèrent. Néanmoins, comme ça aboyait partout en même temps, personne ne vint voir ce qui se passait.

Mail demeura dans l'allée jusqu'à ce que le chien se taise, puis marcha dans la rue et s'engouffra dans l'allée suivante. Les sirènes semblaient plus distantes, et il ne distinguait plus de lumières. En revanche, il voyait les maisons se détacher sur le ciel. L'aube approchait, et les voitures allaient commencer à circuler.

Il serait plus visible, et il y aurait plus de monde dans les rues.

Il lui fallait un véhicule.

Un chirurgien en pyjama de bloc traînait, sans but, devant la sortie de la salle d'urgences, un masque pendant sur sa poitrine, sa toque de papier stérilisé posée de travers sur son crâne. Tête rentrée dans les épaules pour lutter contre le courant d'air froid, il fumait une cigarette.

« C'est vous qui avez opéré le jeune White ? » demanda Lucas en appuyant sur le bouton d'ouverture de la porte. Le chirurgien secoua la tête. « Ils sont encore dessus. »

De l'autre côté, Lester parlait à deux agents de la police de Minneapolis, pendant que Roux affrontait Bob White, le père du blessé, et la mère, dont Lucas avait oublié le nom. En revanche, il se rappelait qu'elle aimait les chapeaux, même si ce matin-là elle était tête nue et serrait un mouchoir blanc comme s'il s'agissait d'une rampe de sécurité. Lucas s'approcha d'eux et inclina la tête. « Bob, madame White... Comment va-t-il ? »

— Sa tête est salement touchée, dit White, mais c'est un dur. »

Lucas ne connaissait pas le fils, mais il avait l'impression qu'il était un peu terne; pas mauvais garçon, au demeurant. « Oui, c'est vrai. Et pour les traumatismes crâniens, il n'y a pas de meilleur endroit dans tout le pays. Il va s'en sortir. »

Mme White porta le mouchoir à son visage et se mit à trembler. Son mari se tourna vers elle. Lucas regarda Roux et fit un léger signe de tête en direction de la porte. Elle lui répondit par un hochement quasi imperceptible et leva la main à l'intention d'un prêtre qui parlait à un flic de Saint Paul. Le prêtre s'écarta de son interlocuteur, et Roux vint lui dire à voix basse : « Je pense que Mme White aurait besoin d'un peu de soutien... »

Lester les rejoignit, et Roux alluma une cigarette dès qu'ils eurent franchi le seuil. Le chirurgien en entama une de son côté, frappa le sol de ses pieds et dit : « On caille. »

Roux, Lester et Lucas marchèrent jusqu'au bout de l'allée, Roux tirant sur sa cigarette, et Lucas leur racontant l'histoire du dépôt d'ordinateurs de Mail. Ayant terminé, il ajouta : « Jusqu'ici, on ne pouvait diffuser son portrait de crainte de le provoquer. Maintenant, il sait que nous sommes tout près, et, c'est inévitable, il va les tuer. Il

faut qu'on diffuse ce portrait sur toutes les antennes.

— Comment savez-vous qu'il va les tuer? demanda Roux.

— Je le sais. Ça fait longtemps qu'il les tient. Cette chasse à l'homme va l'avoir cassé comme un gros œuf. Et il est intelligent. Il sait que nous avons la camionnette, que nous parviendrons bientôt au dépôt d'ordinateurs, que nous relèverons ses empreintes et que nous finirons par l'identifier comme John Mail. Il va déduire tout ça, s'il ne l'a déjà fait. » Lucas désigna l'hôpital. « Le flic avait un fusil, et Mail s'est attaqué à lui avec un gourdin. Il est en train de déjeuner.

— Très bien, dit Roux en acquiesçant de la tête.

Nous pouvons avoir la photo prête dans vingt minutes. Elle passera aux informations du matin sur toutes les chaînes.

— Demandez aux types de la télé de montrer les photos en début de journal, de dire à tout le monde de passer le mot autour de soi, et de les montrer de nouveau quelques minutes plus tard. Autant de fois qu'il sera possible. Flattez-les, dites-leur que si la télévision ne peut pas retrouver ce type, Andi Manette va mourir, et ses filles aussi. Ça va les inciter à mettre la gomme.

— On a combien de temps ?

— Quasiment rien. Pas de temps du tout. Si nous ne retrouvons pas Mme Manette dans les heures qui viennent, ça sera terminé.

— Sauf s'il est encore dans le périmètre, fit observer Lester. Les types qui sont là-haut disent que c'est possible.

— Oui. Il faut resserrer les mailles du filet. Je vais aller faire un tour pour voir s'il y a des chances qu'il soit encore à l'intérieur.

— Y a-t-il autre chose? demanda Roux. N'importe quoi ? »

Lucas hésita. « Oui, deux. La première, et je suis prêt à parier dessus, c'est que l'endroit où il les séquestre se trouve à quelques kilomètres de l'entrepôt d'ordinateurs. C'est de là que provenaient ses coups de téléphone quand on essayait de situer son cellulaire. Je pense qu'on devrait rameuter tous les agents qui ont une arme — patrouilles d'autoroute, gendarmes, tout le monde — et les envoyer là-bas. Et puis, nous devrions passer toutes les routes au peigne fin. Nous ne sommes pas obligés d'arrêter tout le monde, juste de ralentir la circulation pour inspecter toutes les banquettes arrière et voir si nous repérons quelqu'un qui essaie d'échapper au blocus.

— C'est faisable », constata Roux.

Lucas regarda Lester et dit avec un petit sourire : « Frank, tu pourrais y aller? Faire diffuser cette photo ? »

Le regard de Lester alla de Lucas à Roux et revint sur Lucas: «Qu'y a-t-il? Je ne suis pas censé entendre la suite?

— Pas vraiment, répondit Lucas.

— Très bien, dit Lester en hochant la tête. Je reviens dans une minute. » Et il entra dans le bâtiment.

« Eh bien ? demanda Roux après le départ de Lester.

— Il se peut que je vous appelle dans la matinée pour vous suggérer de... enfin, je veux dire... » Il regarda autour de lui. « De venir ici rendre visite à White. Quelque chose de spontané, sans dire aux gens où vous allez exactement. De façon qu'on ne puisse pas vous contacter pendant un petit moment, pas longtemps, une demi-heure. »

Elle lui lança un regard perçant.

« Qu'avez-vous en tête?

— Préférez-vous commettre un parjure et dire que vous n'étiez pas au courant? demanda Lucas. Parce que vous serez peut-être obligée de le faire. »

Roux fixait Lucas, mais son esprit suivait en même temps une voie parallèle. Finalement, elle céda : « Si c'est la seule façon...

— C'est la seule si vous voulez les récupérer et garder votre boulot.

— Je donnerais n'importe quoi pour qu'on les retrouve, dit Roux. Mais j'espère que vous ne m'appellerez pas.

— Moi aussi. Si j'appelle, ça voudra dire que tout le reste a foiré. »

Mail choisit une maison dont l'arrière était éclairé. De l'allée, il voyait une femme âgée s'affairer dans ce qui devait être la cuisine. Il franchit une clôture grillagée, sauta dans le jardin, guetta un chien éventuel, mais ne vit rien. En passant devant le garage, il regarda par la lucarne. Il y avait une voiture à l'intérieur, une Chevrolet lui sembla-t-il, ni neuve ni vieille. Ça ferait l'affaire.

Il avança jusqu'à la porte arrière de la maison, posa le fusil contre le pilier du porche, sortit son pistolet, vérifia alentour si on ne le surveillait pas des fenêtres, et frappa.

La femme s'approcha de la porte. Elle devait avoir une soixantaine d'années, évalua-t-il, les cheveux gris ramassés en chignon sur la nuque, un visage délicat à peine maquillé. Elle portait une veste et un chemisier de soie. Une représentante, peut-être, ou une secrétaire. Elle vit la casquette de policier, le blouson d'uniforme, ouvrit la porte d'entrée, poussa la porte grillagée et demanda : « Oui ? »

Mail saisit violemment la poignée de la porte-tempête, la poussa d'un coup sec et, avant que la vieille dame ait pu émettre le moindre son, il la projeta en arrière, d'un grand coup du plat de la main en pleine poitrine. Elle s'effondra, et il entra. « Qu'est-ce... ? » demanda-t-elle, et elle tenta de s'éloigner en rampant tout doucement. Il l'enjamba et l'attrapa par la nuque : « Où sont vos clés de voiture ? »

— Ne me faites pas de mal », gémit-elle. Entendant une télévision dans la pièce voisine, Mail tourna la tête pour voir s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison.

« Où sont vos putains de clés ? répéta-t-il en baissant la voix.

— Mon sac, mon sac. » Elle essaya de se dégager de son emprise, grattant le linoléum de ses mains frêles, et il lui serra le cou un peu plus fort. « Où est votre sac ? — Là. Sur la table de la cuisine. » Il tourna la tête et le vit. « Bien. » Il se leva pour prendre du recul et la frappa lourdement à la tête avec la crosse de son pistolet. Elle s'effondra comme une masse, poussa un gémissement, ses pieds tressaillirent deux fois, puis elle s'immobilisa. Mail la contempla quelques secondes et fit rapidement le tour de la maison. Un présentateur de météo aux dents manifestement fausses désignait une photo satellite du secteur des Villes jumelles : « ... consulter les services du lac avec de tels vents, qui pourraient franchir la barre des quarante-cinq kilomètres à l'heure dans l'après-midi... »

Il n'y avait qu'un lit, double, déjà fait, dans la chambre. La photographie en noir et blanc d'un homme revêtu de l'uniforme de la guerre de Corée trônait sur la table de chevet, sous un crucifix. Pas d'inquiétude, il n'y avait personne d'autre.

Il repartit vers la cuisine et s'arrêta net à la vue de sa propre image sur l'écran du téléviseur.

Une femme commentait : « ... John Mail, anciennement interné à l'hôpital psychiatrique. Si vous connaissez cet homme, si vous l'avez vu, contactez la police de Minneapolis au numéro qui apparaît en ce moment sur l'écran. »

Mail était abasourdi. Ils le connaissaient. C'était foutu. Complètement. Mais ils ignoraient où il se trouvait. Et ils n'avaient pas mentionné le nom de LaDoux, ils ne disaient pas qu'ils avaient retrouvé Andi et la petite. Sinon, la télé l'aurait annoncé. Il était donc tranquille, pour un moment en tout cas. Il fallait qu'il parte, et tout de suite.

Ce salaud de Davenport. C'était Davenport qui avait fait ça. Et cette idée le foutait en rage. Ce putain de Davenport, ce n'était pas juste. Il avait plein de gens pour l'aider, lui.

La vieille n'avait pas bougé. Il renversa le contenu du sac sur la table : des clés de voiture et un portefeuille. À l'intérieur, douze dollars.

« Merde. »

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant juste pour flanquer un coup de pied à la vieille : douze putains de dollars. Qu'est-ce qu'on peut faire avec douze putains de dollars? Rien. Le corps roula sur le côté sous l'impact du coup de pied, laissant une traînée de sang sur le lino ; elle saignait de l'oreille.

Mail repartit, franchit la porte d'entrée, ramassa le fusil sous le porche et marcha jusqu'au garage. La porte latérale était fermée et aucune des clés ne fonctionnait. Il contourna le bâtiment et essaya la porte à bascule, du côté de l'allée. Pas mieux. Il revint à la porte latérale, poussa une vitre avec son coude et l'enfonça. Puis il passa la main dans l'ouverture, déverrouilla la porte et entra.

Un bouton de sonnette était fixé à une plaque de bois près de la porte. Mail appuya et la porte à bascule commença à se soulever. Il monta dans la voiture, mit le contact, regarda la jauge. *Merde*. Réservoir vide, ou presque. Soit il prenait le risque de tomber en panne d'essence, soit il cherchait une autre voiture. Enfin, il en restait assez pour sortir du quartier.

Après le départ de Mail, une voisine jeta un coup d'oeil derrière la maison et remarqua : «C'est bizarre.

— Quoi? demanda son mari, qui regardait les dessins humoristiques du journal en mangeant son toast.

— Mary a laissé sa porte de garage ouverte.

— Elle se fait vieille, dit le mari. J'arrangerai ça en allant travailler.

— N'oublie pas.

— Comment veux-tu que j'oublie? demanda l'homme, agacé. C'est juste de l'autre côté de l'allée.

— Tu en serais bien capable. Pourquoi est-ce que tu te rases avec du savon depuis, combien, quatre jours, maintenant?

— Ouais, ouais. Mais enfin, ce n'est pas à moi de faire les courses dans cette famille. »

Ils se disputèrent. Ils se disputaient tout le temps. Dans le feu de la discussion, la femme oublia la curieuse sensation qu'elle avait éprouvée. Quand son mari partit au travail, elle alla s'habiller sans

attendre pour vérifier s'il avait bien refermé la porte du garage de Mary.

L'homme qui avait trouvé le corps de White montra la fenêtre à Lucas. « J'ai vu le type courir et je suis allé tout de suite devant.

— Eh bien, on va refaire le parcours», proposa Lucas. Il consulta sa montre. « Vous partez de derrière et vous marchez jusqu'à la porte. »

Ils sortirent puis longèrent l'allée jusqu'à l'endroit où l'homme avait découvert White.

« Vous avez entendu les voitures de police passer avant ou après l'arrivée de l'ambulance? demanda Lucas.

— Euh, à peu près en même temps. Il y avait des sirènes dans tous les sens. Je me souviens de les avoir entendues, et puis l'ambulance est arrivée. Quatre policiers étaient déjà là, et ils ont envoyé tout le monde à la poursuite de ce type. »

Sloan fut là au moment où Lucas regardait sa montre. « Donc, ça a dû prendre à peu près cinq minutes.

— Je n'ai pas eu l'impression que c'était si long que ça, dit l'homme. Les policiers étaient là en quelques secondes.

— Bon, eh bien, je vous remercie beaucoup, fit Lucas en lui donnant une tape sur l'épaule.

— Pas de quoi. J'espère que je vous ai aidé. »

En s'éloignant avec lui, Sloan dit à Lucas : « Je dois faire de l'administratif après ce temps de service, en attendant qu'ils élucident l'histoire de mon coup de feu.

— Eh bien?

— Ça me fout les boules.

— Ne t'inquiète pas, l'encouragea Lucas. Tu as des témoins plus qu'il n'en faut.

— Ouais. » Sloan n'avait pas l'air rassuré. « Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Je ne sais pas exactement. Ils n'ont pas pu mettre le nouveau périmètre de sécurité en place avant six ou sept minutes. Ils l'ont élargi à huit cents mètres d'ici. Il a très bien pu le franchir avant. Nous n'avons retrouvé aucune trace de lui. Moi, à sa place, je serais passé au travers.

— Cet enfant de salaud a très bien pu entrer chez quelqu'un, admit Sloan en contemplant les rangées de petites maisons anonymes et

proprettes. Et s'y planquer.

— Possible. Mais il est peut-être loin. »

Mail trouva une station-service à prix réduit où il n'y avait ni clients ni, à première vue, de télévision. Il s'arrêta — le fusil, la casquette et le blouson de flic posés sur la banquette arrière — et mit dix dollars d'essence dans le réservoir. Un gamin mangeait des cacahouètes derrière le comptoir, l'air de s'ennuyer ferme. Mail lui tendit le billet de dix dollars de la vieille. Un client s'arrêta devant la pompe au moment où il payait. Mail regagna la voiture en détournant la tête, monta à bord et fila. L'autre client prit de l'essence, approcha de la caisse. « Le type qui vient juste de partir, il ressemblait à celui qu'on nous a montré à la télé.

— Y a pas de télé ici, répondit le gamin d'un air morose. Mon connard de patron ne veut pas. » Il inséra la carte de crédit dans la machine, et le client insista : « N'empêche, il lui ressemblait. » Ensuite, le type partit au travail, où il passa la plus grande partie de la matinée à raconter son histoire.

Mail roula jusqu'à la rue suivante, s'arrêta à un feu rouge, alluma la radio. On parlait de lui. « ... il semblerait qu'il s'agisse d'un interné de longue durée qui a simulé sa propre mort. La police n'a pas encore identifié le corps retrouvé dans la rivière. »

Excellent. Ça lui laissait un peu de temps.

Mais ils mentaient peut-être. Davenport était capable de lui tendre un piège.

Une autre voix dit : *Ça ne change rien. De toute façon, c'est sans issue.* La colère s'empara de lui; il pensa : *Sans issue.*

Une autre voix : *Bien sûr que tu peux...*

Il était malin. Il pouvait aller chez lui, ramasser tout ce qu'il avait en espèces, se débarrasser de Manette et de sa fille, filer dans la campagne, abattre un riche fermier, quelqu'un dont la mort ne serait pas remarquée tout de suite. S'il pouvait garder une voiture pendant quarante-huit heures, il roulerait jusqu'à la côte ouest. Et de là... de là, il pourrait aller partout, n'importe où.

N'importe où. Il sourit, se voyant rouler vers l'ouest, collines de terre rouge au sommet aplati se détachant sur l'horizon, cow-boys. Hollywood.

Au moment où le feu passait au vert, Mail aperçut la cabine téléphonique qui se dressait à côté de la station-service Amoco. Il hésita, mais il avait envie de parler. Et puis merde, ils savaient qui il

était, mais ils ignoraient le nom de LaDoux. Il s'arrêta, inséra une pièce et appela Davenport.

Le téléphone sonna. Sloan regarda Lucas. « Si c'est lui, levez le pouce et j'appelle le capitaine. »

Lucas sortit son appareil, souleva le clapet. « Davenport. »

La voix de Mail était menaçante, mais contrôlée. « Ce n'est pas juste. Vous aviez beaucoup plus de ressources que moi.

— John, c'est terminé, maintenant », dit Lucas en dressant le pouce vers Sloan, qui fonça vers l'endroit où le capitaine de la gendarmerie locale communiquait par radio avec les voitures du blocus. « Livrez-vous à la police. Rendez-nous Manette et les filles, hein?

— Ben, je ne peux pas faire ça. Ça reviendrait à perdre complètement la bataille, vous comprenez? Parce que, si elles meurent, vous aussi vous avez perdu. Vous voyez? Vous avez vraiment perdu, complètement, puisqu'en fait c'est ça que vous voulez, les récupérer.

— John, mon problème n'est pas de perdre ou de gagner...

— Il faut que j'y aille, l'interrompt Mail. Il y a tous ces connards qui essaient de localiser mon appel.

— Est-ce que vous essayez de protéger votre amie? La personne qui vous renseigne sur nos progrès ? »

Il y eut un bref silence, et Mail rit. « Mon amie ? Qu'elle aille se faire foutre. Elle peut aller au diable. »

Et il raccrocha.

Lucas courut jusqu'à la voiture du capitaine et

l'entendit dire : « Vous êtes sûr que c'est ça? Très bien, j'y vais. » Se tournant vers Lucas, il précisa : « C'est une station-service Amoco à environ huit kilomètres d'ici. Nous n'avions personne à proximité. Il est reparti.

— Merde », fit Lucas, tournant en rond. Le capitaine fila, les laissant seuls. Sloan demanda : « Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il va les tuer.

— Oh, merde.

— Mais il va mettre un moment pour arriver là-bas. Contacte la coordination. Appelle Del, convoque-le. Pareil pour Loring, aux renseignements, et ce spécialiste des viols, Franklin. Sors-les du lit, fais n'importe quoi, mais dis-leur de me retrouver au siège dans quinze

minutes. Dis-leur bien, on ne se rase pas, on ne se lave pas, il faut y être dans quinze minutes.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Tu sais que quelqu'un renseigne Mail ?

— Je sais que tu le penses, répliqua Sloan.

— Je vais la faire arrêter. »

Sloan haussa les sourcils.

« *La faire arrêter? Qui est-ce?*

— Je ne sais pas, dit Lucas. Allez, appelle-les. »

Perplexe, Sloan s'éloigna dare-dare. Lucas reprit

son téléphone, composa un numéro. Quand on répondit à l'autre bout de la ligne, il dit simplement : «C'est l'heure de faire votre visite humanitaire à White.

— Lucas..., répondit Roux, inquiète.

— Partez dans un quart d'heure.

— Lucas...

— Je viens de recevoir un appel de Mail. Il est en cavale, et il va retourner chez lui pour les tuer. Alors, allez voir White et gardez le profil bas. Restez invisible pendant une heure.

— Vous allez l'attraper?

— Oui, je vais l'attraper. »

31

« Il va falloir être très rapides, expliqua Andi. Si on n'arrive pas à le tuer ou à l'aveugler, j'essaierai de lui tenir les jambes pendant que tu t'échappes. Sors en courant et cache-toi dans le champ de maïs. Il ne te retrouvera pas là-dedans. Cours jusqu'à la route et reste cachée jusqu'à ce que tu voies des voitures. Attends qu'il en passe au moins deux, au cas où il serait dans l'une d'elles, et sors du champ en courant. »

Andi soliloquait, espérant que ce qu'elle disait avait un sens. Il y avait maintenant des moments où elle n'en était plus si sûre. Parfois, Grace la regardait d'un drôle d'air. Elle lui demandait « Qu'est-ce qu'il y a? » et Grace répondait « Tu m'as appelée Genny », ou « Tu viens de parler à papa ».

Pendant un très long moment, le bruit que faisait Andi en affûtant le clou fut le seul son audible dans la cave. Puis Grace soupira. « Je crois que je pourrais détacher la semelle de ma chaussure. Tu sais, avec un morceau de ressort », dit-elle.

Andi cessa de gratter. « Pour quoi faire ?

— On pourrait y planter le clou. Et s'en servir comme d'une poignée. »

Quand elles s'étaient attaquées aux ressorts du matelas, elles avaient constaté qu'il était impossible d'avoir prise sur les petits morceaux de métal. Mail avait donné des pansements adhésifs à Andi pour recouvrir une coupure qu'elle avait au front. Andi avait tenté d'entortiller la tige métallique dans un bout de tissu et de fixer le tout avec la partie adhésive du pansement, sans grand résultat.

« Grace, c'est une idée géniale ! Voyons... »

Grace enleva sa chaussure et la tendit à sa mère. Le talon était recouvert d'une fine couche de plastique dur. « On pourrait couper le plastique en deux, faire un trou dans une des moitiés, passer le clou dedans, recouvrir la tête du clou avec la deuxième moitié et coller le tout ensemble, dit Grace. Quand tu le frapperas, tu n'auras qu'à tenir le demi-talon dans ta paume, le clou pointé vers l'extérieur, calé entre tes doigts. »

Andi regarda sa fille avec stupeur. Grace avait réfléchi à ça, au

moyen de le tuer. Elle avait visualisé la scène jusqu'au coup fatal. Et ça devrait marcher.

« Fais-le, lui dit-elle. Il faut que je continue à tailler. »

Deux heures plus tard, elles avaient terminé. Le talon coupé en deux et fixé avec le ruban adhésif formait une poignée à l'extrémité du clou. En le tenant serré au creux de sa paume, avec l'extrémité aiguisée du clou qui émergeait entre son index et son majeur, Andi pouvait frapper, frapper fort. Le clou mesurait douze centimètres. Une longueur de dix centimètres débordait de ses doigts, et la dernière section était d'acier étincelant, comme l'extrémité d'une seringue hypodermique toute neuve.

« Maintenant, proposa Andi en levant son arme, répétons la scène. Quand il arrive, tu es dans le coin, à jouer avec l'ordinateur. Je suis couchée sur le matelas. Je me mets à pleurer, mais je ne me lève pas. Il s'approche pour me prendre, comme il l'a fait les deux dernières fois. Lorsqu'il se penche pour me mettre debout, je lui passe le bras autour du cou et l'attire près de moi, tandis que ma main gauche le frappe juste en dessous du sternum, en visant le cœur. Je recommence plusieurs fois en essayant de le tourner vers le mur...

— Et moi, je le surprends par-derrière et je lui enfonce le ressort dans l'œil, dit Grace en montrant une des aiguilles effilées qu'elle avait utilisées pour dégager le clou de la solive.

— On devrait y arriver. »

Elles répétèrent leur chorégraphie dans l'espace exigü. D'abord, Grace joua le rôle de Mail. Elle se pencha sur sa mère, la tira pour la relever. Andi la frappa au torse, la repoussa, recommença plusieurs fois.

Puis Andi fit Mail, de dos, debout sur le Porta-Potti, et Grace l'approcha par-derrière, faisant mine de frapper l'œil gauche avec le ressort, en un grand geste tournoyant. Le fil de fer n'était pas assez raide pour entamer le muscle, mais il pouvait l'aveugler.

Quand elles eurent répété la scène une demi-douzaine de fois, elles s'assirent. « Ça fait longtemps qu'il est parti. Et s'il était arrivé quelque chose? S'il ne revenait pas ? demanda Grace.

— Il reviendra, répondit Andi, regardant autour d'elle et se palpant les tempes. Je le sens, il est dehors, là-haut, et il pense à nous. »

Del semblait avoir été fourré dans un sac de jute et puis battu à coups de queue de billard. Un pan de sa veste bleue était décoloré et raidi par... quoi? ketchup, bière ? Il avait les traits marqués par le stress et ses cheveux se dressaient en épis, tout droit sortis de l'oreiller.

Franklin n'offrait pas meilleur aspect. C'était un grand Noir costaud qui portait un dentier amovible à l'endroit où ses dents de devant avaient sauté, au cours d'une bagarre. Il avait la manie de déloger le dentier et de le retourner avec sa langue quand il réfléchissait. Pire, un œil vagabond lui donnait un air de fou médiéval. Il avait enfilé un costume, mais il portait des chaussures de tennis blanches et un T-shirt décoloré qui annonçait : « Fosses septiques Logan — satisfaction garantie, ou deux fois plus de merde. »

La palme revenait à Loring. Il était gros, vraiment énorme, avec une tête de citrouille et des yeux enfoncés si profondément qu'on ne les voyait pour ainsi dire pas. Il ne s'était pas rasé, et sa barbe était touffue et menaçante comme un roncier couvert de mûres. Posée sur son visage d'obèse, elle tremblait, pareille à de la gelée de cactus. Avec son costume lavande pâle et sa chemise d'un jaune pisseux, il avait l'air encore plus timbré que Franklin.

Sloan paraissait simplement épuisé.

Et tous les quatre étaient préoccupés.

Ils étaient debout dans le bureau de Lucas, serrés comme des sardines, et la table semblait minuscule à côté de ces cinq corps grand format.

« N'empêche que c'est limite, commença Franklin.

— Oui, mais je peux vous couvrir, insista Lucas. Vous ne faites que suivre mes ordres, et on n'a pas le temps de discuter. Si vous discutez, les deux femmes sont fichues. »

Del opina de la tête. « D'accord, je marche. »

Franklin grommela : « Ouais, Lucas est ton pote. Mais honnêtement, merde... » Il regarda Loring. « Et toi, qu'est-ce que t'en penses? »

Loring haussa les épaules, poussa un soupir. « Allons, bordel,

qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ?

— Nous virer, nous sucrer notre retraite, nous fourrer en taule, plus ces bonnes femmes qui peuvent nous poursuivre en justice et nous mettre sur la paille. »

Après un silence, Loring demanda : « Quoi d'autre? »

Franklin et Del éclatèrent de rire, et Lucas sut que c'était gagné.

Lester passa la tête dans l'embrasement.—« Je viens de voir une bande de potes à toi qui traversaient la rue en courant. Que se passe-t-il ? »

Merde. « Que fais-tu par ici, Frank? » demanda Lucas.

Lester se redressa, fronça les sourcils. « Que veux-tu dire?

— Tu ne devrais pas être là. Pas pendant une heure au moins.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est préférable. »

Lester entra dans la pièce, referma la porte du bout du pied. « Laisse tomber tes conneries, Lucas. Raconte-moi ce qui se passe.

— Tu me jures sur ta tête..., commença Lucas.

— Je suis disposé à mentir, dit Lester. Je n'étais pas ici.

— Quelqu'un refile des informations à Mail, il n'y a aucun doute possible.

— Qui?

— Je ne sais pas, mais je suis quasiment certain que c'est Nancy Wolfe ou Helen Manette. Ce sont les deux seules qui étaient présentes lors des réunions où les informations en question ont été communiquées.

— Mais laquelle est-ce ?

— Je n'en sais rien. Il n'y a aucun moyen de le dire. Elles ont toutes les deux des raisons de le faire — l'argent, des problèmes affectifs, ou les deux. En fait, ç'aurait également pu être Tower Manette ou Dunn, mais je ne sentais pas le coup, et quand j'ai parlé à Mail au téléphone, il a confirmé que c'était une femme. Maintenant, je pense que ce ne peut être que Mme Manette ou Nancy Wolfe.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Je les arrête toutes les deux. Je les fais venir ici et fouiller. On va leur donner des blouses de détenues et les enfermer dans des cellules séparées, puis Franklin, Loring, Del et Sloan vont leur gueuler dessus jusqu'à ce que l'une d'elles craque.

— Seigneur Jésus ! s'exclama Lester en le regardant avec des yeux ronds. Et celle qui est innocente ?

— Je lui présenterai mes excuses.

— Tu es complètement cinglé.

— Mail est sur le point de tuer ces femmes. Tu as entendu les enregistrements. Mais comme il était loin, vers le nord, nous avons envoyé des voitures pour ralentir la circulation dans toute la partie sud de la zone métropolitaine. Ça va lui prendre un bout de temps pour se pointer là-bas, mais il va finir par y arriver, et, quand il y sera, il les tuera. Voilà le temps dont nous disposons.

— Est-ce que Roux est au courant ? demanda Lester.

— Elle devrait être là à...

— Moi aussi, dit Lester en ouvrant la porte. Je ne t'ai jamais parlé de rien. »

Et il disparut. Lucas se sentit particulièrement seul dans son bureau vide. Plus rien à faire, sinon attendre que les femmes soient là. Il entendit des pas dans le couloir. Lester revenait.

« Comment vas-tu justifier ça ? demanda-t-il. Tu as quelque chose de solide ? »

Lucas secoua la tête.

« La nécessité morale. Nous avons fait la seule chose susceptible de sauver la vie de Mme Manette et de sa fille, si elles vivent encore. »

Lester tourna en rond. « Bon Dieu, vingt-quatre ans dans la police », dit-il, et il se passa la main dans les cheveux avant d'ajouter : « J'ai de la paperasse à régler.

— Frank, tu pourrais nous faire venir un hélicoptère ? demanda Lucas. Au milieu de la chaussée, sur la place de l'hôtel de ville ? »

Lester réfléchit un instant avant d'acquiescer brièvement de la tête. « Oui, ça, je peux le faire. » Et il disparut une deuxième fois.

Nancy Wolfe arriva en hurlant. Helen Manette, elle, en pleurant.

Helen Manette entra la première, enveloppée dans une robe de chambre, Tower Manette dans son sillage. Ils avançaient rapidement, un petit noyau serré de flics, le gros Franklin et l'effroyable Loring, la suspecte d'âge mûr, son époux dont les cheveux blancs se dressaient en épis et qui trottaient quelques pas derrière elle. Il repéra Lucas, fonce sur lui, son mince visage blanc de rage, ses fanons d'homme amaigri palpitant de colère.

« Mais que diable se passe-t-il ? » Il se tourna pour désigner les flics qui entouraient sa femme. « Il paraît que vous êtes derrière tout ça... cette foutue parodie de justice.

— Votre épouse a été arrêtée dans le cadre de notre enquête, reconnut Lucas d'un ton glacial. Je suggère que vous la fermiez.

— Notre avocat est en route », hurla Manette. Les flics avaient presque disparu de leur champ visuel, et Manette fit volte-face pour se lancer à leur poursuite, agitant son index vers Lucas. « Vous êtes fini, espèce de... »

« Il avait l'air ravi », ironisa Lester, qui débarquait dans le couloir.

Lucas ne put retenir un sourire de flic, un rictus désenchanté qui surgissait quand tout avait mal tourné et qu'on ne pouvait plus s'en sortir. « Ouais. Et pour l'hélicoptère ?

— Il arrive. Il va se poser au milieu de la place.

— Parfait. »

Nancy Wolfe, vêtue de son pyjama, d'un peignoir, et chaussée de mules, était affolée et blême de colère. Une rage croissante qui s'exprima par des larmes et une rafale de cris presque incohérents : « Je vous traînerai en justice, foutus flics, tous autant que vous êtes. »

Voyant Lucas, elle s'arracha à l'emprise de Del. « Plus jamais vous ne... » commença-t-elle, mais elle ne put terminer. Del lui avait passé les menottes et, quand il essaya de la faire avancer devant Lucas, elle écarta brusquement le bras et Lucas crut qu'elle allait l'attaquer avec les dents. « Vous êtes... vous êtes... » dit-elle mais, là encore, elle ne put finir sa phrase. Un mince filet de salive dégouлина à la commissure gauche de sa bouche.

— « Emmenez-la en bas, demanda Lucas à Del. Envoyez son pyjama au labo.

— Mon pyjama, glapit-elle. Mon pyjama... »

Lucas attendit qu'ils aient descendu les marches et disparut de sa vue pour leur emboîter le pas. Del, Sloan, Franklin et Loring attendaient devant la porte de la salle des gardes à vue. Helen Manette avait été fouillée, photographiée et isolée; ses vêtements avaient été envoyés au labo pour examen, et on lui avait donné une blouse carcérale pour les remplacer.

On était en train de photographier Wolfe. Ensuite, elle serait fouillée, et on lui prendrait ses vêtements.

Franklin s'adressa à Lucas : « Ah, mec, ça me fiche une putain de trouille. Une putain de trouille. Bon Dieu, je crois qu'on devrait laisser tomber.

— Trop tard, rétorqua Lucas. On est dedans jusqu'au cou. Si l'une des deux craque, on est tranquille de l'autre côté. Alors, n'oubliez pas, quand vous serez à l'intérieur avec elles, je veux qu'elles crèvent de peur. Mettez la pression. Personne ne reçoit de coups, mais vous les regardez sous le nez, vous... »

Loring l'interrompt.

« Derrière vous. »

Lucas se retourna. Tower Manette franchissait les portes vitrées flanqué de son avocat.

« Je veux voir ma femme.

— Quand la garde à vue sera terminée.

— Nous voulons la voir immédiatement, bordel ! cria Manette en repoussant violemment Sloan pour s'approcher de Lucas.

— Portez encore une fois la main sur un flic et c'est vous que je fous en taule, répliqua sèchement Lucas.

— Calmez-vous, Tower», dit l'avocat en tirant Manette par sa manche. Puis, se tournant vers Lucas : « Nous voulons voir Mme Manette, et nous voulons la voir tout de suite. Nous avons des raisons de croire que ses droits civiques ont été violés.

— Apportez-moi une ordonnance du juge, fit Lucas.

— C'est notre intention. Nous l'apporterons ici dans quinze minutes. » Se tournant vers Manette, il ajouta : « Allons-y, Tower. C'est la seule façon de procéder.

— Espèce d'ordure, lança Manette à Lucas. Je vous ai accueilli chez moi, je vous ai traité comme-comme... une personne de qualité, et voilà ce que vous faites, espèce de foutue...

— Quoi? demanda Lucas, sincèrement curieux. Foutue quoi?

— Raclure », acheva Manette. Et il tourna les talons.

Franklin, qui n'avait cessé de faire danser son dentier dans sa bouche, remit la prothèse en place d'un coup de langue, clic, gloussa et dit : « Entre WASPS, c'est difficile, il ne savait pas comment t'appeler. Il aurait aimé te traiter de nègre ou de latino, mais tu es aussi blanc que lui.

— Il va finir par être noir et bleu si rien ne se produit, dit Loring en regardant du côté de la salle, derrière lui. Tu crois qu'il va obtenir

cette ordonnance du juge ?

— Je suis sûr que oui, affirma Lucas. C'est ça, la différence entre des gens normaux et Tower Manette. Tu peux réveiller un juge et sortir un copain de prison. Bon, maintenant, quand vous allez entrer dans cette salle... »

Wolfe était assise dans la salle d'interrogatoire aux murs nus, toute menue au milieu de ces gros costauds, échevelée, les yeux écarquillés, terrifiée. Les trois hommes se pressaient autour d'elle. Comme Loring fumait, elle avait la tête dans un nuage de fumée. Elle essaya de se lever, mais Del la repoussa sur sa chaise. Lucas n'avait jamais rien vu de tel, un interrogatoire dans un mauvais film.

« Comment avez-vous fait pour lui parler ? demanda Loring. C'est tout ce que nous voulons savoir. Comment êtes-vous entrée en contact avec lui ? C'était un de vos patients ? Vous étiez son psy ?

— Je ne le connais pas, je ne...

— Foutaises ! Foutaises ! Foutaises ! Nous savons qu'il était votre patient. Vous vous le tapiez ? Qu'est-ce que c'était ? Pourquoi le protégez-vous ?

— Je ne protège personne, gémit-elle.

— Oh, voyons, pour l'amour du ciel, il est en route pour aller tuer votre associée, et je vais vous dire un truc, ma jolie, on va vous envoyer à la prison des femmes, et les gouines, là-bas, elles vont vous dévorer toute crue. Si vous ne voulez pas passer le reste de votre vie à lécher des chattes d'inconnues, vous feriez mieux de parler tout de suite. »

Del, qui se tenait derrière elle, se couvrit les yeux des deux mains : Loring dépassait les bornes. Il lui fit signe de s'écarter et pris le relais, jouant le rôle du gentil : « Écoutez, mon petit, je sais ce que c'est que de s'attacher à quelqu'un. Je veux dire, quand vous êtes liée à un type comme John Mail...

— Je n'étais pas liée, cria-t-elle en secouant désespérément la tête. Je n'ai rien fait, mon Dieu, je veux un avocat, je veux un avocat tout de suite, vous n'avez pas le droit de faire ça.

— Vous aurez votre putain d'avocat quand nous le voudrons, reprit Loring d'un ton qui sonnait comme une gifle. Ce que je veux savoir, maintenant, c'est comment joindre ce type. Nous voulons seulement un numéro de téléphone, ou le nom de quelqu'un qui puisse nous donner le numéro. »

Del enchaîna d'une voix posée : « On peut passer un accord. Vous

ne feriez que cinq ans. Parce que nous savons qu'une des filles est morte, et ça veut dire trente ans de réclusion. Sans possibilité de libération sur parole. Vous serez une vieille... comment dit-on, déjà?

— Bique, compléta Lucas.

— ... une vieille bique à votre sortie», conclut Del de sa voix toujours aussi posée, aussi raisonnable.

« Je veux voir mon mari, je veux voir mon mari immédiatement », répétait Helen Manette d'un ton plaintif. Elle ne cessait de pleurer, sans aucune retenue, et c'était difficile de la presser de questions.

Finalement, Franklin mit un genou à terre et approcha son visage à quelques centimètres du sien. « Écoutez, espèce de salope, si vous ne la bouclez pas immédiatement, je vous flanque une dérouillée. C'est compris? Soit vous fermez votre clapet de merde, soit je botte votre cul de Blanche jusqu'à ce qu'il soit bleu, et je vous jure que j'y prendrai plaisir. Votre copain va débiter Mme Manette et sa fille en pâtée pour chiens, et je veux l'en empêcher, alors vous allez me dire comment.

— Je veux voir mon mari...

— Votre mari se contrefout de vous, hurla Franklin. Il veut sa fille. Il veut ses petites-filles. Mais, de toute manière, il ne récupérera pas ses petites-filles, pas les deux en tout cas, puisque votre copain et vous en avez déjà tué une, hein ?

— Hé, doucement, calmez-vous, dit Sloan en écartant Franklin d'un geste' calme. Vous allez finir par avoir une attaque, mon vieux. Laissez-moi lui parler. »

Sloan transpirait bien qu'il fasse frais dans la pièce.

« Maintenant, écoutez-moi bien, madame Manette, nous savons qu'il y a un tas de moments difficiles dans une vie et que, parfois, on fait des choses que l'on regrette ensuite. Bon, nous savons que votre mari couche avec Nancy Wolfe, et nous savons que vous êtes au courant. Et nous savons aussi que si Tower Manette vous plaquait, il n'y aurait pas lourd à partager, n'est-ce pas? Maintenant... »

Franklin regarda Lucas et secoua la tête. Lucas fit un geste des mains : *Continuez comme ça.*

Franklin acquiesça silencieusement et poussa Sloan en disant : « Ça va, Sloan, arrête tes salades psychomachin. Tu sais très bien que cette garce l'a fait. Laisse-moi seul deux minutes avec elle et je la fais avouer. » Il s'accroupit, le visage à deux centimètres de celui de Helen Manette et fit pivoter son dentier du bout de la langue. « Deux minutes suffiront », conclut-il.

Et il gloussa, un rire interminable et graveleux qui fit tressaillir Lucas.

Wolfe regarda Lucas et implora : « Laissez-moi sortir d'ici, je veux seulement sortir d'ici. S'il vous plaît, laissez-moi sortir. — Je pourrais vous aider, mais il faut aussi que

vous nous aidiez. Le moindre détail nous serait utile. Un numéro de téléphone serait formidable, une adresse. Comment l'avez-vous connu? Une petite anecdote...

— Je ne le connais pas, dit-elle d'une voix rauque.

— Laissez-moi vous expliquer... » fit Loring en l'encerclant de l'autre côté. Del était resté derrière elle, si proche qu'elle sentait la jambe de son pantalon contre sa tête. « Nous savons que vous couchez avec Tower Manette. Nous savons que l'argent de Tower Manette doit aller à sa fille. Bon, maintenant, si vous dégagez la femme de Tower et que vous vous rapprochez de lui, et s'il n'y a plus de fille dans le tableau, ça vous ferait un paquet, non?

— C'est insensé ! glapit-elle.

— Et même si vous ne mettez pas le grappin sur Tower, il vous resterait l'indemnité d'assurance au titre d'associée dans le cabinet de psys, hein? C'est déjà un paquet en soi. Vous pourriez vous acheter une flotte de Porsche, rien qu'avec ça.

— C'est... commença-t-elle, mais Loring lui agita un index menaçant sous le nez.

— Bouclez-la, je n'ai pas terminé. Nous savons également que vous sortiez avec George Dunn avant qu'Andi Manette ne l'emballa, alors nous avons discuté du point suivant : est-ce que ça aurait pu tout déclencher? Serait-ce à cause de George Dunn? Est-ce que vous vous tapez le père d'Andi Manette pour vous venger d'elle, parce que vous n'arrivez pas à avoir son mari? C'est une drôle de marmite qui contient un gros ragoût psychologique, non? Qu'est-ce qu'en penserait ce bon vieux Freud, à votre avis ? »

Elle répondit plus calmement : « Je veux un avocat. Je vous assure que si je n'obtiens pas un avocat, aucun de vous ne travaillera plus jamais comme officier de police. Je veux bien passer sur... »

La porte s'ouvrit dans leur dos, et Sloan passa la tête dans l'embrasure : « Lucas, vous feriez mieux de venir. » Puis, s'adressant à Del et Loring : « Allez-y doucement, vous deux. »

Helen Manette était tassée sur sa chaise en plastique; elle ne pleurait plus mais rongeaient un de ses ongles. Elle avait craqué. Elle avait désormais une expression torve, un air de petit trafiquant.

Lucas demanda : « Que se passe-t-il ? » et Sloan répondit : « Madame Manette, répétez au commissaire Davenport ce que vous venez de nous dire.

— Je ne connais personne qui s'appelle Mail, dit Helen Manette, mais je connais un garçon, le locataire d'un de mes appartements.

— Oh, merde, fit Lucas en se détournant et en portant une main à son visage.

— Eh bien, Lucas, qu'y a-t-il? demanda Sloan.

— Ce putain de tableau qui indiquait le nom des locataires, dans l'immeuble de Crosby. Nous l'avons vu tous les deux. Il y avait un oiseau bleu dessus, comme dans l'immeuble du bureau d'Andi Manette. » Il regarde Helen Manette. « C'est votre société, n'est-ce pas?

— Oui, notre logo représente un oiseau bleu royal, dit-elle d'un ton pimpant.

— Tu te souviens? Nous l'avons vu le premier jour. Je n'ai pas été capable de mettre le doigt dessus, pourtant je savais qu'il y avait quelque chose... »

Il s'accroupit et fixa les yeux aqueux de Helen Manette. «Ainsi, vous avez connu Mail dans cet immeuble.

— Je ne savais pas qui c'était, mais il m'avait semblé être un gentil garçon.

— Dans ce cas, pourquoi l'avez-vous appelé? demanda Sloan.

— Ce n'est pas moi — c'est lui qui m'a appelée. Il avait appris ce qui se passait, il voulait me dire combien il était désolé, et nous avons... bavardé. »

Lucas savait qu'elle mentait mais, pour l'instant, ça n'avait pas d'importance.

« Vous avez son numéro de téléphone ?

— Eh bien, oui, je crois bien, reconnut-elle, toujours pimpante. Quelque part. Si c'est le même garçon. Il lui ressemble.

— Vous pourriez le retrouver?

— Je pense que oui, si je pouvais rentrer chez moi...

— On va vous ramener », dit Lucas. Se tournant vers Franklin : « Prends Loring avec toi, fais-la monter dans une voiture de patrouille, emmène-la là-bas, tous gyrophares et sirènes branchés. Je veux ça

dans six putains de minutes. ^

— Ce sera fait », affirma Franklin.

Lucas le prit par le bras, l'entraîna à l'écart : « Toi et Loring, vous ne la lâchez pas d'une semelle. Quoi qu'il arrive. »

En descendant vers la salle où l'on interrogeait Wolfe, Lucas dit à Sloan : « Tu ne dois pas te balader avec une arme pour l'instant. Reste auprès de Wolfe. Aide-la pour les formalités de sortie. Sois gentil avec elle. Excuse-toi platement. Explique-lui ce que nous sommes en train de faire, et pourquoi. Raccompagne-la chez elle. Si elle veut appeler un avocat, donne-lui un coup de main. Mais suggère-lui de me parler avant de faire quoi que ce soit.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire?

— Je vais la supplier de laisser tomber, dit Lucas en souriant.

— Je ne crois pas que ça va marcher, mon vieux. »

Il passa la tête dans la salle d'interrogatoire où Del et Loring étaient adossés au mur. Loring fumait une autre cigarette. Wolfe était assise bien droite sur sa chaise, les yeux secs, dans l'expectative. « Vous deux, venez avec moi », dit Lucas. Et à Wolfe : « Vous êtes hors de cause. Vous pouvez rentrer chez vous. L'inspecteur Sloan va vous aider. »

Sherrill franchit la porte au moment où Del et Lucas montaient en courant l'escalier qui menait à l'entrée de l'immeuble. « J'ai entendu la radio », dit-elle. Elle portait un jean, des boots, une chemise écossaise et sa casquette de base-ball.

« Il faut qu'on y aille, dit Lucas en la croisant.

— Je viens aussi.

— Je ne pense pas..., commença Lucas.

— Foutaises, l'interrompit Sherrill. Je viens. Où allons-nous ? »

Ils traversèrent la rue en courant. Un hélicoptère était posé au milieu de la place de l'hôtel de ville de Hennepin County. Les rotors tournaient, et une équipe de télévision filmait la scène. Voyant les trois policiers arriver au pas de course, l'opérateur pivota et les filma jusqu'à l'hélico.

« Allons-y, fit Lucas à la pilote.

— Où ça?

— Vers Eagan. Le plus rapidement possible. »

L'hélico décolla le nez baissé, et l'estomac de Lucas se révolta tandis que la pilote casquée de noir mettait les gaz et fonçait loin du périphérique. Ils traversèrent la 1-94, survolèrent le tumulte des premiers embouteillages matinaux et prirent la direction du Mississippi, longèrent la vallée, dépassèrent une péniche à remorque, un canot à moteur solitaire qui filait avec ses deux hors-bord, et la maison de Lucas sur Mississippi River Drive. Del lui tapa sur l'épaule et pointa l'index vers le bas, derrière la pilote. Lucas tira sur sa ceinture de sécurité et vit sa maison, prise dans des flashes stroboscopiques au milieu des érables éclatants de l'automne, ainsi que la voiture de Weather qui reculait lentement dans l'allée. Il sentit une coupure au creux de sa paume et, baissant les yeux, vit la bague. Weather. Mon Dieu. Il fit un effort pour la repérer, mais sa voiture était maintenant hors de vue, perdue dans les arbres.

« Je nous emmène au croisement de la 1-35 et de la route 55. Nous resterons en orbite au-dessus jusqu'à ce que de meilleures instructions nous parviennent, dit la pilote. J'ai des cartes. »

Elle tendit à Lucas l'ensemble des cartes de la région métropolitaine réunies par une reliure spirale.

Lucas coinça le volume entre ses genoux. À l'arrière, Del demanda : « Et si ça ne débouche sur rien, comme pour l'entrepôt d'ordinateurs ? »

— Alors, ça sera foutu. Manette et les filles seront mortes. » Il consulta sa montre. « Il est peut-être déjà trop tard. Une heure et quinze minutes se sont écoulées depuis son appel. Il aurait pu arriver ici en quarante-cinq minutes, mais il faut compter avec les embouteillages. Reste à espérer qu'il aura envie de se la faire une dernière fois. »

La pilote le regarda. « Espérer qu'il se la fasse... vous voulez dire qu'il la viole ? »

— Oui, c'est ce qu'il lui faisait. C'est toujours mieux que la mort.

— Oh, mon Dieu ! » s'exclama la pilote en se détournant. Et, dans une descente en piqué à vous soulever le cœur, elle dirigea l'hélico vers un croisement, en contrebas, où régnait une grande confusion. « Voilà, c'est ici. Regardez-moi ce bordel ! Ça alors, qu'est-ce qui se passe ? »

En dessous d'eux, la circulation était bloquée dans toutes les directions, et des gyrophares bleus puisaient en se frayant un chemin dans le pire embouteillage que Lucas ait jamais vu. « Ils l'ont fait, ils bloquent tout! dit-il, émettant un petit rire, sorte d'aboïement bref. Ils vont en avoir pour deux heures à rétablir un flux normal. Nous avons peut-être une chance. Nous avons peut-être une chance. »

Lucas chercha le croisement sur la carte tandis qu'ils tournaient sur place, une fois, deux fois, et plus, telles des abeilles prisonnières d'une bouteille. Del expliqua à Sherrill ce qui s'était passé dans la salle d'interrogatoire.

« Mais bordel, où est Franklin ? demanda-t-elle.

— À cinq minutes de chez les Manette, dit Lucas. Il devrait nous appeler sous peu.

— Que va-t-il arriver à ce type? demanda la pilote.

— Ils vont l'enchaîner dans le sous-sol d'un hôpital psychiatrique, répondit Lucas. Et lui balancer un cheeseburger une fois par semaine.

— On ferait mieux de l'abattre, déclara Sherrill.

— Chhh », fit Lucas. Et ils reprirent leur manège sur place.

Blottie dans le fond, Sherrill était deux fois plus verte que Lucas. « Si Franklin n'appelle pas vite fait, je vais gerber sur la pilote, déclara-t-elle.

— Ne faites pas une chose pareille, dit l'autre. Puis : Je vais essayer de moins vous secouer.

— Allons, Franklin, espèce de connard, appelle donc », supplia Sherrill.

Franklin appela au même moment, relayé par la coordination : « Lucas, on l'a. Sous le nom de LaDoux. Il est juste au nord de Farmington, à environ un kilomètre et demi de Pilot Knob Road sur la piste indienne. J'ai l'adresse. »

Lucas repéra l'endroit sur la carte pendant que Franklin leur dictait l'adresse, et la pilote accéléra vers le sud.

« Qu'est-ce qu'on fait de Mme Manette ? Je veux dire, la nôtre ? demanda Franklin.

— Emmenez-la au commissariat central. Trouvez-lui un avocat », dit Lucas.

Du siège arrière, Del cria : « Et n'oublie pas de lui lire ses droits. »

D'un ton plus joyeux, Sherrill cria à son tour: « Oui, on veut que ce soit fait dans les règles ! »

Lucas, les ignorant, continua de s'adresser à la coordination : « Vous pouvez nous rapprocher un peu? Les numéros de rues ne servent pas à grand-chose, vus d'ici.

— Oui, nous cherchons le facteur qui fait cette tournée-là et on a alerté le comté de Dakota, mais ils n'ont pas beaucoup de troupes dans le coin.

— Je sais, je les vois tous d'où je suis », dit Lucas. En contrebas, les barres lumineuses des voitures de police éclairaient les grands carrefours à des milles à la ronde, et il voyait aussi des flics, dans les rues, qui regardaient de près toutes les voitures se dirigeant vers le sud. « Essayez quand même d'en envoyer quelques-uns au sud, si c'est possible. »

Pendant que Lucas coupait la radio, Del commenta depuis le fond de l'habitable : « C'est la chose la plus étrange que j'aie jamais vue. » Del, qui adorait être en hauteur, avait le nez collé à son hublot. « Un embouteillage géant entièrement mis en scène. Mon Dieu, regardez-les. Je n'aimerais vraiment pas être en bas.

— Est-ce que c'est Pilot Knob, là? demanda la pilote en désignant une rue de sa main gantée. Ou est-ce Cedar?

— Je ne sais pas », répondit Lucas en tournant la carte. Il détestait voler en hélico, parce que l'avant de l'appareil était complètement exposé. Il aurait préféré quelque chose de costaud, comme un capot d'acier. « Où est le sud? » La pilote pointa l'index, et Lucas retourna la carte. « Bon, il devrait y avoir un parcours de golf.

— Il y a un parcours de golf, fit-elle en désignant sa droite. Mais... il y en a aussi un autre.

— Il devrait y avoir un lac, un lac en forme de croissant, dit Lucas.

— OK, il y a un lac.

— Bon, ah oui ! Ça y est, il y a un petit lac près du grand. Donc, ce doit être Pilot Knob juste ici. »

Ils poursuivirent vers le sud en survolant la route, passèrent au-dessus d'un autre *golf*, se retrouvèrent dans la campagne, avec des maïs brunissants, un tracteur John Deere vert et jaune qui traversait un champ de luzerne partiellement moissonné.

La coordination les rappela : « Lucas, on a le facteur, le voici... » Il y eut un flottement puis une voix d'homme, lointaine : « Allô? » Lucas se présenta et demanda : « Ils vous ont dit ce que nous cherchions?

— Oui. Vous cherchez la cinquième maison à partir du coin, du côté sud de la route. Elle est à environ quatre cents mètres du coin, sur une pente au bout d'une allée gravillonnée. Une maison blanche,

mais qui aurait besoin d'être repeinte, avec un portique, une porte grillagée et deux ou trois dépendances en ruine à l'arrière. Il manque un volet sur la façade. Une des fenêtres n'a qu'un volet. La boîte aux lettres est gris métallisé et sur le même poteau, juste en dessous, il y a une boîte orange pour les *Pioneer Press*.

— C'est bien noté », observa Lucas. Un étang leur fila sous les yeux, à un millier de pieds en dessous. « Je vous remercie.

— Allô? Vous êtes toujours là?

— Oui.

— Il y a quelqu'un d'ici qui a allumé la télé. Je viens de voir la photo. C'est bien ce type-là. Aucun doute. Il n'est pas souvent dans le coin, mais je l'ai aperçu deux ou trois fois.

— Parfait », dit Lucas.

Sur le siège arrière, Del annonça : « Hot dog », sortit le pistolet dissimulé sous sa veste et poussa la sécurité.

« Ne dis pas ça, fit Sherrill.

— Quoi?

— Ce truc sur le chien. » Elle déglutit et chercha son arme.

« Cramponnez-vous, je vous pose dans moins de deux minutes », dit la pilote. Elle avait regardé la carte sur laquelle Lucas suivait la route du doigt. « Donc, on cherche une rocade, comme dans une banlieue, et ensuite, c'est à environ quatre kilomètres.

— Voilà la rocade », s'exclama Lucas en montrant un groupe de maisons avec de petits arbres se dressant au milieu de grands jardins. Elles se ressemblaient toutes, variations sur un thème beige avec des toits pointus, comme les propriétés du jeu de Monopoly.

« Bon, ça doit être la route, juste là », annonça la pilote. Devant, la piste indienne, un lacet beige au milieu d'une couverture verte. « Il y a quelqu'un qui roule dans la même direction que nous... »

Quand ils s'approchèrent de la route, ils virent une voiture rouge qui projetait un nuage de poussière et de gravillons. « Un-deux-trois-quatre-cinq, bon sang, je crois qu'il y va, il ralentit, il tourne, dit Lucas.

— C'est le mauvais chemin, c'est le mauvais chemin, répéta la pilote. La cinquième maison est là-bas, un peu plus loin.

— Je me demande. Regardez, il est pressé, il fonce. »

La pilote baissa la main vers ses pieds et tendit à Lucas une paire

de jumelles de marine éculées : « Vous me dites, je ferai ce que vous voulez. »

Ils avançaient drôlement vite, mais ils se trouvaient à encore presque un kilomètre. Lucas braqua les grosses jumelles sur la maison et repéra la boîte aux lettres avec, juste en dessous, la boîte orange vif réservée aux journaux. Sur la droite, la voiture rouge s'était arrêtée au sommet d'une colline. Lucas vit un homme en descendre et tourner son pâle visage vers eux : grand, cheveux noirs. À cette distance, le visage clair était un triangle sans traits. Mais un triangle qui donnait l'impression d'être le bon.

L'homme se précipita vers la maison branlante au milieu du champ de maïs ; il tenait quelque chose — un fusil ? Il était trop loin pour pouvoir en être sûr. « C'est lui ! s'exclama Lucas. Droit sur lui, droit sur lui!

— Qu'est-ce qu'on fait? » demanda Sherrill. Elle avait dégainé son revolver et tenait un chargeur express dans son autre main. Au sol, devant et sur la droite, trois voitures de police du comté de Dakota cahotaient sur Pilot Knob Road, venant du sud. Lucas écarta Sherrill d'un geste et prit sa radio : « Dites aux hommes du shérif que c'est la première route à l'ouest de la maison. Non, pas la maison, c'est une piste, elle traverse un fossé à l'ouest de la maison... dites-leur de guetter l'hélicoptère, de regarder où nous allons. Nous le voyons dans la maison, nous le voyons dans la maison.

— Qu'est-ce qu'on fait, cria Sherrill? on entre? on entre?

— Il va falloir essayer, dit Lucas par-dessus son épaule. Ce type est complètement déjanté, et il se peut qu'il ait une arme à canon long. Il n'a pas pris le fusil de White?

— Si, un fusil, acquiesça Del.

— Bon, alors, on ne s'énerve pas. Mais nom d'un chien, s'il les tue maintenant, on aura trente secondes de retard. Et il est complètement cinglé, mon vieux, fou à lier.

— Cramponnez-vous », cria la pilote et, souriant sous sa visière noire, elle décrocha du ciel.

34

Mail roula vers le nord, coupa la 1-694, le périphérique extérieur autour des Villes jumelles, prit vers l'est puis vers le sud, traversa la 1-94 à l'endroit où elle devient 1-494. Il conduisait la voiture de la vieille femme comme au radar, ressassant dans sa tête l'appel à Lucas, la trahison des flics, l'humiliation de la fiente de canard, la blonde au nez percé de la société informatique de Davenport.

Davenport s'était-il servi de la blonde pour l'appâter? Avait-il lu en lui à ce point? Il revécut mentalement l'attaque du flic, le plaisir procuré par le bruit mat de la bêche ; le coup porté à la vieille, qu'il avait laissée en boule sur le sol de sa cuisine, une jambe sous la chaise, une assiette brisée près de sa tête, un morceau de toast beurré au milieu du dos ; Gloria lui traversa l'esprit, son cou tordu et la corde de nylon qui l'entourait, ses pieds qui balançaient comme un pendule tandis qu'il installait les roches de son piège.

Et les différentes parties du corps d'Andi Manette : seins, jambes, visage, cul, dos. Sa manière de parler, la façon dont elle se recroquevillait loin de lui, la peur qu'il lui inspirait.

Il faillit emboutir le camion qui le précédait. Il tourna à gauche et vit l'embouteillage. Voitures et camions étaient bloqués sur près d'un kilomètre depuis le pont. E>es gyrophares bleus flashaient le long de la route.

Il resta coincé cinq minutes, bouillant d'énervement, et les images brillantes de son cinéma mental se réduisirent à des ombres. Un peu plus loin devant lui, une Jeep s'engagea sur le bas-côté. Mail se décala pour regarder : la Jeep roula au ralenti sur l'accotement et coupa pour accéder à une sortie qui rejoignait la route 61 au nord. Mail la suivit. Il ne voulait pas repartir vers le nord, mais il pouvait très bien faire demi-tour et filer vers le sud. L'accident devait être terrible. Il y avait des flics absolument partout.

Il se faufila vers la sortie, fit un demi-tour interdit et repartit en direction du sud. Autour du pont, tout était complètement bloqué, mais il en connaissait un autre, peu utilisé, à Newport.

Encore des flics. Il bifurqua à l'est de la raffinerie, continua sur la 61. La radio...

La station WCCO parlait de l'affaire en continu, le présentateur

s'étant mis au diapason Alerte à l'ouragan : «... toute la partie sud de la zone métropolitaine est bloquée alors que la police recherche John Mail, identifié comme le ravisseur de Mme Andi Manette et de ses filles, Grace et Geneviève. Il y a des contrôles de police aux croisements majeurs du comté de Dakota et sur tous les ponts du Mississippi. Nous ne pouvons que vous exhorter à la patience pendant que la police contrôle les voitures le plus rapidement possible, mais les retards atteignent maintenant une heure sur les routes d'accès à la I-35E et à la 1-350, ainsi que sur les ponts de Saint Paul. C'est-à-dire High Bridge, Wabasha Bridge, Robert Street Bridge, la route 3 et Mendota Bridge, et les deux passerelles de la 1-694. »

Merde, il ne pouvait pas rentrer chez lui.

Il roulait maintenant en direction de Hastings, droit dans la gueule du loup. Le journaliste n'avait pas parlé de Prescott, du pont Sainte Croix par lequel on entre dans le Wisconsin.

S'ils arrêtaient les voitures sur tous ces ponts, c'est qu'ils n'avaient trouvé ni la maison ni les femmes, et qu'ils ne connaissaient pas le nom de LaDoux.

Il quitta la route 61 au nord de Hastings, traversa la rivière Sainte Croix, entra dans le Wisconsin et fit un grand détour à travers l'État pour entrer de nouveau dans le Minnesota par le pont de Red Wing, qui n'était pas surveillé. De Red Wing, il prit la route 61 vers le nord et tourna en pleine campagne pour rejoindre Farmington.

Il n'y avait pas de flics sur la route, ni en ville. Pas un seul. C'était presque féérique. Même la route du nord semblait peu fréquentée. Arrivé à la hauteur de la piste indienne, il tourna vers l'est et roula doucement, guettant des lumières, des voitures, des mouvements. N'importe quoi.

Mais il n'y avait rien.

Il enfonça la pédale d'accélérateur, reprenant vie, le cœur battant de nouveau, sentant que l'issue approchait. Il eut une vision d'Andi Manette, toutes les parties de son corps, et quitta la route en tournant à gauche.

Mail s'arrêta. Il avait perçu un battement mais n'arrivait pas à l'identifier. Il écouta une seconde, attrapa le fusil sur la banquette arrière et descendit de voiture.

L'hélico approchait. Mail scruta vers le nord et vit l'appareil qui se détachait du ciel et venait sur lui en hurlant.

Il se mit à courir, vers Andi...

Elles l'entendirent galoper sur le plancher, dévaler l'escalier. Il

n'avait jamais couru jusqu'alors. Andi se redressa, regarda sa fille.

« Il se passe quelque chose.

— Est-ce qu'on doit... ? demanda Grace, terrifiée.

— Il le faut. »

Grace opina, se mit à genoux, souleva le bord du matelas, prit l'aiguille et tendit le clou à sa mère.

Andi le cala dans sa paume et embrassa sa fille sur le front. « Pas de sentiment. Ne réfléchis pas, agis. Exactement comme dans nos répétitions. Mets-toi là... »

Le premier jour où Mail les avait enfermées dans la cellule, elle avait senti une odeur de vieilles pommes de terre. Elle n'y avait plus fait attention par la suite — c'était simplement devenu un élément du décor — mais, en cet instant, elle la sentit à nouveau. Pommes de terre, poussière, urine, transpiration... Le trou.

« Tue-le », lui dit Grace d'une voix rauque. Les yeux de la petite étaient démesurément grands, enfoncés dans les orbites. Sa peau était comme du parchemin, ses lèvres toutes sèches. « Tue-le, tue-le. »

Mail s'activa derrière la porte, un bruit métallique. Quand il l'ouvrit, il tenait un fusil et, l'espace d'une seconde, Andi crut qu'il allait les tuer sans dire un mot, ouvrir le feu sans leur laisser une chance.

« Dehors ! cria-t-il. Toutes les deux, dehors. » Son visage de vieil enfant était blanc comme de la cire, et une goutte de salive écumait au coin de sa bouche. Il fit un grand geste avec la main qui tenait le fusil, sans le braquer sur elles. « Sortez de là, toutes les deux. »

Andi, qui tenait le clou contre sa cuisse, se leva la première. Elle sentit la main de Grace attraper le haut de sa jupe en lambeaux, et l'entraîna dehors.

« Qu'y a-t-il? demanda Andi.

— Dehors », aboya Mail en fixant le haut des marches. Il la saisit à la gorge et la tira, tout en surveillant par-dessus son épaule, le canon du fusil en l'air, comme s'il s'attendait que quelqu'un surgisse.

Elle avança droit sur lui et frappa.

Elle enfonça le clou juste sous le sternum en essayant de l'orienter vers le cœur et, ce faisant, elle le regarda droit dans les yeux.

Et elle cria de toutes ses forces : « Grace, Grace ! »

La porte de la cabane était entrouverte. Lucas donna un coup de

pied dedans, Del s'aplatit contre le mur extérieur, couvrant la pièce en ruine où l'on était censé décrotter ses chaussures boueuses.

Sherrill se tenait de l'autre côté de la maison, surveillant l'arrière. Lucas entra le premier, l'œil rivé au réticule de son .45, la jointure de son pouce apparaissant toute blanche dans son champ de vision inférieur.

La cabane sentait le bois pourri, et une lumière terne filtrait à travers les vitres sales. Une table aux pieds brisés gisait dans la cuisine, et des sillons creusés dans la poussière du sol, conduisaient au-delà. Une porte était ouverte sur la gauche, festonnée de toiles d'araignée. Une autre, sur la droite, laissait entrevoir un mur en pente et une lumière. Une voix d'homme qui criait en sortit.

Del, dans le dos de Lucas, lui tapa sur l'épaule : « Allons-y. »

Lucas fonça droit devant lui, à tâtons, plié en deux, tandis que Del couvrait l'embrasure. Lucas risqua un œil au-delà, regarda en bas de l'escalier et au même moment une femme cria : « Grace, Grace ! »

Lorsque Andi Manette le frappa avec le clou, les yeux de Mail s'écaraquillèrent, et il ouvrit la bouche d'étonnement et de douleur. Il fit un bond en avant et se détourna. Grace visa son œil droit, le manqua parce qu'il avait bougé la tête, et la pointe de l'aiguille, dérapant sur l'arête du nez, s'enfonça de trois centimètres dans l'œil gauche.

Il rugit, recula, et Andi hurla : « Grace, cours ! »

Grace s'élança, Mail écarta le bras pour la faucher au passage ; la jeune fille fut soulevée du sol, déséquilibrée vers la pile d'étagères en vrac, au fond de la petite cellule. Elle se remit debout tant bien que mal et repartit vers les marches. Andi vit le fusil se déplacer vers elle, arracha le clou et frappa de nouveau, le sentant glisser sur les côtes de Mail. Le fusil interrompit sa trajectoire, et Mail lui heurta le visage avec son coude. En tombant, elle vit les jambes de sa fille s'envoler dans l'escalier. Mail tira un coup de feu, il y eut un éclair et une détonation semblable au tonnerre ; il tira droit dans le plafond, soit par accident soit pour simplement impressionner, ralentir l'action des gens qui se trouvaient en haut des marches. Il se retourna, et Andi vit son œil valide fixé sur elle — l'autre n'était qu'une grosse tache sanguinolente, ce qui la fit frémir de satisfaction. Le canon de l'arme s'approcha et ouvrit sa gueule devant son visage. Ils demeurèrent ainsi une seconde, elle et Mail, au visage contorsionné. Elle vit sa main qui actionnait la détente, mais rien ne se produisit, et elle roula sur elle-même, loin de la ligne de tir.

Lucas se mit à descendre l'escalier, penché en avant, et entendit le cri de l'homme ; une petite fille, un épouvantait, les cheveux dressés sur la tête, le visage couvert de sang, se précipita au bas des marches, commença à monter et s'arrêta net en voyant Lucas. Un coup de fusil partit avec une détonation violente comme un coup de poing. Du plâtre se détacha tout autour, et Lucas s'affaissa sur le côté en essayant de se tenir.

Ça n'avait pas fait très mal quand Andi l'avait frappé, mais il se savait blessé. Il recula, voulant gagner un peu d'espace ; Manette se cramponna à lui et sa fille surgit. Il vit la main qui se levait, l'éclat mince du métal entre les doigts, et il détourna la tête. L'aiguille le déchira, le faisant beaucoup plus souffrir que l'arme d'Andi. Il y eut un éclair noir — était-ce possible ? — dans son œil gauche, et il se dégagea d'un mouvement violent en appuyant spasmodiquement sur la détente. Le coup partit à une vingtaine de centimètres de son oreille, l'assourdissant.

Alors que plâtre et poussière se détachaient en pluie du plafond, Manette frappa une deuxième fois. Elle cria en même temps, et il vit la gamine s'élancer vers les marches. Il lança son bras vers elle, ne sentit rien mais la vit tomber. Tout bougeait à une vitesse démente, comme un montage de film trop serré, des clips de ceci et de cela, à une cadence trop accélérée pour que son cerveau ait le temps d'assimiler... Il chercha Manette du regard, Manette qui l'avait trompé, et la découvrit à ses pieds.

Elle avait la bouche ouverte, elle criait. Il dirigea la gueule du canon sur sa bouche et appuya sur la détente. La détente revint mollement, sans résistance. Rien ne se produisit. Il recommença à plusieurs reprises, vit la fille qui criait dans l'escalier, Davenport qui tombait, une arme à la main.

Mail détala.

Il courut derrière la chaudière, sauta dans le nid à rats qu'était la réserve à charbon, remonta la descente jusqu'à la trappe de bois pourri qui la fermait en haut. Il l'ouvrit d'un coup de crosse de fusil et un faisceau de lumière le gifla en pleine face.

Del se tenait en haut des marches, pétrifié par la détonation, son arme pointée vers le bas, au-delà de Lucas. Lucas fit un geste d'esquive et bouscula la gamine en perdant l'équilibre, trébucha et se rattrapa au poteau, en bas de l'escalier, balaya la pièce de son bras tendu, arme au

poing, cherchant le visage, la cible.

« Grace ! cria Andi, cours, Grace... ! » Puis un homme apparut avec un pistolet, un homme grand, en costume, qui lui criait quelque chose, ensuite, il y eut un autre homme, l'air d'un clochard, également armé, qui avançait dans la cellule. Elle se recroquevilla, mais entendit ce mot unique, malgré la douleur et la peur : « Où ? »

Elle désigna la chaudière et, au même moment, un rayon de lumière descendit dans la pièce, qui venait de derrière la chaudière. Del était près d'une autre porte; il regarda en bas, vit Lucas, puis Lucas traversa la pièce en trois bonds, dépassa la chaudière et entra dans une minuscule pièce à cloisons de bois. La lumière se déversait dans le sous-sol par une sorte d'écouille.

Andi entendit des coups de feu, la morsure brève d'un pistolet, le grondement prolongé du fusil de calibre 12...

Dehors, à genoux dans l'herbe, Mail regarda à gauche et leva le fusil. Cette fois, il actionna la glissière, vit une cartouche vide s'éjecter à droite. Voilà pourquoi ça n'avait pas tiré, tout à l'heure. Dans la confusion du sous-sol, il avait oublié de l'armer.

Mais d'autres flics étaient arrivés. Un homme hurlait. Mail perçut d'autres cris dans le sous-sol. Le ronronnement d'un hélicoptère s'amplifia, et l'appareil apparut derrière la maison, planant à deux mètres du sol.

Sherrill contourna la maison en courant.

Ils se virent exactement au même moment. Sherrill ajusta son arme la première, et une balle arracha un morceau de la veste de Mail. Il riposta, un seul coup de fusil, et Sherrill s'effondra, ses jambes ne la portant plus. L'hélicoptère se rapprocha comme une sauterelle géante. Mail dirigea son arme sur la pilote à visière noire, derrière le pare-brise, et appuya sur la détente. Là encore, rien. Il arma le fusil en jurant, et, tandis que l'hélico rugissait à moins d'un mètre au-dessus de sa tête, Mail courut au-delà de l'appareil, passant devant Sherrill, pour gagner le coin de la maison.

Des flics remontaient le chemin. Trois voitures au moins.

Il fit volte-face et traversa la cour, un sprint de trente mètres, vers le champ de maïs, sauta pardessus la clôture et s'enfonça parmi les feuilles vert foncé.

Sherrill hurlait au sol, et la pilote de l'hélicoptère, à une trentaine de mètres, agitait frénétiquement le bras, quand Lucas émergea de la

réserve de charbon. Il se retourna, vit Mail sauter par-dessus une clôture barbelée, disparaître dans le champ de maïs.

Une voiture des services du shérif s'arrêta, après un tête-à-queue dans la cour, au moment où Lucas courait vers Sherrill et lui effleurait l'épaule : « Touchée ? »

— Aux jambes, mon vieux. Mes jambes me font vachement mal, ça brûle... »

Del était sorti de la maison. Lucas fit signe à la pilote de l'hélico de se poser et courut vers l'agent en tenue qui attendait, appuyé au pare-chocs de sa voiture, fusil contre la hanche.

« Il est dans le champ de maïs, juste là », cria-t-il pour couvrir le bruit des pales de l'hélico. De l'herbe et des brindilles les fouettèrent quand l'appareil s'immobilisa. « Envoyez quelques types sur la route, et du côté des meules de foin. Coupez-lui le chemin, bloquez-le. »

L'agent opina du chef et partit en courant vers les autres voitures. Lucas retourna auprès de Sherrill. Del, penché sur elle, avait découpé la jambe de son pantalon. Sherrill avait été méchamment touchée à l'intérieur de la cuisse gauche, on voyait l'artère fémorale, d'un rouge éclatant, palpiter dans la blessure béante.

« Ça saigne beaucoup », constata Del d'un ton froid, détaché. Il ôta sa veste, déchira une manche et l'enfonça dans la plaie.

« Maintenez-la en place, lui dit Lucas. Je vais la porter.

— C'est grave ? Est-ce que c'est très grave ? demanda Sherrill, blanche comme cire. Ça me fait si mal.

— Ce n'est que la jambe, ça va aller », répondit Del en lui décochant un large sourire.

Lucas la souleva avec précaution et l'emporta, gémissante de douleur, jusqu'à l'hélicoptère ; la pilote fit coulisser la porte latérale. « Ça saigne vraiment beaucoup, il a touché une artère, cria Lucas au-dessus du vacarme des rotors. Il faut l'emmener à Ramsey. »

La pilote acquiesça, leva les pouces. Lucas cria à Del : « Accompagnez-la, continuez à bloquer la plaie.

— Vous allez avoir besoin d'aide...

— Je vais en avoir un paquet d'ici une minute. La meute est lâchée, maintenant. »

Del opina, et ils installèrent Sherrill sur le siège du passager Del lui boucla sa ceinture, et l'hélico s'éleva rapidement.

En se retournant, Lucas vit Andi Manette sur le seuil de la ferme. Elle tenait sa fille sous son bras tout en essayant de maintenir les

morceaux de ce qui avait été un tailleur.

« Vous êtes Davenport », dit-elle. Elle avait vraiment l'air mal. On aurait pu croire qu'elle allait mourir.

« Oui, répondit Lucas en hochant la tête. Je vous en prie, asseyez-vous, toutes les deux. Tout va bien, maintenant...

— Il a peur de vous, dit Andi. John a peur de vous. »

Lucas regarda la mère et la fille, puis le champ de maïs.

« Il a intérêt. »

Les policiers du comté de Dakota avaient déjà poursuivi des gens dans les champs de maïs, fis savaient comment on isole un fugitif. Le champ proprement dit mesurait un mile sur un et demi. La route longeait un des côtés, deux autres étaient bordés de champs de luzerne fraîchement fauchée et le quatrième, d'un champ de soja, pas encore moissonné. Des voitures de police étaient postées à trois des quatre angles. Des agents, juchés sur le toit, contrôlaient avec leurs jumelles la route et les champs adjacents de luzerne et de soja.

Mail allait peut-être essayer de filer par les plantations de soja, mais ça se trouvait au bout du champ de maïs, c'est-à-dire loin. Quelques minutes plus tard, une voiture de police traversa le soja en cahotant, ouvrit en un rien de temps un passage assez

large pour trois véhicules à la lisière du champ de maïs et se retira à l'extrémité la plus éloignée du chemin. Un agent armé d'un fusil semi-automatique se campa derrière la voiture.

Pour l'instant, ça allait encore. Dans cinq minutes, il y aurait vingt flics autour du champ. Et dans dix, il y en aurait cinquante.

Lucas continua à parler à la radio, sans s'éloigner d'Andi Manette. « Je suis avec Mme Manette et sa fille Grace. Il faut les évacuer d'ici, nous avons besoin d'un hélico d'assistance médicale d'urgence.

— Lucas, le chef est là. »

Roux prit la communication.

« On m'a dit que vous les aviez retrouvées.

— Oui, mais il faut les évacuer, on a besoin d'un hélico tout de suite.

— Elles sont gravement atteintes ?

— Leur état n'est pas critique, dit Lucas en regardant la mère et la fille. Mais elles sont sérieusement sonnées. Et Sherrill a une blessure grave.

— J'écoutais Capslock à la radio. Sherrill sera à Ramsey d'ici trois ou quatre minutes. On vous a envoyé un autre hélicoptère, il va bientôt arriver. Et on prévient Dunn. »

Andi Manette, serrant dans ses bras sa fille qui sanglotait, demanda: «Et Geneviève? Vous avez Geneviève ? »

Lucas secoua la tête. Les traits d'Andi Manette se crispèrent, elle parvint tout juste à dire : « Savez-vous...

— Nous espérions qu'elle serait avec vous.

— Il a dit qu'il la déposerait dans un centre commercial. Je lui ai même donné une pièce pour qu'elle vous appelle.

— Je suis désolé... »

Une caravane de voitures de police, parmi lesquelles des véhicules de la police de Minneapolis, remonta le chemin. Deux autres bloquèrent l'allée de la maison de Mail et, tout autour, des policiers armés de carabines et de fusils se postèrent le long du champ de maïs. L'adjoint du shérif accourut vers Lucas.

« Davenport?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Dale Peterson. Vous êtes sûr qu'il est dans le maïs?

— À quatre-vingt-quinze pour cent. On l'a vu entrer, et il n'y avait pas de sortie possible.

— Il est gravement blessé », ajouta Andi Manette. Peterson lui tendit la main, mais elle esquiva, et Lucas, d'un bref hochement de tête, fit signe au policier de ne pas insister. « Je l'ai poignardé, expliqua-t-elle. Juste avant qu'il ne s'échappe. »

Elle leva la main qui tenait encore le clou affûté. Ses doigts étaient maculés de sang. Grace tourna la tête au creux des bras de sa mère et dit : « *Moi* aussi. Je l'ai frappé à l'œil. » Et elle leur montra le ressort du matelas.

« Il allait nous tuer, fit Andi, l'air hébété.

— Vous avez bien fait », approuva Lucas. Il rit et ajouta : « Seigneur, je suis fier de vous ! » Il allait lui tapoter l'épaule mais, se souvenant, se tourna vers Peterson : « C'est vous qui allez régler ça?

— On peut le faire, répondit l'adjoint.

— Faites-le, alors, ordonna Lucas. Mais j'aimerais vous donner un coup de main. Il vient de blesser une de mes amies.

— On nous a raconté ça, dit Peterson. Mais, enfin, vous savez... faites attention. » C'est-à-dire : *Ne le descendez pas.*

« Pas de problème », acquiesça Lucas. Peterson opina et se tourna vers Andi : « M'dame Manette, si vous voulez bien aller au bout de la route, un hélicoptère va venir vous prendre.

— Les médias rappliquent, cria un adjoint qui était dans la dernière voiture.

— Retenez-les, gronda Lucas.

— Bloquez-les au coin, lança Peterson. Et demandez à Hank de prévenir la police de l'air, qu'ils empêchent les hélicos de la télévision d'approcher.

— Merci », dit Andi Manette à Peterson. Puis, se tournant vers Grace : « Viens, Grace.

— Et Geneviève ? demanda Grace.

— On va la chercher », promit Andi.

Lucas les accompagna jusqu'à la dernière voiture des services du shérif.

« Je suis désolé qu'on ait pris tellement de temps. Cet homme est loin d'être stupide.

— C'est vrai », reconnut Andi. Un adjoint ouvrit la portière arrière de son véhicule. Andi aida Grace à monter sur la banquette et se retourna pour dire quelque chose à Lucas. Elle leva les yeux vers lui, mais son regard s'arrêta en route et se porta au-delà de son épaule. Lucas se retourna pour voir ce qui attirait ainsi son attention tout en portant la main à son arme. Aurait-elle vu Mail ? Soudain, elle le repoussa sur le côté, avança de trois pas rapides et se mit à courir vers la maison.

Lucas regarda l'adjoint, dit « Surveille la petite », et s'élança derrière elle, d'un pas accéléré, puis, voyant où elle allait, se mit à courir en criant : « Madame Manette, attendez, je vous en prie, attendez... »

Peterson, suspendu à sa radio, laissa tomber l'appareil en apercevant Andi Manette courir vers la maison et se lança à sa poursuite.

Elle courait vers un carré d'un mètre et demi de côté, en planches fatiguées par les intempéries, posé sur une plate-forme de ciment de quinze centimètres de haut. À dix mètres d'elle, Lucas cria une dernière fois : « Non ! Attendez ! », mais elle y était déjà. Elle se pencha, empoigna le bord de la vieille citerne, essaya de soulever le couvercle.

Lucas dut l'arrêter, car il venait de comprendre ce qu'Andi Manette

savait d'instinct : c'était l'endroit où se trouvait Geneviève. La poupée dans le baril de pétrole représentait la petite fille dans la citerne. Une tombe aquatique.

Du temps où il était encore un agent en tenue, Lucas avait participé à une affaire d'enlèvement. L'enfant avait été abattu et jeté dans une rivière. Le corps s'était échoué sur la rive, et Lucas faisait partie de l'équipe qui l'avait retrouvé. Il avait rencontré tant de morts, au cours de ses années de service, que cela ne lui faisait plus d'effet, enfin, pas trop. Mais cet enfant, en début de carrière, avec cette chair blanche, bouffie, ces yeux vides... il le revoyait de temps à autre, dans ses cauchemars.

Le couvercle de la citerne était trop lourd pour Andi Manette. Elle ne pouvait absolument pas le soulever. Elle réussit néanmoins à l'entrouvrir d'une vingtaine de centimètres, tituba sur place et, au moment où Lucas la rejoignait, elle parvint à le faire glisser de quelques centimètres sur le côté.

Lucas la prit à bras-le-corps, la poussa à l'écart, et elle hurla : « Non ! » Il se retourna, regarda en bas et vit...

Pour commencer, rien, juste un paquet de saletés sur le côté du trou, en surplomb de l'eau noire du fond. Puis le paquet bougea, et il distingua un éclair blanc.

Peterson tenait Andi Manette prisonnière entre ses bras, la tirant en arrière, quand Lucas, les yeux écarquillés, agita le bras en criant : « Doux Jésus, elle est vivante ! »

La citerne faisait dans les quatre mètres cinquante de profondeur. Le paquet était suspendu juste au-dessus de l'eau. Il bougea encore une fois, et un visage apparut.

« Trouvez quelque chose, hurla Lucas à l'intention des voitures. Ramenez une putain de corde. »

Un agent en tenue s'efforçait d'écarter Andi Manette, qui se débattait, comme folle. Un autre flic ouvrit le coffre d'une voiture et les rejoignit en courant, muni d'une corde. Lucas enleva sa veste et ses chaussures.

« Amarrez un des bouts et appelez du renfort », cria Lucas. Des flics accoururent des quatre coins de la cour.

Andi Manette suppliait le policier qui la maintenait. Peterson cria à la meute d'hommes qui se pressaient autour de la citerne : « Laissez-la approcher, mais tenez-la, tenez-la bien. »

Lucas saisit l'extrémité de la corde et enjamba le bord, les pieds en

appui sur le mur de ciment et de granit. La citerne sentait la terre fraîche et humide, une odeur de printemps naissant, de mousse. Il descendit, dépassa le paquet et entra dans l'eau.

Il y avait près d'un mètre de profondeur, l'eau arrivait à sa hanche, et elle était froide. Il appela :

« Geneviève.

— Aidez-moi », répondit-elle dans un souffle, d'une voix à peine audible.

Une sorte de mécanisme, une poulie de secours, peut-être, avait jadis été installé à quatre-vingt-dix centimètres au-dessus du niveau de l'eau. Le mécanisme proprement dit avait disparu mais il restait deux tiges d'appui en métal de chaque côté de la citerne. Geneviève avait réussi à se hisser le long du mur, en s'agrippant aux pierres, et à percer le dos de son imperméable avec une des tiges.

En boutonnant l'imperméable, elle avait fabriqué une sorte de sac de toile assez solide, accroché comme un cocon à la paroi de la citerne, au-dessus de l'eau. Elle s'y était nichée et était restée ainsi suspendue, les jambes passées dans les manches, pendant une certaine d'heures.

« Ça y est, mon lapin, je te tiens, dit Lucas en la prenant dans ses bras.

— Il m'a jetée dedans... jetée dedans. »

D'en haut, Peterson hurla : « Que voulez-vous qu'on fasse ? Vous avez besoin de quelqu'un en bas ?

— Non, je vais la laisser dans son imperméable et passer la corde dans le trou. Remontez-la en douceur. »

Il ajusta la corde. Geneviève gémit. Lucas cria : « Allez-y, doucement. »

Et Geneviève monta vers la lumière.

À moitié aveugle, les oreilles bourdonnant encore après la déflagration du fusil, Mail rampait entre les rangées de maïs. Le champ était aussi dense qu'une forêt tropicale. Il ne voyait pas bien, sans vraiment comprendre pourquoi. Il savait seulement qu'un de ses yeux semblait hors d'usage. Et chaque fois qu'il s'appuyait de tout son poids sur une main, une douleur traversait son abdomen.

Une partie de son esprit fonctionnait encore, en tout cas : quand il fut dans le champ, à cinq mètres de la lisière, il tourna brusquement à droite, se releva et, courbé en avant, le fusil dans une main, l'autre pressée sur son estomac, il descendit en courant vers la route. Toute autre direction le conduirait dans un champ découvert mais, s'il réussissait à atteindre la route, il y avait un champ de maïs de l'autre côté, qui couvrait un kilomètre et demi jusqu'à une ferme. Et, dans la ferme, il y aurait une voiture.

De plus, un drain passait sous la route.

L'ouverture n'était pas grande, pas assez, peut-être, pour ses épaules, mais il se rappelait avoir vu l'extrémité rouillée déboucher sur un petit marécage rempli de roseaux, dans le fossé. S'il pouvait arriver jusque-là...

Il avait du mal à respirer, et la douleur augmentait, le poignardant à chaque pas. Il tomba, se rattrapa de sa main libre aux épis de maïs, s'affaissa. Il resta allongé un moment, tourna sur lui-même, se redressa et, regardant son ventre, vit le sang. Il souleva sa chemise, aperçut un trou de cinq centimètres en dessous de son sternum, et une entaille. Du sang sortait du trou en bouillonnant.

Toute la séquence entre le moment où il avait ouvert la porte de la cellule et celui du coup de feu dans la cour était un film éclaté, des morceaux épars. Il se souvenait maintenant d'Andi Manette approchant de lui, et de la morsure fulgurante quand elle l'avait frappé avec quelque chose.

Seigneur. Elle l'avait frappé.

Le visage de Mail se contorsionna. Il leva les épaules, frissonna et commença à sangloter. Les flics allaient le tuer s'ils le retrouvaient. Manette l'avait blessé. Il n'avait aucun endroit où aller.

Il pleura, assis, pendant une quinzaine de secondes, puis il se ressaisit. S'il pouvait sortir de ce champ, se faufiler dans le drain, s'il pouvait mettre la main sur une voiture et simplement *s'éloigner* de ces gens, ne serait-ce qu'un instant; s'il pouvait *se reposer*, juste fermer les yeux — ensuite, il pourrait revenir et s'occuper de Manette.

Il allait revenir chercher Manette : elle lui devait une vie.

Mail baissa la tête et se mit à ramper. Il avait perdu le fusil quelque part en chemin, et il n'était pas question de retourner le chercher. Le pistolet était toujours dans sa ceinture. Il regarda derrière lui : personne ne le suivait, mais il vit le mince filet de sang qui serpentait entre les épis de maïs jusqu'à l'endroit où il se tenait.

Allongé sur le dos dans l'herbe, à côté de la citerne, Lucas reprenait son souffle. Les policiers qui l'avaient remonté s'éloignaient en enroulant la corde. Peterson approcha. « Un autre hélico arrive. Il sera là dans une minute. »

Lucas s'assit. Il était trempé jusqu'à la taille *et* il avait froid. « Comment va la petite ?

— Je ne sais pas, fit Peterson en secouant la tête. Elle est dans un sale état, mais j'en ai vu de plus amochées s'en sortir. Et vous, ça va?

— Fatigué», répondit Lucas. Un hélico approchait. Des policiers, au bord de la route, lui faisaient signe de se dépêcher. Il en vit deux autres marcher le long de la route, et d'autres qui se postaient tout autour du champ.

Lucas remit ses chaussures et sa veste et dit à Peterson : « Prévenez vos hommes que je vais dans le champ. Je n'avancerai pas plus de quelques mètres.

— Il a un fusil, objecta Peterson.

— Prévenez-les.

— Écoutez, ce n'est pas la peine de...

— Il n'est pas en train de nous guetter, affirma Lucas en regardant du côté du champ. Je sais comment son cerveau fonctionne. Il est en cavale. Il ne va pas nous tendre d'embuscade ou se mettre à tirer. Il va essayer de s'enfuir.

— On va avoir des hélicos supplémentaires d'ici quelques minutes, ils pourront quadriller le champ...

— Je veux juste jeter un coup d'œil, lança Lucas en s'éloignant de la maison, pour se diriger vers la clôture que Mail avait franchie. Prévenez vos hommes. »

Lucas enjamba la clôture, enfonce ses chaussures de ville dans les débris de plantes. Des morelles étaient accrochées à ses chaussettes humides, lui coupant les chevilles. Une fois dans le champ, il fut pris à la gorge par l'odeur douceuse du maïs mûr; les gros épis pendaient le long des tiges, avec des barbes sèches qui dessinaient des taches brunes. Il progressa lentement le long de la lisière jusqu'au moment où il repéra les empreintes fraîches dans la terre meuble et grise.

Il sortit son pistolet, courba le dos, pivota et avança dans le champ, dissimulé par les plants. Soudain, il vit une tache de sang, d'autres traces dans la terre, encore du sang. Mail était blessé. Lucas s'arrêta, tendit l'oreille, entendit quelques feuilles bruire dans le vent léger, un bruit de moteur de voiture, des sirènes dans le, lointain, le crépitemment d'un hélicoptère. Une coccinelle escalada une feuille de maïs. Lucas s'enfonça un peu plus loin, toujours courbé, guidé par la mire de son .45. Le champ était d'une densité incroyable à hauteur du genou, et Lucas ne pouvait pratiquement rien voir à moins de se relever. La piste de Mail s'enfonçait toujours dans les épis. Lucas la suivit pendant deux minutes, jusqu'à ce qu'elle bifurque brusquement à droite et disparaisse dans une rangée de maïs. Lucas ne voyait rien devant lui. À l'évidence, Mail passait d'un rang à l'autre. Le suivre aurait été suicidaire.

Lucas se redressa et regarda du côté où la piste se divisait. D'où il était, il pouvait voir les poteaux téléphoniques le long de la route. Se déplaçant avec d'infinies précautions, il rebroussa chemin jusqu'à la lisière du champ et franchit la clôture dans l'autre sens.

Peterson attendait. Voyant Lucas revenir, il porta la radio à sa bouche et prononça quelques mots, puis, s'adressant à Lucas : « Vous avez vu quelque chose ? »

— Pas vraiment. Possible qu'il essaie de rejoindre la route.

— On peut avoir dix hommes là-bas dans cinq minutes, mais il lui sera impossible de traverser. Ce putain de champ de soja m'inquiète davantage. On n'a pas assez de monde là-bas — s'il parvenait à se glisser entre deux rangées, il pourrait ramper un bon bout de chemin.

— Il est blessé, précisa Lucas. Il y a pas mal de traces de sang. Manette et la petite l'ont blessé, et ça peut être grave.

— On peut toujours espérer que ce salaud va finir par mourir, dit Peterson. Ce ne serait que justice, d'une certaine façon. »

Mail arriva au bout du champ. Les flics les plus proches étaient debout sur le toit d'une voiture à trois cents mètres de là, mais il entendait les sirènes, toutes les sirènes de la terre. Quelques minutes

encore, et ils seraient au coude à coude.

Il avait de plus en plus mal au niveau de l'estomac, c'était encore supportable. Il rampa latéralement entre les épis de maïs, veillant à ne rien remuer, et se dirigea vers la clôture. Les roseaux se dressaient entre l'adjoint du shérif et lui, et d'où il était il voyait l'ouverture béante du drain. Une excitation intense s'empara de lui : le diamètre n'était pas large, mais ça devait suffire. C'était faisable, tout juste. Il allait échapper à ces enfoirés, finalement. Davenport et ses sbires.

Il se coucha sur le dos, se glissa sous la rangée inférieure de fils barbelés et se laissa glisser le long du fossé jusqu'à la zone marécageuse. Le flic tourna la tête et regarda de l'autre côté. Mail grignota un petit mètre, atteignit les roseaux et attendit. Si quelqu'un marchait sur le bas-côté de la route juste maintenant, il le verrait tout de suite. Mais, du bout de la route, à l'endroit où le policier scrutait le champ avec ses jumelles, il était invisible. Il bloqua sa respiration, épiait l'homme entre deux tiges de roseaux, et, quand celui-ci tourna la tête de l'autre côté, avança de deux pas. Il était presque entièrement recouvert d'eau, à présent, comme un alligator aux aguets.

Et le drain n'était qu'à trois mètres de lui.

« Les hélicos arrivent, celui du secours médical et un autre du FBI. Ils disent qu'ils ont une plate-forme mobile dans le plancher, qu'ils peuvent abaisser jusqu'à nous, annonça Peterson.

— Très bien, fit Lucas. Je vais aller marcher le long de la routé.

— Parfait, acquiesça Peterson. On va le forcer à se montrer. »

Lucas assista à l'embarquement d'Andi Manette, de Grace et de Geneviève, transformée en un paquet de couvertures méconnaissable, à bord de l'hélicoptère de secours médical. Andi Manette le dévisagea d'un regard vide, quand l'hélicoptère quitta le sol. Quelques secondes plus tard, ce n'était plus qu'une tache minuscule s'éloignant dans le ciel. Au même moment, un autre appareil, plus gros, arrivait par le nord. Les fédéraux, pensa Lucas.

Il descendit le long de la route, lentement, à pas mesurés. Il n'y avait que deux ou trois agents sur toute la longueur de la voie : la visibilité y était tellement bonne que Peterson dépêchait les nouveaux arrivants vers les autres lisières du champ. Pourtant, Mail était venu par là.

Les maïs ondulaient sous une brise légère, on aurait dit de la houle sur un lac. Un mouvement fluide, sans heurts. Lucas s'approcha du premier policier, un blond jofluffu avec des lunettes à verres miroirs et

un fusil à la hanche.

« C'était la petite, au fond du puits? demanda-t-il quand Lucas fut devant lui.

— Dans la citerne, oui. Elle va s'en sortir. Vous avez remarqué quelque chose?

— Rien. Il y a un peu de vent, alors les maïs bougent et on n'y voit pas trop. » Il pointa le nez en direction du vent et renifla comme un chien de chasse. Lucas continua à avancer en examinant le champ.

Il avait parcouru les deux tiers du chemin qui le séparait du policier suivant quand il repéra la sortie du drain en dessous de la route. Le diamètre ne faisait pas plus de quarante-cinq centimètres. Peut-être trop petit...

Pointant, c'était par là que Mail se dirigeait.

En fait-

Un filet d'eau courait entre la clôture et une mare peu profonde, près de la sortie du conduit. Serait-il déjà dedans ?

Lucas descendit avec précaution dans le fossé.

Et vit les sillons dans la boue, devant le drain. Cuisses et pointes de chaussures. Et là... une goutte de sang qui avait l'air presque noire sur l'herbe verte. Le boyau était étroit. Il risqua un coup d'œil à l'intérieur. À l'autre bout, seul un petit croissant vert était visible. Pendant qu'il regardait, le croissant disparut. Mail était en train de progresser à l'intérieur. L'espace était réduit, mais il avançait quand même.

Lucas escalada le talus, marcha jusqu'à l'autre côté et se pencha vers la sortie. Le boyau se déversait dans un autre marécage plein de roseaux, avec un petit delta de boue qui se formait un peu plus loin. Le delta était vierge de traces. Lucas se laissa glisser en bas du talus. Il entendait Mail, peut-être à mi-chemin, pousser et gratter.

Et que disait donc le dossier de Mail? Qu'il était atteint de claustrophobie compulsive?

Mail s'était engagé tête la première dans le boyau. Ses épaules avaient du mal à passer entre les parois touillées. Il y avait de la boue au sol et, à mi-chemin, le conduit était à moitié bloqué par une planche pourrie et une boule d'herbes desséchées. De l'autre côté du bouchon, il y avait un disque de lumière. S'il pouvait franchir cet obstacle...

Il tira la planche avec ses mains, plaqua les herbes sur le côté, les fit glisser le long de son corps et les repoussa avec les pieds. Il avait à

peine la place de bouger les bras et de plus en plus de mal à respirer. Il donna un coup de pied, sentit qu'un de ses pieds était coincé, recommença, resta prisonnier.

L'angoisse le gagna, il se mit à creuser frénétiquement la boue, geignant, crachant, grognant, sentant le souffle lui manquer de plus en plus... et parvint à se libérer. Plus que six mètres avant la sortie, quatre... La douleur lui déchira l'estomac, et il dut s'arrêter. Merde. Il palpa sa chemise, écarta la main. Il ne pouvait pas voir, mais il sentait l'odeur. Le saignement avait empiré. Quand il voulut repartir, il constata qu'il était de nouveau bloqué et donna des coups de pied furieux dans ce qui le retenait. Éclaboussa de l'eau à l'endroit où la rouille avait attaqué le conduit. Entendit du bruit : un rat?

Il y avait un rat avec lui, là-dedans ?

Au bord de la panique, il rua dans le tuyau, déchiré par la douleur. Mais il voyait le vol à la sortie.

Allons, allons. Il jugula la panique : il fallait être prudent, à partir de maintenant. Il devait s'efforcer d'avancer lentement, lutter contre l'envie de s'élancer tête baissée dans le champ. S'il réussissait à y entrer sans se faire repérer, tout était possible. Ū n'avait pas vraiment cru que ce serait faisable, mais là...

Un gros paquet indistinct — terre, motte d'herbe? — tomba dans le cercle de lumière à la sortie du boyau, la bloquant partiellement. Puis un autre paquet.

Interdit, Mail s'arrêta.

Et une voix familière retentit : « Alors, c'est humide, là-dedans, John ? »

On avait semé une espèce d'herbe épaisse, drue, sur le talus. La pluie récemment tombée l'avait attendrie. En empoignant les touffes à la base, Lucas constata qu'il pouvait arracher une motte de trente centimètres cubes. Il en accumula quelques-unes et s'assit sur le bord, au-dessus de la sortie du drain. Quand Mail lui sembla assez proche, il laissa tomber la première motte dans l'orifice.

« Alors, c'est humide, là-dedans, John? »

D'abord, il n'y eut pas de réponse, puis la voix de Mail lui parvint, faible, désespérée.

« Laissez-moi sortir.

— Non, dit Lucas. Nous avons trouvé la petite fille dans la citerne. Elle était vivante, mais tout juste. Comment avez-vous pu faire ça,

John? Jeter une enfant dans ce trou ?» Et il lâcha une autre motte dans l'orifice.

« Laissez-moi sortir, je suis blessé, hurla Mail.

— Pas pour longtemps. L'eau arrive par l'autre entrée. Je vais bloquer celle-ci et le conduit va se remplir... ça ne prendra pas longtemps. Personne n'en saura rien. Ils penseront que vous avez réussi à vous échapper. Ce sera presque comme si vous aviez gagné la partie — à cette différence près que vous serez mort. Et moi, je vais bien rire.

— Aidez-moi, aidez-moi ! » cria John Mail. Lucas entendit ses pieds et ses mains tambouriner contre les parois. Apparemment, il essayait de sortir en reculant.

Mail tenta de repartir en sens inverse pour échapper à la voix, conscient de l'eau qui montait sous lui. Il était sans doute au pied d'une colline. La canalisation risquait de se remplir. Il fallait sortir de là. Sortir absolument.

Il recula, se démenant comme un fou, jusqu'au moment où ses pieds heurtèrent le tas de saletés qu'il avait écarté à l'aller. Et il se souvint. Il donna un grand coup de pied dedans, mais il ne pouvait pas le voir, il ne pouvait pas bouger. Il était coincé. Devant lui, il n'y avait plus qu'un petit carré de lumière en haut de l'orifice. Il repartit en*rampant vers l'avant, s'arrêta, se contorsionna pour libérer son pistolet, et le brandit devant lui.

« Laissez-moi sortir », glapit-il. Il appuya sur la détente. Le bruit de la détonation l'assourdit, le flash l'aveugla. Il progressa de quelques centimètres dans l'eau, telle une taupe, tira de nouveau.

Il ne pouvait presque plus rien voir, juste un filet de lumière. Davenport dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Il resta couché dans l'eau, dont le niveau montait doucement, dans l'obscurité, avec sa douleur à l'estomac et son œil curieusement mort, le monde se refermant sur lui. Davenport allait l'enterrer vivant, il sentait l'eau gagner du terrain. Il se débattit, ne parvint pas à bouger. Il tenait encore l'arme et, sans réfléchir, il la cala sous son menton.

Lucas entendit la détonation assourdie et attendit.

« John ? »

Il écouta : rien. Les coups forcenés avaient cessé. Il se retourna et regarda en haut de la route, où les flics étaient toujours debout sur le toit de leur voiture, guettant dans la mauvaise direction, vers le

champ de maïs. Les coups de feu tirés dans la canalisation avaient été à peine audibles de l'extérieur. Lucas commença à dégager les mottes d'herbe qui obstruaient l'entrée du boyau.

Un filet d'eau s'écoula.

Un peu de sang.

Puis un morceau de chair sanguinolente, en bouillie, qui flottait comme un bateau en papier sur le mince courant d'eau boueuse.

Lucas se releva et, du bout de sa chaussure définitivement bousillée, écarta les mottes d'herbe avant de grimper en haut du talus.

« Hé ! » cria-t-il au flic juché sur la voiture la plus proche. Le flic se retourna, et Lucas montra le fossé du doigt. Ils se mirent tous à courir dans sa direction.

36

Sloan roula vers la ferme, sans arme, momentanément suspendu, ennuyé de rater l'action. Il trouva une douzaine de policiers à quatre pattes près d'un drain, et Lucas assis sur les marches de la ferme en ruine.

« Tu as envie de faire un tour, mon cher ? »

— Plutôt d'une cigarette, dit Lucas. Je me demande vraiment pourquoi j'ai arrêté de fumer. »

En rentrant en ville, Sloan lui raconta comment ça s'était passé de son côté.

« Wolfe ne voulait pas entendre parler de moi, alors je suis allé avec Franklin et Helen Manette. J'ai été gentil avec elle, je l'ai entortillée avec mes bonnes paroles, et elle a fini par l'ouvrir, elle a tout sorti en bloc.

— Ça ne servira pas à grand-chose, répliqua Lucas. Le tribunal ne retiendra rien de ce qu'elle a dit après avoir demandé un avocat, vu qu'on n'a pas accédé à sa requête.

— Ce n'est pas à ça que je pensais. Je voulais juste savoir pourquoi elle l'avait fait.

— L'argent. D'une manière ou d'une autre. »

Sloan opina.

« Elle était parfaitement au courant, pour Tower et

Wolfe. La situation financière de Tower est bien pire qu'on ne croit. Il n'a presque plus rien. Son salaire de la fondation a été supprimé, ils ont pris une grosse hypothèque sur la maison il y a cinq ans et ils ont du mal à payer les mensualités. La seule chose qui rapportait encore était le fonds en fidéicommis — et selon une disposition de l'acte, si les curateurs admettent que le dernier fidéicommissaire ne peut pas avoir d'enfant, le fonds sera dissous et c'est lui qui empochera la totalité. En un seul paiement. À ce jour, treize millions de dollars.

— Doux Jésus. Autant que ça ?

— Oui. Le fonds était sous forme d'obligations. La société en fidéicommis devait mettre chaque année assez d'argent de côté pour

couvrir l'inflation, et ce qui restait des revenus était partagé entre les fidéicommissaires désignés, Tower, Andi et ses deux filles. Chacun touchait cent mille dollars par an. Si Andi et ses deux filles mouraient et que Tower invoquait la fameuse disposition, la société serait dissoute, et il toucherait la somme. Voilà ce que Helen Manette avait en vue. Elle pensait que Tower allait la plaquer. Et elle espérait empocher la moitié.

— Et elle a rencontré Mail à l'appartement?

— Oui. Il lui a demandé son nom, dit qu'il avait un médecin nommé Manette. Et il a ajouté deux ou trois choses qui ont permis à Helen de comprendre qu'il était le patient dont Andi avait parlé à plusieurs reprises — celui qui était tellement dingue qu'il lui foutait les jetons. Il lui a donné son nom, Martin LaDoux. Elle a trouvé son numéro de téléphone et a commencé à l'appeler.

— On aurait pu le prévoir, remarqua Lucas.

— On aurait dû, mais écoute, mon vieux, cela n'a duré que cinq jours. Même pas cinq jours, à l'heure qu'il est.

— J'ai l'impression que ça fait un siècle. »

Un moment plus tard, Sloan reprit la parole : « Tu sais ce qu'elle m'a demandé ?

— Quoi?

— Si le fait de nous aider lui donnait droit à la récompense offerte par Dunn... »

Ils avaient parcouru la moitié du chemin quand la secrétaire du chef les appela pour leur annoncer que Roux était en route pour l'hôpital. Elle voulait que Lucas et Sloan s'arrêtent au passage. Quand ils arrivèrent, l'accès à l'hôpital était bloqué par les voitures. Sloan regarda Lucas : « Je ferais peut-être mieux de te déposer aux urgences. Tu as vraiment une sale gueule.

— Je vais très bien », affirma Lucas en descendant de voiture. Ses chaussures étaient fichues, son pantalon humide collait à ses jambes. Ses sous-vêtements et sa chemise, également trempés, lui semblaient pleins de sable. Sa cravate n'était plus qu'un lamentable tortillon saturé d'eau. Il n'était pas rasé.

Sloan lui lança un autre coup d'œil. « Ta veste de costard est impec. »

Roux l'aperçut, se précipita dans le couloir carrelé et le prit dans ses bras avec chaleur. « Seigneur, vous les avez ramenées ! Je ne

l'aurais pas cru. »

Dunn était également là, lui tambourinant le dos. « Nom de Dieu ! Toutes les trois ! » Il était radieux.

« Pas de problème, dit Lucas. Comment va Geneviève ?

— Hypothermie. Elle n'aurait pas pu tenir jusqu'à demain. Et elle risque d'avoir des séquelles aux jambes. Ce n'est peut-être pas très grave, il est trop tôt pour savoir. Mais elle était immobilisée dans son imperméable d'une telle manière que les terminaisons nerveuses ont souffert...

— Andi et Grace ? »

Dunn baissa les yeux vers le sol, puis détourna le regard. « Physiquement, ça devrait aller. Psychologiquement... elles sont dans un état catastrophique. Andi... Andi divague, tout simplement. Mon Dieu, je ne sais pas... » Il tourna les talons et alla rejoindre un groupe de médecins sans prononcer un mot de plus.

« Vous êtes au courant, pour Helen Manette ? demanda Lucas à Roux.

— Franklin m'a tout raconté. » Elle secoua la tête. « Je ne sais pas ce qui va se passer. Il faut que nous parlions avec tous les gens du bureau du procureur. On va l'arrêter, mais si on arrive à la traîner devant le tribunal, je ne peux rien garantir. Ce n'est pas elle qui nous pose le plus de problèmes.

— Wolfe? lâcha Lucas.

— Oui. Nous avons rendez-vous avec elle et son avocat. » Roux consulta sa montre. « Dans à peu près trois quarts d'heure. Mieux vaut que vous restiez dans les parages, au cas où j'aurais besoin de vous.

— J'espérais qu'elle partirait sans faire d'histoires, dit Lucas.

— Eh bien, non », répondit Roux, l'air contrarié.

Il y eut soudain beaucoup de bruit à la porte de l'hôpital. Lucas regarda au bout du couloir. Le maire fit son entrée, et Roux lança : « Il faut que j'y aille. Ne bougez pas de votre bureau.

— Bien sûr. »

Roux appela une heure plus tard. Lucas bavardait dans son bureau avec Sloan et Del. « Vous feriez mieux de descendre. » La secrétaire de Roux lui fit signe d'avancer : « Ils vous attendent. » Et elle ajouta : « Oh, vraiment, c'était formidable, ce matin. Vous êtes mon héros ! — D'accord, mais pour combien de temps?

— Le reste de la semaine », promit-elle.

Nancy Wolfe, un homme aux chairs molles, taches de rousseur et cheveux roux brillants, Lester et Rose Marie Roux se faisaient face de part et d'autre du bureau. Le rouquin, vêtu d'un costume gris impeccable avec épingle de cravate dorée, avait les mains jointes. Un avocat, diagnostiqua Lucas.

Roux désigna la chaise vide à côté de Lester. « Asseyez-vous. Nous essayons de reconstituer ce qui s'est passé ce matin.

— Vous savez très bien ce qui s'est passé », dit sèchement Wolfe. Elle braqua sur Lucas un regard incendiaire. « La question est : Qu'allez-vous faire à ce sujet?

— Que voulez-vous ? demanda Lucas.

— Je veux qu'on vous saque. Je me réserve le droit d'aller devant les tribunaux quoi qu'il arrive, mais je veux que vous quittiez immédiatement la police.

— Nous avons sauvé la vie de votre associée, plaida Lucas.

— Vous auriez dû trouver un autre moyen d'y parvenir...

— Nous n'avions pas le temps.

— ... sans... *me molester.* »

Lucas secoua la tête. « Pas le temps.

— Vous n'aviez qu'à en trouver. »

Rose Marie Roux s'éclaircit la gorge. « Lucas restera avec nous. Je ne le mettrai pas dehors. De fait, je l'ai même proposé pour une citation. Je suis désolée que vous ayez été incommodée.

— Incommodée? reprit Wolfe d'une voix stridente. J'ai subi une fouille au corps, j'ai dû porter des vêtements de détenue et rester assise pendant qu'ils me hurlaient des horreurs... » Sa lèvre inférieure se mit à trembler. « ... et ils ne m'ont laissé appeler personne, ni avocat ni personne.

— Rose Marie, nous parlons d'une grosse somme d'argent, dit l'avocat d'un ton sec. Il y a des policiers qui ont fait, beaucoup moins que Davenport à des gens qui méritaient infiniment plus, et ils se sont fait saquer. On commence à en avoir assez de cette division, de la façon dont les gens y sont traités. Vous risquez de perdre un, deux, voire cinq millions dans cette affaire, c'est une chose possible, et vous perdrez aussi votre poste. Si vous renvoyez Davenport, cela signifiera au moins que vous étiez en désaccord avec lui. »

Rose Marie secoua la tête : « Ne comptez pas sur moi. »

L'avocat adressa un signe à Wolfe et reprit : « Puisque c'est ainsi, restons-en là. »

Wolfe ramassa son sac. « Nous allons poursuivre, croyez-moi. »

La voix de Lester surgit de nulle part. « Vous pouvez très bien porter l'affaire en justice mais je ne pense pas que nous perdrons. Nous avons d'excellentes raisons d'interroger le Dr Wolfe. »

Lucas lança un regard incertain à Lester, puis à Roux, qui haussa les épaules. Elle ne savait pas plus que lui à quoi Lester faisait allusion.

L'avocat, qui avait posé les mains sur ses genoux en évoquant les cinq millions, joignit de nouveau les doigts devant sa bouche et regarda Lester avec attention. « Je sais ce que vous pensez. Et si le jury devait prendre une décision dans la minute, vous vous en sortiriez peut-être. Mme Manette et ses filles sont hospitalisées, les médias sont dans tous leurs états et ce que le commissaire Davenport a fait lui vaut une grande popularité. Mais quand nous comparaîtrons devant le tribunal, dans six mois, voire un an, qu'en sera-t-il ? Vous perdrez. Et Mme Wolfe a exprimé sa volonté de poursuivre l'action en justice. »

Lester ne réussit pas à l'interrompre pendant son petit discours ; à la fin il lâcha cependant : « Je ne pense pas du tout à ça. Je ne parle pas de l'affaire Manette.

— Eh bien, de quoi parlez-vous, alors ?

— Je parle de William Charles Aakers et de Carlos Neroda Sonches, deux patients du Dr Wolfe... et d'Andi Manette. Nous nous apprêtons à interroger le Dr Wolfe sur ces deux cas lorsque le commissaire Davenport a appris où le suspect John Mail se cachait. Il a alors dû partir. Mais nous interrogerons de nouveau le Dr Wolfe à ce sujet... »

Il tenait deux chemises" en carton. Elles étaient vides, mais on pouvait lire sur les étiquettes, d'une écriture féminine, en lettres anglaises *Aakers* et *Sonches*. Il passa les chemises à l'avocat.

«Qu'est-ce que c'est? demanda le rouquin à Wolfe.

— Deux patients, siffla-t-elle. Cet homme essaie de me faire chanter.

— Rien de tel, protesta Lester. Le contenu de ces deux dossiers a été momentanément déplacé, à la suite d'une confusion administrative avec d'autres cas relatifs à cette affaire, mais nous les retrouverons et nous poursuivrons notre enquête. Nous pensons qu'il y a là matière à action publique.

— Quoi?» demanda l'avocat, se tournant vers Lucas, qui haussa les

épaules. Lester s'expliqua : « Votre cliente a soigné des maniaques pédophiles sans en informer les autorités compétentes selon la loi en usage. Tout est dans les dossiers. Et nous les retrouverons. Je mettrai notre division en pièces si nécessaire. »

Roux se rencogna dans son fauteuil. Lucas détourna le regard. Lester avait l'air déterminé. Au bout d'un moment, Wolfe cracha : « Bande d'enfoirés. »

« Du chantage, dit Weather en terminant une moitié de homard.

— Probablement, répondit Lucas. Elle s'est réservé le droit de faire ce qu'elle voudrait mais elle ne fera rien. Elle va laisser filer.

— Je ne suis pas sûre d'approuver.

— Je suppose que je devrais brûler les documents si j'arrivais à mettre la main dessus. Après quoi, je l'appellerais en disant que je suis désolé, et je la laisserais nous attaquer.

— Tu as été drôlement brutal avec elle.

— Il faut savoir prendre des risques. » Lucas bâilla, s'étira et sourit. « Comme disait l'autocollant sur le pare-chocs. »

« Est-ce que ça va ? » demanda-t-elle. Ils étaient passés au salon. Weather était allongée sur le canapé, la tête sur l'épaule de Lucas.

« Je suis fatigué, dit-il. Vraiment fatigué.

— J'ai entendu dire qu'un policier était blessé, qu'il y avait eu des coups de feu, un chirurgien m'a raconté... » Les mots se bousculaient en un torrent confus, il la sentait tendue contre lui. « Je ne pouvais pas le croire, j'ai appelé Phil Orris à Ramsey, tu te souviens de lui, l'orthopéde...

— Oui.

— Non, non, ce n'est pas Lucas, m'a-t-il dit, c'est une femme. Je me suis sentie soulagée, merci mon Dieu. J'étais tellement contente que cette pauvre femme ait été blessée, que ce ne soit pas toi.

— Elle est salement abîmée, Sherrill. L'os est brisé.

— C'est toujours mieux que si c'était toi. Tu as eu assez de blessures comme ça. »

Ils restèrent silencieux un instant, enfin Lucas déclara : « Je trouve que nous devrions nous marier. » Elle ne dit rien, ne bougea pas ; une seconde plus tard, avoua : « Je trouve aussi.

— J'ai une bague pour toi.

— Je sais. Ça a rendu tout le monde fou. »

Il sourit, mais elle ne pouvait pas le voir. Elle regardait de l'autre côté, le sommet de sa tête affleurant le nez de Lucas.

« Pourquoi ne vas-tu pas prendre un bain? suggéra-t-elle. Et ensuite, au lit. Je suis sûre que tu pourrais dormir quinze heures.

— D'accord. Allez, pousse-toi. » Il la repoussa, fouilla dans sa poche, trouva la bague. « Je n'ai toujours pas décidé ce que j'allais te dire en te la donnant. Sinon que je t'aime. »

Elle la passa à son doigt. La bague lui allait parfaitement. « Tu pourrais étoffer un peu ton discours, remarqua-t-elle. Mais c'est assurément un très bon départ. »

Lucas resta un quart d'heure dans la baignoire; ce n'était pourtant pas son genre que de se détendre dans de l'eau chaude. Il sortit du bain, s'essuya, passa un peignoir et fit le tour de la maison, cherchant Weather pour lui dire bonsoir. Elle téléphonait dans la cuisine. Il surprit : « Tu sais quoi ? »

Elle racontait la demande en mariage et la bague à ses copines. Il l'observa un moment. Elle était radieuse, comme Dunn à l'hôpital, rayonnant d'une lumière rien qu'à elle.

Soudain, il eut peur : c'était trop beau pour durer. Il se ressaisit, entra dans la cuisine, lui effleura les cheveux et la joue, l'embrassa sur le menton. « Je vais faire un petit somme », annonça-t-il.

Elle posa le récepteur sur ses genoux. « Del est furieux, expliqua-t-elle. Il avait parié sur avant aujourd'hui midi, pour la demande en mariage. Un dénommé Wood a gagné six cent vingt dollars.

— C'est follement romantique, non? dit Lucas en souriant.

— Va te coucher. » Il repartit vers la chambre, s'arrêta en chemin, tendit l'oreille.

Et l'entendit appuyer sur les touches de l'appareil : « Tu sais quoi ?

»